

LES
GÉNÉRATIONS
SOCIALES

THÈSE POUR LE DOCTORAT
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS
PAR
FRANÇOIS MENTRÉ



ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME, 43
PARIS
1920

LES
GÉNÉRATIONS SOCIALES

FRANÇOIS MENTRÉ

Docteur ès Lettres

LES
GÉNÉRATIONS
SOCIALES

IL N'Y A QUE L'OBSERVATION DES FAITS HISTORIQUES QUI PUISSE NOUS APPRENDRE AU JUSTE COMMENT LE RENOUVELLEMENT GRADUEL DES IDÉES RÉSULTE DU REMPLACEMENT DES GÉNÉRATIONS LES UNES PAR LES AUTRES.

COURNOT.



ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME, 43
PARIS

1920

A LA
JEUNESSE NOUVELLE
JE DÉDIE
FRATERNELLEMENT CE LIVRE
QUI ESSAIE
DE LA COMPRENDRE

INTRODUCTION

Les siècles ne peuvent se passer de la vie de relation non plus que les êtres réels. Ces fils de la durée ne sont véritablement qu'une même famille; ils s'expliquent, ils s'exaltent réciproquement.

(Ed. QUINET.)

CETTE étude est destinée à rajeunir un vieux problème qui a séduit maint penseur et qui est toujours ouvert : le problème des générations sociales et historiques. La réflexion sur ce sujet, qui nous fut imposé par nos travaux antérieurs, a précédé chez nous la recherche des antécédents et l'a provoquée. La littérature du problème n'est pas très riche, mais elle est généralement ignorée. Aussi essayerons-nous de préciser d'abord l'état de la question avant d'exposer le résultat de nos propres investigations.

M. Henri Berr a justifié d'avance notre dessein dans une page de sa Synthèse en Histoire ⁽¹⁾ qu'on dirait écrite pour cette étude : « Pour qu'une suite de penseurs dont plusieurs étaient de grands esprits aux intuitions géniales fondées sur une connaissance plus ou moins étendue des faits passés et des faits actuels, sur le sens de la vie, sur la pratique des hommes, aient, quelquefois en s'ignorant les uns les autres, adopté, illustré une même idée, il faut que la réalité donne à cette idée quelque fondement solide... Les tâtonnements de la période préscientifique sont nécessairement suggestifs. Nous devons

(1) P. 38.

donc, sous bénéfice d'inventaire, recueillir l'héritage de ces générations de penseurs aujourd'hui suspects. En histoire, comme dans tout ordre de recherches, il convient au travailleur nouveau d'enchaîner son effort personnel à l'évolution de la pensée collective. L'étude des systèmes poussée jusqu'à l'époque actuelle permet, d'ailleurs, de constater que certaines idées, présentées d'abord a priori, ont eu assez de consistance pour s'imposer à des historiens même érudits... Nous sommes donc convaincu qu'il ne faut pas faire table rase du passé. » Telle est aussi notre conviction, et nous espérons la faire partager à nos lecteurs en ce qui concerne la théorie des générations humaines.

Toutefois, notre recherche ne sera pas purement historique, bien que la partie historique en soit assez détaillée. Nous ne sommes pas de ceux qui pensent que l'histoire remplace le savoir et nous déplorons, autant que quiconque, l'envahissement de la philosophie actuelle par cette méthode trop commode. Mais il y a loin d'une histoire des doctrines, tenant lieu elle-même de doctrine, à une résurrection patiente de théories convergentes, entreprise dans le but de recueillir le feu qui couve sous la cendre ou que la fumée dérobe à nos regards.

On croit communément que l'érudition étouffe l'originalité : c'est vrai pour le manœuvre qui se laisse accabler par le poids des documents ! Au contraire, la connaissance historique d'un sujet auquel on s'intéresse et sur lequel on a déjà des vues, sinon des opinions arrêtées, offre à l'esprit libre un triple avantage : 1° elle le stimule, en lui révélant l'accord de ses idées avec celles de penseurs indépendants, souvent lointains ; 2° elle le met en possession des résultats acquis, et lui épargne la solution de difficultés déjà résolues ; 3° elle oriente sa réflexion sur des voies qu'il n'aurait pas spontanément prises, et complète son point de vue, nécessairement unilatéral, par les points de vue d'esprits différents. La pensée scientifique repasse par les chemins qu'ont tracés nos devanciers, illustres ou méconnus ; et elle marche d'un pas plus ferme sur les routes déjà frayées. Un bon historique n'est donc pas inutile : c'est pour la pensée un terrain où les idées peuvent germer et mûrir sans hâte.

L'idée de génération sociale est une des plus anciennes que

l'on connaisse. Mais, lorsque la mesure du temps par générations était universellement répandue, nul ne songeait à édifier une théorie des générations. Il en est de l'idée de génération humaine comme de l'idée d'hérédité sociale. L'hérédité des castes, des classes et des professions ont disparu successivement; mais, par un singulier retour des choses, les démocraties modernes s'intéressent toujours davantage aux généalogies ⁽¹⁾, et l'art de l'eugénique n'a jamais été plus à la mode. De la même façon, on n'a commencé à établir des théories sur les générations que lorsque l'idée cessa d'en être familière aux individus. La théorie des générations sociales est apparue tardivement, et elle a été supplantée par la généralisation bâtive qu'on appelle la philosophie du Progrès. Or, le Progrès en lui-même est une pure abstraction : ne résulte-t-il pas — si tant est qu'il existe — du renouvellement continu de la population, et n'est-il pas conditionné par la succession ininterrompue des générations humaines qui se passent de l'une à l'autre le flambeau de la vérité, de la beauté et de la justice? La survivance du concept de génération sociale suffit à prouver sa vitalité; l'historique qui va suivre montrera son intérêt toujours actuel et sa fécondité inépuisée.

Notre but primitif était de faire avancer la question, car nous n'osions nous flatter de l'espoir de solutionner un problème aussi ardu. Nous aurions été satisfait si nous avions pu clore par une fin de non-recevoir un procès toujours pendant, et débarrasser ainsi l'histoire d'une pseudo-idée. Telle ne sera pas notre conclusion. Depuis longtemps ⁽²⁾, nous méditons sur cette idée de génération qui bante pour ainsi dire l'imagination contemporaine. Nous avons voulu en avoir le cœur net, et nous

⁽¹⁾ Le phénomène est particulièrement accusé aux États-Unis, sans doute parce qu'ils manquent de tradition et qu'ils éprouvent le besoin de s'en forger une. — Cf. *American and English Genealogies in the Library of Congress*. Washington, 1910, in-8° de 805 pages.

⁽²⁾ V. la *Revue scientifique* du 29 octobre 1904 (p. 556, note 2). Notre travail était entièrement rédigé quand la guerre est survenue. Depuis, nous l'avons remanié assez sérieusement, et nous avons peut-être exprimé plus nettement nos idées. Mais nous n'avons pas modifié essentiellement nos thèses.

n'y avons point épargné notre peine. Après un sévère examen, nous concluons à la consistance philosophique et historique de cette idée, dont nous entrevoyons maintenant les perspectives immenses.

Le lecteur voudra bien excuser les imperfections de cet ouvrage, souvent interrompu et repris au milieu de fonctions absorbantes et de préoccupations de toutes sortes. L'infirmité de nos yeux et la difficulté de nous procurer certains instruments de travail nous ont empêché de lui donner la perfection que nous aurions souhaitée. La rédaction même n'en est pas parfaitement homogène, parce qu'elle a été répartie sur plusieurs années. Nous avons longtemps tâtonné, et nous n'avons pu faire disparaître entièrement les traces de ces tâtonnements. Mais nous pouvons dire que ce livre est inspiré uniquement par la passion de la vérité, que nous ne séparons pas de l'amour de la France. Nous n'avons pas craint d'être sincère, la sincérité étant pour nous la condition de la science comme de l'art. Les historiens qui nous feront l'honneur de lire cet ouvrage sauront bien discerner l'apport scientifique des jugements de valeur qui s'y mêlent.

Les encouragements ne nous ont pas fait défaut, et ce nous est un agréable devoir de témoigner notre gratitude particulièrement à M. Alfred Espinas, de l'Académie des Sciences morales et politiques ; à M. Georges Pariset, professeur d'histoire moderne à l'Université de Nancy ; au P. Albert Nogue, capucin, et au D^r J. Baumann qui fut jadis lecteur d'allemand à l'École des Roches. Nous tenons à remercier également E. Durkheim qui a lu notre travail en manuscrit, et dont les observations nous ont été utiles.

F. M.

P.-S. — Comme ce livre s'adresse non seulement aux savants, mais encore aux « honnêtes gens », nous avons, de propos délibéré, allégé les références et sacrifié l'index, la bibliographie, la table analytique des matières, qui dispensent trop souvent d'une lecture attentive. Mais nous n'avons rien négligé pour remonter aux sources et fonder solidement nos assertions.

PREMIÈRE PARTIE

LE PROBLÈME ET LES THÉORIES

CHAPITRE PREMIER

LE PROBLEME

Trois générations viriles égalent cent ans.

(HÉRODOTE.)

I

L'IDÉE de *génération* n'est pas une idée simple. Dans toutes les langues que nous connaissons, elle a une double signification *passive*, selon qu'elle s'applique à la famille ou à la société. Au point de vue généalogique, une génération représente un degré dans la filiation ⁽¹⁾ : il y a une génération du père au fils, deux du père au petit-fils, etc. ; les parents constituent une génération, la réunion des enfants une autre. Rien de plus clair que cette signification. Mais le même mot sert à désigner la génération sociale, c'est-à-dire un *groupe d'hommes, appartenant à des familles différentes, dont l'unité résulte d'une mentalité particulière, et dont la durée embrasse une période déterminée*. C'est ce second sens que nous voudrions préciser, dans le but de l'incorporer à la science.

Si l'humanité se réduisait à un couple unique qui donnerait naissance à un nouveau couple, et ainsi de suite, la *génération sociale* s'identifierait à la *génération familiale* et l'humanité ressemblerait à une chaîne sans fin dont chaque génération serait un anneau ⁽²⁾ ; il serait

⁽¹⁾ *Code civil*, art. 737.

⁽²⁾ Ainsi raisonne M. René MILAN par abstraction dans la *Race immor-*

14 LE PROBLÈME ET LES THÉORIES

facile de dénombrer les générations et de fixer leur durée. Mais, au sein de la société, les générations ne se suivent pas comme des sentinelles qui se relèvent : le mouvement de la population, avec ses entrées et ses sorties simultanées, est insensible et ininterrompu. Une société est formée par la juxtaposition d'un grand nombre d'individus de tout âge qui appartiennent à des familles aux différents stades de leur existence.

Pourtant, nous constatons la coexistence dans l'esprit humain de l'idée de génération familiale et de l'idée de génération sociale, *qui dérive sans doute de la précédente* par extension. L'homme a d'abord remarqué la régularité des générations familiales, puis il a étendu ce concept, par analogie, à des groupements sociaux plus vastes. Une génération sociale englobe tous les *contemporains*, comme une génération familiale embrasse tous les enfants d'un même lit. Mais, dans la confusion universelle des âges, comment va-t-on discerner les contemporains, car les enfants ne font vraisemblablement pas partie du même groupe social que les parents; or, en vertu de l'échelonnement des âges, les enfants de certaines familles ont l'âge des parents d'autres familles. Qu'est-ce qui nous permettra de distinguer une génération sociale de la génération précédente et de la génération suivante; et quelle est la durée d'une génération sociale, en supposant celle-ci uniforme ?

L'étude des sociétés primitives, où il n'existe pas d'archives écrites, nous révèle seulement l'antiquité et

selle. Il part d'un Tartare nomade nommé Yaleuz, qui vivait au ^{vi}^e siècle avant notre ère, et il suit sa descendance *masculine* à travers les âges jusqu'au soldat français Maurice Verteille qui vivait en 1900. De la sorte, il passe en revue soixante-dix biographies qui embrassent une durée de 2.500 ans (soit environ 35 ans par génération) M. Milan ne fait entrer que les hommes en ligne de compte : dans l'hypothèse du *matriarcat*, les générations seraient plus courtes d'au moins cinq ans.

l'universalité du concept de génération sociale. L'idée d'évaluer la durée par le nombre des générations humaines est aussi vieille que l'humanité : c'est en effet la chronologie la plus naturelle et la plus immédiate. Dans la religion domestique, le temps est constitué par la succession des générations à partir du père de la race. Mais le groupement des individus par générations se rencontre aussi bien dans les peuplades où règne la promiscuité que dans les familles à descendance utérine ou à descendance masculine. — L'étude sémantique du mot *génération* dans l'hébreu, le sanscrit, le grec, le latin et le français, bref dans les langues des peuples qui ont été les initiateurs de la civilisation européenne, ne nous renseigne pas beaucoup sur le rapport qui existe entre la génération sociale et la génération familiale.

A. Loisy fixe à quarante ans ⁽¹⁾ la durée d'une génération biblique (au sens familial), et il ajoute que « cette équation tient une grande place dans la chronologie de l'Ancien Testament ». Au sens *social* du mot, la génération biblique désigne l'ensemble des contemporains (V. *Genèse*, vi; *Deut.*, i, 35; *Marc*, xiii, 30; *Luc*, xxi, 32; *Math.*, xxiv, 34). « Dans le discours apocalyptique, écrit Loisy, la formule : « Cette génération ne passera pas avant que tout cela n'arrive » ne signifie pas précisément : « Avant quarante ans cette prophétie sera réalisée », mais « tous les hommes actuellement vivants ne seront pas morts quand elle s'accomplira. » L'idée est sensiblement la même que dans *Marc*, 9, 1. Souvent dans l'Évangile le mot génération a ce sens, par exemple : *Marc*, 9, 19. *Pratiquement*, pour l'application au discours apocalyptique, cela ne fait pas grande différence ⁽²⁾. » Ajoutons

(1) Le savant exégète arrondit le chiffre : je crois qu'il serait plus exact de dire de 30 à 40 ans.

(2) Loisy, lettre du 7 mai 1912. — Cf. l'interprétation de Rümelin dans

que pour les traditionalistes, la prophétie annonce la destruction de Jérusalem par Titus en l'an 70, c'est-à-dire moins de quarante ans après.

L'*Illiade* d'Homère (A. v. 250 à 253) contient sur Nestor de Pylos un texte qui a beaucoup exercé la sagacité des commentateurs, et que Rümelin nous paraît avoir interprété correctement. Il suffisait à Nestor d'avoir au moins quatre-vingt-dix ans ⁽¹⁾ pour être le contemporain de la troisième génération de guerriers venus de Pylos. Nestor commande sous les murs de Troie les petits-fils des hommes avec lesquels il est autrefois parti en campagne. Homère souligne ici le cas exceptionnel d'un vieillard qui est encore un guerrier actif. Mais le texte le plus significatif de la littérature grecque est celui où Hérodote (v^e s. av. J.-C.) nous apprend que les prêtres égyptiens comptaient par générations et que, selon eux, *une génération virile embrasse un tiers de siècle* ⁽²⁾. Il s'agit bien ici de la génération sociale dont la durée serait, par conséquent, identique à celle de la génération familiale. En effet, Héraclite d'Ephèse (acmé : — 504) fixait à trente ans environ la durée constante de la période après laquelle l'homme se reproduit : « *Orbem autem vocant ætatis, dum natura humana a sementi ad sementem revertitur* ⁽³⁾. » Il ne semble pas que tous les philosophes grecs aient été d'accord sur la valeur de cet intervalle ⁽⁴⁾.

son étude sur la *Notion et la Durée d'une génération* (*Reden und Aufsätze*, t. I, 1875).

(1) C'est l'âge que lui donne le lexicographe Suidas.

(2) V. ses *Histoires*, l. II, c. 142. Les prêtres égyptiens disaient que depuis leur premier roi Menès jusqu'au dernier, il y avait eu 311 générations d'hommes et autant de rois, sur une durée de 11.340 ans. — Cf. Polybe, l. X, c. 28.

(3) CENSORINUS, de *Die Natali*, c. 17, p. 372 de l'édition Didot. Censorinus a copié Varron, qui a dû utiliser un recueil de *Placita philosophorum* dérivant de Théophraste, qui résumait lui-même les idées des « physiologues ».

(4) V. le *Commentaire de Lindenberg* sur Censorin, 1643, et Scaliger, de *Emendatione temporum*.

mais leurs chiffres oscillent entre un quart et un tiers de siècle. Il est probable que la durée de la génération était une fraction définie de la durée totale de la vie humaine, et qu'elle était liée aux divisions de l'existence qui furent admises de bonne heure dans les écoles de Pythagore et d'Hippocrate.

Les Romains adoptent généralement le chiffre de trente ans pour exprimer la durée d'une génération virile ou *ætas* ⁽¹⁾. L'*ætas* est un sous-multiple du *sæculum*, qui embrasse la durée maxima de la vie humaine. Pour les Étrusques, en effet, dont les idées influèrent si puissamment sur les Romains, « l'idée de siècle est sortie de celle de l'âge » ⁽²⁾. De là à dire que trois *ætates* mises bout à bout forment un *sæculum*, il n'y a qu'un pas, et la tradition grecque aidait à le franchir.

La comparaison de l'article *génération* dans les dictionnaires français de Furetière, de Littré et de Hatzfeld, Darmesteter et Thomas est très instructive. Génération pour Furetière désigne : 1° la généalogie ; 2° l'âge ou la vie d'un homme. Exemple : on fait des baux emphytéotiques à trois générations ou *trois âges d'hommes*. — Cette dernière signification n'est pas nette, car *âge* peut désigner : 1° la durée totale de la vie, comme dans l'expression de du Bellay, « vivre entre ses parents le reste de son âge » ; 2° le temps depuis lequel on est en vie ; 3° un âge de la vie (âge mûr) ; 4° une génération dont la durée équivaldrait, selon Furetière, à 33 ans environ, puisqu'un bail emphytéotique dure 100 ans au plus.

Les sens qui nous intéressent dans Littré sont le qua-

⁽¹⁾ *Aetas* est une contraction de *aevitas* qui dérive du radical *aevum* (durée). — Cf. le lexique latin de Forcellini (Pline : *una aetate ante Iliacum bellum*. — Tite-Live, I, XLV, c. 7).

⁽²⁾ BRÉAL et BAILLY, *Dictionnaire étymologique du latin*, art. *sæculum*. — Cf. les discussions sur le *Carmen sæculare* d'Horace.

trième et le cinquième : 4° chaque degré de filiation en ligne directe. *Espace de trente ans* qui sert d'évaluation courante pour la durée moyenne de la vie humaine. *Trois générations font un peu moins d'un siècle*. 5° Tous les hommes vivant dans le même temps ou à peu près. — Littré commet une double confusion : il confond dans 4° la génération *sociale* avec la génération *familiale*, sans doute sous l'influence de la tradition grecque qui assimile les deux durées. En second lieu, il identifie la durée de la génération (familiale ou sociale), qui est une fraction de la durée *normale* de l'existence, avec la durée *moyenne* de la vie qui est exprimée par un chiffre artificiel, voisin sans doute de la durée d'une génération, mais par accident et sans rapport avec lui. Presque tous les lexicographes commettent la même confusion qui existe dans plusieurs dictionnaires latins. Enfin, dans 5°, Littré ne précise pas les limites de l'à peu près qui sont toute la question ⁽¹⁾.

Hatzfeld, Darmesteter et Thomas ne font que résumer Littré et citent les mêmes exemples. Ils aggravent même la deuxième méprise de Littré en identifiant une succession à une extension. Ils distinguent en effet un sens par analogie : « ceux qui vivent dans le même temps (évalué à la durée moyenne de la vie humaine) ». Ceci est parfaitement inintelligible.

J'avais relevé dans les écrivains français du XVIII^e et du XIX^e siècle un grand nombre de textes, dans le but de préciser la notion de génération sociale. Mais, si l'on rencontre dans Voltaire ⁽²⁾ et dans Rousseau ⁽³⁾ des textes

⁽¹⁾ Cf. Larousse, art. *Génération*, sens correspondant : « Ensemble d'hommes qui vivent dans le même temps et qui sont à peu près du même âge. »

⁽²⁾ « J'ai appelé ce siècle celui de Louis XIV parce que ce monarque a vu renouveler trois fois toutes les générations des princes de l'Europe » (*Siècle de Louis XIV*, c. 34.)

⁽³⁾ V. les *Réveries du promeneur solitaire*, 6^e promenade.

assez significatifs, les écrivains du xix^e siècle emploient le mot de génération dans les sens les plus vagues et les plus arbitraires. Pour les uns, une génération est l'ensemble des hommes qui sont nés la même année; pour les autres, c'est une équipe d'hommes qui collaborent pendant un certain nombre d'années, variable suivant les auteurs: 10, 15, 20, 25, 30 et même 40 ans. Plusieurs écrivains passent d'un sens à l'autre sans se fixer sur aucun. Les critiques littéraires ⁽¹⁾ usent et abusent du mot, car les gens de lettres aiment à se situer, et la plupart sont dupes de l'illusion égocentrique.

M. V. Giraud a fait une tentative plus systématique, qui mérite de nous arrêter quelques instants. Entre les critiques contemporains, Giraud est un des plus autorisés. Il est l'élève de Brunetière qui a réintégré la chronologie dans l'histoire littéraire. Les études de Brunetière frôlent à chaque instant le concept de génération sociale; mais Giraud l'a introduit délibérément dans ses recherches ⁽²⁾. C'est un critique fort peu original, mais consciencieux et bien informé, dont le témoignage acquiert, de ce chef, une objectivité relative. Toutefois, ce qui nous garantit jusqu'à un certain point la justesse de ses observations, nous interdit d'espérer des vues étendues et fermes. Sur les générations, Giraud a déformé et rapetissé les idées encore indistinctes de Brunetière, comme c'est l'ordinaire pour les disciples qui ne sont que des élèves ⁽³⁾.

Dans les *Maîtres de l'heure*, Giraud étudie « une dizaine

⁽¹⁾ Signalons, une fois pour toutes, le livre suggestif de G. RENARD sur la *Méthode scientifique de l'histoire littéraire*, auquel nous avons fait des emprunts de détail (V. notamment le c. 19 de la 3^e partie où Renard parle de périodes de 30 à 40 ans qu'il divise en deux).

⁽²⁾ Cf. son *Pascal*: principes de la p. 7, et la 8^e leçon, p. 62.

⁽³⁾ Ce que nous disons de Giraud s'applique en partie à F. Strowski (V. son *Tableau de la littérature française au XIX^e siècle*, surtout p. 454 à 469).

d'écrivains d'une même génération ⁽¹⁾ : celle qui eut vingt ans en 1870, qui a commencé à penser vers 1880, qui a produit aux environs de 1890 la plupart de ses œuvres maîtresses, et à qui nous devons, nous autres qui venons d'atteindre la quarantaine, les impressions les plus vivantes et les plus durables que nous ayons emportées des livres ». Ces écrivains, au nombre de huit, sont : P. Loti, Brunetière, Faguet, M. de Vogüé, Bourget, Lemaitre, Rod, France. Nous ne chicanerons pas M. Giraud sur son choix, plus académique qu'historique, et dont tous les spécimens ne sont pas également représentatifs, ni sur l'exclusion de tel ou tel nom plus significatif socialement et même littérairement parlant que certains auteurs étudiés. Nous examinons en ce moment une question de méthode, et nous nous demandons si la solution proposée par Giraud est acceptable ou même défendable. Comme l'avant-propos des *Maîtres de l'heure* est daté de janvier 1911, Giraud place la naissance charnelle des hommes de sa génération aux environs de la date fatidique de 1870-1871. Ces hommes nés depuis l'année terrible, ont eu vingt ans en 1890 au moment où les maîtres de l'heure, de leur heure, nés vingt ans avant 1870 ⁽²⁾, atteignaient leur apogée : ce sont ces maîtres qui ont présidé à leur naissance spirituelle, c'est-à-dire façonné leur sensibilité et orienté leur esprit. Obéissant au même rythme que la précédente, cette jeune génération, baptisée la *génération de l'esprit nouveau*, a dû percer vers 1900 (à 30 ans) et s'épanouir aux environs de 1910 (à 40 ans). Pour V. Giraud,

(1) Cf. un premier crayon de cette génération dans l'*Essai sur Taine* du même auteur, 2^e édit., p. 190.

(2) Giraud date la génération littéraire non de la naissance des hommes qui la composent, mais de leur vingtième année, époque où ils s'ouvrent à la vie littéraire, où ils choisissent leurs maîtres et prennent conscience de leurs ambitions.

les générations littéraires se succéderaient donc de vingt ans en vingt ans ⁽¹⁾.

Dans ses *Maîtres de l'heure*, Giraud étudie la *génération de 1870*, l'antépénultième, qu'il caractérise ainsi : « Une sympathie respectueuse et croissante pour la religion en général, et pour le catholicisme en particulier, sympathie allant, parfois, jusqu'à l'adhésion formelle, une préoccupation morale très sérieuse, très intense, très réaliste aussi; une disposition à répudier les empiétements illégitimes de la science, et à la contenir dans ses justes limites, un libre retour en littérature à notre grande tradition nationale et classique; un grand désir de justice sociale et d'équité politique dans une France plus forte, plus respectée, plus unie. » Cette génération succédait à celle de Taine et de Renan qui avait régné de 1850 à 1870 ⁽²⁾. La génération de 1850 avait eu pour historiographe P. Bourget : les *Maîtres de l'heure* sont une sorte de réplique aux *Essais de psychologie contemporaine* où sont étudiés dix écrivains qui ont exercé une forte action sur les jeunes gens qui, comme Bourget, eurent vingt ans vers 1870 ⁽³⁾. Ces études concernaient Baudelaire, Renan, Flaubert, Stendhal, Taine, Dumas fils, Tourguénef, Leconte de Lisle, Amiel, les Goncourt : liste qui contraste, rien que par son parfum exotique, avec celle des *Maîtres de l'heure* ! Mais la philosophie de cette génération disparate, qui avait le culte de la science, ne

⁽¹⁾ Telle est aussi l'opinion d'E. Faguet : parlant de l'enquête d'Agathon, il semble admettre qu'une génération dure vingt ans. La génération actuelle celle de la « jeunesse miraculeuse » aurait été précédée des générations 1870-1890 et 1890-1910 (*Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1913). Mais ailleurs, (*Balzac*, p. 180), Faguet indique qu'une génération dure de 25 à 30 ans : comment concilier les deux assertions ?

⁽²⁾ Giraud en a tracé un portrait sommaire dans son *Essai sur Taine*, 2^e édit., p. 182. Il remonte même à la génération romantique, celle de 1830-1850.

⁽³⁾ V. la préface du *Disciple*.

s'oppose pas moins à celle que Giraud vient d'esquisser.

Jusqu'ici, pas de difficulté, au moins en apparence. Giraud ne doute pas un instant de la réalité de la génération dont il fait partie (1890-1910) ⁽¹⁾, ni de celle qui l'a immédiatement précédée (1870-1890), car l'existence de l'une implique celle de l'autre. Il est si naturel qu'un écrivain ordonne toute l'histoire littéraire par rapport à sa propre activité ! Mais les faits lui interdisent de prolonger sa perspective trop en deçà ou trop au delà de son *heure* : tant pis pour les retardataires ou pour les prématurés ! Plus le critique s'éloignera de son époque, plus il laissera planer de vague sur le concept de génération. Les exemples de générations anciennes qu'allègue Giraud ne sont pas pleinement d'accord avec ses divisions contemporaines. D'après sa thèse, il y aurait, durant chaque siècle, cinq générations littéraires de vingt ans chacune, dont la première ou la dernière serait à cheval sur deux siècles : par exemple, au *xix*^e siècle, les générations 1810-1830, 1830-1850, 1850-1870, 1870-1890 et 1890-1910. Alors, si on s'explique les générations de 1550, 1750 et 1850, on ne s'explique pas celle de 1660, sur laquelle tous les critiques sont d'accord : car on dit couramment l'école de 1660 ⁽²⁾.

Les divisions contemporaines de Giraud sont elles-

⁽¹⁾ Cf. P. Desjardins, quand il parle de la génération « qui a aujourd'hui quarante ans », celle qui est née aussitôt après la guerre et qui comprend D. Halévy, Suarès, Péguy, Romain Rolland, André Gide. (*Correspondance* des 1^{er} et 15 août 1912, p. 730.)

⁽²⁾ *L'école de 1660* comprend d'abord les quatre amis : La Fontaine né en 1621, Molière né en 1622, Boileau né en 1636 et Racine en 1639 (un an après Louis XIV) ; on peut y joindre Mme de Sévigné née en 1626 et Bossuet né en 1627, mais pourquoi pas Pascal, né après *La Fontaine et Molière*, qui figure d'ordinaire avec Descartes et Corneille dans la génération antérieure ? Remarquons qu'il y a un écart de quinze à dix-huit ans entre La Fontaine et Molière d'une part, Boileau et Racine de l'autre : faut-il donc démembrer cette génération en deux ? C'est la solution admise par M. de Calan. Nous reviendrons sur ce point important.

mêmes sujettes à caution. Ne lèsent-elles pas les droits des écrivains nés autour de 1860, qui, ayant eu vingt ans vers 1880, ont produit vers 1890 et atteint leur apogée vers 1900? Pourtant, cette « génération » compte des noms dont l'importance n'est pas moindre que celle des « maîtres de l'heure » : M. Barrès, Moréas, H. de Régnier, Maeterlinck, Bergson, R. Bazin, L. Bertrand, etc. Il semble bien qu'il y ait eu entre 1880 et 1890 un renouveau littéraire dont on saisit les traces dans la *Revue indépendante* et la *Revue wagnérienne* ⁽¹⁾. Et ceux qui sont nés une dizaine d'années après Giraud et son groupe, ne vont-ils pas réclamer, eux aussi, le privilège de faire partie d'une génération, celle de 1900-1920? Ne discerne-t-on pas déjà parmi eux des chefs de file ⁽²⁾; et leur eût-il fallu attendre de naître aux environs de 1890 pour avoir le droit d'être inscrits parmi les membres d'une équipe littéraire, celle de 1910-1930 ⁽³⁾.

Giraud se rend d'ailleurs compte que ses divisions massives sont en partie arbitraires. Certaines générations, dit-il — celle de 1550, par exemple, celle de 1660, celle de 1750, celle de 1850 — ont un idéal commun, parfois même un programme, forment en un mot une *école*. Au

(1) Taine écrivait le 3 mars 1887 au directeur du *Journal des Débats* : « En ce moment, nous sommes à la fin d'une période littéraire. »

(2) Cette « nouvelle génération française » a été étudiée par André Beaunier dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, intitulé : *Un groupe* (1^{er} septembre 1913). Beaunier y passe en revue les quatre ouvrages suivants : *L'Enfant chargé de chaînes*, de François MAURIAC; *L'Homme de désir*, de Robert VALLERY-RADOT; *L'Appel des armes*, d'Ernest PSICHARI; les *Hasards de la guerre*, de Jean VARIOT.

(3) Giraud se tirerait peut-être d'embarras en alléguant des générations *intermédiaires* comme Strowski, ou des générations *tardives*. Il écrit par exemple : « L'explosion de littérature brutale qui, sous le nom de *naturalisme*, s'est produite chez nous entre 1875 et 1890, aurait dû éclater vingt ans plus tôt. » Donc Zola ne fait pas partie de la génération de 1850, il retarde sur elle, il est en marge de l'évolution. Et c'est juste dans ce cas particulier; mais la difficulté théorique reste entière.

contraire, la génération de 1870-1890 est moins homogène et ses effets sont plus dispersés; ses limites mêmes sont assez flottantes. Quel est son point de départ? Dans une note fort curieuse, Giraud indique « qu'il suffit souvent de quelques années de plus ou de moins pour se trouver, en fait, rattaché à une génération plutôt qu'à une autre. Par exemple, il est visible que M. France, né en 1844: M. Faguet, né en 1847; Brunetière, né en 1849: M. Bourget, né en 1852, ont réagi d'une manière croissante contre l'esprit de la génération des Renan et des Taine. » Ces dates constituent une marge de huit ans autour de 1850; mais Giraud omet ici Lemaitre, né en 1853, et Rod, né en 1857. En réalité, la génération des « maîtres de l'heure » comprend des écrivains dont la naissance s'échelonne sur un espace de treize ans (de 1844 à 1857). Si on restreint cet espace à dix ans, il faudra détacher de cette génération, A. France d'une part et Rod de l'autre. De toutes façons, la date qui sert de point de départ à la génération est une date moyenne, et donc artificielle. Giraud fixe cette date à la vingtième année des écrivains: le choix de la trentième année serait littérairement plus justifié, quelques-uns même ne se lancent que vers la quarantaine. Le critique de la *Revue des Deux Mondes* estime que chez des hommes à peu près contemporains (à dix ans près), les années de production littéraire coïncident sensiblement, que la concordance chronologique des œuvres correspond à la concordance des dates de naissance. Il élimine donc les cas de précocité et de longévité littéraires, qui sont assez fréquents. De plus, il ne tient pas compte des avances et des retards dus à la différence des genres: les œuvres d'inspiration romantique sont plus précoces que les œuvres d'esprit classique; les moralistes et les historiens sont plus tardifs que les poètes. Reconnaissons cependant que les

faits donnent *en gros* raison à Giraud sur ce point particulier, et que les exceptions sont moins nombreuses que les cas normaux.

Considérons maintenant le terme de la génération : est-il mieux fondé que son point de départ? Giraud clôt la génération à la quarantième année, la trentième coïncidant avec le début de la production et la quarantième avec l'apogée, avec l'œuvre maîtresse. Mais Giraud sait aussi bien que nous que l'apogée ne marque pas la fin de la production littéraire, ni surtout de l'influence. Beaucoup d'auteurs continuent à écrire jusqu'à leur mort, et certains ne donnent leur mesure que vers la cinquantaine : c'est vers cet âge que M. de Vogüé a abordé le roman, et P. Bourget a écrit pour la scène sur le tard. « Un critique aurait-il pu parler de M. Hanotaux exactement après comme avant sa *Jeanne d'Arc*? » écrit Giraud lui-même. Les écrivains de la génération 1870-1890 n'ont-ils pas donné tous, après 1890, des œuvres essentielles, et l'affaire n'a-t-elle pas agi profondément sur chacun d'eux? La psychologie des âges dément les divisions de Giraud : la période active d'un écrivain dure au moins *une trentaine d'années* ⁽¹⁾. La production de la génération de 1870, à supposer que celle-ci existe, s'étend jusqu'en 1910 au minimum : la voilà donc qui empiète sur la génération suivante !

Bref, les limites que Giraud assigne à la génération sont arbitraires : il la fait commencer et finir trop tôt. Les

(1) « On peut dire, écrit Giraud, que tous ceux qui, en 1870, avaient *entre quinze et trente ans*, ont été nourris de Renan et de Taine, ont été comme envoutés par eux. » La croyance à l'infailibilité de la science forme l'article essentiel du *Credo* « dont à la suite de Taine et de Renan, pendant *vingt-cinq ou trente ans*, s'est enchantée, s'est enivrée la pensée française ». Ici les dates sont plus élastiques ; pour être fidèle à sa théorie, Giraud aurait dû écrire 1° entre 20 et 30 ans ; 2° pendant 20 ans. Il admet donc pour la génération une *durée d'influence* de 25 à 30 ans.

inconséquences de sa solution éclatent quand on envisage les générations antérieures à celle de 1870. La génération de Taine et de Renan n'avait pas fini sa tâche en 1870 ; d'ailleurs elle avait débuté après 1830, et à cette époque, Taine avait 22 ans et Renan 27 ! Les limites de la génération romantique ne sont pas moins sujettes à caution : en 1830, V. Hugo avait 28 ans, Vigny 33 et Lamartine 40. Voilà donc un écart de vingt ans, c'est-à-dire de *même amplitude que la durée supposée de la génération*.

Si l'on admet avec Giraud que les naissances des écrivains d'une même génération se répartissent sur un intervalle de dix années, il serait plus logique de supposer qu'une nouvelle génération apparait chaque dix ans. Cette solution serait plus conforme aux faits que nous avons signalés ⁽¹⁾ et permettrait de donner à la génération une durée de trente ans et plus ; alors il faudrait admettre que plusieurs générations (trois au moins) coexistent, chacune agissant sur la portion du public qui répondrait à son âge. Ainsi les générations seraient imbriquées comme les tuiles d'un toit.

Cette solution est adoptée par maint poète et par maint critique. A la fin de *l'Esprit pur*, A. de Vigny en appelle à la postérité du silence qui pèse sur son œuvre, et il s'écrie :

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime !

Juge toujours nouveau de nos travaux passés !
Flots d'amis renaissants ! Puissent mes destinées
Vous amener à moi, de dix en dix années,
Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez !

(1) Dans une brochure intitulée : *La marche montante d'une génération, 1890-1910*, M. J. Ageorges note une sorte de *rythme décennal* qui scanderait la marche des générations : « Chez nous, dit-il, le sentiment national semble se réveiller de dix ans en dix ans : le boulangisme, l'affaire Dreyfus, l'Action française. A ces heures la jeunesse vibre et s'entraîne » (p. 126).

M. de Vogüé parlant des écrivains russes des « années quarante » ajoute : « On emploie sans cesse cet idiotisme pour évoquer d'un mot la physionomie *d'une génération, d'une décade*, auxquelles la Russie actuelle rattache toutes ses origines ⁽¹⁾. » M. Saint-Pol-Roux, dans le *Mercure de France* du 1^{er} juin 1913, divise en trois les générations poétiques actuellement existantes : la génération I (1885-1890), la génération II (1900), la génération III (1910). De même, M. Ch. de Calan, cherchant à préciser ce qu'il faut entendre par le « moment », définit la génération : l'ensemble des individus nés dans une période de dix années ⁽²⁾. Il passe en revue les générations qui se sont succédé chez nous depuis Louis XII (celle-ci née entre 1460 et 1470) jusqu'à la fin du xix^e siècle : son essai assez confus, parfois aventureux, est cependant suggestif. Mais, à côté des périodes de dix ans, il laisse subsister celle de vingt et trente ans : « En réalité, dit-il, il faut laisser passer trente ans après Louis XII pour que s'éveille, bercée sur les genoux des revenants d'Italie, une génération de fins et aristocratiques esprits, qui a son expression en François I^{er}, en sa sœur Marguerite, et en Clément Marot. — Il faut attendre vingt ans d'incubation, vingt ans de patient labeur, pour qu'au souffle de l'Italie, l'antiquité mieux connue pénètre les esprits. Pendant vingt ans, la parole sera aux savants, aux artistes, aux érudits, aux juristes, aux hommes d'action qui écriront seulement quand ils ont quelque

⁽¹⁾ *Le Roman Russe*, p. 133.

⁽²⁾ M. de Calan date les générations de leur naissance civile. V. *La Race et le Milieu*, Essai de géographie sociale, dans les *Annales des sciences politiques* (1^{er} article paru en novembre 1901, p. 741 à 747). Machiavel semble admettre des générations de dix ans quand il déclare que, pour éviter les révolutions politiques, il faut tous les dix ans *ripigliare lo stato* : pour régénérer les institutions politiques, il faut les « ramener à leur principe », revenir à leur origine. (*Discours*, III, 1).

chose d'utile à dire. » Donc la solution de M. de Calan n'est pas plus logique que celle de Giraud, et le compromis qui résultait de la critique de cette dernière s'écroule lui aussi.

Quel que soit le chiffre qu'on adopte pour exprimer la durée d'une génération littéraire : 10, 15, 20, 25 ou 30 ans, à supposer que cette durée soit uniforme, on trouve des faits qui cadrent avec ces divisions *à priori* : les chiffres ont un singulier pouvoir de fascination, et nous imposent pour ainsi dire les périodes qu'ils ont pour fonction de délimiter. Par exemple, des générations de quinze ans s'appliqueraient à merveille à notre histoire politique de 1870 à 1914 : il y aurait eu trois générations depuis 1870, celle de 1870-1885, celle de 1885-1900 et celle de 1900-1915 ; qui doute que 1915 soit le départ d'une génération nouvelle ? Mais ces essais *à priori* sont justement faits pour discréditer la théorie des générations, en révélant l'équivalence de presque toutes les solutions. Les générations sociales ressembleraient-elles aux raies brillantes du spectre qui se déplacent avec le métal observé, et dont chaque distribution éclaire un seul aspect de la gamme des couleurs ? Chaque type de coupure met en relief certains faits et en laisse d'autres dans l'ombre ; chacun a à son actif des coïncidences frappantes, mais aucun ne met l'accent sur *tous* les faits essentiels. Les événements semblent rebelles aux cadres mathématiques.

Pourtant, à certaines époques de l'histoire, tous les observateurs sérieux sont d'accord pour reconnaître l'existence de générations particulièrement énergiques. Faudra-t-il admettre avec Fustel de Coulanges que les contemporains se trompent sur la signification des événements dont ils sont témoins ? « *Presque toujours*, écrit Fustel, *chaque génération s'est trompée sur ses œuvres.*

Elle a agi sans savoir nettement ce qu'elle faisait. Elle croyait viser à un but et c'est à un but tout autre que ses efforts l'ont conduite. Il semble qu'il soit au-dessus des forces de l'esprit humain d'avoir l'intuition nette du présent... Les faits accomplis se présentent à nous avec une bien autre netteté que les faits en voie d'accomplissement. » L'observation de Fustel est juste : on se méprend d'ordinaire sur le rôle d'une génération qu'on voit agir; mais s'ensuit-il qu'on s'illusionne sur son existence, sur sa *réalité*?

Les écrivains français, depuis 1900 environ, seraient-ils dupes d'une illusion de ce genre? Car tous déclarent à l'envi qu'un « sang nouveau » s'est affirmé en France depuis l'époque où le « fifre allemand a sonné le ralliement français », et il semble que les événements aient confirmé ce pronostic. Qu'on veuille bien relire les *Jeunes gens d'aujourd'hui* des deux Agathon, et les innombrables enquêtes, romans, études, articles, parus sur « le miracle de la jeunesse » : de cet amas de documents qui relèvent du chroniqueur plutôt que du philosophe, résultent des conclusions singulièrement concordantes quant à l'existence et aux caractéristiques ⁽¹⁾ d'une génération nouvelle de Français, dans les premières années du xix^e siècle. Mais il est *impossible* d'accorder les témoignages des différents auteurs sur la nature et les limites de cette génération sociale : dans cette diversité d'applications, seule l'idée de *génération collective* subsiste. Peut-on solutionner le problème par le raisonnement?

(1) Pour Agathon, ce qui caractérise la jeunesse française du commencement du xx^e siècle, c'est le goût de l'action, la foi patriotique, le réalisme politique et la renaissance catholique.

II

LES idées traditionnelles et communes ne sont pas sans fondement. Or, l'idée de génération sociale a dans toutes les langues des attaches profondes et des connexions multiples. Mais, tandis que la génération familiale est une notion claire et précise, la génération sociale a chez les différents auteurs un sens indécis. Certains identifient leur durée respective, sans qu'on saisisse pourquoi; d'autres inclinent vers l'hypothèse de générations plus courtes ou même de générations annuelles. Le raisonnement pur est impuissant à trancher le débat : en effet, quelle que soit la durée qu'on assigne à la génération sociale, on rencontre des obstacles *théoriquement* insurmontables. Toutes les solutions, également illogiques, sont exposées aux coups redoutables du sorite.

Envisageons d'abord l'hypothèse la plus simple, celle de générations annuelles : elle assigne à la génération des limites arbitraires, puisque l'intervalle d'un jour, moins que cela, la différence de quelques minutes, voire de quelques secondes, séparerait deux générations consécutives. Admettons que les hommes dont la naissance est échelonnée sur une année soient vraiment contemporains : mais, par rapport aux naissances, l'année n'est pas une division réelle. Pourquoi commencer l'année en hiver plutôt qu'au printemps, le 1^{er} janvier plutôt qu'au solstice d'hiver ? Pour des raisons de tradition et de convenance religieuse. La société est obligée de fixer des limites précises pour désigner les candidats à un examen ou les conscrits : un chiffre n'admet pas la discussion ! Mais ces limites sont artificielles, et le fossé établi par la

loi entre ceux qui sont nés avant et ceux qui sont nés après une date n'est qu'une convention, justifiée par son utilité. Si les saisons influent sur les conceptions, les concordances sont détruites par la durée de la période de gestation qui est inférieure à un an. Et il n'y a pas plus de raison pour distinguer des générations annuelles que des générations saisonnières, mensuelles, hebdomadaires, quotidiennes. Peut-on parler de contemporanéité en dehors des individus qui sont nés exactement à la même seconde sur toute la surface de la planète? Mais ceux-là même appartiennent à des races et à des nations différentes : ils ne constituent pas un ensemble effectif.

En désespoir de cause, réunira-t-on deux années, ou trois, et dira-t-on que tous les soldats qui sont à la caserne en même temps appartiennent à la même génération? Mais, outre que la difficulté précédente subsiste, puisque la durée du service militaire est arbitraire, une nouvelle surgit du fait du contact des générations distinctes. Il ne sera plus possible de dire qu'une génération chasse l'autre. Avec le service de deux ans, chaque génération chevaucherait sur deux autres, puisque la première année, elle se trouve mêlée aux anciens qui l'ont précédée, et l'année suivante aux « bleus » qui vont la remplacer. Et la difficulté s'aggrave dans l'hypothèse du service de trois ou de cinq ans. Enfin, il n'y a aucun motif de s'arrêter à cinq ans plutôt qu'à dix, à dix plutôt qu'à vingt ou à trente. Les partisans de générations annuelles, convaincus d'illogisme, retourneront l'argument contre les défenseurs de générations plus longues, et le débat s'éternisera, sans que le raisonnement parvienne à le clore. Mais où la raison défaille, la nature nous soutient; elle se joue du sorite où s'embarrassent les dialecticiens. Combien d'années faut-il pour produire un changement? Une ne suffit pas, ni deux, ni trois, ni par

suite un nombre quelconque. Et pourtant, le changement apparaît, et il a des conditions dépendant de la nature de l'homme, de la durée de sa vie et des nécessités de la collaboration humaine.

Nous venons d'envisager le temps comme une quantité indéfinie, soumise au nombre, et susceptible d'être divisée au gré de notre fantaisie. Mais la durée concrète ne se laisse pas manier comme le temps abstrait : elle a ses origines et ses fins, elle a aussi ses phases, indépendantes de notre système de numération et d'un système numéral quelconque. *A priori*, il n'y a aucune raison pour assigner à la vie humaine une durée de cent ans plutôt que de soixante-quinze : l'imagination ne sait où s'arrêter, parce qu'elle use du pouvoir de se dépasser elle-même, qui est la loi du nombre. Mais une durée vécue n'est pas identique à un nombre. La durée de notre existence résulte de la nature des choses, et seuls les mathématiciens peuvent rêver de sa prolongation indéfinie, ce qui n'interdit pas aux biologistes l'espoir d'augmenter sa durée moyenne en accroissant le nombre des existences normales.

La nature, dans sa marche, n'obéit pas à la continuité géométrique. « La nature ne fait pas de sauts », a dit Leibniz qui est l'inventeur du calcul infinitésimal; mais l'observation inflige un démenti au mathématicien. Partout la discontinuité est la règle et la continuité l'exception. Nous sous-tendons le continu au discontinu et nous le masquons; mais celui-ci éclate partout (*). La mer a son flux et son reflux, et le soleil ses alternances. La vie organique obéit à de nombreux rythmes, la vie physiologique a ses élans et ses stagnations, la vie intellectuelle

(*) Cf. Pascal : *Pensées*, Br. n° 88, n° 354 et 355.

ses heures de fécondité et ses périodes de repos. Pourquoi la société serait-elle soustraite au rythme qui conditionne l'activité de ses membres? La périodicité est la règle des sociétés comme des individus : toutes les créations sociales, des langues aux religions, sont soumises à un rythme incessant de révolutions et d'évolutions, de vie et de torpeur. En histoire, il y a des *époques* fatidiques où les hommes et les idées s'entassent et où les événements se précipitent, et des *périodes* où le cours des choses se ralentit et s'uniformise. Partout on constate des poussées suivies de détentes : après chaque bond, la nature se recueille et reprend des forces pour un nouvel effort, et ainsi de suite à l'infini.

La durée de ces rythmes est variable, mais elle est proportionnée à la durée des êtres. Elle s'assouplit à mesure qu'on passe de la nature inanimée à la nature vivante, des êtres inférieurs aux êtres supérieurs, des animaux à l'homme; aux rythmes élémentaires se superposent des rythmes plus étendus qui se combinent avec les premiers⁽¹⁾. Et dans cet enchevêtrement de rythmes, il est difficile de trouver la règle de chacun et le principe de leur hiérarchie. Les rythmes sociaux sont plus complexes encore et plus élastiques que les rythmes individuels.

Le rythme des âges est très apparent dans la vie de l'homme, qui va de la naissance à la mort à travers un cycle de phases parfaitement définies, sinon rigoureusement déterminées. La puissance reproductrice de l'homme, qui fixe sa principale fonction sociale, sommeille d'abord en lui, puis s'éveille, s'épanouit, décline et finit par s'éteindre. Sa raison marche à peu près du

(1) Déjà le mouvement terrestre obéit à des rythmes multiples : on en compte actuellement 22.

même pas, avec cette différence que son apogée n'entraîne pas nécessairement son déclin, et qu'elle peut se perfectionner jusqu'au bout : « La vie de l'homme, dit Pascal, est misérablement courte. On la compte depuis la première entrée dans le monde; pour moi je ne voudrais la compter que depuis la naissance de la raison, et depuis qu'on commence à être ébranlé par la raison, ce qui n'arrive pas ordinairement avant vingt ans. Devant ce temps, l'on est enfant; et un enfant n'est pas un homme ⁽¹⁾. » L'homme peut faire partie de la société spirituelle jusqu'à sa mort, mais il n'appartient à la société agissante que jusqu'à l'époque où ses forces déclinent. Il n'est membre *actif* de la société que pendant la période où il jouit de la plénitude de ses forces physiques et morales, où il collabore par son travail à la vie du groupe, où il remplit une tâche sociale nécessaire. Et cette période coïncide avec celle de l'éducation de ses enfants, qui requiert à la fois la dépense de son énergie et l'exercice de toutes ses facultés. En travaillant pour la société, il gagne le pain qui nourrit ses enfants, et il ne songera à prendre sa retraite que lorsque ceux-ci seront en état de se suffire, et pourront devenir à leur tour des cellules sociales utiles. Voilà l'existence ordinaire : qui ne voit qu'elle assimile la durée de la génération sociale, par rapport à l'individu, à celle de la génération familiale? *La phase sociale de l'individu coïncide avec sa phase familiale*, parce qu'il travaille pour faire vivre sa famille. Et la durée de l'activité sociale de l'individu est identique à l'intervalle qui sépare deux générations consécutives dans la famille, c'est-à-dire approximativement à une trentaine d'années. La fécondité familiale et la fécondité sociale vont de pair. « La

(1) *Discours sur les passions de l'amour*, édit. Brunschvicg, p. 124.

naissance d'un germe, dit M. Espinas, est à la fois le commencement d'un organisme nouveau, et l'un des phénomènes qui signalent l'apogée d'un autre organisme ⁽¹⁾. » Ceci est vrai dans le domaine spirituel comme dans le domaine biologique. D'un porteur de germes à son successeur il y a l'intervalle d'une génération, et cet intervalle est comblé par l'activité sociale du premier. L'activité du père s'étend normalement depuis la naissance du fils jusqu'à la naissance du petit-fils ; l'activité du maître prépare la maîtrise du disciple. *L'adulte* jette donc le pont entre la famille et la société. Mais tous les adultes ne comptent pas également au regard de la génération.

Pour passer de la génération *individuelle* ⁽²⁾ à la génération *collective*, il ne suffit pas de dire que l'individu, durant la période active de sa vie, est associé à d'autres individus qui, solidairement avec lui et parallèlement à lui, assurent simultanément l'existence de la société et de leur famille. Car le faisceau d'existences actives auquel l'individu s'agrège est formé d'individus d'âges différents qui entrent dans la société et en sortent continuellement, pendant qu'il poursuit la tâche qu'il s'est assignée. Il faut encore montrer que *toutes les existences viriles ne sont pas identiques* en valeur ni en position dans la durée (en admettant qu'elles durent autant) ; que certaines ont plus d'importance que les autres, soit qu'elles soient plus caractéristiques ou plus représentatives, soit qu'elles commandent directement l'activité des autres ; et que le rythme de celles-là règle le rythme de toutes les autres ou le rend saisissable en l'amplifiant, en sorte que la vie

⁽¹⁾ Introduction à la *Philosophie expérimentale en Italie*, p. 13.

⁽²⁾ Plus exactement de la *génération sérielle* (V. la 2^e partie de notre étude).

de la société tout entière est liée à celle de ses conducteurs et de ses chefs. Le fait crève les yeux quand toutes les forces actives d'une nation sont groupées autour d'un souverain qui, par son exemple et ses volontés, règle le concert des activités individuelles. Mais l'histoire nous offre rarement ce grand spectacle. La durée des règnes est capricieuse, l'autorité des rois ne coïncide pas toujours avec leur période virile : tantôt elle la devance, tantôt elle la déborde, souvent elle est moins étendue ; la succession des souverains n'offre qu'exceptionnellement la régularité et la belle ordonnance des générations familiales. De plus, la subordination de toutes les fonctions sociales à la vie politique est un postulat qui est loin d'être démontré.

Au-dessous ou au-dessus du souverain, il y a la société dont il incarne la puissance et dont sa volonté n'est que l'émanation. Or, la société se choisit elle-même ses dirigeants dans tous les domaines, et elle les élit par un consentement tacite et à peu près unanime. Elle a son idéal qu'elle cherche à réaliser, et elle a besoin de guides pour se le formuler et pour l'atteindre. *Une grande tâche sociale exige les efforts persévérants et concertés de toute une génération*, parce qu'elle absorbe l'activité de l'homme qui dirige l'équipe d'adultes intéressés à l'accomplissement de cette tâche. Le succès est au prix de la continuité, et la continuité est assurée par la persistance du chef. De même, une grande idée a pour support un cerveau : son existence est liée à la durée de l'individu qui l'a conçue et qui la développe en la défendant durant sa vie publique. Ensuite, elle a pour véhicule les groupements sociaux préexistants, et elle participe aux vicissitudes de leur mouvement.

Considérons, par exemple, une institution comme l'école. Son histoire n'est pas un déroulement uniforme,

mais une alternance de nouveautés et de stationnements : il faut attendre que l'*application* d'une idée soit épuisée pour qu'une autre idée puisse lui succéder. Une doctrine ou une méthode d'enseignement (exemples : la philosophie éclectique, la méthode de dessin Pillet à laquelle a succédé la méthode Quénieux) y règne un certain temps avant d'être mise au rebut et remplacée par une autre, souvent inverse. C'est le même rythme que dans la famille où le renouvellement des membres entraîne le changement des idées, car le personnel enseignant est renouvelé précisément au bout d'une génération : il y a donc des générations *pédagogiques* comme il y a des générations *familiales*. La même périodicité se rencontre dans l'histoire de la littérature, de l'art, de la science : nous en fournirons de nombreux exemples. Ainsi, nous voyons les périodes *empiriques* et les périodes *théoriques* se succéder régulièrement dans l'histoire de la médecine. « Au fond de tous les systèmes, écrit Cl. Bernard, on trouve des observations et des expériences ; mais le raisonnement, dépassant la limite des faits connus, a créé un système qui finit par s'écrouler devant d'autres expériences. C'est ainsi que nous voyons l'*expérimentation et l'esprit de système se succéder alternativement depuis Galien jusqu'à nos jours*. » En effet, la pathologie est sous la dépendance des théories physiologiques, et celles-ci dérivent des découvertes anatomiques. Dans toutes les sciences inductives, on constate l'alternance de l'empirisme et du rationalisme : à Tycho-Brahé succède Képler, à Magendie Cl. Bernard, à V. Regnault Cailletet et Pictet. Selon Fouqué (1828-1904), le progrès des connaissances humaines ne s'accomplirait pas avec régularité, mais par soubresauts. Parfois, disait-il, un homme de génie imprime un nouvel élan à la science ; mais, le plus souvent, dans les sciences expérimentales, l'impulsion est due à l'emploi

d'un nouveau procédé d'investigation. C'est pourquoi il se consacra à l'étude microscopique des roches, parce que la découverte de M. Zirkel lui paraissait ouvrir une période nouvelle en géologie ⁽¹⁾. Les idées de Fouqué trouvent une confirmation particulièrement saisissante dans l'étude du système nerveux (Cf. Van Gehuchten). En histoire, le rythme est analogue : une période d'analyse est suivie d'une période de synthèse, celle-ci d'une période d'analyse, et ainsi de suite; selon H. Berr, ces générations alternantes dureraient de trente à quarante ans ⁽²⁾. C'est peut-être ce qu'avait entrevu Fourier quand, réduisant les larges périodes *organiques* et *critiques* de Saint-Simon, il divisait l'histoire de la société en périodes de trente-deux ans, allant de l'anarchie à l'omnarchie, semblables à la série des accords musicaux qui du régime unitonique doivent aboutir au régime omnitonique ⁽³⁾.

On ne s'étonnera pas de cette discontinuité si l'on veut bien réfléchir que tous les pas en avant sont effectués par des *écoles* qui n'ont rien d'officiel. Ces écoles : littéraires, artistiques, scientifiques, philosophiques, etc., ont une formation organique, spontanée, et les hommes appelés à les diriger surgissent d'eux-mêmes au moment opportun, « tous exacts pour ainsi dire au rendez-vous que le génie de la nation semble leur assigner, et se partageant suivant leurs vocations diverses les diverses parties d'un travail dont le terme leur est inconnu » ⁽⁴⁾. C'est ainsi que la spontanéité des progrès individuels concourt au progrès général, et que le grand homme résume son

⁽¹⁾ D'après Ch. BARROIS dans l'*Annuaire de l'Association des anciens élèves de l'École normale*, année 1903, p. 43. — Cf. Zeiller, le paléobotaniste

⁽²⁾ Cf. L. HALPHEN, *L'histoire en France depuis cent ans*, chez A. Colin.

⁽³⁾ *Sommaire du Traité de l'Association domestique-agricole*, 1823, p. 39.

⁽⁴⁾ ESPINAS, Introduction à la *Philosophie expérimentale en Italie*, pp. 7 et 8.

époque : « Les caractères essentiels des doctrines individuelles trouvent leur raison dans le groupe dont faisait partie leur auteur. » Et chaque groupe est lié aux autres manifestations de la vie sociale. Nous ne croyons pas, avec M. Espinas, que la philosophie résume plus complètement que toutes les autres la conscience d'un peuple, et nous dirons pourquoi. Mais nous partageons pleinement ses vues sur la formation et le rôle des écoles ⁽¹⁾, et nous espérons leur apporter un surcroît de précision.

Une école, c'est une génération spirituelle. La vie des écoles est scandée par la succession des générations spirituelles, comme celle de la famille par le remplacement des générations matérielles. La durée d'une génération spirituelle est équivalente à celle d'une génération matérielle, puisque l'école est groupée autour d'un chef qui lui consacre toute sa période d'activité. Mais le chef peut disparaître prématurément, et l'école avorter; il lui faut trente ans pour s'imposer et prendre rang dans l'histoire. Que cette durée lui manque : elle ne tarde pas à être oubliée et ne laisse de son existence que des traces insignifiantes ⁽²⁾. A côté d'une réussite, que d'essais avortés ! Et comment s'orienter dans cet entassement d'écoles de toutes grandeurs ? Pour parler véritablement de générations sociales, il faudrait que toutes les écoles conspirassent ensemble et se fondissent dans l'unité d'une tâche commune. Mais cette solidarité des écoles contemporaines est visible, surtout aux yeux de l'historien qui

⁽¹⁾ *Op. laud.*, pp. 7 à 13.

⁽²⁾ Je citerai comme exemple le livre de Hennequin sur la *Critique scientifique* qui fut sans lendemain, et qui, aujourd'hui, est presque oublié. Hennequin faisait partie d'un groupe littéraire très actif dont il était presque le centre, mais la mort interrompit sa tâche. Les vieux lui étaient naturellement hostiles, et les jeunes déjà l'acclamaient, quand la mince vague de son succès grandissant fut recouverte par d'autres lames. Il n'eut pas le temps d'atteindre le grand public.

juge avec un certain recul. Si la société s'émiette en une multitude de groupements rivaux ou associés, tous ces groupements baignent dans une atmosphère commune, et le *public* qui les soutient a une mentalité déterminée. Le même homme peut faire partie à la fois de plusieurs groupements, et les préoccupations qu'il apporte dans chacun sont dominées par les besoins de l'époque et unifiées à son insu.

Nous définirons donc la génération sociale comme un milieu spirituel original, comme un *état d'âme collectif incarné dans un groupe humain qui dure un certain temps, analogue à la durée d'une génération familiale*. La mentalité du groupe dominant ou des groupements solidaires traduit les aspirations d'une société à une époque de son histoire, elle reflète pour un temps les croyances et les désirs de toute une nation. Nous ne parlerons donc plus de générations annuelles; nous ne dirons plus que tous les soldats du service actif ou tous les écoliers qui se pressent simultanément sur les bancs des écoles forment une génération. Nous concevrons la génération sociale à l'instar d'une armée qui rassemble tous les individus en état de porter les armes pour repousser l'envahisseur. Cette armée comprend des chefs et des soldats, des officiers et des sous-officiers, des moustaches grises et des adolescents imberbes, avec toute la gamme intermédiaire. C'est une masse profonde d'où émergent quelques têtes, et qui confond dans un sort commun une multitude d'existences viriles qui ne sont pas rigoureusement contemporaines, mais qui obéissent à une impulsion unique et qui sont animées des mêmes ambitions et des mêmes espérances. Car, il faut en prendre son parti, si l'on ne veut pas abandonner une idée féconde et consacrée par l'usage : l'histoire, comme toutes les sciences, repose sur des postulats, c'est-à-dire

sur des thèses qui ne peuvent être *rigoureusement* démontrées, mais dont la probabilité s'accroît à mesure qu'on connaît mieux les faits.

Il faut donc admettre que chaque génération sociale a ses guides, héros et prophètes, *dont les naissances s'entassent autour de quelques années décisives* et que, malgré le taux à peu près constant des naissances et en dépit de ses variations, il y a des années spécialement fécondes en hommes ou des poussées périodiques d'hommes vigoureux, que la durée créatrice se resserre et se dilate alternativement pour reprendre un nouvel élan (*). En effet, la production des grands hommes va par bonds et par sauts : cette assertion n'est un paradoxe que pour ceux qui n'ont pas réfléchi à la fonction sociale du grand homme. Le grand homme n'existe que par ses collaborateurs et ses admirateurs, il est l'expression d'un besoin social, et il est d'autant plus grand que ce besoin social est plus intense et plus répandu : le génie est comme une reine d'abeilles qui traîne à sa suite un jeune essaim (*). Quand on dit que les grands hommes se présentent de front ou que leurs naissances s'entassent autour de quelques années décisives, cela revient à dire que *les grandes œuvres se font par des groupements de contemporains* : le grand homme n'est jamais isolé, il a

(*) Les conditions de l'âge nivellent les inégalités individuelles et l'emportent sur les autres facteurs *quand on envisage des masses*. Mais, quand il s'agit des grands hommes, l'uniformité de l'âge n'est pas absolue. Généralement les savants de laboratoire, les historiens, les philosophes d'une génération sont en retard sur ses mathématiciens, ses artistes, ses poètes et ses techniciens. L'écart peut aller jusqu'à une vingtaine d'années; il est normalement de seize ans, la moitié de la durée de la génération.

(*) Cf. notre article sur *le Génie* dans la *Revue de Philosophie* du 1^{er} juin 1903, surtout pp. 653 à 660 et pp. 664 à 668. Nous aurions peu de changements à apporter à ces pages : jadis, nous exagérons la part du milieu social, qui est grande assurément, mais non nécessitante; actuellement, nous attribuons plus d'importance au facteur individuel, et nous estimons que l'élite est plus nécessaire que jamais.

besoin de collaborateurs parmi ses pairs, et d'auxiliaires dans les séries collatérales ⁽¹⁾. Consultons impartialement l'histoire : à toutes les époques et dans tous les domaines nous voyons les grands hommes surgir par groupes. La *simultanéité des inventions et des découvertes* nous a familiarisés avec ce phénomène dans l'ordre scientifique et technique : « Les grandes découvertes, écrivait déjà A. de Humboldt, fortuites en apparence, se pressent dans un étroit espace de temps, et les grands esprits aiment en quelque sorte à se présenter de front. Ce phénomène se reproduit de la manière la plus frappante dans les dix premières années du xvii^e siècle ⁽²⁾. » Les *Considérations* de Cournot citent beaucoup de faits analogues : dans les grandes époques historiques, dit-il en substance, se manifeste à la fois la puissante action personnelle des hommes supérieurs et l'irrésistible nécessité des causes générales qui les ont amenés ⁽³⁾. Linné et Buffon sont nés tous deux en 1707; de 1770 à 1800, on constate une poussée remarquable de jeunes gens qui ont pris dans leurs œuvres le goût des sciences naturelles. Qu'on parcoure les palmarès des grandes écoles : Polytechnique ou Normale supérieure, on constate, par intervalles, des séries de talents. La fameuse promotion de 1848 de la rue d'Ulm comptait Taine, Sarcey, Prévost-Paradol, About, Fustel de Coulanges, Challemeil-Lacour, J.-J. Weiss, etc. ⁽⁴⁾. Il est vrai que les hommes supérieurs s'entr'aident et forment le cercle de l'admiration mutuelle; mais c'est la condition de leur influence ⁽⁵⁾. Dans un discours pro-

⁽¹⁾ Pasteur accepta le grand cordon de la Légion d'honneur à la condition seulement que Chamberland et Roux fussent décorés le même jour.

⁽²⁾ *Cosmos*, traduction française, t. II, p. 378 et sq.

⁽³⁾ *Considérations*, t. I, p. 263.

⁽⁴⁾ V. l'*Essai sur Bersot*, chez Hachette.

⁽⁵⁾ Le critique anglais sir Edmund Gosse a insisté sur le rôle des groupes en littérature, mais Sainte-Beuve l'avait déjà pressenti.

noncé à l'École polytechnique le 23 janvier 1903, H. Poincaré parle de la génération des Cauchy, des Chasles et des Poncelet, puis de celle des Hermite et des J. Bertrand ⁽¹⁾. Le phénomène éclate non seulement dans les sciences et les techniques, mais dans tous les ordres de l'activité. Partout l'homme de génie a ses émules et ses remplaçants éventuels : « Démosthène disait aux Athéniens que si Philippe venait à mourir, ils se feraient un autre Philippe. Il eût dû, pour être conséquent, écrit M. d'Azambuja, ajouter ceci : « Si je n'étais pas né, vous vous seriez fait un autre Démosthène. » Qui sait? Eschine eût peut-être tenu sa place et rempli son rôle. » Songeons aux quatre grands « siècles » célébrés par Voltaire : chacun d'eux a vu surgir une pléiade de génies en tous genres, qui occupèrent la scène du monde précisément durant une génération. De même, les grands hommes de la Révolution française s'entassent autour de certaines dates. La révolution fut sur le point d'éclater en 1753, au moment où commençait la propagande philosophique avec Voltaire, d'Alembert, Duclos, Diderot, Helvétius et même J.-J. Rousseau. Mais les hommes qui devaient la faire n'étaient pas encore nés : ils apparaîtront de 1750 à 1760, si bien qu'ils auront de 30 à 40 ans en 1789, et ils seront imbus des préjugés philosophiques. Sieyès et Mirabeau étaient nés en 1748 et 1749; Mme Roland vint au monde en 1754, la même année que Brissot; La Fayette, en 1757; Mounier, en 1758; Robespierre, Danton et Vergniaud, en 1759; C. Desmoulins, en 1760; Barnave, en 1761. Quant aux généraux, ils ont une dizaine d'années de moins que les hommes politiques : « 1768 a vu naître Murat, Mortier, Bessières; 1769, Hoche, Marceau,

(1) *Savants et Écrivains*, p. 273.

Ney, Soult, Lannes, Joubert, Bonaparte ⁽¹⁾. » Si l'on veut comprendre la politique de la Révolution, il faut donc se reporter en arrière et se pénétrer de cette idée que ses conducteurs avaient été formés par les idées et les préjugés de l'ancien régime. Ceux qui allaient marquer sa route pour vingt-cinq ans étaient encore sous l'influence de l'opinion qui avait régné une vingtaine d'années plus tôt : ils représentaient le mécontentement de la fin du règne de Louis XV ; ils étaient anti-autrichiens et prussophiles ⁽²⁾. Et il faut considérer non seulement les individus, mais aussi les groupes qui les soutenaient. Les sociétés permanentes de la Révolution n'ont pas surgi de terre comme des champignons. Leur mécanisme date de 1770, de plus haut encore ; il date de la crise sociale d'où naît le Grand Orient de 1773 à 1780, de la formation des Sociétés philosophiques de 1785. Le grand fait historique du XVIII^e siècle, selon A. Cochin, est la venue au monde et au pouvoir des *Sociétés de pensée* ⁽³⁾.

La durée de la génération sociale est déterminée par la durée de l'action, c'est-à-dire ordinairement de l'âge mûr de ses chefs et de leurs principaux subordonnés. Peu importe que quelques-uns disparaissent avant son terme : leurs associés et leurs rivaux continuent leur tâche. Et les groupements, cette sorte de terreau social qui nourrit les individus, survivent à la disparition de celui-ci ou de celui-là ; ils élisent, s'il le faut, de nouveaux dirigeants pour remplir toute leur destinée.

⁽¹⁾ L. MADELIN, *La Révolution*, pp. 11 et 26.

⁽²⁾ J. BAINVILLE, *Histoire de deux peuples*, p. 175.

⁽³⁾ Cf. CHATEAUBRIAND : « Toute opinion meurt impuissante ou frénétique, si elle n'est logée dans une *assemblée* qui la rend pouvoir, la munit d'une volonté, lui attache une langue et des bras. C'est et ce sera toujours par des corps légaux ou illégaux qu'arrivent et arriveront les révolutions. » (*Mémoires d'Outre-Tombe*, édit. Biré, t. I, p. 237.)

Mais si certaines années privilégiées fournissent les cadres de la génération sociale, *il est des années en quelque sorte sacrifiées et stériles aux yeux des contemporains* : ce sont les années qui enfantent les égarés, précurseurs des générations suivantes ou retardataires des générations précédentes. Malheur à ceux qui appartiennent à ces années confuses, s'ils ne comprennent pas leur rôle transitoire, moins glorieux et moins lucratif que celui des hommes engagés dans la génération active, mais tout aussi nécessaire. Ils sont nés trop tôt ou trop tard ; ils devront se résigner à être méconnus de leur vivant et n'auront alors que la consolation d'en appeler au verdict de la postérité, ou bien ils devront attendre leur vieillesse pour qu'on leur rende justice. C'est une banalité de dire que le grand homme doit surgir à l'heure propice et être favorisé par les événements, car si les circonstances ne font pas les hommes, elles les montrent. « Que je voudrais être mort plus tôt ou être né plus tard ! » s'écriait déjà le vieil Hésiode dans *les Travaux et les Jours*. « Pour être un grand homme *dans les lettres*, écrit Chamfort, ou du moins pour opérer une révolution sensible, il faut, comme *dans l'ordre politique*, trouver tout préparé et naître à propos. » Il faut aussi durer suffisamment. Celui qui est né à contre-temps ne doit pas escompter les suffrages et l'appui de ses contemporains ; au contraire, celui qui se présente au bon moment est encadré et comme porté par sa génération, il voit son influence multipliée par son opportunité. Il y aurait un volume douloureux à écrire sur la vie de ces reliques du passé ou de ces prophètes qui crient dans le désert de leur époque : on les rencontre en foule dans les périodes de transition, périodes confuses et chaotiques, périodes d'agonies et d'enfancements, traversées par des courants contradictoires qui s'affrontent avec

fracas. Les hommes intermédiaires entre deux générations sont en l'air, ils n'ont pas de public défini; mais, grâce à leur position dans le temps, de la ligne de faite où la chaîne présente le maximum d'enchevêtrement et d'âpreté, ils aperçoivent les deux versants de la montagne et saluent l'aurore de la génération nouvelle avant les jeunes qu'elle illumine. Lorsque ces vétérans, sortis de l'ère critique, prendront plaisir à se raconter, ils feront aux jeunes l'effet de revenants d'un monde disparu.

Enfin, *beaucoup d'existences ne comptent pas au regard de la génération historique* : il faut savoir se résigner à l'obscurité quand on est englouti dans la masse ! La plupart des hommes jouent le rôle de figurants muets dans le chœur humain et font tapisserie au grand bal de la destinée. Dans l'humanité, comme dans la nature, il y a une vaste prodigalité d'individus et une immense déperdition de force. « Quand on songe, écrit Renan dans ses *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, au vaste engloutissement de travaux et d'activité intellectuelle qui s'est fait depuis trois siècles et de nos jours..., on éprouve le même sentiment qu'en voyant la ronde éternelle des générations s'engloutir dans la tombe, en se tirant par la main. » Ces hommes anonymes, comme ces soldats dont l'héroïsme ignoré assure la gloire du chef et le salut de la patrie, sont-ils inutiles ? « Non, car ils ont fait figure : sans eux, les lignes auraient été maigres et mesquines, ils ont servi à ce que la chose se fit d'une façon luxuriante, ce qui est plus original et plus grand. » Cette pensée de Renan manque de générosité : l'écrivain a besoin du public qui donne la vie à ses œuvres, le grand homme a besoin de la masse qui exécute ses desseins.

Chaque époque n'offre qu'une génération dirigeante : plusieurs ne sauraient coexister et se partager l'influence sociale. En dehors de celle-là, il y a les jeunes gens et

les vieillards, c'est-à-dire d'une part la génération qui grandit et qui aspire à remplacer son aînée, d'autre part la génération qui décline et qui a abdiqué au profit d'une lignée plus vigoureuse, après avoir rempli sa fonction transitoire. Certaines générations historiques sont particulièrement énergiques et tranchent sur leurs voisines; d'autres, plus ternes, ne montrent pas aussi nettement leurs attaches : c'est à ces époques qu'on est tenté de multiplier les générations et de les faire chevaucher l'une sur l'autre. Mais c'est une illusion d'optique contemporaine, destinée à s'évanouir aux regards de la postérité qui ne discerne plus que les lignes maîtresses de l'histoire.

Il n'est pas toujours facile de démêler les articulations des générations successives, et nous aurons à nous demander s'il existe un critère objectif pour les distinguer. Toutefois, la fausseté du point de départ est bientôt atténuée par l'éloignement : une erreur de quelques années, sensible pour les premières générations, va s'amoindrisant par la compensation des écarts sur une série suffisamment longue.

Toutes les thèses que nous venons de formuler sont solidaires et comportent de multiples confirmations. Le sens commun les admet sans conteste : la génération est une réalité pour chaque individu. Quand un homme parle de sa génération, il emploie une expression parfaitement claire, bien qu'elle ne soit pas chronologique. Il désigne par là ceux qui sont à peu près du même âge que lui, ses condisciples et ses camarades, ceux qui se sont élevés en même temps que lui et qui partagent avec lui les sphères de l'activité et de l'influence. Tous les hommes d'une génération se sentent liés par la communauté de leur point de départ, de leurs croyances et de leurs désirs : n'ont-ils pas été témoins des mêmes événements, n'ont-ils pas lu les mêmes livres et applaudi les mêmes

pièces, n'ont-ils pas reçu la même éducation et aperçu les mêmes lacunes dans la société ? La force des choses leur a imposé un *programme collectif* qu'ils réalisent tant bien que mal par leur association volontaire ou dispersée. Et, à mesure qu'ils avancent en âge et que leurs contemporains se font plus clairsemés, ils retrouvent avec plus de plaisir les survivants de leur génération : ils sentent se resserrer les amitiés et s'évanouir les haines de jeunesse. Les hommes historiques se trompent généralement, en se situant au centre de leur génération, et faussent par là sa perspective. Mais l'historien redresse les erreurs, et restitue aux individus la place véritable qu'ils occupent au sein du mouvement qui les entraînait, alors qu'ils croyaient le diriger.

Les théories des générations humaines que nous allons passer en revue admettent implicitement ces thèses, qu'aucun théoricien n'a dégagées, mais qui, seules, offrent une prise ferme à la critique et une base au raisonnement. Nous y reviendrons donc, après avoir recueilli les suggestions de nos devanciers, et après avoir comparé les générations sociales aux générations dans la famille animale et humaine. Nous serons ainsi amené à préciser les linéaments de notre première ébauche, en confrontant ces thèses avec les données de la science sociale et de l'histoire.



CHAPITRE II

ÉBAUCHES : DE PLATON A COURNOT

Notre progression sociale repose essentiellement sur la mort.

(A. COMTE.)

QUELQUES anciens, surtout parmi les Grecs, ont utilisé le concept de génération sociale, et proposé des divisions cycliques de l'histoire basées sur cette notion. Mais il faut aller jusqu'à Platon ⁽¹⁾ pour ren-

⁽¹⁾ L'hypothèse cosmique du *retour éternel* qui a obtenu de nos jours un regain de faveur avec Guyau, Blanqui et Nietzsche est bien antérieure à Platon. On la trouve exprimée sous des formes diverses chez les Hindous, les Chaldéens, les Égyptiens, les Ioniens, etc., sans qu'on puisse déterminer avec précision son origine, ni suivre sa transmission. Il est probable qu'elle dérive de l'observation des cycles astronomiques : tel le fameux *saros* chaldéen ou période de 223 lunaisons, qui permet la prédiction des éclipses de lune et de soleil. Indépendamment des Chaldéens, semble-t-il, Anaximandre et Anaximène ont admis la genèse et la destruction périodique du cosmos. Cette croyance à la succession indéfinie dans les deux sens de périodes d'organisation et de dissolution du monde apparaît chez Anaximandre comme la conclusion logique d'un raisonnement dû au Milésien, et fait déjà songer à la loi du rythme d'H. Spencer (intégration et désintégration successives). Plus tard, Héraclite d'Ephèse croit aussi que le monde est né et qu'il périra pour renaître. Bien plus, il fixe la durée de la période qui préside à cette évolution fatale : selon Censorin, elle serait de 10.800 ans, qui est un multiple de la *γενεά* ou génération humaine. Dans la grande année que dure le monde, les jours sont des générations humaines (30×360). Les Stoïciens emprunteront à Héraclite leur doctrine de l'embrasement final, et le Stoïcien Diogène de Babylone multipliera par 365 la grande année d'Héraclite. Nous retrouvons une conception analogue chez Empédocle d'Agrigente et chez Hippasos de Métaponte. La période de 30.000 saisons admise par l'Agrigentain est même voisine de celle d'Héraclite. Selon Empédocle, l'évolution du monde obéirait à un rythme à quatre temps :

contrer une théorie précise des générations politiques ; elle est exposée au livre huitième et au commencement du livre neuvième de la *République* ⁽¹⁾. Pour la comprendre, il faut se reporter au livre quatrième où Platon établit que l'âme a autant de formes différentes que l'État, en vertu du postulat fondamental que la cité est un individu, et que les caractères de l'âme se projettent en grand dans la physionomie de la cité ⁽²⁾ : « C'est une nécessité que l'État et l'individu soient prudents, courageux et justes de la même manière et par le même endroit. » Et « il y a nécessairement autant de caractères d'hommes ou de tempéraments que d'espèces de gouvernements,

deux périodes de plénitude (règne de l'Amour et de la Haine) séparées par des périodes de transition, pendant lesquelles la vie apparaîtrait. Empédocle se rattache surtout à la tradition pythagoricienne, mais doit aussi quelque chose à Héraclite. Lucrèce, qui a fait d'Empédocle un magnifique éloge dans le livre premier du *de Natura rerum*, bien qu'il réfute sa théorie cosmologique, admet lui aussi le retour éternel (l. III, v. 839 à 864).

Il serait curieux de suivre les avatars de l'idée du *retour éternel* depuis l'antiquité jusqu'à nos jours : nous manquons d'une bonne monographie sur le sujet. La plupart des théoriciens des générations humaines, emportés par leur imagination, ont conçu de *grandes générations* sur le modèle de la grande année, et raccordé l'histoire à l'évolution cosmique.

L'idée du *retour éternel* semble être une conception universelle qui aurait germé dans les différents rameaux de la famille humaine d'une façon indépendante. Dans la 4^e *Bucolique*, Virgile, s'inspirant des prédictions sybillines et des doctrines étrusques, divise la vie du monde en *grandes périodes*, composées elles-mêmes chacune de huit ou dix *âges* ou longs siècles. A la fin de chaque période, les astres reviennent à la position qu'ils occupaient au début : l'histoire alors recommence et les événements se reproduisent dans le même ordre. Chaque période est présidée par une divinité : le premier âge ou âge d'or est présidé par Saturne, etc. Et comme, avec la naissance de l'enfant, une nouvelle période va commencer, c'est la *gens aurea* qui va d'abord reparaitre :

« Ultima Cumaei venit jam carminis aetas ;

« Magnus ab integro saeculorum nascitur ordo. »

(Cf. CARTAULT, *Étude sur les Bucoliques de Virgile*.)

Cette idée du retour hante l'humanité spécialement à certaines époques de l'histoire (renaissance italienne).

(¹) Nous renvoyons à l'excellente édition du livre VIII de la *République* (Paris, Alcan, 1881) par M. ESPINAS ; nous ne faisons pas état des *Lois*.

(²) *Républ.*, 308^e, 434^e, 436^e, etc.

(car) la forme des États vient des mœurs mêmes des membres qui les composent et de la direction que cet ensemble de mœurs imprime à tout le reste. » Aux trois parties de l'âme (la raison, le cœur, l'appétit concupiscible) correspondent les trois castes principales de la république, car chaque partie de l'âme a sa vertu (la raison qui commande la prudence ; le cœur qui s'irrite et s'indigne : le courage ; l'appétit qui désire et jouit : la tempérance) et « les emplois doivent être différents, selon la différence des natures » : les magistrats sont la tête de l'État ; les guerriers en sont le cœur ; les artisans et les laboureurs remplissent les fonctions du ventre. A chaque caste convient la pratique de la vertu correspondante : la sagesse aux magistrats, le courage aux guerriers, la tempérance aux artisans. La justice résulte de l'équilibre des trois facultés de l'âme et de l'harmonie des trois fonctions sociales : l'État parfait est l'État gouverné par la Justice.

Il y a cinq formes d'âme comme de gouvernement (τὰ τῶν πολέων πέντε, καὶ αἱ τῶν ἰδιωτῶν κατασκευαὶ τῆς ψυχῆς πέντε) : une forme parfaite et quatre formes vicieuses. La forme de la vertu (justice) est une dans l'individu comme dans l'État ; les formes du vice sont innombrables, mais peuvent se réduire à quatre. La forme parfaite du gouvernement a deux noms : *monarchie* ou *aristocratie*. Les quatre formes imparfaites sont dans l'ordre de leur décroissance, qui est marquée par le nombre des gouvernants : la *timarchie*, intermédiaire entre l'aristocratie et l'oligarchie ; l'*oligarchie*, la *démocratie*, et enfin la *tyrannie* qui est la forme la plus opposée à l'aristocratie. Aux cinq gouvernements correspondent des sujets à l'âme royale (vertueuse), timarchique (ambitieuse), oligarchique (avide de richesses), démocratique (avide de liberté), tyrannique (anarchique et sanguinaire).

Ces cinq formes de gouvernement se succèdent périodiquement, en s'engendrant l'une l'autre, comme les différents types d'hommes : le passage d'une forme supérieure à la forme immédiatement inférieure s'opère par la succession des générations. En effet, la corruption va croissant d'une génération à la suivante : les fils, tirillés entre l'exemple de leurs pères et l'exemple des méchants, sont moins bons que les pères ⁽¹⁾. Les hommes à l'âme royale, les hommes bons et justes, c'est-à-dire les philosophes, pouvant contempler l'idée du Bien, engendrent des fils jaloux et ambitieux : ainsi naît la timarchie (de *τιμή* : honneurs ; ne pas confondre avec la *timocratie* d'Aristote, gouvernement ploutocratique ou censitaire : *ἀπὸ τιμημάτων*, qui correspond à l'oligarchie de Platon). De l'ambition et de la colère on passe à l'amour du gain, principe de l'oligarchie ou gouvernement des riches ; de l'avarice on glisse dans la licence, source de la démocratie ou gouvernement des mauvais sujets, assoiffés d'égalité ; enfin, les fils des démocrates roulent dans la débauche et la cruauté qui sont l'armature de la tyrannie : « La licence générale pousse à l'esclavage l'état démocratique : car on ne peut donner dans un excès sans s'exposer à tomber dans un autre. » Mais l'État ne peut subsister longtemps dans la tyrannie, régime de la violence et de la peur : le salut sortira de l'excès du mal, quand apparaîtra le jeune tyran philosophe. Puis la période circulaire recommencera : « En supposant que le contraire de la tyrannie soit la mo-

(¹) Cf. HORACE :

« Aetas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturós
Progeniem vitiosiore. »

C'est la théorie de l'éloignement progressif de l'âge d'or ou du *regrès* généralement admise dans l'antiquité (cf. le *Politique* de Platon) et qui persista jusqu'à la fin du xvi^e siècle.

narchie (ce que Platon dit expressément), les cinq formes de gouvernement recommenceront-elles à se succéder dans le même ordre? C'est ce que Platon ne dit pas, mais cela est probable (cf. *Lois*, IV, 711^a)... Cette conjecture est aussi celle d'Aristote » (1).

Telle est, en bref, la théorie platonicienne des générations politiques. Son originalité est indéniable, mais quelle en est la valeur? Elle contient des éléments aventureux mêlés à des vues profondes et à des observations pénétrantes. Essayons d'en démêler les principaux traits.

Le postulat de Platon que la physionomie de l'État résulte du caractère de ses membres ne peut pas être sérieusement contesté : l'*esprit* d'un gouvernement procède de la mentalité des gouvernés. Il faut seulement assouplir la thèse de Platon et ne pas confondre la nature du gouvernement avec l'étiquette qu'il a prise : une démocratie de nom peut être foncièrement aristocratique, et un État qui s'intitule monarchique peut être essentiellement républicain (2). La classification des gouvernements proposée par Platon n'est pas entièrement satisfaisante et elle recevra dans la suite de nombreux amendements, mais le principe en est juste : les fonctions sociales dérivent des besoins de l'homme (cf. les théoriciens modernes : Xénopol, Lacombe, G. Tarde, etc.). La prédominance de tel ou tel besoin explique le caractère de l'individu, et les individus ont les gouvernements qu'ils méritent. Chaque forme de gouvernement implique une mentalité spéciale des gouvernés.

D'autre part, la théorie de Platon est subordonnée à l'hypothèse du regrès social ou de la corruption progres-

(1) ESPINAS, *op. laudat.*, p. 83. Cf. la note de la page 156.

(2) Cf. les remarques de GOURNOT sur la classification des gouvernements (*Traité*, I. IV, c. 10).

sive de l'humanité (c'est le dogme laïcisé de la chute originelle). Sur ce point, Platon partage les préjugés des anciens. Mais il faut bien comprendre sa pensée : il ne nie pas le progrès des connaissances, de la géométrie, par exemple, ni de la technique (Aristote reconnaît expressément le progrès dans la fabrication des instruments de musique) ; mais il ne croit pas que la connaissance purement scientifique influe sur la conduite et rende automatiquement l'homme meilleur et plus juste. Ce faisant, il ne renie pas l'héritage de son maître Socrate, qui avait pourtant établi l'identité de la science et de la vertu, et déclaré que seule l'ignorance engendre la méchanceté. En effet, la science dont il s'agit est la connaissance morale de l'homme, la science de la vertu, cette science que Platon perfectionnera dans la *République* et le *Phédon*. Socrate n'a jamais dit que le progrès « des lumières », le progrès de l'instruction moralisât les hommes ; il admet qu'il y a des connaissances abstraites auxquelles ne correspondent aucune opération, aucune théorie pratique⁽¹⁾. Comme Socrate, Platon distingue l'art de la conduite du domaine des sciences de la nature et des techniques qui en découlent. Bref, l'hypothèse du progrès moral est plausible, surtout si on envisage une faible portion de la durée. La politique n'est pas progressive comme la science⁽²⁾ : la science politique peut progresser sans que l'*art du gouvernement*, qui est aux mains des empiriques, fasse lui-même de progrès. En politique, le coefficient indi-

(1) Cf. ESPINAS, *Technologie*, p. 233. La théorie socratique de l'indépendance de l'art et de la science est plus juste que la théorie moderne de la subordination de l'art à la science.

(2) Nous distinguerons plus loin des séries sociales indéfinies (comme la science) et des séries alternantes ou périodiques (comme l'art) : la politique est du nombre de ces dernières. Sur le caractère *irrationnel* des formes politiques, je ne puis que renvoyer à Cournot : aucun gouvernement n'est fondé sur la raison, chacun a sa mystique.

viduel est prépondérant. Admettre le progrès continu de la politique, ce serait admettre le progrès continu de la moralité des hommes : qui le soutiendra, à part quelques utopistes ? Les passions de l'homme sont plus puissantes que sa science, et elles renaissent à chaque génération, sans cesse accrues de besoins et d'appétits nouveaux.

Plus obscure et plus conjecturale est l'hypothèse des cycles historiques liée à cette théorie politique. Reprenant une imagination pythagoricienne, peut-être d'origine hindoue, Platon suppose qu'au bout d'une certaine période les événements humains doivent se reproduire dans le même ordre, de même que les astres se retrouvent aux mêmes points du ciel après une grande année ou une année parfaite⁽¹⁾. En effet, c'est une croyance généralement admise que la durée de la vie humaine et de ses phases est conditionnée par le mouvement des astres (astrologie)⁽²⁾. Le

(¹) *République*, 846^b, cf. *Timée*, 36^a et 39^a.

(²) Ces rêveries ne sont pas entièrement périmées, parce qu'elles ne sont pas sans fondement. La durée de la vie humaine dépend certainement de notre régime astronomique, et notamment de la révolution du soleil. Et le mot d'Aristote est parfaitement vrai : « C'est l'homme qui engendre l'homme, et le soleil ! » Un économiste sérieux, Stanley Jevons, a tenté de rendre compte de la périodicité des crises commerciales (qui se reproduisent à peu près tous les sept ans : cf. *Rapport de la Commission du ministère du Travail*, août 1909) par les variations des taches sur le disque solaire. Le géologue viennois Bruckner a établi par la statistique que « depuis plusieurs siècles le climat de l'Europe occidentale paraît présenter des oscillations régulières d'une durée moyenne de trente à trente-cinq ans, se partageant chacune en deux périodes égales d'environ dix-sept ans, l'une froide et humide, l'autre chaude et sèche ». D'autre part, les études spectroscopiques de Lockyer sur les protubérances solaires ont mis en lumière l'existence d'un cycle de trente-trois ans environ (qui se superpose au cycle undécennal de Sabine). L'accord entre le cycle météorologique et le cycle solaire était si remarquable que la question a été reprise par le Dr Maldrum qui confirme l'existence de cycles de pluie d'environ trente-trois ans. (Cf Moreux dans la *Revue générale des Sciences* du 30 mars 1906, p. 283.) Comment ne pas remarquer la concordance entre ce cycle et celui des générations humaines ? En une série de volumes publiés depuis 1902 sous ce titre : *Une loi historique*, et précédée d'un ouvrage sur *les Belges et leurs générations historiques*, le capitaine de génie belge E. Millard a essayé

nombre qui mesure la durée de cette période a été appelé par quelques commentateurs le *nombre nuptial*, à cause de son influence sur les mariages et les naissances. Voici le texte, assez énigmatique, de la *République* : « Vos magistrats donneront des enfants à l'État lorsqu'il n'en faudra pas donner. Pour les générations divines (mouvement des astres), la révolution est comprise dans un nombre parfait. En ce qui touche les hommes, il y a un nombre géométrique dont la vertu préside aux bonnes et aux mauvaises générations. Ignorant la vertu de ce nombre, vos magistrats feront contracter à contre-temps des

d'établir que la vie des peuples se compose de « générations historiques » qui comprennent cinq phases d'environ deux cent cinquante ans : une phase de formation, une d'agrandissement, une de malaise, une de grand éclat, enfin une phase de décadence. Mais, comme la phase finale d'un cycle s'enchevêtre dans la phase initiale du cycle suivant, les générations historiques obéiraient à un rythme millénaire. Millard croit justifier ainsi la division de l'histoire par dizaines de siècles, comme d'autres justifient sa division par siècles. Ce qu'il y a d'intéressant dans la tentative de Millard, c'est qu'il fait dépendre ces phases, comme son compatriote R. Bruck, d'une cause physique extra-terrestre : il s'efforce de rattacher ce rythme de l'histoire à des courants magnétiques régis eux mêmes par des phénomènes solaires. Il nous est difficile de juger les idées de Millard que nous ne connaissons que par les analyses d'H. BERR dans la *Revue de Synthèse historique* (cf. *La Synthèse en histoire*, p. 32); nous ne pouvons que répéter à propos de Millard ce que nous dirons à propos de Benloew, de Ferrari, de Lorenz, etc. : avant d'établir des groupes de générations, il faut d'abord asseoir solidement la génération historique. Mais la théorie de Millard contient des éléments à retenir : une théorie psychologique de la succession (cf. Ferrari) et une hypothèse intéressante sur la dépendance du mouvement social vis-à-vis de l'évolution astronomique. Nous ne reviendrons pas sur ce problème qui a le tort d'être prématuré : car il faut établir le fait avant de rechercher sa cause. La plupart des théoriciens des générations ressemblent aux savants de la *dent d'or* ! — Depuis, nous avons lu le dernier ouvrage de M. MILLARD, *Le Destin de l'Allemagne d'après le Déterminisme historique* (Beauncy, chez Barrillier, 1918). Ce livre contient des suggestions intéressantes. M. Millard signale notamment l'existence de cycles trentenaires dans le mouvement démographique, économique, littéraire, artistique, politique, etc. Mais il ne saisit pas l'importance de ce cycle qu'il subordonne à des cycles plus vastes; de plus, sa documentation est très disparate et son exposé, peu cohérent, contient plus de conjectures que de faits. Peu familiarisé avec la preuve scientifique, il prend souvent des coïncidences, qui peuvent être fortuites, pour des liaisons stables.

mariages d'où naîtront, sous de funestes auspices, des enfants d'un mauvais naturel » ⁽¹⁾.

Quel est ce nombre ? Aristote, mauvais géomètre, *parait* comprendre sans difficulté le passage de Platon, qui est obscur pour nous, parce que nous ignorons le vocabulaire mathématique de l'époque. Mais les commentateurs, empêtrés dans leurs calculs, ont embrouillé la question à plaisir ! Suivant P. Tannery, le nombre nuptial est de 2.700 ans ; suivant Rothlauf, de 7.500 (les $\frac{3}{4}$ de 10.000 ans) ; suivant J. Dupuis, d'abord de 21.600 ans, puis de 760.000 ans ⁽²⁾. — Pour comprendre le texte de la *République*, il faut d'abord distinguer le nombre nuptial de la grande année. L'idée de Platon est que tout est soumis à des révolutions circulaires, et qu'il y a un cycle des générations comme il y a un cycle des mouvements du ciel. Le texte qui précède l'indique clairement : « Il y a des retours de fécondité et de stérilité pour les plantes comme pour les animaux, et ces retours ont lieu quand l'ordre éternel ramène sur elle-même, *pour chaque espèce*, sa révolution circulaire, laquelle s'achève dans un espace ou plus court ou plus long, suivant que la vie de ces espèces est plus courte ou plus longue... ⁽³⁾ ». Donc, la durée de la génération humaine est proportionnée à la durée de notre vie, et l'époque de la fécondité normale est assignée par la distinction des âges humains, qui est sous la dépendance des révolutions célestes. Les idées de Platon sur ce point, comme plus tard celles d'Aristote, devaient provenir de l'école pythagoricienne, d'après laquelle l'apogée (*acmé*) de l'homme se produit vers 35 ans,

⁽¹⁾ *République*, 546^b et ^c, trad. Saisset, p. 390.

⁽²⁾ J. Dupuis, *le Nombre géométrique de Platon* à la fin de sa traduction de *Theon de Smyrne*, pp. 363 à 400. — Cf. la traduction de la *République*, par V. Cousin (t. X des *Œuvres* de Platon, p. 322).

⁽³⁾ *République*, 546^a.

et sa décadence sexuelle vers 70 ans. « Aueinquième septenaire (7×5), il est temps pour l'homme de songer au mariage et de chercher à laisser des enfants après lui (*). » Entre 35 et 70 ans, il y a 35 ans, chiffre qui concorde à peu près avec celui d'Hérodote qui exprimait la durée d'une génération virile. Il ne faut pas oublier que pour Platon chaque forme politique dure autant qu'une génération, ni plus, ni moins. C'est le chiffre de 35 ans (ou de 33 ans) qu'il faut multiplier par 5 pour obtenir la durée de la période politique, soit environ 175 ans (ou entre 165 et 175 ans). Ce chiffre, à son tour, est probablement un sous-multiple du nombre qui mesure la grande année. — Ces inductions sont conformes à l'esprit du texte de Platon, si elles ne sont pas conformes à sa lettre, ce que nous ne voulons pas rechercher ici. En tout cas, les commentateurs versés dans l'étude de la géométrie grecque doivent tenir compte de cette donnée, s'ils veulent obtenir une leçon satisfaisante d'un texte qui a exercé en pure perte leur sagacité. — De ces rêveries astrologiques et numériques, en relation étroite avec les connaissances mathématiques de Platon, retenons simplement ce fait que le philosophe de la *République* a compris l'importance de l'âge de la conception sur la qualité des générations viriles, et qu'il a pressenti le rapport de la durée de la génération humaine et de ses multiples avec les mouvements astronomiques.

La véritable originalité de la théorie de Platon réside dans ce fait qu'elle est à la fois psychologique et sociale. Elle repose sur une *éthologie* bien curieuse. Suivant Platon, il y aurait cinq types d'hommes : les justes, les ambitieux, les ploutocrates, les licencieux et les tyrans ; et la prédominance de tel ou tel type déterminerait la forme

(*) *Élégie de Solon*, conservée par Philon et par Anatolius.

du gouvernement. Cette classification des caractères humains a probablement sa source dans l'observation des révolutions, si fréquentes dans les cités grecques. On peut discuter les analyses de Platon dans le détail, ou contester le nombre des types : il ne semble pas qu'on ait tiré de sa thèse tout le parti désirable ⁽¹⁾. Mais le trait de cette théorie qui nous intéresse le plus ici est son rapport avec la succession des générations. On désirerait plus de netteté sur ce point capital. Platon admet que les fils ne ressemblent pas aux pères ; il dit même, à plusieurs reprises, que les fils prennent ordinairement le contrepied des idées de leurs pères. Mais que faut-il entendre par *le contraire*? Ce principe n'explique pas également bien le passage de l'aristocratie à la timarchie, ou de la timarchie à l'oligarchie ; à le prendre strictement, on devrait passer sans transition de la monarchie à la tyrannie qui est juste son opposé ⁽²⁾. La théorie des contraires tient une grande place dans la philosophie platonicienne, mais on voudrait posséder la *science* positive des contraires. Enfin, le rythme platonicien des générations politiques paraît trop rapide ou trop court : chaque génération voit-elle un changement de gouvernement? Le fait est peut-être apparent dans l'histoire des cités antiques à population très restreinte, mais il ne se vérifie pas dans nos sociétés modernes. D'ordinaire, l'expérience collective s'acquiert plus lentement que l'expérience individuelle, et c'est heureux, car la vie de l'humanité ne peut

⁽¹⁾ Peut être il y a-t-il une réminiscence de cette thèse chez Montesquieu qui assigne à chaque gouvernement sa vertu : à la monarchie, *l'honneur* ; à la tyrannie, *la crainte* ; à la démocratie, *la vertu* (amour du bien général ou dévouement à la chose publique). Au reste, dans sa classification politique, Montesquieu s'inspire plutôt d'Aristote et de Polybe ; sa conception de la démocratie est très différente de celle de la démagogie platonicienne.

⁽²⁾ C'est ainsi que raisonne MACHIAVEL (*Discours sur Tite-Live*, I).

s'accommoder d'un état catastrophique permanent. La famille peut se transformer d'une génération à la suivante : pour qu'un grand corps change, plusieurs générations sont généralement nécessaires; car les résistances du passé sont plus fortes que dans la famille, étant incarnées dans les institutions; les masses se convertissent plus lentement qu'une poignée d'individus, et les novateurs, en petit nombre, doivent gagner la plupart des esprits à leurs idées avant de pouvoir les réaliser. Les fautes politiques sont moins tangibles que, par exemple, les fautes pédagogiques.

La théorie de Platon comporte donc de sérieuses retouches, mais elle est d'une richesse qui justifie l'attention que nous lui avons accordée. Elle ne méritait ni les sévérités d'Aristote, ni le discrédit dans lequel elle est tombée par la suite ! Seul chez nous, M. Espinas l'a jugée avec impartialité : « Ces genèses d'hommes timarchique, oligarchique et démocratique, écrit-il, ont quelque chose d'artificiel et de fictif; car qui ne voit que l'ordre dans lequel apparaissent ces personnages et la succession de leurs états psychologiques, n'est rien moins que nécessaire ? Quant à la succession des formes de gouvernement, l'observation est peut-être plus sérieuse. C'est une chose très singulière que M. Fustel de Coulanges ait pu, dans un tableau très positif des révolutions de la Grèce, adopter à peu près l'ordre présenté par Platon. Ainsi je lis à la table de la *Cité antique* : « Première révolution : « l'autorité politique est enlevée aux rois qui conservent « l'autorité religieuse. L'aristocratie gouverne les cités. « — Deuxième révolution : la *gens* se démembre. — « Troisième révolution : la plèbe entre dans la cité, une « aristocratie de richesse essaye de se constituer. — « Établissement de la démocratie, quatrième révolution. « — Riches et pauvres. La démocratie périt ; les tyrans

« populaires. » Les cadres de Platon seraient-ils donc dans l'ensemble historiques? » Et, après avoir rappelé les objections d'Aristote et la théorie de Ferrari, M. Espinas conclut : « Dans l'état actuel de la science, on ne peut rien dire de certain là-dessus ⁽¹⁾. » Ainsi raisonne Cournot à propos des vues de Dromel, et c'est la seule attitude *scientifique*, en présence d'une théorie proposée par une haute intelligence. Ajoutons que l'historien Polybe (postérieur de deux siècles à Aristote dont il adopte à peu près la classification politique) reprend l'idée platonicienne de la πολιτειῶν ἀνακυκλώσις : il admet le changement de la monarchie en aristocratie, de celle-ci en oligarchie, puis en démocratie, enfin de la démocratie en tyrannie qui, par ses excès, ramène la monarchie. Ces changements ont lieu « quand surviennent des hommes nouveaux », « quand la puissance passe des pères aux enfants », « quand la démocratie se trouve aux mains des *petits-fils* de ses fondateurs » ⁽²⁾. C'est pourquoi nous ne saurions nous rallier à l'interprétation de M. L. Robin qui écrit : « Chacune de ces formes politiques s'éloigne plus ou moins de l'organisation juste, telle que la raison permet de la concevoir (sans contredit !), et la suite chronologique de ces formes, aussi bien que les échelons de la ligne généalogique, *symbolise* à la fois le degré de cet éloignement et l'ordre dans lequel se produisent les manifestations complexes qui mènent à chacun de ces

⁽¹⁾ *Op. laudat.*, p. 136, en note. Sans s'en douter, Ferrari reprend les vues de Platon avec cette différence qu'il admet à chaque trentenaire un changement de *gouvernement* et non plus de *forme politique*. C'est un perfectionnement heureux de la théorie.

⁽²⁾ POLYBE, *Histoires*, VI, 7-9. Il serait intéressant de suivre le prolongement de cette doctrine chez Plutarque (*Le Destin*, § 3). Cicéron, Tacite, Sénèque (*Lettres à Lucilius*, LXXI), Averroès, Machiavel, Vico, etc. Mais cet historique ne ferait pas avancer d'un pas la solution scientifique du problème qui nous occupe.

degrés... Derrière l'affabulation historique, il faut chercher surtout un enchaînement logique et un ordre de perfection ⁽¹⁾. » Platon, qui était un poète en même temps qu'un observateur, a conté sur l'origine de la société des récits allégoriques, mais nulle part il ne présente comme un mythe sa théorie des générations politiques; que dis-je? c'est une des pièces les plus positives de sa politique théocratique. Aristote, d'ailleurs, la prend très au sérieux, bien qu'il ne la partage point.

C'est au chapitre X du livre cinquième (huitième de l'édition Susemihl) de la *Politique* qu'Aristote critique la théorie de son maître sur les révolutions et la succession des gouvernements : « Platon, dit-il, prétend que rien ne peut se maintenir parce qu'il doit toujours survenir des changements après une période donnée, et que cela arrive lorsque les nombres dont les quatre tiers de la base ajoutés à 5 font deux accords quand le nombre de cette figure devient solide : attendu qu'alors la nature produit des êtres dépravés et qui résistent à toute éducation ⁽²⁾. » Contre cette doctrine, Aristote formule d'abord

(1) *Platon et la Science sociale*, in *Revue de Meta. et de Mor.*, mars 1913, p. 241.

(2) *Politique*, 1316^a, 4 et sq. Nous traduisons ce texte différemment de Thurot, de J. Dupuis et des autres traducteurs ou commentateurs. Essayons, à notre tour, de donner sa signification numérique, bien qu'elle ne soit pas essentielle à la théorie de Platon. Platon dit : « ὃν ἐπιτροτος πύθμην συζυγείς πεμπάδι τρίς αὐξηθεῖς, παρέχεται δύο ἁρμονίας » (*Republ.* 546^a). Aristote traduit : « ὃν ἐπιτροτος πύθμην πεμπάδε συζυγείς δύο ἁρμονίας παρέχεται, λέγων ὅταν ὁ τοῦ διαγράμματος ἀριθμὸς τούτου γένηται στερεός.. » (*Polit.*, 1316^a, 6) la fin de sa phrase expliquant le τρίς αὐξηθεῖς de Platon. — Je suppose que Platon propose une devinette du genre de celle-ci : « Je pense un nombre, je l'élève au carré, je prends les 3/4 du carré. etc., et j'obtiens tant; quel est le nombre que j'ai pensé ? » Les enfants s'en posent de telles. Et les plus grands esprits n'ont pas hésité à recourir à de pareils subterfuges pour déguiser leurs découvertes : voyez Descartes, Newton, Leibniz, etc. Ceci étant posé, je suppose que la base cherchée (πύθμην) est 33 ou précisément 32 ans 1/4, durée d'une génération humaine. Les 4/3 de ce nombre = 44; en y ajoutant 5 on obtient 49; 49 × par 3 donne 147, nombre très remarquable

une objection de principe : « Dans l'intervalle de temps où Platon prétend que tout change, ce qui n'a pas commencé à exister en même temps, change néanmoins dans ce moment-là, et un être né le premier jour de la catastrophe y sera compris comme les autres ⁽¹⁾. » Mais il allègue surtout des exemples et des faits précis, tirés de sa merveilleuse connaissance des révolutions grecques. « L'historien, dit-il, ne constate pas cette succession régulière des gouvernements. » Il arrive souvent que « les « gouvernements prennent une forme contraire à celle « qu'ils avaient, plutôt qu'une forme voisine ⁽²⁾ » ; ainsi l'aristocratie peut engendrer la tyrannie au lieu de la timarchie ⁽³⁾. Enfin, Platon ne dit pas si la tyrannie change ni en quelle forme : « Suivant Platon, le changement de la tyrannie *devrait* ramener à la première forme et à la plus excellente, alors ce serait un cercle sans interruption ⁽⁴⁾. » Cependant, en fait, la tyrannie se change aussi en tyrannie, ou en oligarchie ou en démocratie.

Aristote n'admet pas plus la classification platon-

puisque'il est le carré de 12, et que 12 lui-même est la somme des côtés du triangle rectangle (3, 4, 5) qui avait été étudié spécialement par Pythagore et dont il avait marqué le rapport avec sa loi des accords musicaux. Je ne puis décider si cette solution cadre avec la fin du texte de la *République* : c'est aux mathématiciens qu'appartient ce contrôle.

Peut-être Platon, fier d'avoir trouvé la durée d'une génération, voulait-il dissimuler ce nombre ? Peut-être l'avait-il appris, comme Hérodote, dans son séjour en Égypte, de la bouche des prêtres mystérieux ? En tous cas, il le déguise volontairement.

⁽¹⁾ *Politique*, 1316^a, 14 et 19, traduct. Thurot, p. 383. Si nous comprenons Aristote, il veut dire que dans l'hypothèse platonicienne tous les individus englobés dans une période changent en même temps à la fin de la période, quoique étant d'âge inégal : car les uns sont nés au début de la période, les autres au milieu, d'autres à la fin. C'est l'objection — très forte en effet — qu'on adresse communément aux théoriciens des générations. Nous l'examinerons en son lieu.

⁽²⁾ *Politique*, 1316^a, 18-20; traduct. Thurot, p. 383.

⁽³⁾ *Ctra Politique*, 1306^b, 17, sq.

⁽⁴⁾ *Politique*, 1316^a, 28.

cienne des gouvernements que leur succession périodique. Mais, à part l'objection générale qui n'est pas insurmontable (nous le verrons), ses critiques, toutes extrinsèques ⁽¹⁾, n'atteignent pas la proposition qui sert de support à la doctrine de Platon. Bien plus, sa réfutation semble parfois la supposer, par exemple quand il constate le passage d'un gouvernement au gouvernement opposé. On pourrait relever dans la *Politique* maint texte qui cadrerait avec ce principe, tel celui-ci : « Dans les oligarchies, les *filz des hommes au pouvoir* vivent dans la mollesse, tandis que les enfants des pauvres, s'endurcissant au travail et à la fatigue, finissent par devenir assez forts pour renverser le régime établi ⁽²⁾. » Aristote va même jusqu'à admettre l'idée du *retour* éternel ⁽³⁾. S'il croit à l'enchevêtrement des générations humaines, il estime, lui aussi, que l'époque des naissances n'est pas indifférente : « La naissance des enfants, écrit-il, aura lieu successivement dans le temps où les uns commencent à entrer dans la vigueur de l'âge ⁽⁴⁾, jusqu'à l'époque où les autres, arrivés au déclin de leur vie, approchent de leur septantième année ⁽⁵⁾. » Un intervalle d'environ trente-cinq ans séparerait donc les petits-enfants des enfants (c'est le même rapport que chez Platon). On se demande si Aristote a vraiment pénétré la doctrine de son maître (*quandoque bonus dormitat Homerus* !), ou s'il n'a pas été arrêté par une formule mathé-

(1) Aristote qui procède comme le naturaliste et qui avait réuni une prodigieuse collection de Constitutions, est surtout frappé par la variété des formes politiques. Chaque espèce de gouvernement distinguée par Platon se démembre en plusieurs variétés. Sous les appellations semblables, Aristote discerne les différences et catalogue les révolutions historiques.

(2) *Politique*, 1310^a, 22-25; traduct. Thuot, p. 463.

(3) *Politique*, 1329^b, 26-27.

(4) C'est-à-dire entre 30 et 35 ans (*Rhétorique*, II, 14).

(5) *Politique*, 1335^a, 32-33; traduct. Thuot, p. 492.

matique que sa science ne lui permettait pas d'élucider.

La théorie platonicienne était-elle prématurée, ou Aristote lui a-t-il porté le coup de grâce ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que les successeurs de Platon en ont méconnu le sens profond et n'en ont gardé que les idées les plus aventureuses ⁽¹⁾. D'ailleurs, après Aristote, la spéculation grecque ne tardera pas à perdre son caractère désintéressé et à s'enliser dans les recherches utilitaires.

La Renaissance, qui fut si avide d'érudition, a dû ressusciter la thèse de Platon. Et celui qui aurait le loisir de secouer la poussière des nombreux traités politiques du xv^e et du xvi^e siècles, y rencontrerait sans doute des indications sur ce sujet, d'autant plus que la coupure des générations fut particulièrement nette à cette époque. Le fameux passage de Platon est médiocrement commenté par Bodin, mais nous n'avons pas compulsé toute sa *République* (V. sa théorie des *Révolutions*, au chapitre III du livre IV).

L'érudit allemand G. Steinhausen ⁽²⁾ a signalé un passage curieux de Joh. Olorinus dans son *Ethnographia mundi*. Le voici transcrit *in extenso* :

« Also der Olorimus spricht in seiner Vorrede zur Neuen Welt ; 2 Auflage, Magdeburg, 1614 :

⁽¹⁾ Il serait intéressant de savoir si les Grecs (à la suite d'Hérodote ou de Platon) ont appliqué à l'histoire *pragmatique* la division par générations. Suivant Lorenz (t. II, p. 187) ce serait le cas de *Diodor von Ephorus* (?). Lorenz veut sans doute parler de Diodore de Sicile qui, dans sa *Bibliothèque historique*, s'est inspiré, pour la partie relative à la Grèce, d'Ephore et de ses successeurs. Ephore avait écrit des *Histoires* allant du retour des Héraclides au siège de Périnthe (340) et embrassant 570 années divisées en 30 livres (soit une moyenne de 19 années par livre, chiffre conforme à la durée du cycle de Méton ou *nombre d'or*) ; chacun des livres, au dire de Diodore, avait une certaine unité naturelle, « τῶν βιβλίων ἐκάστην πεποιοῦκε περιέχειν κατὰ γένος τὰς πράξεις. » — Lorenz cite également (t. II, p. 183) un certain *Nauclerus* (?) pour qui la génération a une durée de trente ans.

⁽²⁾ *Zeitschrift für deutsche Kulturgeschichte*, 1894, vierte Folge, P^a 1, § 350 : cité par Bernheim.

« Aber wenn man es beyrn Licht ansehen und die Wahrheyt bekennen will, so ist fast alle Fünffzig Jahre eine neue Welt, nicht allein was die Menschen an sich selbst, sondern auch was ihre Qualitet belanget, und scheint gleich *fatalis Germaniæ periodus* zu seyn, ja es sollte wol dieser periodus so lange nicht wehren, sondern in die Enge gezogen werden, wie wir dessen alle, so da etwa kaum das 40 Jahr erreicht haben, werden Zeugnis geben müssen ⁽¹⁾. » Ainsi, selon Olorinus, le monde est renouvelé chaque cinquante ans *au plus*, par le changement, non seulement des personnes qui font l'histoire, mais encore de leur individualité.

Mais c'est là un texte isolé, et il faut attendre le philosophe du Progrès de l'Humanité ⁽²⁾, pour trouver une suite de considérations de quelque importance sur le sujet qui nous occupe. La cinquantième leçon (Statique sociale) et surtout la cinquante et unième (Lois fondamentales de la dynamique sociale) du *Cours de philosophie positive* posent avec netteté le problème des générations humaines.

Selon A. Comte, le « phénomène principal » de la sociologie, celui qui établit avec la plus haute évidence son originalité scientifique, est « l'influence graduelle et

⁽¹⁾ Traduction : « Pour celui qui veut voir clair et reconnaître la vérité, il y a environ tous les cinquante ans un monde nouveau, non pas seulement en ce qui concerne les hommes pris en eux-mêmes, mais aussi en ce qui concerne leurs qualités; et il paraît également exister un cycle fatal de la Germanie : à dire vrai, ce cycle ne doit pas même durer si longtemps, mais il faut le diminuer, comme peuvent en témoigner les hommes (moi compris) qui ont à peine atteint la quarantaine. - Comme on le voit, les textes relatifs aux générations humaines (qu'ils soient grecs, allemands ou français) ne sont pas d'une interprétation facile ! Olorinus semble avoir emprunté l'expression *fatalis Germaniæ periodus* à un historien latin, mais lequel ? Son témoignage est remarquable, car la cassure de 1614 est une des plus nettes qui soient.

⁽²⁾ Si l'on excepte un historien français du XVIII^e siècle, Soulavie, sur lequel nous reviendrons.

continue des générations humaines les unes sur les autres ⁽¹⁾. » La société générale doit être envisagée comme formée de familles et non d'individus : le sentiment de la continuité sociale prend naissance dans la famille. En effet, l'élément fondamental de la famille est la corrélation spontanée entre les enfants et les parents, qui, généralisée ensuite dans l'ensemble de la société, y produit toujours, à un degré quelconque, la subordination naturelle des âges : « La société domestique établit spontanément la première notion élémentaire de la *perpétuité sociale*, en rattachant de la manière la plus directe et la plus irrésistible, l'avenir au passé. Généralisés autant que possible, cette idée et ce sentiment, après avoir passé des pères aux ancêtres, se transforment finalement en ce respect universel pour nos prédécesseurs qui doit être, à tous égards, regardé comme indispensable à toute économie sociale ⁽²⁾. »

Mais l'instinct de conservation ne suffit pas à assurer la marche de l'humanité : il doit être complété par l'esprit d'innovation. Le progrès résulte de la lutte entre ces deux tendances. L'homme *isolé* et dont l'*intelligence* n'a pas été éveillée est de sa nature, comme tout autre animal, éminemment conservateur : « Ce sont, d'ordinaire, les inépuisables désirs inspirés par les *rapprochements sociaux*, et l'inquiète prévoyance de notre *intelligence*, qui suggèrent principalement le besoin et la pensée des changements graduels de la condition humaine. En toute autre hypothèse, l'évolution sociale eût été certes infiniment plus rapide que l'histoire ne nous l'indique si son essor avait pu dépendre surtout des instincts les plus énergiques ⁽³⁾. »

⁽¹⁾ T. IV, p. 483. Nous citons d'après l'édition Littré (2^e édit.).

⁽²⁾ T. IV, p. 411.

⁽³⁾ T. IV, p. 397, note 1.

L'évolution humaine est donc régie par le progrès : qu'est-ce qui détermine la vitesse du progrès ? Celle-ci dépend surtout de la nature de l'*organisme humain* et de la nature du *milieu* où il se développe ⁽¹⁾ ; mais on ne peut mesurer exactement l'importance respective de ces deux conditions. L'analyse sociologique n'atteint que les conditions générales *accessaires* qui sont (ici nous entrons dans le vif du sujet) : 1° l'influence de l'ennui, déjà signalée par G. Leroy ; 2° l'influence de *la durée ordinaire de la vie humaine* ; 3° l'influence de l'accroissement naturel de la population humaine et de la condensation progressive de notre espèce. L'étude approfondie de ces facteurs exigerait « un traité méthodique et spécial de philosophie politique ⁽²⁾ ».

Laissons de côté l'ennui, car le facteur qui influe peut-être le plus profondément sur la vitesse de l'évolution sociale est la durée ordinaire de la vie humaine. Ici, il nous faut citer presque intégralement des pages qui ont gardé tout leur intérêt : « *Notre progression sociale repose essentiellement sur la mort*, c'est-à-dire que les pas successifs de l'humanité supposent nécessairement le renouvellement continu, suffisamment rapide, des agents du mouvement général, qui, habituellement, presque imperceptible dans le cours de chaque vie individuelle, ne devient vraiment prononcé qu'en passant d'une génération à la suivante ⁽³⁾. » Pour prouver cette nécessité, il suffit d'imaginer que la vie humaine soit plus longue ou plus courte.

⁽¹⁾ « Dans tous les phénomènes sociaux on observe d'abord l'influence des lois physiologiques de l'individu, et, en outre, quelque chose de particulier qui en modifie les effets, et qui tient à l'action des individus les uns sur les autres, singulièrement compliquée, dans l'espèce humaine, par l'action de chaque génération sur celle qui la suit. » (1^{re} leçon du Cours.)

⁽²⁾ Cours, t. IV, p. 438.

⁽³⁾ Idem, p. 431.

Supposons d'abord que sa durée soit indéfinie : il en résulterait évidemment la suppression presque totale et prochaine du mouvement progressif. Supposons que cette durée soit seulement décuplée (chaque âge conservant la même durée relative). « Une telle hypothèse déterminerait, ce me semble, un ralentissement inévitable, quoique impossible à mesurer, dans notre développement social. Car la lutte indispensable et permanente qui s'établit spontanément entre l'instinct de conservation sociale, *caractère habituel de la vieillesse*, et l'instinct d'innovation, *attribut ordinaire de la jeunesse*, se trouverait dès lors notablement altérée en faveur du premier élément de cet antagonisme nécessaire. Par l'extrême imperfection de notre nature morale et surtout intellectuelle, ceux même qui ont le plus puissamment contribué, *dans leur virilité*, aux progrès généraux de l'esprit humain ou de la société, ne sauraient ensuite conserver trop longtemps leur juste prépondérance sans devenir involontairement plus ou moins hostiles à des développements ultérieurs, auxquels ils auraient cessé de pouvoir dignement concourir⁽¹⁾. »

Supposons, au contraire, que la durée de la vie humaine soit réduite au quart ou même à la moitié de sa valeur actuelle. « Une existence trop éphémère deviendrait à d'autres titres un obstacle non moins essentiel à la progression générale, en attribuant un empire exagéré à l'instinct d'innovation. La résistance indispensable que lui oppose spontanément l'opiniâtre instinct conservateur de la vieillesse, peut seule, en effet, suffisamment obliger l'esprit d'amélioration à subordonner convenablement ses efforts actuels à l'ensemble des résultats antérieurs. Sans ce frein fondamental, notre faible nature serait cer-

(1) Cours, t. IV, p. 482.

tainement trop disposée à se contenter le plus souvent de tentatives ébauchées et d'aperçus incomplets, qui ne pourraient permettre aucun développement profond et persévérant : tant est réellement prononcé notre éloignement spontané pour la pénible continuité de travaux qu'exige nécessairement toute convenable maturation de nos projets quelconques. »

Concluons : « Notre évolution sociale serait, par sa nature, également incompatible, quoique d'après des motifs contraires, avec un renouvellement trop lent ou trop rapide des diverses générations humaines ⁽¹⁾. »

Ce n'est pas à dire que l'ordre actuel soit le meilleur. La lenteur de notre développement social, qui dépend surtout de l'imperfection de notre organisme, dépend aussi de la brièveté excessive de la vie humaine. « Et, certes, aucune autre grande harmonie ne saurait être véritablement compromise si la durée de notre vie, toujours comprise entre les limites nécessaires que je viens d'indiquer, se trouvait doublée ou même triplée ⁽²⁾. » En effet, dans une existence individuelle, *trente ans à peine*, au milieu de nombreuses entraves physiques et morales, peuvent être pleinement utilisées autrement qu'en préparation à la vie ou à la mort. D'où un insuffisant équilibre entre ce que l'homme peut légitimement concevoir et ce qu'il peut réellement exécuter. Ceux qui se consacrent au développement de l'esprit humain, sentent avec amertume combien le temps leur manque pour réaliser leurs conceptions. Et le renouvellement plus rapide des coopérateurs successifs ne répare pas suffisamment pour l'es-

⁽¹⁾ *Cours*, p. 452.

⁽²⁾ *Cours*, t. IV, p. 453. C'est ce qui doit arriver sur la planète Mars, si elle porte des humains. L'année de Mars ayant une durée double de la nôtre (668 jours $\frac{1}{3}$), les animaux et les plantes y disposent d'un temps double pour leur évolution.

pèce la durée trop circonscrite de l'activité individuelle. Car la préparation de chaque successeur exige une perte de temps, et surtout « cette succession spontanée est toujours nécessairement très incomplète, par l'impossibilité de se placer directement au point de vue propre et dans la direction précise des travaux antérieurs, impossibilité d'autant plus prononcée que les nouveaux collaborateurs ont eux-mêmes plus de valeur réelle... Les forces intellectuelles et morales ne sont pas plus susceptibles de morcellement entre successeurs qu'entre contemporains; et, quoi qu'en puissent croire les défenseurs systématiques de la dissémination indéfinie des efforts individuels, une certaine concentration est constamment indispensable à l'accomplissement des progrès humains ⁽¹⁾. »

Outre la durée de l'existence, il faut envisager l'accroissement de la population humaine et le concours plus intense des individus sur un espace donné. La condensation progressive de notre espèce contribue à l'accélération continue du progrès. Elle est la source d'une division du travail de plus en plus spéciale. En outre, elle pousse, d'une part, les individus à tenter de nouveaux efforts pour s'assurer par des moyens plus raffinés une existence de plus en plus difficile, et, d'autre part, la société à réagir avec une énergie plus opiniâtre et mieux concertée contre l'essor des divergences particulières ⁽²⁾. En tout temps, les principaux progrès de l'humanité durent recevoir leur première élaboration dans les grands centres : « En créant de nouveaux besoins et des difficultés nouvelles, cette agglomération graduelle développe spontanément aussi des moyens nouveaux, non seulement quant au progrès, mais aussi pour l'ordre même, en neutralisant de plus

⁽¹⁾ *Cours*, t. IV, p. 434.

⁽²⁾ *Idem*, p. 433.

en plus les diverses inégalités physiques, et en donnant, au contraire, un ascendant croissant aux forces intellectuelles et morales ⁽¹⁾. » Cette condensation modifie également l'antagonisme fondamental entre l'instinct de conservation et l'instinct d'innovation, en donnant à ce dernier un notable surcroît d'énergie. « En ce sens, l'influence sociologique d'un plus prompt accroissement de population doit être, par sa nature, essentiellement analogue à celle que nous venons d'apprécier pour la durée de la vie humaine; car *il importe peu que le renouvellement plus fréquent des individus tienne à la moindre longévité des uns ou à la multiplication plus hâtive des autres* ⁽²⁾. » Mais si cette condensation ou cette rapide croissance venaient à dépasser un certain degré, loin de favoriser l'accélération du mouvement social, elles l'entraveraient puissamment : la stabilité des entreprises sociales fixe des bornes à l'accroissement de la population. Au reste, le mouvement effectif de la population humaine est toujours demeuré fort inférieur aux limites naturelles où doivent commencer les inconvénients : la population totale du monde peut encore décupler et devenir partout aussi dense que dans l'Europe occidentale.

Ces vues théoriques ont permis à A. Comte d'apprécier à sa juste valeur la querelle des anciens et des modernes, et de donner à cette discussion célèbre, mais jusqu'alors méconnue, l'importance d'un « véritable événement dans l'histoire générale de l'esprit humain ⁽³⁾ ». Mais, tout en

⁽¹⁾ *Cours*, t. IV, p. 436.

⁽²⁾ *Idem*, p. 436.

⁽³⁾ *Cours*, t. VI, p. 189. V. la 47^e leçon dont Brunetière a signalé l'importance. H. Rigault dans son *Histoire de la querelle des anciens et des modernes*, Hachette, 1886, semble s'inspirer d'A. Comte : « Deux esprits, écrit Rigault, se partagent le monde, l'esprit ancien et l'esprit nouveau, tous deux légitimes, car ils correspondent à deux besoins réels de l'humanité, la tradition et le progrès... »

* Qu'est-ce que l'histoire, sinon la lutte éternelle de l'esprit ancien et de

marquant l'intérêt de premier ordre qu'offrait aux yeux du savant l'opposition des générations successives, A. Comte n'a pas cédé à la tentation de diviser l'histoire par générations ou groupes de générations : « D'exactes déterminations chronologiques, écrit-il, sont incompatibles avec la nature essentielle des saines spéculations sociologiques, toujours relatives à des *phénomènes de filiation collective*, encore plus assujettis que ceux de la vie individuelle à la continuité nécessaire d'une longue suite de modifications presque insensibles, antipathique à toute précision numérique ⁽¹⁾. » Déjà les âges de la vie ne sont pas susceptibles d'une évaluation mathématique : un changement comme celui de la puberté se prépare graduellement depuis la naissance et même avant, bien qu'il se manifeste assez brusquement. A plus forte raison, les âges de l'humanité.

Nous ne pouvons suivre tous les prolongements de la pensée d'A. Comte : le positivisme a eu sur les esprits une influence incalculable, et il a entraîné dans son orbite même les hommes qui l'ignoraient, mais qui étaient préparés à le recevoir. Bornons-nous à signaler comme une suite

l'esprit nouveau, dont la fin est le progrès ? Le monde s'est toujours divisé en deux grands partis : celui de l'avenir, qui veut s'élancer en avant, à la poursuite des conquêtes, dût-il glisser et tomber en chemin, et celui du passé qui s'obstine dans l'immobilité, de peur d'un faux pas sur des routes inconnues. *La plupart des revolutions que raconte l'histoire sont les batailles rangées de ces deux forces d'entraînement et de résistance.* » (loc. cit., pp. 1 et 3.) L'esprit ancien s'incarne dans les routiniers et les rétrogrades, l'esprit nouveau dans les utopistes : les uns, pleins de mépris pour les nouveautés, veulent s'arrêter, les autres veulent voler ; entre les deux partis, les sages veulent que l'humanité marche sans courir.

Rigault a aperçu la généralité du phénomène ; mais son étude est plus descriptive et littéraire que philosophique, elle tourne à l'historiette. Il y a encore place pour une histoire philosophique des *Querelles entre anciens et modernes* (chez les Grecs, les Romains et les Français à diverses époques). Ces querelles se produisent dans tous les domaines : en science comme en littérature, en pédagogie comme en art militaire.

(1) Cours, 56^e leçon.

naturelle et, en même temps, comme une déformation des idées de Comte sur la chaîne des générations, la théorie de l'invention collective et anonyme qui était si chère à Renan et à ses contemporains, et qui a été ruinée de nos jours par l'admirable érudit qu'est M. Bédier. On saisit le lien qui unit cette théorie au *Cours de philosophie positive* dans un discours de M. Berthelot prononcé le 24 novembre 1901 à l'occasion de son cinquantenaire : « Le respect que l'humanité porte aux vieillards, déclare Berthelot, est l'expression de la *solidarité qui unit les générations* présentes avec celles qui nous ont précédés, et avec celles qui nous suivront.

« Ce que nous sommes n'est attribuable que pour une faible part à notre labeur et à notre individualité personnelle, car nous le devons presque en totalité à nos ancêtres, ancêtres du sang, ancêtres de l'esprit. Si chacun de nous ajoute quelque chose au domaine commun, dans l'ordre de la science, de l'art ou de la moralité, c'est parce qu'une longue série de générations ont vécu, travaillé, pensé et souffert avant nous. Ce sont les patients efforts de nos prédécesseurs qui ont créé cette science que vous honorez aujourd'hui.

« *La science est essentiellement œuvre collective*, poursuivie pendant le cours des temps par l'effort d'une multitude de travailleurs de tout âge et de toute nation, se succédant et associés, en vertu d'une entente tacite, pour la recherche de la vérité... » Insensiblement, cette théorie, qui est peut-être plus vraie de la science que de toute autre création humaine, fut transportée aux langues, à la littérature, à l'art ⁽¹⁾, etc...; et chacun de renchérir sur

(¹) Cf. Renan : « *C'est le peuple, le genre humain, le grand inventeur en littérature comme en tout...* L'individu n'est rien, le grand but est dans l'humanité permanente, la grande substance collective, se faisant sous tout

le rôle de la foule anonyme et de la masse collective, notions chères aux philosophes nébuleux d'outre-Rhin. Mais qui ne voit que cette théorie est une déviation de celle d'A. Comte? L'existence de la tradition, issue de la chaîne ininterrompue des générations, n'abolit pas le rôle de l'individu, du grand homme, chef de sa génération et héros de l'histoire.

Ce n'est pas non plus chez les disciples avérés d'A. Comte que nous trouverons des prolongements féconds de ses vues sur les générations : S. Mill le répète, et Littré le rapetisse.

Dans le chapitre de sa *Logique* qu'il consacre à la *Méthode historique*, S. Mill ne fait guère que résumer A. Comte en l'atténuant. Il admet la progressivité de la race humaine, chaque état de société étant différent de celui qui le précède et plus encore de n'importe quel état antérieur, « les périodes qui marquent le plus distinctement ces changements successifs étant les *intervalles d'une génération*, pendant lesquels une multitude d'êtres humains ont été élevés, ont passé de l'enfance à l'âge adulte et pris possession de la société ⁽¹⁾ ». Mais la loi du progrès ne peut être qu'un loi *empirique*, qui doit être rattachée aux lois psychologiques et éthologiques (régissant l'action des circonstances sur les hommes et celle des hommes sur les circonstances) dont elle doit dépendre. « M. Comte seul, dans la nouvelle école historique, a senti la nécessité de relier les généralisations de l'histoire aux lois de la nature humaine ⁽²⁾. » Mais les lois de la nature

cela. » (Nouveaux cahiers de jeunesse dans la *Revue Bleue* du 25 mai 1907.)
V. les suites de cette idée dans l'œuvre de G. Paris et des érudits allemands.

(1) *Logique*, t. II, 4^e édit. française, p. 512.

(2) *Idem*, p. 514. « Tous les phénomènes sociaux sont ceux de la nature humaine. Il en résulte que si tous les phénomènes de la pensée humaine,

humaine ne permettent pas de déterminer *a priori* l'ordre dans lequel doit avoir lieu le développement de l'humanité : ce que nous sommes et ce que nous faisons maintenant n'est qu'à un très faible degré le résultat des circonstances universelles de la race humaine et des qualités de notre espèce modifiées par tout son passé. « Après un petit nombre des premiers termes de la série, l'influence exercée sur chaque génération par celles qui l'ont précédée devient de plus en plus prépondérante, comme l'a très bien fait observer A. Comte (1). » S. Mill distingue ensuite la statique sociale et la dynamique sociale, et il ajoute : « Cette branche de la science sociale (la dynamique) serait aussi complète qu'elle peut le devenir, si chacune des circonstances générales prédominantes de chaque génération était rapportée à ses causes dans la génération immédiatement précédente. Mais le *consensus* est si complet (surtout dans l'histoire moderne) que *dans la filiation d'une génération à l'autre, c'est l'ensemble qui produit l'ensemble plutôt qu'une partie une partie* (2). »

de sentiment et de volonté sont soumis à des lois inéluctables, il en est de même pour la *vie sociale conditionnée par la nature humaine*. »

(1) *Logique*, t. II, p. 514. — Cf. p. 518 : « Plus notre espèce dure, plus elle se civilise et plus l'influence des générations passées sur la suivante et de l'humanité en masse sur chacun des individus qui en font partie devient prédominante sur les autres forces... La science historique devient de plus en plus possible, non seulement parce qu'elle est mieux étudiée, mais parce qu'à chaque génération nouvelle elle devient plus propre à l'être. »

(2) *Logique*, t. II, p. 526. — Cf. p. 517 : « Chacun des nombreux éléments sociaux, cessant d'être envisagé d'une manière absolue et indépendante, doit être toujours exclusivement conçu comme relatif à tous les autres, avec lesquels une solidarité fondamentale doit sans cesse le combiner intimement. » — S. Mill veut dire, vraisemblablement, qu'il est à peu près impossible d'isoler un facteur social des autres au sein d'une génération, à cause de la connexion de tous les facteurs et de leur dépendance vis-à-vis du facteur intellectuel. Il simplifie le problème à outrance au point de le supprimer. D'ailleurs les conditions sociales qu'il distingue dans la statique (système d'éducation, sentiment de loyauté, principe de cohésion entre les individus) sont loin d'être des séries autonomes et essentielles.

Pour difficile qu'elle soit, l'étude des générations serait sans doute facilitée par la prédominance croissante des qualités mentales sur les qualités corporelles, et de la science sur les autres facteurs sociaux. L'état des facultés spéculatives de la race humaine et le caractère des croyances admises par l'intelligence, déterminent en effet les autres progrès de la civilisation, en sorte que l'historien des générations aurait surtout à étudier l'ordre de progression des convictions intellectuelles ou la loi des transformations successives des opinions humaines. La loi des trois états de l'intelligence humaine, formulée par A. Comte, jette déjà des flots de lumière sur tout le cours de l'histoire.

Le programme tracé ou plutôt indiqué par A. Comte n'est pas rempli par S. Mill. Quant à Littré, en voulant amender la thèse de son maître, il nous ramène en arrière.

Littré partage chaque siècle en quatre générations de vingt-cinq ans chacune, et met en présence à chaque époque trois générations : celles des vieillards, des hommes faits et des jeunes gens. Dans ses *Paroles de philosophie positive* (1860), il essaie de corriger et de compléter la loi des trois états qui, d'après A. Comte, est l'extension au développement social tout entier de la succession des âges dans le développement individuel, car « le développement individuel reproduit nécessairement sous nos yeux, dans une succession plus rapide et plus familière, dont l'ensemble est alors mieux appréciable quoique moins prononcé, les diverses phases du développement social⁽¹⁾ ». Mais, selon Littré, il y a quatre âges et non trois dans l'existence de l'individu ; et, d'autre part, la loi des trois états, qui s'applique à l'histoire des

(1) *Cours*, t. IV, p. 416.

sciences, n'embrasse ni le développement industriel, ni le développement esthétique, ni le développement moral de l'humanité. Il faut donc la remplacer par la *loi des quatre états*; le développement du genre humain comprendra alors quatre périodes, répondant à quatre périodes semblables du développement de l'individu, en vertu de cette double thèse qu'il y a : 1° dans l'individu, un développement analogue à celui que l'espèce subit dans l'histoire; 2° dans le genre humain, quatre ordres de développement : industriel, moral, esthétique et scientifique ⁽¹⁾.

Littre ignorait-il qu'il avait été précédé dans cette voie par Saint-Simon, l'étrange maître d'A. Comte? Saint-Simon lui-même l'avait été par Condorcet et Turgot, Turgot par Fontenelle et Pascal ⁽²⁾ : l'assimilation de l'histoire de l'individu à l'histoire générale était devenue un véritable lieu-commun, et avait déjà donné lieu à des divisions subjectives de l'histoire ⁽³⁾. Dès 1808, Saint-

(1) C'est ce qu'on appellera plus tard des *séries sociales* : je crois bien que le terme se trouve déjà chez A. Comte. L'énumération de Littre-Saint-Simon est loin d'être exhaustive.

(2) Cf. FLINT, *Philosophie de l'histoire en France*, p. 24 et 25 de la traduct. française. Je cite Saint Simon d'après Flint. Tous les partisans du Progrès ont admis cette thèse, bien qu'elle ne soit pas nécessairement liée à l'idée de Progrès, puisque la vieillesse est une décadence; et, si l'on peut parler de la décadence d'une nation, peut-on parler de la décadence générale de la civilisation? De Bonald formule la comparaison en ces termes : « Tout corps social passe, ainsi que le corps humain, par un état d'enfance et d'accroissement pour arriver à l'état de conservation et de virilité. » (*Du Traité de Westphalie*.) Cournot qui avait lu de Bonald, l'a reprise en distinguant ce qui dans l'homme échappe à la décrépitude des ans, à savoir les puissances intellectuelles : ainsi certains progrès peuvent être indéfinis, tandis que d'autres sont circulaires. Herbart fait de cette comparaison le principe de sa pédagogie : l'enfant doit repasser par les mêmes stades que l'humanité. Ce n'est pas le lieu de critiquer cette thèse. Remarquons simplement qu'elle a subi de vives attaques sur le terrain physiologique (cf. le beau livre de L. Vialleton sur la théorie de la recapitulation des formes ancestrale-).

(3) Citons seulement Florus qui, dans la préface de son *Abrégé de l'histoire romaine* (d'après Tite-Live), applique à l'histoire de Rome la division

Simon écrivait : « L'intelligence générale et l'intelligence individuelle se développent d'après la même loi. Ces deux phénomènes ne diffèrent que sous le rapport de la dimension des échelles sur lesquelles ils ont été construits. » Saint-Simon admet également quatre stades dans l'individu et dans l'humanité : 1° l'enfance où l'on se plaît aux métiers; 2° la *puberté* où l'homme devient artiste; 3° la *maturité* (de 25 à 45 ans) pendant laquelle l'homme est essentiellement militaire; 4° la *vieillesse* caractérisée par l'augmentation des forces spéculatives. Sans doute il songeait à son propre développement! Littré, qui n'avait pas été militaire, remplace le stade militaire par le stade moral. Ses vues n'ont donc aucune originalité. Peut-être cependant y a-t-il une idée à retenir parmi ses réflexions, comme parmi celles de Saint-Simon : l'idée de l'indépendance du développement industriel, au moins à l'origine⁽¹⁾. La série technique n'est pas subordonnée à la série scientifique : le contraire serait plus vrai. Mais, raisonner ainsi, c'est méconnaître le principe fondamental de la Sociologie comtiste : la prédominance de l'intelligence dans l'histoire de l'Esprit

hippocratique des âges de la vie : l'*infantia* et la *pueritia* du peuple romain (monarchie) a duré environ 250 ans; l'*adulescentia* jusqu'à Appius Claudius, 250 ans; la *juventa* et la *maturitas* jusqu'à J. César, 200 ans; la *senectus* jusqu'à Trajan, encore 200 ans. De nos jours L. Benloew dans les *Lois de l'histoire* distingue dans l'évolution de toute l'humanité trois cycles de 1.500 ans chacun : ceux du beau (art), du bien (religion) et du vrai (science) correspondant aux trois périodes de l'existence : celles de la sensibilité, de l'activité et de la contemplation ou de la raison. La comparaison classique entre la vie sociale et la vie individuelle est implicitement contenue dans la division courante de l'histoire en *Antiquité*, *Moyen-âge* et *Temps modernes*. L'antiquité représente la jeunesse de l'homme : on compte donc à rebours, comme le faisaient les vieux penseurs qui ont précédé les théoriciens du Progrès (cf. Pascal : « Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes proprement. »)

(¹) A. Comte s'est rappelé Saint-Simon quand il parle du passage de l'époque militaire à l'époque industrielle (Saint-Simon dit le contraire) : l'art militaire dépend plus de l'industrie que de la science.

humain : « L'évolution intellectuelle, dit Comte (S. Mill rectifiera : l'évolution des *croyances*), est le principe nécessairement prépondérant de l'ensemble de l'évolution de l'humanité⁽¹⁾. »

Les vrais continuateurs de la pensée d'A. Comte ne sont pas S. Mill et Littré, mais Cournot et Durkheim.

Nous parlerons d'abord de Durkheim, bien qu'il soit postérieur à Cournot et qu'il n'étudie qu'un côté de la question; mais il complète l'analyse de Comte sur un point important. Nous avons vu que Comte distingue parmi les conditions déterminantes de la génération : la durée de l'existence et la répartition de la population. Durkheim étudie le second facteur, et insiste dans la *Division du Travail social* ⁽²⁾ sur le rôle des centres urbains dans la formation des nouvelles générations. Sa thèse générale est que « *plus les sociétés appartiennent à une espèce élevée, plus elles évoluent rapidement*, puisque la tradition devient plus souple ⁽³⁾ ». D'une génération à l'autre, les variations sociales deviennent plus rapides et les changements plus marqués.

Durkheim commence par établir que « l'autorité de la conscience collective est faite en partie de l'autorité de la tradition ⁽⁴⁾ ». La conscience commune se forme et se modifie très lentement. Elle est forte non seulement parce qu'elle est commune à la génération présente, mais surtout parce qu'elle est un legs des générations antérieures. On entoure d'un respect particulier tout ce qui vient du passé : l'autorité de la tradition repose en partie sur celle de l'âge, et les anciens sont les intermédiaires entre le présent et le passé. Par conséquent, tout ce qui

⁽¹⁾ *Cours*, t. IV, p. 489.

⁽²⁾ Pp. 322-330.

⁽³⁾ *Division*, p. 364.

⁽⁴⁾ *Idem*, p. 323.

peut contribuer à prolonger leur influence au delà de l'enfance ne peut que fortifier les croyances et les pratiques traditionnelles. C'est ce qui arrive quand l'homme fait continue à vivre dans le milieu où il a été élevé : il reste soumis à l'action des mêmes personnes, et ses velléités d'innovation sont contenues par la solidité des cadres traditionnels. « Pour qu'il se produise des nouveautés dans la vie sociale, *il ne suffit pas que des générations nouvelles arrivent à la lumière*, il faut encore qu'elles ne soient pas trop fortement entraînées à suivre les errements de leurs devancières. Plus l'influence de ces dernières est profonde — et elle est d'autant plus profonde qu'elle dure davantage — plus il y a d'obstacle aux changements ⁽¹⁾. »

L'inverse se produit quand l'homme est soustrait de bonne heure à l'influence de ses parents. Quand, au sortir de l'adolescence, il est transplanté dans un nouveau milieu, il y rencontre encore des hommes plus âgés que lui, mais il a pour eux un respect moindre et plus artificiel. La mobilité plus grande des unités sociales détermine donc un affaiblissement de toutes les traditions : « le culte de l'âge va en s'affaiblissant avec la civilisation ⁽²⁾ ». Les âges sont nivelés et, par suite de ce nivellement, les mœurs des ancêtres perdent de leur ascendant : « La solidarité des temps est moins sensible, parce qu'elle n'a plus son expression matérielle dans le contact continu des générations successives. Sans doute, les effets de la première éducation continuent à se faire sentir, mais avec moins de force, parce qu'ils ne sont pas entretenus ⁽³⁾. » Dans la pleine jeunesse, les hommes sont avides de chan-

⁽¹⁾ *Division*, p. 326.

⁽²⁾ *Idem*, p. 327.

⁽³⁾ *Idem*, p. 327.

gement et impatients de tout frein : si leur ardeur d'innovation n'est pas réfrénée par l'autorité d'anciens qu'ils aiment et vénèrent, ils donneront libre cours à leur originalité et battront en brèche la tradition.

A cet égard, les grandes villes sont les libératrices de la tradition : « Précisément parce que la population des grandes villes se recrute surtout par immigration, elle se compose essentiellement de gens qui, une fois adultes, ont quitté leurs foyers et se sont soustraits à l'action des anciens. Aussi le nombre des vieillards y est-il très faible, tandis qu'au contraire celui des hommes dans la force de l'âge y est très élevé ⁽¹⁾. » Dans les grandes villes, l'influence modératrice de l'âge est à son minimum, et nulle part les traditions n'ont moins d'empire sur les esprits. Les grandes villes sont des foyers incontestés de progrès : là prennent naissance les idées, les mœurs, les besoins nouveaux qui sont imités par le reste de la société. « Les humeurs y sont tellement mobiles que tout ce qui vient du passé y est un peu suspect; au contraire, les nouveautés, quelles qu'elles soient, y jouissent d'un prestige presque égal à celui dont jouissaient autrefois les coutumes des ancêtres. *Les esprits y sont naturellement orientés vers l'avenir* ⁽²⁾ ». La vie s'y transforme d'une manière extrêmement rapide : les goûts et les croyances changent sans cesse. « C'est que la vie collective ne peut avoir de continuité là où les différentes couches d'unités sociales appelées à se remplacer les unes les autres, sont à ce point discontinues ⁽³⁾. » Comme les centres urbains s'accroissent sans cesse, l'autorité de la coutume diminue d'une manière progressive au cours de l'histoire, et la

⁽¹⁾ *Division*, p. 328 (V. les chiffres donnés par Durkheim).

⁽²⁾ *Idem*, p. 328.

⁽³⁾ *Idem*, p. 329.

variété des individus augmente proportionnellement. A mesure que la société s'étend et se concentre, elle enveloppe de moins près l'individu et, par suite, contient moins efficacement les tendances à la nouveauté.

La comparaison des grandes villes aux petites villes ⁽¹⁾ met bien en lumière le phénomène. Dans les petites villes, toute tentative d'indépendance est un objet de scandale public, bien vite réprimé. Dans les grandes cités, l'individu est beaucoup plus affranchi du joug collectif, car nous dépendons d'autant plus étroitement de l'opinion commune qu'elle surveille de plus près toutes nos démarches. Or, plus un groupe est étendu et dense, plus l'attention collective, dispersée sur une large surface, est incapable de suivre les mouvements de chaque individu. D'autre part, la curiosité *personnelle* est d'autant plus vive que les relations personnelles entre les individus sont plus continues et plus fréquentes; et elles sont d'autant plus rares et plus courtes que chaque individu est en rapport avec un plus grand nombre d'autres ⁽²⁾. La pression de l'opinion se fait sentir avec moins de force dans les grands centres à la fois peuplés et denses : les liens personnels y sont rares et faibles, même à l'intérieur de la famille. Au contraire, les villes populeuses mais très étendues se démembrent en petites villes dont elles gardent l'esprit.

Le même phénomène se produit dans les autres villes en raison de leur importance. L'effacement du type segmentaire entraîne un développement toujours plus considérable des centres urbains, et, à mesure que la densité spirituelle de la société s'élève, elle devient elle-même

⁽¹⁾ *Division*, p. 330.

⁽²⁾ On pourrait ajouter que la grande ville favorise l'inventivité par la multiplicité plus grande des contacts avec les personnes et avec les choses : l'originalité est à base d'imitation et de combinaison.

semblable à une grande cité qui contiendrait dans ses murs le peuple tout entier. Les différences matérielles et morales entre les différentes régions tendent à s'évanouir. L'habitant de la petite ville lui-même vit moins exclusivement de l'existence du petit groupe qui l'entoure : par ses relations, sa correspondance, ses affaires, ses voyages, il augmente ses points de contact avec des hommes différents, et s'affranchit par là même de la tyrannie de l'opinion locale ⁽¹⁾.

La plupart des éléments de l'analyse de Durkheim sont à retenir; mais sa thèse demande, selon nous, à être complétée et précisée. Suivant Durkheim, la société débute par le type segmentaire et s'achemine progressi-

(1) Cf. l'analyse du D^r P. JACOBY dans ses *Études sur la sélection chez l'homme* (2^e édit.), pp. 470 et sq.

Jacoby constate une sélection de l'intelligence et de l'activité dans les villes. Cette sélection est due surtout à deux conditions :

1^o La diversité et la complexité des relations sociales, ainsi que l'accumulation dans les villes de tous les instruments de progrès;

2^o L'immigration continue vers les villes des hommes les plus intelligents et les plus actifs du pays. Ces hommes, quand ils réussissent, épousent les filles des hommes les plus actifs et les plus intelligents de la génération urbaine précédente.

Au contraire, dans les campagnes, règne une stagnation intellectuelle et morale due au petit nombre des habitants, à l'uniformité des occupations entraînant des relations sociales simples, et à l'écœurement continu de la population. Les campagnards sont caractérisés par la torpeur et la routine, par l'indifférence aux grandes questions politiques et sociales, par l'étroitesse de leur niveau intellectuel qui ne s'élève pas au-dessus des intérêts immédiats.

Les campagnes sont rétrogrades en politique, tandis que les mouvements politiques commencent à Paris.

On pourrait confirmer cette analyse par des remarques de détail. G. Hanotaux montre que Richelieu se rattache au xvi^e siècle par son séjour en province : il passa sa jeunesse à Luçon et à Poitiers ! Le mouvement de la Renaissance se continue dans les provinces françaises alors qu'à Paris les intelligences ont déjà accepté des maximes et des modes nouvelles (cf. A. Hallays dans les *Debats* du 11 octobre 1912). Un amateur d'art me faisait récemment remarquer qu'en art, Paris est toujours en avance sur la province : le style Louis XV prend naissance sous Louis XIV et le style Louis XVI sous Louis XV. Ce ne sont pas seulement les modes de la province qui retardent sur la capitale, c'est encore les manières de sentir, de penser et d'agir.

vement vers une densité et une cohésion croissantes. Mais A. Comte lui-même, malgré son instinct de systématisation, n'avait pas osé envisager l'humanité comme un tout cohérent qui évoluerait collectivement : il se bornait à considérer la civilisation méditerranéenne et occidentale. En vertu de sa tendance à canaliser l'évolution sociale dans une direction unique, Durkheim est amené à conférer un caractère de nécessité à des phénomènes peut-être accidentels et transitoires. L'accroissement de la densité démographique relative dans une aire géographique déterminée peut être considérée comme un fait général, dont la formation de centres urbains n'est qu'une conséquence. Or, l'évolution peut se faire soit dans le sens de la multiplication des petits centres urbains, soit dans le sens de l'augmentation de quelques centres au détriment des autres. Durkheim décrit assez finement la psychologie comparée de la grande ville moderne comme Paris et de la petite ville provinciale de la France : il néglige les autres types de cité que nous offrent l'histoire et la géographie (cités religieuses et thésauriques de la Grèce, cités féodales et militaires du moyen âge, communes bourgeoises, centres de marchés et de foires, centres de relais et croisements de routes, centres industriels, cités maritimes, etc.). La tendance qui pousse actuellement les populations des pays de grande industrie à désertter les campagnes au profit des agglomérations urbaines est un phénomène sans doute passager, en tous cas plus regrettable que digne d'encouragement. Les bénéfices de la ville sont grands pour certains individus, mais ils sont accompagnés d'une usure intense de la race par la stérilité, la folie et toutes les formes de la maladie ('). Il

(¹) Cf. JACOBY, *op. cit.*, *passim* notamment p. 506. A côté des avantages de la ville, il signale ses inconvénients. La vie intense y produit un haut

y a d'ailleurs quelque exagération à dire que toutes les nouveautés sortent de la grande ville : les nouveautés frivoles et éphémères, oui ; les nouveautés profondes et durables, pas toujours. Que de penseurs vigoureux, d'écrivains robustes, d'inventeurs même, vivent loin des villes, qu'ils fréquentent parfois, mais qui préfèrent le travail concentré de la solitude à l'éparpillement des efforts et à l'excitation factice de la capitale ! La circulation rapide des écrits remplace le contact direct des cerveaux. Et la grande ville brûle hâtivement le capital séculaire amassé par la province ! Ces réserves une fois faites, l'analyse de Durkheim subsiste pour la grande ville moderne, qui *brise les liens des générations et accélère le mouvement social*.

Mais cette proposition peut être interprétée de diverses façons : comment devons-nous l'entendre ? Faut-il admettre que, le fossé entre jeunes et vieux devenant toujours plus profond, l'opposition des générations au cours de l'histoire

degré d'excitation cérébrale et une rapide usure nerveuse. Les anomalies de tout genre y sont plus nombreuses que dans les campagnes, depuis les talents hors ligne jusqu'aux misérables épaves de l'humanité. Dans les grandes villes d'Europe, le taux de la mortalité est supérieur à celui de la natalité. Le nombre des suicides, des cas de folie, de névropathie, de mort prématurée, etc., est plus élevé dans les villes que dans les campagnes, et dans les capitales que dans les villes de province. Il en résulte une dégénérescence effrayante de la race : à Paris, l'extinction des familles au bout de trois ou quatre générations est un fait constant, ainsi que le prouve l'enquête du D^r LAGNEAU, *Étude de statistique anthropologique sur la population parisienne*.

Le tableau du D^r Jacoby doit être complété. Ainsi, la mortalité est plus grande dans les villes que dans les campagnes : la baisse apparente à Paris est due au fait que Paris envoie beaucoup de ses enfants et de ses infirmes mourir ailleurs. La marche ascendante de la criminalité juvénile est généralement proportionnelle à l'accroissement des populations urbaines. La longévité est plus considérable dans les populations rurales que dans les populations urbaines. C'est à la campagne que *l'aptitude au service* est la plus élevée ; elle diminue dans les villes proportionnellement à l'importance de la ville. Sur 3.031 familles étudiées à Mannheim au cours du XIX^e siècle par M. Schoot, 2.538 ont disparu de Mannheim (certaines sont vivantes ailleurs), 543 seulement survivent au bout de cent ans.

devient de plus en plus accusée? Ou bien, les générations seraient-elles de plus en plus rapides parce que *plus courtes* et, pour ainsi dire, plus pressées? Alors, *les générations se renouvelleraient-elles plus souvent*, les anciennes, qui continueraient à subsister à côté des nouvelles, perdant leur prestige dans un délai toujours moindre? Mais dans cette course précipitée et comme haletante des générations, quelle serait la limite de l'accélération, ou de la compression de la durée?

Il convient d'écarter sans hésitation la première hypothèse, car l'histoire ne nous montre pas cet accroissement continu de l'hostilité des nouvelles générations envers leurs aînées. On constate plutôt des alternatives de douceur et de violence dans la succession des générations : certaines sont plus vigoureuses que d'autres, et il en est de passées dont la puissance de contradiction peut être difficilement dépassée. Reste la seconde hypothèse : que les générations soient *plus courtes* ou *plus nombreuses*, cela ne revient-il pas au même? Pourtant, si l'on veut bien y réfléchir un instant, on conclura qu'une *génération n'est pas compressible* comme un ensemble d'objets séparés par des intervalles vides. La génération individuelle ou *durée de l'activité virile d'un homme* est une quantité à peu près constante chez l'individu normal; il en est de même de la génération familiale, et il en doit être de même de la génération sociale. L'augmentation de la durée moyenne de la vie humaine n'affecte pas cette quantité, car elle ne modifie pas la durée normale de l'existence : on peut reculer le terme de la vie sans altérer la durée respective des âges.

Mais le mouvement est relatif : l'impression de mobilité peut résulter du déplacement soit de l'individu, soit du milieu. Si la génération sociale est une quantité inva-

riable, si les hommes ne passent pas plus vite, les choses qui les entourent peuvent courir au lieu de marcher, telles les rives d'un fleuve, lorsque le bateau qui emporte l'observateur accélère sa vitesse. Les choses ⁽¹⁾ qui entourent l'homme, ce sont ses créations et ses idées, ce sont les institutions, c'est la science, l'industrie, l'art, la mode, etc. Si les découvertes, les inventions, les produits sociaux, les faits historiques s'entassent dans une courte période ⁽²⁾, l'homme qui est témoin de ces changements, les attribue à plusieurs équipes d'hommes, et croit vivre lui-même plusieurs vies; il ne vit pas plus longtemps, mais il vit plus intensément, et, par une illusion normale, il proportionne le nombre des générations à la richesse du défilé.

Il est hors de doute que les sociétés civilisées évoluent plus rapidement que les sociétés primitives : ainsi la vitesse de l'avalanche s'accroît à mesure que sa masse augmente ! Avant Durkheim, Karl Marx et Cournot avaient fait la même constatation. Selon l'auteur des *Considérations*, « l'histoire marche plus vite de notre temps » ⁽³⁾, et il le prouve par des exemples : « Quand une littérature approche du terme de son plein épanouissement ou qu'elle vient seulement de le dépasser, la nature suit une toute autre marche que dans l'ordre des phénomènes mécaniques où le mouvement se ralentit toujours avant que de passer à un mouvement en sens opposé. Ici, au contraire, *ce n'est plus par siècles, c'est par vingtaines ou*

⁽¹⁾ Il est vrai que ce sont des « choses » d'un genre particulier, des choses humanisées qui participent à la vie de l'homme, et qu'on n'en peut détacher qu'incomplètement. Elles ont cependant une existence indépendante, et font pression sur l'individu.

⁽²⁾ L'échange des idées est d'autant plus intense qu'elles sont plus nombreuses, et elles s'usent d'autant plus vite qu'elles sont plus promptement propagées.

⁽³⁾ *Considérations*, t. II, p. 43.

par dizaines d'années que comptent les connaisseurs, pour marquer des changements sensibles, des phases distinctes de la langue et du goût dont la subtile analyse fait le mérite et le charme de la critique littéraire ⁽¹⁾. » A plus forte raison, le rythme de l'activité scientifique ou industrielle semble-t-il s'accélérer avec le progrès. Mais il ne s'ensuit pas que les générations se succèdent avec plus de rapidité ⁽²⁾. Aux yeux de l'historien, le défilé des générations est toujours pareil : il n'y a jamais plus de trois générations viriles par siècle ; mais, de nos jours, elles ont l'air d'être morcelées en deux, trois ou quatre tronçons, tant les jeunes gens sont impatientes de faire parler d'eux, et empiètent aisément sur les droits de leurs aînés !

⁽¹⁾ *Considérations*, t. I, p. 344. Cournot songe sans doute aux délicates analyses de Sainte-Beuve : « Les générations, écrit ce dernier, sont vite remplacées par d'autres, et il y a des choses exquises qui se comprennent moins, qui ne se comprennent plus de même à quelques années d'intervalle... La température morale n'est plus la même, le climat des esprits est en train de changer. » (*Nouveaux Lundis*, t. IX, à propos de la *Physiologie des écrivains* d'E. DESCHANEL). En 1870, Virchow disait en s'adressant aux étudiants : « C'est un des pires côtés de la période actuelle du développement de la médecine que la connaissance historique des choses se perd avec chaque génération d'étudiants. Ainsi, pour les jeunes travailleurs actuels, on peut prendre pour règle que leur savoir remonte au plus seulement à trois ou cinq ans en arrière. Ce qui a été publié auparavant n'existe plus. » Ce remplacement rapide des idées médicales caractérise une période de transformation de la médecine ; ensuite la médecine a repris un cours plus paisible.

M. Rolland fait une remarque semblable : « L'évolution de la pensée européenne allait grand train. On eût dit qu'elle s'accélérait avec les inventions mécaniques et les moteurs nouveaux. La provision de préjugés et d'espoirs, qui suffisait naguère à nourrir vingt ans d'humanité, était brûlée en cinq ans. Les générations d'esprits galopaient, les unes derrière les autres, et souvent par dessus : le Temps sonnait la charge. De mon temps, disait Christophe, on attendait qu'un homme eût soixante ans, pour le traiter de vieillard. On va plus vite aujourd'hui... La télégraphie sans fil, les aéroplanes... Une génération est plus vite fourbue... Pauvres diables ! ils n'en ont pas pour longtemps ! Qu'ils se hâtent de nous mépriser et de se pavaner au soleil ! » (*La Nouvelle Journée*, p. 219 et p. 222.)

⁽²⁾ « Si les générations humaines se succédaient avec plus de rapidité ou de lenteur, écrit Cournot, il faudrait moins de temps ou il en faudrait davantage, toutes choses égales d'ailleurs, pour enraciner une constitution politique. »

Cournot se demande s'il y a des *coupures naturelles* fondées en raison, c'est-à-dire correspondant à des changements effectifs dans le courant des idées et dans l'allure des événements, et jusqu'à quel point la suite des faits historiques peut cadrer avec les divisions chronologiques. Il reprend donc le problème des générations du point de vue historique, c'est-à-dire du point de vue moderne. Déjà à la fin du *Traité* ⁽¹⁾ il remarque que les périodes millénaires et séculaires, accommodées à notre système de numération, cadrent approximativement avec les grandes coupures de la série chronologique. Prenant comme origine des *temps modernes*, à la suite de Heeren, l'année de la découverte de l'Amérique (1492), il constate que le siècle qui finit à l'abjuration d'Henri IV (1593) est caractérisé par la prépondérance de l'Espagne dans le système européen, que le siècle suivant (jusqu'au début de la vieillesse de Louis XIV) est marqué par la substitution de la France à l'Espagne dans la direction de la politique européenne, et qu'enfin la troisième période séculaire (1692-1792) voit prévaloir partout l'influence politique et commerciale de l'Angleterre ⁽²⁾. Mais, quel est le rapport de ces divisions séculaires avec la durée des générations? Les *Considérations* (1872) vont nous l'apprendre ⁽³⁾. Un siècle au sens romain ou une *centurie*, comme disent les Anglais, est regardé comme la durée extrême de la vie humaine, qui est contemporaine de trois générations : « Un siècle représente à peu près, suivant l'opinion des plus vieux auteurs comme d'après les

⁽¹⁾ N° 630.

⁽²⁾ La quatrième période séculaire est marquée par l'hégémonie de l'Allemagne.

⁽³⁾ V. I. I, c. 8, *De l'ère des temps modernes et de leur coupure par espaces séculaires*.

observations modernes, *trois générations viriles* mises bout à bout ⁽¹⁾. »

« On a cru remarquer, ajoute Cournot, qu'il fallait trois siècles pour que le merveilleux eût pénétré dans une tradition historique au point de la rendre apte à devenir l'étoffe d'une épopée ⁽²⁾; et de nos jours on essaye aussi d'expliquer par la loi de mortalité les traces de périodicité que l'on croit remarquer dans la succession rapide de certaines crises politiques ⁽³⁾. Sans attacher à ces remarques et à ces explications plus d'importance *qu'elles n'en ont encore*, voici les réflexions que suggère la question actuelle.

« Chaque génération transmet par l'éducation un certain fond d'idées à celle qui la suit immédiatement; et, pendant que cet acte d'éducation ou de transmission s'opère, la *génération éducatrice* est encore en présence, subit encore l'influence de tous les survivants d'une génération antérieure qui n'ont pas cessé de prendre une part notable au gouvernement de la société, au mouvement des idées et des affaires, et qui n'ont pas non plus perdu toute autorité domestique. La jeunesse qui débute dans le monde conserve aussi, plus que sa présomption ne la porte à le croire, la trace des impressions d'enfance causée par la conversation des vieillards ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ *Considérations*, t. I, p. 125.

⁽²⁾ Cette remarque s'applique, en effet, à la *Chanson de Roland*, rédigée dans la deuxième moitié du XI^e siècle, et qui a pour point de départ un fait historique de la fin du VIII^e siècle (778).

⁽³⁾ Cournot fait probablement allusion à la tentative de J. Dromel (1861) dont nous allons parler avec quelque détail.

⁽⁴⁾ Cette analyse résume l'expérience de Cournot telle qu'elle est racontée dans les *Souvenirs* (éd. Bottinelli, Hachette, 1913). Ces mémoires embrassent les événements d'un siècle (1760-1860), grâce à la tradition orale des générations (§ I, p. 1-5; § VI, p. 39; § VIII, p. 59, etc.). Cournot y cite maints exemples de l'influence de l'âge sur les opinions politiques, et, laissant de côté la chronologie, marque les changements qui accompagnent le passage d'une génération à la suivante, et de celle-ci à une autre. Il est

« Dans la société, il est vrai, tous les âges sont mêlés, toutes les transitions sont continues, les générations ne se placent pas bout à bout comme sur un tableau généalogique. Aussi n'y a-t-il que *l'observation des faits historiques* qui puisse nous apprendre au juste comment le renouvellement graduel des idées résulte du remplacement des générations les unes par les autres, et quel temps il faut pour que le changement devienne sensible, au point de distinguer nettement une époque d'une autre. Nous n'avons pas la prétention de prouver théoriquement qu'il faut un siècle pour cela : il nous suffit de montrer que, si le changement nous paraît surtout sensible d'un siècle à l'autre, cela pourrait bien tenir à quelque raison prise dans la nature des choses, plutôt qu'aux habitudes de notre chronologie usuelle ⁽¹⁾. »

Nous avons tenu à citer *in extenso* cette page remarquable que la suite de cette étude ne fera que confirmer : Cournot pose le problème comme il doit être posé, et il en suggère une solution qui sera reprise et développée par O. Lorenz. En outre, son œuvre renferme des vues partielles intéressantes pour le théoricien des générations, telles ses idées sur les cycles artistiques.

Nous venons de passer en revue une série d'ébauches sur les générations, qui nous ont mené de Platon à Cournot en passant par A. Comte. Nous allons maintenant aborder l'exposé de théories complètes : une française, une italienne et une allemande ⁽¹⁾, à la vérité de valeur inégale, mais toutes trois dignes d'attention.

à remarquer que Cournot a subi fortement l'influence de ses grands-parents : c'est par nos aïeux que nous touchons vraiment l'histoire.

⁽¹⁾ *Considérations*, t. I, p. 126. — Ce texte est cité *incidemment* par G. Richard dans sa *Sociologie générale*, Paris, Doin, § 79.

⁽¹⁾ Nous n'avons à citer aucun théoricien anglais, malgré nos recherches en ce sens. BUCKLE parle de générations, mais en passant et sans s'y arrê-

ter. Il écrit, par exemple, dans son *Histoire de la Civilisation* : « Quiconque est un peu au courant de ce qui s'est passé dans les deux derniers siècles doit savoir que chaque génération démontre le retour régulier de certains événements faciles à prédire, et que la génération précédente avait déclarés irréguliers et en dehors de toute prédiction. » Nous avons déjà mentionné S. Mill ; mais cet auteur avoue lui-même, à propos de la Philosophie de l'Histoire, que l'Angleterre est la dernière à entrer dans le mouvement général de l'esprit européen.

Pourtant, l'idée de génération n'est pas étrangère à la mentalité britannique. Je n'en veux pour preuve que le succès du drame ingénieux de MM. A. Bennett et Ed. Knoblauch intitulé *Milestones* (Pierres Milliaires) joué à Londres durant l'hiver 1911-1912. Cette pièce se divise en trois actes dont chacun embrasse une génération. Le premier acte s'ouvre le 29 décembre 1860, jour où on lance le *Warrior*, le premier bateau de la flotte anglaise entièrement construit en fer. Les jeunes gens acclament le début de la « nouvelle ère du fer », tandis que les vieux hochent la tête et accusent l'Amirauté de folie. La fille d'un vieil industriel « conservateur » admire le fils de son associé, qui a vingt-cinq ans, et qui croit que dans trente ans tous les grands bateaux seront en fer ; elle réussit à l'épouser. — Le second acte se passe en 1885, vingt-cinq ans plus tard. Les deux époux ont vieilli, et le mari, qui a cinquante ans, est devenu à son tour l'ennemi des idées nouvelles. Mais sa fille s'enthousiasme pour les bateaux en acier et s'éprend d'un employé de son père qui a foi en l'avenir de l'acier : elle ne peut vaincre la résistance de son père. — Le troisième acte nous transporte dans l'année 1912, vingt-sept ans après : les deux époux du premier acte vont célébrer leurs noces d'or, et leur petite-fille, comme sa mère et comme sa grand'mère, est amoureuse d'un pionnier de l'avenir qui a inventé une machine à moissonner et qui va partir au Canada ; malgré les siens, elle réussit à l'épouser... A chaque acte, on assiste naturellement à un changement de décor, et à un changement de mœurs représentatifs de chaque époque ; d'un acte à l'autre notamment, l'attitude des enfants à l'égard de leurs parents devient toujours plus indépendante. Il est curieux de voir les novateurs d'hier devenus conservateurs avec l'âge ; seul l'amour ne change pas au milieu de ces transformations rapides. Grâce à la disposition cyclique de la pièce, les ressemblances et les différences des générations successives sont habilement mises en lumière. — On remarquera que *Milestones* étudient une lignée féminine : or, les générations féminines sont notablement plus courtes que les masculines. L'historien doit envisager les lignes masculines qui, seules, jalonnent convenablement la marche des idées et des événements.



CHAPITRE III

JUSTIN DROMEL

(1862)

SES PRÉDÉCESSEURS ET SES SUCCESSEURS FRANÇAIS

Si nous arrivons à connaître exactement ce qu'a été une génération, nous pourrions prédire presque à coup sûr ce que sera la génération suivante.

(DROMEL.)

JUSTIN DROMEL, publiciste et avocat, né à Marseille en 1826, publia en 1862 un in-8° intitulé : « La loi des révolutions, les générations, les nationalités, les dynasties, les religions » (Didier et C^{ie}) ⁽¹⁾. Dans son avant-propos, daté de Paris, le 18 septembre 1861, Dromel dit que cet ouvrage a été conçu depuis longtemps, et il renvoie aux articles qu'il a fait paraître dans le *Courrier de Paris* en décembre 1857. Le catalogue général de la librairie française de Lorenz (1840-1865) fait de Dromel un disciple d'A. Comte. Pourtant, le fondateur du positivisme n'est cité nulle part dans ce livre tout imprégné de positivisme : on y retrouve la même foi au Progrès, la même importance accordée au phénomène social de la Mort ; mais les fortes pages d'A. Comte sur les générations n'y sont même pas mentionnées.

(1) J'ignore si le livre eut alors quelque succès ; mais il ne fut pas réédité et aujourd'hui il est tombé dans le plus profond oubli, oubli qui est d'ailleurs mérité à certains égards.

Dromel manifeste une belle assurance : il est persuadé qu'il apporte la vérité définitive : « Ce livre, écrit-il dans l'Avant-Propos, prétend donner la révélation de l'avenir par la science. Je le dédie à la jeunesse contemporaine, aux hommes de mon âge et de ma génération politique, aux hommes de demain. » La méthode déductive s'y étale avec complaisance : d'abord les principes qui ont la netteté de théorèmes et qui sont démontrés avec une rigueur mathématique, puis les faits qui viennent à l'appui de ces principes. Par ses vues sur la politique impériale et ses considérations financières, ce livre porte la marque de son temps ; par son ton déclamatoire et journalistique, il garde l'empreinte du pays d'origine et de la profession de son auteur : les difficultés de la théorie deviennent des arguments en sa faveur ; les exceptions à la règle, des confirmations ! Ainsi, la succession régulière des naissances, qui s'oppose à la coupure brusque des générations, adoucit les heurts du tableau et permet les transitions. Malgré ses défauts, cet ouvrage contient des idées intéressantes, des aperçus ingénieux, des anecdotes significatives. Et la richesse du sujet est telle qu'elle inspire à Dromel des accents d'une éloquence qui touche à la profondeur. On y trouve déjà le mot de *solidarité* appelé dans la suite à une si grande fortune ⁽¹⁾.

Tout le volume ne concerne pas notre sujet, et nous n'avons pas à en donner un résumé complet. En groupant un peu différemment les éléments de son contenu, nous en fournirons, croyons-nous, un aperçu plus vivant et plus suggestif.

Dromel définit la science politique « la connaissance des forces sociales et des lois de leur juste fonctionne-

(¹) Dromel substitue à la devise révolutionnaire : liberté, égalité, fraternité, la formule : liberté, égalité, *solidarité*.

ment ». Celle-ci comprend deux branches : l'économie politique qui s'occupe des intérêts matériels, et la politique proprement dite qui s'occupe des intérêts moraux. L'auteur n'a pas la prétention de fonder ces deux sciences, mais simplement de rechercher « quelques lois mécaniques du mouvement social ». Sa thèse générale est la suivante : un individu ou une institution doivent périr dès qu'ils auront donné tout ce qu'ils pouvaient donner, comme ces insectes ailés qui rentrent dans le néant aussitôt après avoir engendré la vie. Il précise cette thèse en envisageant la durée : 1° des évolutions individuelles régies par la *loi des générations* ; 2° des évolutions nationales régies par la *loi des nationalités*, subdivisée elle-même en phases dynastiques ; 3° des évolutions humanitaires régies par la *loi des religions*.

Nous n'avons à envisager que la *Loi des générations*, qui est exposée dans le livre II, le plus long de l'ouvrage ⁽¹⁾. Celui-ci porte en épigraphe la phrase de Tacite : « Quindecim annos, grande mortalis ævi spatium », et comprend un chapitre théorique suivi d'un chapitre historique.

Le chapitre théorique, dont l'ordre est assez confus, énonce des remarques dispersées sur la psychologie concrète des âges, et tire de cette psychologie des conséquences politiques.

Quelle est la durée de la vie politique ou sociale individuelle ? — Quarante ans, répond Dromel, c'est-à-dire de 25 à 65 ans. A 21 ans, le jeune homme naît à la vie politique ; alors commence l'*enfance politique* qui dure jusqu'à 25 ans, époque de la grande *majorité* ; à partir de cet âge, l'homme entre en pleine possession de lui-même. « De 25 à 40 ans, l'homme se fortifie, il progresse, il se confirme dans sa voie. A 40 ans, il aura atteint l'*apogée*

(1) Pp. 115 à 345.

de sa force et de son intelligence ; désormais il n'aura plus qu'à décliner, à descendre. » De 50 à 70 ans, se développe en l'homme une nouvelle force, l'*expérience*, mais elle lui est inutile. L'âge de 70 ans est la limite extrême de la vie moyenne politique : c'est l'âge des infirmités et de la retraite des fonctionnaires. Mais on peut assimiler les cinq dernières années de l'existence politique aux cinq premières : « Si, de 20 à 25 ans, l'homme subissait l'influence paternelle, de 65 à 70, il subira l'influence filiale : au début, le fils a commencé par vivre des idées de son père ; vers la fin, le père vivra des idées et de l'ambition de ses enfants ⁽¹⁾. » La vie politique active commence donc à 25 ans et se termine à 65 : elle dure par conséquent quarante ans.

Voilà la règle ordinaire ; mais il faut excepter les cas de précocité, de longévité, de jeunesse persistante, qui n'altèrent pas sensiblement la moyenne : « Certains hommes seront jeunes jusqu'au dernier moment, ils monteront toujours, ils ne descendront jamais. »

Insistons un peu sur la psychologie des âges, qui fournit la clef des influences politiques. La jeunesse est l'âge de la force expansive, la vieillesse de la force restrictive ; entre les deux, se place une période d'équilibre : la maturité. « Rien ne sera égoïste comme un enfant et un vieillard, rien ne sera altruiste comme un homme jeune au sortir de l'adolescence ; l'équilibre le plus complet s'établira dans la maturité. » Pendant sa jeunesse, l'homme fait le tour des idées et du monde, il se crée des relations. Après, l'homme se range et s'absorbe en lui et chez lui : « l'individu social aura donné et reçu tout ce qu'il pouvait *donner* ou *recevoir*, il ne s'appliquera plus qu'à *conserver*. » Comme un livre bien fait, l'homme parti

(1) V. les curieux exemples donnés p. 120.

de lui-même y reviendra, après s'être élevé à la conception, à l'étude, à la pratique de l'idée humanitaire : une période altruiste ⁽¹⁾ s'insère donc entre les deux pôles individualistes de l'existence.

Aux différences d'âge correspondent des différences d'opinions politiques, des variations dans l'idéal politique : pour classer les individus selon leurs opinions, il suffit d'avoir égard à leurs âges respectifs. La première manifestation de la vie politique sera une manifestation altruiste ; puis viendra une phase d'équilibre, enfin une période d'égoïsme. Mais les trois phases réelles de l'existence politique se réduisent à deux dans la pratique : la phase médiane se répartissant, par égale proportion, entre les deux phases qui l'avoisinent.

Mettons les différents âges en présence les uns des autres, et nous comprendrons le jeu de la politique, à condition toutefois de ne pas les immobiliser. Car l'homme est *successible* : il meurt et il renaît sans trêve. La mort et la renaissance de l'individu social expliquent tous les changements sociaux : « Les vieux s'en vont », telle est l'exacte devise de toutes nos révolutions passées ou futures. Il se produit un antagonisme violent, fatal, irrévocable de génération à génération : les pères sont spoliés par les fils, les vieux dépouillés par les jeunes ; les étapes des générations sont marquées par des flaquas de sang : « Il s'agit de dérober à ses prédécesseurs toutes les richesses de la terre et tout le pouvoir humain. » Le mouvement social est donc assuré par la Mort, qui crée un antagonisme permanent entre les hommes d'aujourd'hui et les hommes de demain. Et ce mouvement se fait dans le sens du Progrès, car l'humanité tend toujours vers le

(1) Le mot indique l'influence, probablement indirecte, d'A. Comte.

mieux ⁽¹⁾ : « C'est parce que nous viendrons après nos pères que nous pourrons réussir à être meilleurs qu'eux... D'avance, il est à prévoir que notre grande préoccupation se portera naturellement sur les points par lesquels nous espérons nous diversifier, nous distinguer d'eux, nous montrer supérieurs ; mais c'est toujours en eux que nous trouverons notre point de comparaison, notre point de départ. De telle sorte que la succession de la Mort et de la Renaissance, non seulement nous aura donné la nécessité du mouvement et la nature de ce mouvement vers le mieux social, mais encore elle nous en fournira la conception et la formule, la forme et les éléments mêmes. De telle sorte encore que si nous arrivons à connaître exactement ce qu'a été une génération, nous pourrons prédire presque à coup sûr ce que sera la génération suivante. » Chaque génération d'individus puise dans les faits accomplis par la génération précédente les éléments inévitables d'un idéal politique supérieur, en sorte que les mouvements des générations correspondent à des mouvements politiques. L'immobilité intellectuelle de l'individu a pour conséquence naturelle l'immobilité de la génération tout entière : un homme reste fidèle à ses principes toute sa vie. Dans toutes les générations, il y a une unité de préoccupation et d'action évidente ; chaque époque n'a voulu entreprendre qu'une œuvre spéciale.

Au début de sa carrière politique, l'homme, simple spectateur plutôt qu'acteur influent, procédera d'abord par l'élimination et la critique ; il s'affirmera par la négation : il lui est plus facile de dire ce qu'il ne veut pas que ce qu'il veut. Il posera un idéal d'avenir en contradiction

(1) Cette thèse, que Dromel appuie sur une double preuve : mathématique et politique, est des plus contestables, malgré l'autorité de Condorcet qui était, lui aussi, une âme candide.

avec le présent ⁽¹⁾. Les événements contemporains auront une grande influence sur la jeune génération, en train de faire son éducation et son apprentissage politique : toutes les jeunes générations allient à un fonds commun de générosité et d'amour du Progrès, un fonds divers qui provient de l'observation des événements contemporains. Leur nature donne l'impulsion initiale ; ceux-ci précisent son orientation. Ainsi, chaque génération nouvelle se choisit un idéal supérieur à celui de la précédente, autre que le sien, inspirée par sa négation ou, en tout cas, par le désir de le perfectionner.

La génération qui vit sa vie politique active pendant que la jeune se prépare, doit forcément lui faire place. Et finalement, la jeune génération parvenue à la maturité, imposera sa loi aux survivants de la vieille génération, pétrifiée dans l'idéal, maintenant réactionnaire, de sa jeunesse. « L'homme vaut surtout par les idées qu'il représente ; or, le vieillard de 70 ans possède, encore presque intact, le même idéal qu'il conçut à l'âge de 25 ans environ, et cet idéal se trouve aujourd'hui primé par deux ou trois générations d'idées plus récentes, plus approfondies et mieux appropriées à nos besoins actuels et à nos désirs futurs. »

Mais il ne faut pas considérer chaque génération comme un bloc intangible. La succession d'une génération à l'autre s'opère graduellement, sans secousse. La mort est une force constante et uniforme, qui jamais ne s'arrête et jamais ne se précipite, qui ménage des transi-

(1) C'est ce qui explique ce mot d'un jeune républicain sous le second Empire : « Renversons d'abord l'Empire ; *après, tout s'arrangera.* » Les jeunes se coalisent pour détruire, ensuite naissent les compétitions. C'est ce qui explique également le mot de Guizot (?), en 1830 : il ne comprenait pas qu'un homme âgé de moins de vingt-cinq ans ne fût pas républicain, ni qu'un homme ayant dépassé cet âge le fût encore.

tions insensibles. Peu à peu, les nouvelles recrues viennent combler les vides causés par la mort. Il en résulte une accélération du progrès : « au lieu de 40 ans qu'il aurait fallu à une génération pour se trouver remplacée au grand complet si la mort avait frappé des coups d'ensemble, ce ne sera plus que la moitié, peut-être moins de la moitié de ce laps de temps que demandera la rénovation d'un groupe social *par la force des majorités*. » Si la mort frappait avec une égale régularité à tout âge, la durée exacte de la vie politique d'une génération serait de vingt ans. En fait, l'opinion, le pouvoir, la majorité, doivent changer de mains environ tous les quinze ou seize ans.

« Pour que l'heure de la déchéance d'une génération soit arrivée, il n'est pas nécessaire que cette génération ait perdu jusqu'à son dernier homme, mais il suffit qu'elle soit *tombée en minorité* ; et, inversement, pour qu'une génération puisse aspirer légitimement à prendre les rênes du gouvernement, il suffit qu'elle soit la *majorité des vivants* ⁽¹⁾. »

La prolongation de la vie humaine influe aussi sur le système des générations : « Plus l'homme est malheureux, plus il meurt tôt, accélérant ainsi la loi des générations. » Or, la généralité de la population française actuelle se trouve dans des conditions de bien-être presque aussi favorables que les privilégiés à la fin du xviii^e siècle : d'où une tendance à l'allongement des générations ⁽²⁾.

Dromel illustre ces vues par un tableau de la population française en 1856. Le nombre total des individus en

(1) Cette combinaison de la loi des générations avec la règle des majorités est une des idées les plus ingénieuses de Dromel. Elle s'applique surtout aux régimes parlementaires.

(2) Vue contestable : les inégalités moyennes de la durée de la vie sont contenues autour de la normale, et n'abrègent ni augmentent, selon nous, la durée des générations. La persistance de quelques unités, même actives, ne suffit pas à maintenir une majorité.

âge d'exercer des droits politiques est de 10.981.448. Ils se répartissent de la façon suivante :

1^{re} période jusqu'à 21 ans : 6.818.771 individus mâles (enfants mineurs) qui n'entrent pas en ligne de compte.

2^e période de 22 à 25 ans : 1.081.112. C'est l'époque de l'apprentissage politique, c'est-à-dire de l'ignorance et de l'illusion. En général, l'homme s'associe aux idées et aux hommes des périodes précédentes. Il n'a aucune influence propre, mais seulement une valeur d'appoint.

3^e et 4^e périodes de 25 à 65 ans : 8.843.750. C'est la grande période de la vie politique active. Elle comprend une phase *ascendante*, suivie d'une phase *descendante*. La majorité comprenant la moitié plus un du nombre total des hommes, il faut la diviser en deux parts égales : le point de partage est 41 ans. La génération ascendante qui comprend 4.389.477 individus aura donc une durée de seize ans environ ; la génération descendante formée de 4.454.273 individus aura une durée de vingt-quatre ans environ. La jeunesse devient prépondérante, même à chiffre égal, dans une période de seize ans. C'est le maximum actuel, plutôt à raccourcir qu'à prolonger (1).

Enfin la 5^e période, depuis 65 ans, comprend 1.056.586 individus. C'est la période de la caducité et de la mort politique. Cinq ans de cette période appartiennent à la période précédente (qui égale ainsi $24 + 5 = 29$ ans). Après 70 ans, c'est le désintéressement complet.

De ces considérations, il résulte que *la politique est soumise à des révolutions périodiques tous les quinze ou vingt ans*. Mais la connaissance des lois qui les régissent tend à rendre impossibles les commotions brusques et à ménager les transitions (2).

(1) D'où la nécessité d'expliquer les *retards*, comme celui de la révolution de février, en retard de deux ou trois ans sur la loi (v. p. 171, sq.).

(2) Cette vue n'est pas éloignée de celle de Cournot, qui prédit l'inno-

L'histoire, après la théorie, prouve la justesse de la loi des générations. Dromel passe en revue les soixantedix années qui viennent de s'écouler. Le *métrage politique* est marqué par les jalons suivants : 1789, 1800, 1815, 1830, 1848.

La première période (de 1789 à 1800) est la plus courte : elle n'est que de onze ans. Mais le point de départ peut se placer avant 1789 (en 1787) ; puis, on se demande comment une seule génération a pu fournir une pareille énergie et de pareilles hécatombes : pendant toute cette tourmente, les hommes devaient compter double.

La deuxième période (1800-1815) est rigoureusement exacte. L'époque impériale est fille de l'époque révolutionnaire. C'est la sanction pénale de la loi des générations.

La troisième période va de 1815 à 1830, la quatrième, de 1830 à 1848 et dure donc dix-huit ans. C'est la continuation de la période précédente.

L'auteur se livre à un examen de plus en plus détaillé de ces générations politiques, afin de préparer sa *conclusion*, qui est l'application de la loi des générations au présent et à l'avenir. Mais ses prédictions sont bien vagues et ses vues sur le présent bien troubles. La génération dont Dromel fait partie ⁽¹⁾ est un résumé des quatre générations précédentes ⁽¹⁾ et marque une évolution vers le libéralisme. L'auteur croit à la persistance de l'empire, parce que les dynasties durent plus longtemps que les générations.

Ensuite Dromel passe en revue l'histoire des pays

cuité croissante des révolutions, moins par suite du progrès des connaissances que par l'effet des institutions économiques.

(¹) Né en 1826, Dromel avait vingt-cinq ans en 1851 : il appartient donc à la génération politique qui va de 1848 à 1863.

étrangers : elle n'offre pas la régularité et la précision des évolutions françaises. Pourquoi cette anomalie ? Parce que les étrangers n'ont pas à un égal degré la faculté rationnelle et méthodique, ni le même développement juridique et pratique que les Français. La limite de seize ans, « vraie en théorie, se modifiera dans la pratique, d'après le degré d'avancement et de rationalisme de chaque nation ». Ainsi, les évolutions espagnoles sont incomplètes et comme avortées en naissant. Cependant, on rencontre quelques confirmations de la loi : abattue avec nous en 1815, la Pologne se réveille avec nous en 1830 ; vaincue de nouveau, elle recommence à s'agiter en 1846, et, en 1861, a lieu la bataille de Grochow. La question d'Orient présente une périodicité remarquable ; trois dates se détachent sur le fond des événements : 1825, 1840 et 1855. Quant à l'Angleterre, pays de l'anti-méthode et de la tradition, elle échappe à la loi, en l'observant pacifiquement.

Dromel résume ainsi les thèses essentielles de sa théorie :

1° La prédominance d'une génération durera seize ans environ ; à l'expiration de ce délai, une nouvelle génération montera sur la scène politique et prendra le commandement ;

2° Pendant qu'une génération sera en service, la suivante fera son éducation politique et préparera son avènement par la critique des actes de son aînée ;

3° L'idéal social formulé par la jeune génération sera supérieur ⁽¹⁾ et, dans une certaine mesure, contradictoire à celui de la génération précédente ;

4° Enfin (et comme vérité transitoire, s'appliquant

(1) Remarquons que Dromel mêle ici un jugement de valeur à une constatation de fait.

plus au passé qu'à l'avenir), l'œuvre de chaque génération sera spéciale, unique, uniforme et exclusive.

A ces lois théoriques, Dromel ajoute cette observation empirique que les *périodes politiques semblent marcher deux par deux* : ainsi la Révolution et l'Empire, la première et la seconde Restauration, ce qui porterait à *trente ans* la durée d'une œuvre politique.

Il semble que la théorie de Dromel a été imaginée après coup pour justifier les divisions si frappantes de notre histoire politique au XIX^e siècle ⁽¹⁾. Peut-être même a-t-il connu les idées de Soulavie qui avait déjà remarqué dans l'évolution du XVIII^e siècle français la même période de quinze ans. Les raisonnements et les calculs, en apparence rigoureux, qui fondent sa théorie semblent adaptés à des faits qui sont peut-être une exception dans notre développement historique. Les efforts mêmes que l'auteur tente pour universaliser la loi, offrent un divertissant exemple de corrections à une hypothèse aventureuse.

Paul Mougelle, dans les *Problèmes de l'histoire* ⁽²⁾, a adressé quelques critiques à ce système. Il remarque le choix arbitraire des âges qui limitent la carrière politique : pourquoi 25 et 65 ans, plutôt que 20 et 60 ? Il aurait pu ajouter à ceci un argument plus sérieux : ce qu'il faut considérer dans un pays, même de suffrage universel, ce n'est pas l'ensemble des citoyens qui votent, mais le groupe des représentants de la nation qui influent directement sur ses destinées politiques. Il serait curieux de dresser une statistique des âges de nos dépu-

⁽¹⁾ Cependant, elle est confirmée par l'histoire parlementaire de la Belgique et de l'Angleterre au XIX^e siècle (cf. MILLARD, *Le Destin de l'Allemagne*, p. 69-71).

⁽²⁾ P. 221 à 223.

tés et sénateurs dans leur rapport avec leurs opinions politiques. Mougeolle objecte encore à Dromel qu'il omet nombre de révolutions importantes : « on laisse de côté la Convention, on néglige le Directoire, ces étapes si marquées de la Révolution ; on confond le Consulat avec le premier Empire ; on oublie les Cent Jours et le 2 décembre. » Il ne serait pas impossible de répondre à cet argument au nom des principes de Dromel. Enfin, l'objection principale de Mougeolle prouve qu'il n'a pas lu attentivement Dromel. « Il est faux de dire, écrit-il, que les générations se substituent l'une à l'autre tous les 16 ans ; la vérité est qu'elles se succèdent d'une manière continue, sans interruption, et que, chaque année, il naît et meurt à peu près le même nombre d'individus. »

Cependant, nous n'aurions pas insisté aussi longuement sur les idées de Dromel si elles ne nous avaient pas paru utilisables ⁽¹⁾. Plus d'une remarque de psychologie politique est à retenir. Et, quand même on rejetterait des divisions de la durée aussi absolues, on ne peut faire abstraction de l'opposition des jeunes et des vieux, de l'influence des pères sur leurs enfants et, ensuite, des enfants sur les pères. Dromel a démêlé au moins quelques fils de l'enchevêtrement des conditions d'où résulte le mouvement politique. D'autres théoriciens ont de bonnes raisons pour fixer à trente ans la durée d'une génération sociale : les générations politiques seraient-elles plus courtes que les autres ? Mais, dans ce domaine, la prédominance des majorités s'impose, d'où la coupure de la génération normale en deux tronçons, d'ailleurs moins opposés entre eux que deux générations complètes.

(1) Notamment son tableau sur la répartition des citoyens *par âges* doit être repris par un « démographe », en tenant compte des résultats auxquels aboutissent nos propres analyses.

Dromel n'est pas le premier qui ait parlé des évolutions de quinze ans. La découverte en est vieille, et elle est passée à l'état de banalité. C'est dans l'histoire de France, au XVIII^e siècle, qu'elle trouve son application la plus naturelle et la plus facile.

Soulavie ⁽¹⁾ a développé cette vue pour la première fois, avec preuves à l'appui. (*Pièces inédites sur les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*, Paris, 1809.) Il fait observer que le XVIII^e siècle offre six générations d'hommes « dont le caractère et les principes ont attiré les regards de tous les peuples éclairés ». Chacune d'elles a duré à peu près quinze ans, après quoi elle paraît s'user et laisser les affaires à la suivante.

La première période coïncide avec la vieillesse de Louis XIV (1700-1715); ses mœurs, ses principes, ses plans la distinguent essentiellement de la suivante.

La seconde période (1715-1726) embrasse la régence de Philippe d'Orléans et le ministère du duc de Bourbon, qui n'est guère qu'une longue continuation de la longue minorité du roi. On y voit apparaître une nouvelle espèce de Français.

Dans la troisième période (1726-1742), le cardinal de Fleury appelle au maniement des affaires une nouvelle série d'hommes d'État. Il veut appliquer les principes de Louis XIV et, en tous cas, fait succéder aux folies de la régence un nouveau système d'administration.

La quatrième période (1742-1756) voit régner la Pompadour dont l'autorité est partagée à la fin par le comte de Steinbach.

(1) Il faut lire dans la *Grande Encyclopédie* le récit de la vie mouvementée de Soulavie. Ce ne fut pas seulement un historien, mais aussi un naturaliste et un grand imaginaire. Il posa deux principes : la différence des fossiles suivant les couches, et l'uniformité des fossiles dans une même couche. Les générations ne sont-elles pas comme les couches successives de l'histoire ?

La signature du traité de 1758 et la nomination du duc de Choiseul inaugurent une nouvelle quinzaine (1756-1774) pleine d'ignominies et de désastres.

Les quinze ans du règne de Louis XVI (1774-1789) nous font assister à la dissolution de la monarchie féodale.

Enfin, la brièveté relative de la période subséquente (1789-1800) s'explique par la rapidité des événements et la violence des pouvoirs. Pour Soulavie, le règne « réparateur » de Napoléon clôt définitivement la série des révolutions.

Pourtant, Dromel devait compléter la liste des révolutions politiques, qui se poursuit avec une étonnante régularité au cours du XIX^e siècle et, lui-même, parvenu au règne de Napoléon III, se laissait bercer par l'espoir d'une plus grande stabilité.

Dromel ne cite pas Soulavie; et, en revanche, il n'est pas cité par *Louis Benloew* qui, dans les *Lois de l'histoire* (Paris, 1881) ⁽¹⁾, résume les vues de Soulavie, et reprend à son compte certaines conceptions analogues à celles de Dromel, ce qui nous permettra d'abrégier notre exposé historique.

Benloew fixe à 75 ans la durée d'un homme bien constitué, bien portant, et vivant dans des conditions normales. Cette durée peut se diviser en cinq périodes de 15 ans chacune. Pendant les quinze premières années, les facultés croissent, tout en restant confondues dans le corps (!). Puis, à partir de la puberté, commence la merveilleuse action de l'*imagination* (de 15 à 30 ans). De 30 à 45 ans, c'est la *volonté* qui tient le timon de la vie. A partir de 45 ans, la *raison* acquiert toute sa force et devient apte, chez quelques individus, à découvrir des

(1) V. surtout l. V, c. 7 : *Les Évolutions de quinze ans.*

vérités nouvelles. Au seuil de la vieillesse (60 ans), l'homme ne voit pas nécessairement baisser sa raison : c'est alors seulement qu'elle atteint sa plénitude chez beaucoup de grands esprits ⁽¹⁾ (publication d'ouvrages importants après 60 ans : Platon et Kant; Humboldt, Biot et Chevreul; le génie des grands poètes ne connaît point de vieillesse : témoins, Sophocle, Anacréon, Gœthe et V. Hugo). Mais, généralement, pendant les deux dernières périodes (de 45 à 60 et de 60 à 75), l'assimilation s'affaiblit, et la désagrégation poursuit lentement son œuvre.

Benloew compare les phases que parcourt l'humanité à celles de la vie individuelle. Aussi a-t-il tenté une évaluation des périodes durant lesquelles le genre humain a poussé au plus haut degré de développement ses trois facultés maîtresses : imagination, volonté et raison. Cette évaluation, dit-il après Platon, est plus facile et plus nette que celle des phases de la vie humaine. Parti de cette remarque que plusieurs événements décisifs de l'histoire se trouvent placés dans le temps à une égale distance les uns des autres, il découvre que l'histoire renferme des cycles de 1500 ans (après la période préparatoire d'organisation de la force : idéal du beau, idéal du bien, idéal du vrai) ⁽²⁾, subdivisés en périodes de 300 ans, coupées, à peu près par le milieu, en deux étapes dont chacune comprend 150 ans. Ces dernières périodes offrent comme des rainures nettes, tranchées, et laissent voir des évolutions de 15 ans qui représentent toute l'activité vivace, virile d'une génération, ou la cinquième partie de la vie individuelle. On a souvent remarqué, en effet,

⁽¹⁾ L'idée est chère à Cournot : l'a-t-il empruntée à Benloew, ou inversement ? Nous avons eu entre les mains un exemplaire du *Traité* de Cournot dédié par l'auteur à son collègue L. Benloew.

⁽²⁾ C'est la triade cousinienne.

qu'en France, depuis la Révolution, la forme du gouvernement change tous les 15 ou 16 ans, en sorte que chez nous la durée d'une génération politique ne serait plus que la moitié de celle que, du temps d'Homère et de Nestor de Pylos, on attribuait à une génération humaine.

Avant le règne de Louis XIV, la périodicité des évolutions de 15 ans n'a rien de révolutionnaire. On peut la poursuivre, en France, jusqu'à François I^{er} et peut-être au delà. Car, dans notre pays, la marche des événements se dessine d'une manière plus ferme qu'ailleurs, grâce à la netteté d'esprit du peuple. De 1515 à 1700, Benloew compte en France douze évolutions ⁽¹⁾, ce qui donne pour chacune d'elles $185 : 12 = 15 \text{ ans } \frac{5}{12}$. En Angleterre, on constate, de 1625 à 1760, neuf évolutions d'une durée de 15 ans ($135 : 9 = 15$). Il arrive que deux générations qui se suivent semblent animées de la même pensée (sous le long pouvoir de Frédéric II de Prusse, du grand électeur de Brandebourg, de Walpole) ; mais il est rare que cette pensée ne prenne pas des formes différentes et ne change pas de but et de visées. Dans les guerres de trente ans et plus, on rencontre des points d'arrêt qui confirment la loi entrevue par Soulavie (ex. la guerre de trente ans est partagée en deux moitiés presque égales par la mort de Gustave-Adolphe (1632) ; la première guerre punique, la guerre du Péloponèse, etc.).

La loi des évolutions de 15 ans se vérifie donc dans la plupart des pays qui sont entraînés dans le grand courant de la civilisation, surtout en France, pays de la raison et de la clarté. Dans l'antiquité, la loi paraît sujette à plus d'irrégularité, parce que l'humanité est plus jeune. L'histoire grecque, de 510 à 301, comprend 13 évolutions dont la plus courte est de 10 ans et la plus longue de 22.

(1) V. leur exposé, p. 294.

A Rome, les évolutions sont d'une longueur démesurée pendant qu'elle jette les fondements de sa puissance : mais, quand le déclin commence à devenir sensible, elles se précipitent de catastrophe en catastrophe (il en est de 7 ou 8 ans). Dans les périodes ascendantes, les évolutions sont plus longues ; dans les périodes descendantes, elles sont plus courtes. La moyenne de leur durée, sur une période suffisamment étendue, est toujours de 15 ans.

Tous les partisans d'une théorie des générations ne perdent pas leur temps à ces jongleries de chiffres. Je citerai, pour clore la liste des auteurs français, un moine, le P. Albert Nogue, ancien officier de marine. A soixante ans, il dut professer aux étudiants capucins un cours d'histoire moderne et contemporaine. Mais laissons-lui la parole : « J'avais fait venir quelques ouvrages, celui de Seignobos, entre autres, sur le xix^e siècle. J'ai été frappé de voir l'auteur avouer qu'il ne s'expliquait pas certains mouvements d'opinion politique gros d'événements inattendus. Exemple : la France s'ennuie, déclare Lamartine à la veille de 48. Pourquoi ne s'ennuyait-elle pas dix ans plus tôt ? — Le mouvement qui entraîne la France, sous le cardinal Fleury, à faire la guerre de la succession d'Autriche. La Pologne, inerte pendant la guerre de Crimée et se révoltant en 1863. L'Espagne, immobile pendant le xviii^e siècle, livrée à la révolution dans le Sud et à la guerre carliste dans le Nord. Le 16 mai, etc., etc.

« Persuadé qu'il n'y a pas d'effet sans cause, je me suis dit que si ces faits tenaient à la nature humaine, la *période d'incubation* devait être toujours la même. Restait donc à chercher une cause analogue, placée en arrière à égale distance de ces mouvements. J'ai porté, en remontant, des nombres d'années 10, 15, 50, etc., et cela ne me donnait rien. Ma stupéfaction a été grande, lorsqu'en essayant la période de 25 à 35 ans, je suis tou-

jours tombé sur un *grand malheur public*. L'explication que je donne de cette coïncidence me plaît, parce qu'elle me montre la miséricorde de Dieu se manifestant jusque dans ses châtiments, et qu'elle me semble correspondre à la nature de l'homme. Mais il se peut qu'on en trouve d'autres.

« En résumé, *une trentaine d'années après un malheur public*, les enfants de 10 à 15 ans, qui en ont été particulièrement impressionnés, atteignent 40 à 45 ans ; ils font l'opinion publique, et constituent une génération trempée d'une façon exceptionnelle qui les pousse à l'action, au lieu d'être veules. Que les circonstances s'y prêtent, que les hommes d'État se rendent compte de cette tension particulière, et de grands événements se produisent qui rendent à la nation la grandeur perdue.

« On a appelé cela dans mon entourage, avec beaucoup d'emphase, la loi de 30 ans. Cela, avec le proverbe du Don : « C'est par la tête que pourrit le poisson », et avec la remarque : « Il fait plus chaud à deux heures qu'à midi », et, enfin, avec la constatation : « Le passé pèse sur le présent et le trompe » me semblent expliquer bien des choses et permettre d'en prévoir d'autres » (1).

Selon le P. Albert, l'économiste Claudio Jannet (2) avait déjà formulé en passant la loi de 30 ans, mais il n'avait pas indiqué la cause de l'ébranlement des générations. Quelle est la source d'une génération vigoureuse ? Un malheur public : peste, famine, défaite, etc. Ce malheur ne frappe pas les adolescents occupés de leurs amours, ni les hommes qui ont leur situation et qui vont se marier, pas davantage les pères de famille qui sont

(1) Lettre du 16 mai 1907 que le P. Albert me fit l'honneur de m'écrire.

(2) V. *Les Etats-Unis contemporains* (précédés d'une lettre de Le Play), Paris, Plon, 1876.

traditionalistes, et encore moins les vieillards désespérément attachés au passé ! Ceux qui en subissent le plus profondément le contre-coup sont les enfants qui s'ouvrent à la vie et qui aspirent au bonheur. Ils sont joyeux et optimistes, ils ont confiance dans les hommes et dans les institutions, ils sourient à l'avenir. Survient un événement considérable : le contraste est violent entre leurs aspirations et la réalité ; le choc laisse en eux des traces indélébiles, qu'ils gardent même à leur insu et qui attendent une occasion propice pour se réveiller et s'exprimer par des actes. Lorsqu'ils seront parvenus à l'âge de l'action — intermédiaire entre la jeunesse et la vieillesse — ils sentiront s'aviver les regrets de leur enfance, et traduiront leurs souvenirs par une impulsion énergique. A une génération molle (il en est beaucoup, car l'humanité suit la ligne du moindre effort) aura succédé une génération virile. Un homme s'explique par les événements dont il a été témoin dans son enfance ⁽¹⁾. Et c'est pourquoi les prêtres ont coutume de dire qu'un enfant est sauvé lorsqu'il a fait une bonne première communion : telle est la puissance des premières impressions !

Ainsi, la génération qui a vu la fin du règne de Louis XIV et les scandales de la régence est veule et sans énergie. Trente ans plus tard, elle se désintéresse de la guerre et du sort de nos colonies. Viennent les désastres et le traité de Paris : l'énergie nationale se retrempe. Et, trente ans après 1763, nous assistons à l'explosion brutale de 1793. De même, pendant la guerre de Cent ans, Duguesclin vient après Crécy et Jeanne d'Arc après Azincourt. On peut donc prédire certains événements trente ans à l'avance. En 1907, le P. Albert prédit le réveil prochain de l'Irlande, la résurrection probable de

(1) C'est de cette façon que le P. Albert explique la carrière de Léon XIII.

l'Espagne, causée par la perte de ses colonies, l'influence de la guerre des Boërs sur l'Angleterre, etc. Et il se plaît à voir dans cette loi une expression de la Providence, puisque Dieu fait sortir le remède du mal lui-même.

L'auteur complète sa loi par quelques considérations psychologiques. L'humanité, dit-il, admire toujours en retard : l'apogée précède l'enthousiasme, car l'opinion est lente à s'émouvoir et se propage ensuite comme un incendie. On admire l'homme quand il est déjà sur son déclin (Napoléon à Erfurt — Louis XIV recueille le bénéfice de la gloire de Richelieu et de Louis XIII). On dénigre un peuple quand il remonte, et on l'exalte quand il baisse, parce que le passé pèse sur le présent et nous empêche d'apercevoir la réalité. De plus, l'humanité est toujours trompée par ceux qu'elle consulte. En effet, il existe deux catégories d'esprits : les presbytes et les myopes. Les presbytes (Joseph de Maistre) se trompent sur leur temps et devinent l'avenir, mais on ne les discerne pas des imbéciles : la postérité les remettra à leur place. Les myopes ou réalistes (Napoléon I^{er}) sont enfermés dans le présent et profitent des forces accumulées par le passé. Ceux-là seuls inspirent confiance et sont consultés ; or ils ne voient pas loin, et les bévues qu'ils commettent en prophétisant sont fréquentes. Enfin, dernière considération, le mauvais exemple part toujours de haut et ne peut aller plus bas que le peuple, où il descend de chute en chute. Les grands siècles sont les époques où il y a coïncidence d'aspirations entre les trois classes (noblesse, bourgeoisie et peuple).

Cette conception des générations est très séduisante, à la fois par sa méthode et par ses résultats, pourvu qu'on la sépare des éléments finalistes et des jugements de valeur qui y sont amalgamés. Où le P. Nogue dit grand

malheur public, on peut dire : événement considérable, qui frappe la masse de la nation. L'histoire ainsi conçue s'explique par les masses : non pas par la statistique, mais par les sentiments collectifs qui animent la foule. Les événements ont leur répercussion sur l'homme et créent des états d'esprits généraux : cette observation éclaire, par exemple, le phénomène des guerres sacrées et celui des guerres populaires. Qu'un Michelet s'empare de cette idée, et l'histoire en recevra un surcroît de vie, et de vie intense. Et surtout, cette théorie n'opère pas un découpage brutal et en quelque sorte automatique de la durée. Elle ne nous contraint pas à adopter des divisions arbitraires et à faire entrer de force les événements dans des cadres *à priori*, ou à donner sans cesse des coups de pince à la loi. Elle essaie d'expliquer les grands faits populaires par leur genèse psychologique, et par suite elle part des faits, sans s'inquiéter de promener partout le mètre de trente ans ⁽¹⁾. Le chiffre même de 30 ans, qui indique la durée d'une incubation, est plus conforme que celui de 15 aux observations courantes. Il est vrai que Soulavie, Dromel et Benloew réunissent leurs périodes deux à deux, et que l'intelligence est amie des subdivisions.

⁽¹⁾ Je ne garantis pas d'ailleurs mon interprétation, n'ayant pu causer qu'une fois avec le P. Nogue. — Un exemple, allégué par lui, paraît la contredire : il me fit remarquer qu'Henri IV monta sur le trône en 1589 et que la Révolution française éclata en 1789. Dans l'intervalle se produisent : le règne de Henri IV, celui de Louis XIII, la Régence, les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI. En tout, cinq règnes et six générations, parce que la longueur du règne de Louis XIV est anormale (= 2 générations).



CHAPITRE IV

GIUSEPPE FERRARI

(1874)

Per noi la generazione sarà il primo elemento di ogni ritorno, simile al sorgere del sole rimane sempre la stessa, ripete di continuo il medesimo dramma, in tutte le epoche, con tutte le civiltà.

(FERRARI.)

Nous arrivons maintenant aux théoriciens étrangers. On en compte deux principaux : l'Italien G. Ferrari (1874), et l'Autrichien O. Lorenz (1886) auquel il faut joindre Rümelin. Ils s'ignorèrent mutuellement, et tous deux ignoraient J. Dromel (1862). C'est une chose singulière que cette accumulation de théories considérables sur les générations dans l'espace d'une vingtaine d'années. L'indépendance de ces théories est une présomption en faveur de leur mérite, et leur coïncidence un indice de la maturité du problème. Il semble, d'ailleurs, que toutes trois aient surgi dans le sillage du positivisme, qui fut une onde de pensée vraiment européenne. Les attaches de Dromel et de Ferrari avec la doctrine d'A. Comte sont visibles, mais leurs théories sont plus aventureuses et moins *positives* que celle de Lorenz : celle-ci dérive de la spéculation exclusivement allemande sur l'histoire et des travaux historiques de l'auteur. Quand elle parut, le positivisme s'infiltrait en

Allemagne depuis quelques années, en réaction contre le romantisme des successeurs de Kant, et il n'est pas invraisemblable que le comtisme ait imprégné l'ambiance intellectuelle de Lorenz.

Quant à Ferrari, il respira de bonne heure le positivisme en France, avec d'autant plus d'aisance que cette philosophie prolongeait sa formation antérieure. Issu du développement des sciences expérimentales, le positivisme aurait dû, semble-t-il, trouver dans le pays de Galilée son premier et son plus vigoureux épanouissement. En effet, il existait à l'état diffus en Italie, dès la fin du XVIII^e siècle; et, au commencement du XIX^e, V. de Grazia formulait quelques-unes des thèses cardinales d'A. Comte. Mais les esprits avaient alors d'autres préoccupations ⁽¹⁾, et les principes ne rencontrèrent pas l'homme qui aurait pu les systématiser et leur donner un puissant relief.

Giuseppe Ferrari (1812-1876) ⁽²⁾ subit à la fois l'influence de Vico et de Romagnosi d'une part, celle de Saint-Simon et de P. Leroux d'autre part. Il fut l'élève de Romagnosi, connu surtout comme sociologue, et qui publia en 1834 à Florence un livre intitulé : *Des lois de la civilisation* : « Personne, écrit A. Espinas, pas même Auguste Comte, n'a parlé en termes plus exacts et plus

(¹) M. A. ESPINAS dans sa *Philosophie expérimentale en Italie* c. I^{re}, a bien analysé les causes qui retardèrent l'essor du positivisme au delà des Alpes et arrêtaient pendant plus de vingt ans le progrès de la philosophie expérimentale. Cet exemple montre combien la vie politique d'une nation influe sur sa production philosophique.

(²) Nous ne raconterons pas l'existence longue et agitée de Ferrari, et nous n'exposerons pas sa philosophie qui a pour centre la philosophie de l'histoire. Sur le premier point on consultera avec fruit la *Grande Encyclopédie* (l'article ne fait aucune allusion à la théorie des périodes politiques qui est la pensée maîtresse de Ferrari !); sur le second, on lira avec intérêt M. A. Espinas. Disons seulement que Ferrari avait un tempérament fougueux et des opinions politiques avancées : il était partisan d'une république italienne fédérale, et les guelfes modernes ne lui pardonnaient pas ce vieux rêve gibelin. Ce fut un grand ami de la France révolutionnaire.

frappants de la continuité de la vie sociale, et de cette admirable liaison qui unit dans l'immortalité de ce grand corps les générations successives ⁽¹⁾. » En France, où il s'établit pour échapper aux tracasseries de ses compatriotes, il fut vite séduit par les idées de l'école saint-simonienne ⁽²⁾. Par ailleurs, il observa beaucoup, vit la révolution de 1848 et assista au *risorgimento* de son pays : il fut un témoin agissant de cette génération énergique qui fonda l'unité italienne et renoua la tradition de la Renaissance. Imbu de l'idée du progrès, il ne pouvait manquer de réfléchir aux causes et aux conséquences des révolutions politiques contemporaines. Peu à peu, il élaborait sa *Teoria dei periodi politici* qui parut en 1874 chez Hoepli à Milan, en un volume de plus de six cents pages. Mais l'idée en était ancienne : selon M. Limentani, on en trouve le germe ou tout au moins le pressentiment dans sa *Philosophie de la Révolution* (1851) et même dans ses ouvrages antérieurs. La théorie est déjà ébauchée dans l'*Histoire des Révolutions d'Italie* (Paris, Michel Lévy,

⁽¹⁾ *La Philosophie expérimentale en Italie*, p. 33.

⁽²⁾ V. surtout P. LEROUX, *De la loi de continuité qui unit le XVIII^e siècle au XVII^e* (*Revue encyclopédique* de 1832). Il est difficile de préciser ce que Ferrari doit à l'école saint-simonienne. Cependant, il est probable qu'il fut frappé par la division de l'histoire universelle en *périodes critiques* et en *périodes organiques*. « Il était tout naturel, écrit H. Höffding, qu'une semblable conception apparût dans un siècle qui avait vu la critique renverser le vieil édifice de la foi et de la société, sans qu'elle fût capable de créer une organisation nouvelle et d'anéantir le besoin de cette organisation. » (*Histoire de la philosophie moderne*, t. II, p. 330.) Saint-Simon qui avait assisté à la Révolution française fut sans doute intéressé par la venue d'une génération vigoureuse qui rompait brusquement avec le passé; et il éprouva le besoin de reconstruire la société détruite par les révolutionnaires. L'expérience de la Révolution lui fournit le schéma de l'alternance des périodes de critique et d'organisation. Il est vrai qu'il donne au rythme une vaste ampleur, et qu'il fait du moyen-âge tout entier une période d'organisation succédant à une période de décomposition (cette vue, qui ruinait la philosophie de l'histoire du XVIII^e siècle, était à elle seule un trait de génie). Ferrari saura réduire ces larges périodes à de modestes proportions.

1856-1858), plus développée dans l'*Histoire de la raison d'État* (Paris, Michel Lévy, 1862) ⁽¹⁾, et dans le *Corso sugli scrittori politici italiani* (Milan, 1862), enfin généralisée dans *La Chine et l'Europe, leur histoire et leurs traditions comparées* (Paris, Didier, 1867). En vieillissant, Ferrari lui attribue toujours plus de valeur, comme en témoignent les articles publiés en 1870 et 1871 dans la *Nuova Antologia* sur les désastres de la France, le sort de la République en France et l'incendie de Paris. Après avoir exposé magistralement sa théorie des périodes politiques (1874), Ferrari applique encore sa conception à l'histoire de l'empire de Byzance dans un cours professé à l'Université de Rome et publié par le journal *Il Diritto* (1876). Il y est donc resté fidèle jusqu'à sa mort.

La *Teoria dei periodi politici* comprend quatre parties. La première, intitulée la *génération pensante*, définit la génération, fixe sa durée, et montre la constance du phénomène, en dépit des irrégularités qui le masquent : les chapitres essentiels en sont le deuxième et le troisième. La deuxième partie expose la théorie de la *période*, sorte de rythme à quatre temps, formé par la réunion de quatre générations successives. La troisième partie lève les objections et les doutes. Enfin la quatrième traite de la vitesse comparée des mouvements historiques.

La première partie nous intéresse spécialement, car elle offre beaucoup d'analogies avec les idées de Lorenz que nous résumerons ensuite ; et elle établit la base du système, qu'il faut d'abord assurer. Quant aux groupements de générations, ils varient tellement avec les auteurs qu'on doit se méfier provisoirement de cette

(*) Pp. 211 et sq., 411 et 412, 417. L'année même paraissait le livre de Dromel.

superstructure. D'ailleurs, Ferrari lui-même a condamné les périodes qui englobent une trop longue série d'années. Il repousse avec dédain la théorie moderne du progrès, et il regrette qu'on ait abandonné la trace des anciens, « immolant ainsi, comme dit M. Espinas, les ancêtres de son système à la rigueur nouvelle avec laquelle il prétend l'appliquer ».

Aucune théorie ne trouve grâce devant lui : ni les cinq gouvernements de Platon qui se succèdent comme les cinq actes d'une tragédie et retournent à leur point de départ pour recommencer leur cours, ni les trois temps de Polybe, ni les deux époques de Machiavel, ni les spirales de Campanella, ni les *Corsi* et *Ricorsi* de Vico, ni les évolutions psychologiques et sidérales de Pomponace ou de Bodin. Le tort de tous ces écrivains est d'embrasser des périodes trop étendues : « Tous les fabricants d'époques procèdent par religions, par civilisations, avec des périodes immenses qui embrassent d'un trait les Perses, ou les Grecs, ou les Romains, ou les Chrétiens. Les théologiens sautent à pieds joints d'Abraham à Moïse et de Moïse à Jésus ; Hegel fait une seule époque des cinq mille ans de la Chine... C'est le règne de la confusion. Que ne trouve-t-on pas dans un espace de mille ans ? Les guerres, les conquêtes, les fourberies, attribuées à une génération au lieu de l'être à une autre, s'y enchevêtrent de mille manières dans un chaos hétérogène et extravagant. » De plus, Machiavel et Vico mettent leurs idées au service de leurs passions politiques ou religieuses. Toutes ces théories passent du moyen âge aux temps modernes pris en bloc, et toutes sont dictées par l'esprit de parti.

Cependant, les excès des théoriciens ne doivent pas discréditer toute recherche de ce genre. Les phases de la vie sociale ne se succèdent pas au hasard, mais suivant un ordre déterminé. Chacune de ces phases a une durée

définie et un caractère spécial, dérivant de la phase précédente et entraînant le caractère de la phase suivante. On n'a pas trouvé leur commune mesure parce qu'on l'a cherchée trop loin : *ce ne sont pas les événements historiques, mais les étapes de la vie humaine qui fournissent l'étalon demandé*. Tous les hommes qui naissent ensemble forment une génération historique : la génération est le mètre de l'histoire. Marius et Sylla ; César et Pompée ; Horace, Virgile et Auguste appartiennent à la même génération. « Pour nous, la génération sera le premier élément de tout *retour*. Semblable au lever du soleil, elle reste toujours identique à elle-même, elle répète sans se lasser le même drame à toutes les époques, sous toutes les civilisations. On naît, on vit, on meurt, le fils recommence la tâche du père, traverse la même série de surprises et de douleurs, pour aboutir au même dénouement : la génération sera notre point de départ. »

Mais il faut distinguer la génération pensante de la *génération matérielle*. Les recherches statistiques ne fixent pas la durée de la génération historique. Quételet et d'autres ont cherché à calculer la durée moyenne de la vie humaine ; mais leurs chiffres n'expriment qu'une abstraction, un moyen terme entre l'enfant qui vient de naître et le centenaire décrépît. Ils ne concernent que la vie matérielle et ne mesurent pas les années de la vie publique. Que nous importe de savoir qu'avant vingt ans la moitié des hommes disparaissent ? L'historien ne doit tenir compte que des vivants, et à partir du moment où ils influent sur la marche des affaires. Si on prend comme point de départ la naissance à la vie matérielle, il est impossible d'assigner à la génération une durée de trente à quarante ans. Or, actuellement (1874), les hommes nés en 1840 sont loin d'avoir cédé la place à

ceux de 1870 : « Ils en sont au contraire les pères, les tuteurs, les maîtres, les instituteurs : capitaux, terres et fabriques sont entre leurs mains; ils règnent dans les cours, dans les chambres, dans les tribunaux, dans les états-majors, dans les bureaux; pas une administration, pas une entreprise, dont les hommes de 30 ans au moins ne soient les chefs. » Le moment de la vraie naissance coïncide à peu près avec l'âge assigné à l'homme moyen par les statisticiens : c'est le moment où l'homme fonde une famille, où il entre dans l'armée, la politique, les affaires ; c'est le moment où il cesse d'être la matière animée de la société pour en devenir la matière active. Alors commence la vie intellectuelle qui dure environ trente ans, après quoi sonne l'heure de la retraite dans tous les états et pour toutes les fonctions.

Il serait malaisé d'établir ce chiffre à l'aide de la statistique comparée des naissances et des morts *sociales* dans tous les domaines de l'activité humaine. Il faudrait distinguer les professions et les métiers, compter les années de service dans toutes les conditions, éliminer les individus purement végétatifs, les petits enfants, les adolescents, les mineurs, les infirmes, les incapables, les oisifs, réunir beaucoup de renseignements difficiles à obtenir, par exemple sur le commerce et l'industrie. « Heureusement, nous possédons une ancre de salut : la biographie des grands hommes qui sont les têtes de la société, les rois de la pensée, les maîtres de la génération. Leur vie est connue, on en compte les années ; dès leur première apparition, ils tranchent trop sur leurs contemporains pour que la date de leur naissance reste ignorée. On sait que Le Tasse se révéla avec *Rinaldo* ; Raphaël avec ses premiers tableaux, que Mozart et Rossini reçurent leur baptême dans les théâtres qui entendirent leurs premières notes : aucune incertitude sur les

premières années d'un grand nom. Le *Don Quichotte* nous fournit l'heure que Cervantès voulait inutilement anticiper, et Campanella naît dans une insurrection des Calabres. Les comptes rendus des assemblées, les bulletins des victoires, les journaux des révolutions nous font connaître l'heure et l'instant où les astres de la renommée surgissent à l'horizon. »

En confrontant toutes ces données, on découvre que la durée moyenne de la vie publique est de *trente et un ans et quelques mois*. « La naissance varie : les uns se révèlent de 20 à 23 ans ; ce sont les poètes, les peintres, les sculpteurs, les musiciens ; les autres naissent plus tard, comme les philosophes, les jurisconsultes, les historiens ; mais il ne leur faut pas moins de trente ans pour concevoir leur dessein, poursuivre leurs recherches, appliquer leurs idées, rectifier leurs erreurs, et enfin entraîner derrière eux la génération qui devait les acclamer. » A la durée de la vie moyenne s'ajoute donc pour eux la durée de la vie publique. Sur 614 célébrités que l'auteur a étudiées avec soin, 253, presque la moitié, ont atteint trente ans de vie publique.

Il est vrai qu'il y a des exceptions : Mozart se révèle à 14 ans ; Vico retarde son apparition jusqu'à 44 ans ; la mission de Jeanne d'Arc ne dure que deux ans ; il est des empereurs, des rois, des usurpateurs et des papes qui règnent peu : mais leur règne suppose une vie publique qui le prépare et l'explique. On pourrait instituer une science nouvelle sur la durée de la vie publique, sur la démographie des hommes célèbres, sur l'augmentation et la diminution de leur nombre, on arriverait au même résultat : *la génération pensante dure autant que la génération matérielle*, c'est-à-dire une trentaine d'années, le tiers de la durée normale de la vie. En sorte que les grands hommes vivent deux fois plus que les hommes du

commun : ils ajoutent à la vie moyenne trente ans de vie publique, et presque tous sont doués d'une merveilleuse longévité.

Mais nous n'avons pas encore distingué la génération pensante de la masse confuse des individus qui composent la société : où doit-elle commencer ? où doit-elle finir ? Tous les jours les naissances succèdent aux morts, et de nouveaux astres surgissent ; Newton paraît l'année où meurt Galilée. Comment donc séparer une génération de celle qui la précède ? Qu'est-ce qui nous autorise à rapporter un nom, un fait, une date à une génération plutôt qu'à une autre ? Pourquoi placer notre origine en 1848 plutôt qu'en 1858 ? « La politique et les affaires nous montrent qu'il appartient au gouvernement de fixer les dates de la vie publique. Si on ouvre au hasard un livre d'histoire, ses chapitres se succèdent suivant la série des rois, des dictateurs et des présidents dont il traite ; si on prend un acte notarié, dès les premiers mots, l'officier public y donne le nom du roi ou l'année de la république ; de même, dans la pensée commune, si on nous demande l'année à laquelle appartiennent Shakespeare ou Corneille, nous croirons répondre en nommant Élisabeth d'Angleterre ou le cardinal de Richelieu. Pour nous, ajoute Ferrari, nous avons été engendrés à la vie spirituelle en 1848 ou par la République de février ; nos prédécesseurs parlaient de 1814 ou du retour des Bourbons et vivaient sous d'autres impressions, avec d'autres tendances. Qui avait chassé les Bourbons ? La révolution de 89 qui donne la date de la génération antérieure, et ainsi de suite : on remonte dans le passé en classant les vivants suivant les mutations politiques. La Genèse elle-même soumet l'ordre des temps à la succession des patriarches. Nous arrivons ainsi, du premier coup, à cette conclusion qu'à chaque trentenaire les générations se

renouvellent avec les gouvernements, qu'à chaque trentenaire commence une nouvelle action ; qu'à chaque trentenaire un nouveau drame se présente avec de nouveaux personnages ; enfin, qu'à chaque trentenaire s'élabore un nouvel avènement. »

Chaque génération a son gouvernement, et chaque gouvernement a sa raison d'être. Les gouvernements changent et se transforment par la force des choses, par la succession des morts et des naissances : « Ce serait un véritable miracle si, rentrant dans un palais royal au bout de trente ans, nous y trouvions le même roi entouré des mêmes ministres, avec la même suite et les mêmes dames parées encore de leur première jeunesse. » Le gouvernement trouve dans sa propre fonction la cause de sa mort au bout de trente ans. Il protège la société à l'intérieur et la défend à l'extérieur ; il se réduit donc à une machine de guerre, à une forteresse vivante ; toute sa raison d'être consiste dans sa défense pour son maintien, et se résume dans le pouvoir de faire la guerre ou la paix, avec toutes les prérogatives que ce droit confère. Le gouvernement représente la force, il se fonde sur la force et agit toujours par la force, malgré les apparences ; l'action des gouvernements est essentiellement autoritaire et despotique. Chaque gouvernement veut durer, il tend à persévérer dans l'être : il est donc nécessairement *conservateur* ; il a besoin de l'armée, de la police, des gendarmes et du bourreau. Et si, parfois, il semble novateur ou libéral, c'est par une erreur de perspective, à cause de son inimitié contre le gouvernement antérieur, contre la génération qu'il ensevelit pour toujours ; mais, en lui-même, il reste fidèle au pacte qui lui a donné le jour, et dont il est le gardien et l'exécuteur. Chargé d'exécuter le programme qu'il s'est assigné à l'origine et qui lui a valu ses lettres-patentes, il ne

peut évoluer qu'en apparence. Sans doute, il s'intéressera aux arts pacifiques, mais pour les enchaîner à son char ou les ligoter ; il récompensera les poètes afin d'en être loué, et il favorisera les découvertes qui augmentent sa puissance.

« Tandis que le gouvernement reste immobile, la société progresse, *crescit eundo*. Il n'est pas d'homme qui affronte la vie sans s'être promis d'en faire la conquête. Au bout d'une génération, la société n'est plus la même : les découvertes, les inventions, les arts l'ont transformée ; ses moyens se sont simplifiés, et sa volonté s'est modifiée. Peu à peu elle s'est détachée du gouvernement, et au bout de trente ans, la nouvelle génération acclame un nouveau régime qui succède à l'ancien, par mutation pacifique ou violente ⁽¹⁾.

« Sans doute, tous les changements de gouvernement ne coïncident pas avec le commencement d'une génération : ceux-là seuls comptent qui s'implantent et durent 30 ans ; les autres peuvent être négligés.

« On ne comptera pas les tentatives malheureuses, les révoltes manquées, les simples secousses ; on ne comptera pas la révolution de Masaniello, étouffée soudainement par les Espagnols, qui se maintinrent pendant cette

(1) Voici le témoignage d'un ancien ministre français qui concorde singulièrement avec les idées de Ferrari :

« Tous les régimes qui se sont succédé en France depuis notre grande Révolution furent brisés parce qu'ils manquèrent de souplesse. Institués sous l'influence d'événements qui imposèrent à chacun d'eux une politique déterminée, ils ne surent pas ou ne purent pas modifier leur attitude conformément à l'évolution qui, au cours de leur durée, s'accomplissait dans les idées et les mœurs du pays. *Tandis que tout se transformait autour des dirigeants, ceux-ci restaient figés dans l'attitude qu'ils avaient dû prendre au moment de leur accession au pouvoir.* Ils croyaient à la possibilité de se maintenir par la seule force gouvernementale ; ils furent tous renversés, à une heure donnée, par les forces populaires qui s'étaient développées malgré eux et contre eux. » (DE LANESSAN, *Ça ne peut pas durer*, dans le *Matin*, mars 1914).

même génération; on ne comptera pas les préludes impuissants de toute révolution future, pas plus que les convulsions posthumes de tout gouvernement tombé. » Si l'on retranche les efforts inutiles pour rétablir de nouveaux pouvoirs, et les efforts non moins vains pour ranimer des pouvoirs morts (les Cent Jours), le nombre des mutations se trouve réduit des deux tiers.

D'ailleurs, il faut tenir compte seulement des changements politiques, et ne pas exagérer l'importance des grands hommes; du moment qu'ils n'ont pas eu d'influence politique sur leur temps, ils ne déterminent aucune date, quelle que soit leur grandeur. On peut parler de l'ère d'Auguste, de l'ère de Dioclétien, de l'ère de Mahomet; mais on ne parlera pas de l'époque du Dante ou de Pétrarque, sinon par métaphore, ni de l'époque de Colomb, bien qu'il ait découvert un monde, ou de Socrate, quoi qu'il soit le maître de tous les philosophes postérieurs qui devaient venger sa mort: il n'a pas changé le gouvernement d'Athènes, il fait partie de la génération née avec le gouvernement qui l'a condamné. Quelle qu'ait été l'influence de Confucius, il n'a pas changé le gouvernement de la Chine, il ne fait pas époque: il appartient à la génération du règne de Lou. En rapportant tous les événements à la naissance d'un Dieu qui n'a pas changé le gouvernement de Rome ou altéré celui de Jérusalem, les chrétiens font partir notre chronologie d'une date arbitraire. L'histoire est régie par une sorte de statistique circulaire. « Le monde va toujours son train et, pas plus que les règles *de arte amandi*, celles de la politique n'augmentent ni ne diminuent le nombre des révolutions réclamées par l'histoire. »

La durée de la génération nous permet de prévoir la chute d'un gouvernement, mais non le gouvernement qui le remplacera: alors la théorie de la PÉRIODE vient à

notre aide. Les générations vont par groupes de quatre qui se succèdent toujours dans le même ordre : il y a d'abord une génération préparatoire ou de précurseurs, puis une génération explosive ou révolutionnaire, qui est suivie d'une génération réactionnaire, enfin une génération résolutive ⁽¹⁾. Ces quatre générations durent 125 ans, avec une régularité supérieure à celle de la génération simple : les variations qui se produisent dans la mesure des générations isolées tendent à se compenser dans l'espace d'une période. Ainsi, en France, la longueur des préparations se trouve compensée par la rapidité des autres phases ; les accélérations et les retards s'annulent dans le total de 125 ans. *L'histoire résulte de la rotation éternelle de la période*. L'auteur, avec une patience admirable, a fait le calcul pour toutes les nations connues. Ainsi, l'histoire de France embrasse onze périodes de 4 générations chacune, soit 44 générations à peu près isochrones. Et, si l'on remonte jusqu'en 750 avant notre ère, on compte, de — 750 à 1873, 82 générations nettement distinctes : 4 de Sardanapale à Cyaxare, 4 d'Astyage à Darius, 6 des Grecs contemporains de Xerxès à Alexandre, 24 de Romains, enfin 44 générations modernes.

Quel est le fondement de la période ? Pourquoi 4 temps, et pas 3 ou 5 ? A cause de l'impossibilité où nous sommes d'atteindre la vérité sans lutter contre l'erreur. La période est une loi qui découle d'une nécessité psychologique : « Le mécanisme même par lequel la vérité se substitue à l'erreur détermine les quatre moments de la période... Ces quatre moments de la vérité qui commence à poindre, qui s'affirme, qui lutte contre

(¹) Le c. 10 de la II^e partie contient des considérations intéressantes sur la répartition des génies, hommes de pensée ou d'action, à l'intérieur de la période (pp. 243 à 246). Les hommes de pensée sont plus nombreux dans la phase préparatoire, les hommes d'action dans la deuxième phase, etc.

l'erreur et qui la terrasse, se précipitent dans l'individu ; mais la société n'a qu'une pensée par gouvernement ; elle passe d'une idée à l'autre par les mutations politiques : toute erreur se construit des autels, amène avec elle ses prêtres, veut des monuments ; et le *oui* et le *non* des plébiscites, se succédant pour atteindre à la vérité relative des peuples, occupent ici quatre générations. »

Ainsi, une génération au milieu de laquelle les idées fermentent, prépare une génération exaltée et énergique qui veut réaliser l'idéal entrevu ; mais celle-ci, à son tour, est suivie d'une génération critique et réactionnaire ; enfin, une fois l'idée éprouvée et le triomphe du vrai assuré, les hommes veulent jouir pendant toute leur vie de la vérité reconnue et de l'abri qu'elle leur assure. Puis, le même cycle recommence sans trêve.

Qu'il nous suffise d'avoir formulé le principe de la *période*, qui est l'âme du livre ; nous ne nous attarderons pas à indiquer tous les exemples donnés par Ferrari, ni à discuter ses preuves. Si la base de la génération est fragile, la théorie de la période s'écroule avec elle : mais l'inverse n'est pas vrai : la génération politique peut subsister indépendamment de la période, et il faut d'abord assurer la légitimité de la division par générations. Insistons sur ce point, sans nous appesantir sur le lien des générations intellectuelles avec les générations politiques. Il nous suffira de résumer brièvement les chapitres X, XI, XII et XIII de la première partie, consacrés à la vie publique des grands hommes.

Chaque individu, pris isolément, a une vie publique ou sociale limitée, et la durée de cette vie doit être en rapport avec la durée d'une génération collective : voilà la base du système qu'il importe de bien asseoir. Considérons les grands hommes, parce que leur étude est plus facile que celle des hommes ordinaires. Ils ne sont connus

qu'à partir d'un certain âge, et leur action ne se fait sentir que pendant un certain temps, ensuite ils rentrent dans l'ombre. En éliminant toutes les anomalies de leur carrière, comme la précocité ou la longévité sociale, il apparût que leur vie publique dure une trentaine d'années. Au delà, les hommes politiques deviennent impopulaires, les artistes et les écrivains perdent l'inspiration. La génération révolutionnaire finit avec la Restauration ; aussi, quand on apprit la nouvelle de la mort de Si y s, en 1836, on crut qu'il était déjà mort depuis trente ans ; même étonnement quand disparut Metternich ou La Fayette. La célèbre comtesse Mathilde, après avoir été idol tr e de ses sujets et toute puissante, fut ensuite en butte aux malédictions et aux menaces de mort : la génération qui avait conduit Henri IV   Canossa était passée, et sa reine restait comme un spectre parmi les vivants. Le succès des poètes ne dure pas au delà de trente années : Corneille vit disparaître son public aux premiers jours de la Fronde, et, devant l'insuccès de *Pertharite*, se confina dans la traduction de *l'Imitation*. Le mérite de beaucoup d'écrivains consiste à savoir se taire quand ils sont abandonnés par l'esprit du temps : ainsi Calderon et Manzoni. D'autres savent attendre que leur heure soit venue : tel Cervantès avec *Don Quichotte*.

Les époques les plus célèbres sont renfermées dans les limites d'une génération. Toute la Réforme se déroule de 1517   1547 avec Luther, Calvin, Melanchton, Zwingli, Crammer, Knox, tous contemporains. La conquête de l'Amérique embrasse également une trentaine d'années avec cette pléiade de héros : Colomb, Americo, Cort z, les frères Pizarre, Ulloa, etc. Les grands siècles, remarquables par l'abondance des hommes illustres en tous genres, ne durent pas plus de trente ans, en dépit de l'appréciation fastueuse qui triple leur durée. A bien examiner

les siècles de Périclès en Grèce, d'Auguste à Rome, de Léon X en Italie, de Philippe II en Espagne, de Louis XIV en France, ils ne s'étendent pas au delà de la vie publique d'un homme, et leurs illustrations ne durent que trente ans : Virgile est le contemporain d'Horace, d'Ovide, de Tite-Live ; l'Arioste vit en même temps que Machiavel, Raphaël, etc. ; et, quand le déclin commence, il se manifeste partout à la fois : en peinture comme en architecture, en prose comme en poésie, en philosophie comme en morale. C'est en vain que Louis XIV règne soixante ans, c'est-à-dire pendant deux générations : son règne est divisé en deux parties par la date de la révocation de l'édit de Nantes (1685) ; à partir de ce moment, c'est la décadence dans tous les domaines, et pas un homme de la Fronde n'assista aux funérailles du Roi-Soleil.

Louis XIV ne présida vraiment qu'une génération. Pourtant, quelques grands hommes, rares il est vrai, règnent sur deux générations, parce qu'ils se renouvellent, qu'ils renaissent moralement, changent de manière, de préoccupations, et parcourent en somme deux carrières distinctes. Tel Voltaire qui débute en 1718 avec *OEdipe* et continue jusqu'à sa mort (1778) à passionner l'opinion. Jusqu'à 1750, époque de son séjour en Prusse, il avait été assez conservateur en littérature et même en religion (témoin la *Henriade*) ; après, il devient plus indépendant, il mène avec les philosophes le combat contre le christianisme et toutes les traditions, et détruit par la *Pucelle* (1762) l'œuvre de la *Henriade*. Ce sont bien deux vies, deux générations. A Voltaire on peut comparer Goethe dont la vie publique se divise également en deux parties caractérisées par le premier et le second *Faust*, l'une antérieure, l'autre postérieure à 1805, toutes deux d'une durée de trente-deux ans. Les deux vies sont si différentes que la première appartient à

la génération voltairienne, la seconde à la génération révolutionnaire. On peut encore citer : Aristophane, Sophocle, Cassiodore, Rossini (¹), etc. Supposons qu'un homme vive deux mille ans, et qu'après avoir figuré aux noces de Cana, il assiste aux orgies de Louis XV : ce personnage devrait recommencer sa vie chaque trente ans. Socrate n'aurait pas pu rester le même et continuer ses interrogations pendant trois générations : les disciples de Platon et d'Aristote ne l'auraient pas toléré. Les chrétiens de Constantin l'auraient lapidé, et qu'en ferions-nous maintenant ? Pas même un professeur. — Il ne faut pas toujours attribuer la naissance intellectuelle d'un génie à la génération qu'il traverse ; parfois il n'a avec elle qu'un rapport matériel. Il y a des génies méconnus dont l'influence est posthume : ils ont devancé leur temps ou contribué à former la génération qui leur succèdera. Leurs découvertes devront attendre une ou plusieurs générations avant d'être reconnues et consacrées.

Philosophes, savants, inventeurs sont soumis à la loi des générations. On croit parfois que la philosophie doit être de tous les temps et que, dans son haut magistère, elle ne peut être soumise à la mode ni participer à la vie éphémère de la génération. Qu'est-ce que l'espace, le temps, les atomes, la substance, la matière ont de commun avec les gouvernements d'Athènes, de Sparte, de Berlin ou de Vienne ? Pourtant, les éléments les plus impersonnels de la philosophie sont le jouet des révolutions du moment. La naissance de la philosophie grecque coïncide avec la ruine de la religion ; ensuite, il faut à

(¹) A ces exemples on peut ajouter celui de Bismarck, qui débute dans l'administration en 1834 et meurt en 1898. Sa carrière comprend deux cycles trentenaires dont l'un finit et l'autre commence en 1866 (cf. MILLARD, *Le Destin de l'Allemagne*, pp. 65-67).

Anaxagore une génération pour accomplir son œuvre (456-428); une génération à Socrate (424-400), une à Platon (390-347), une à Aristote (343-322), une à Zénon, Épicure et Pyrrhon (322-264). Et ces cinq générations de philosophes correspondent à cinq gouvernements : la dictature de Périclès, la réaction spartiate, l'hégémonie thébaine, la guerre sacrée qui révèle la suprématie lacédémonienne, enfin le règne d'Alexandre le Grand. Les étapes de la philosophie scolastique sont autant de générations qui correspondent aux changements politiques du ^{xii}^e au ^{xiii}^e siècle. Même rythme dans l'évolution de la philosophie moderne depuis Descartes jusqu'à Kant.

Les sciences marchent du même pas que la philosophie, et leurs réformes embrassent la durée d'une génération. Ferrari essaie de le prouver par l'histoire sommaire de la médecine, de la chirurgie et de l'astronomie qui est sous la dépendance des libéralités gouvernementales. Les inventions qui paraissent le plus affranchies du temps sont réglées par la loi des générations, témoin la découverte de la vapeur, qui suppose celle du vide. Une génération sépare Torricelli d'Otto de Guéricke; une génération plus tard, Papin trouve la force d'expansion de la vapeur, puis il faut attendre deux générations pour que Watt imagine le condensateur; une génération fut encore nécessaire pour la création du bateau à vapeur par Fulton, une autre pour l'invention de la locomotive.

Parfois Ferrari perd de vue la vie politique; par exemple, il ne montre pas le synchronisme des générations qui ont réalisé la machine à vapeur avec les générations politiques contemporaines. Mais, en général, il s'efforce de lier le mouvement des générations aux mutations politiques. Cela suppose que toutes les générations (religieuses, philosophiques, scientifiques, littéraires,

artistiques, etc.) marchent du même pas; mais nulle part il ne fournit la preuve de ce postulat. Suivant Ferrari, tout homme appartient à une génération politique, c'est-à-dire que sa vie publique coïncide avec celle d'autres hommes qui, comme lui, défendent un même idéal politique ou servent un même gouvernement. Mais, puisque sans cesse des hommes nouveaux parviennent à la vie active et participent aux affaires publiques, comment discerner une génération d'une autre? Par les mutations politiques, répond Ferrari : voilà la clef du système. Tous les hommes actifs, selon qu'ils sont situés en deçà ou en delà d'une mutation, font partie de deux générations distinctes. Le critérium est assez net, mais n'est pas toujours d'une application facile, à cause de la diversité des tempéraments nationaux et des multiples formes de gouvernement (monarchie, république, fédération, etc.). Admettons qu'on puisse triompher de la difficulté : voilà les savants, les artistes, les écrivains, les inventeurs, enrégimentés, de gré ou de force, au service des destinées politiques de leur pays et de l'humanité. *La politique mène le monde*, sa rotation nivelle tous les individus, et commande le rythme de toutes les fonctions sociales, tel un chef d'orchestre qui dirige un concert.

La théorie de Ferrari n'a pas eu de succès en Italie, à cause de son caractère paradoxal et unilatéral (ce sont les propres expressions de M. Limentani); mais aussi à cause de l'impopularité de l'auteur, due à ses opinions politiques « outrées », et à son ardent amour de la France, qui lui aliénait les sympathies des nationalistes italiens. Dans sa patrie, Ferrari ne compte aucun disciple, et les études qu'on lui a consacrées sont loin d'être impartiales. A sa mort, on aperçut seulement le vide que causait sa disparition, comme ce fut le cas chez nous pour Cournot,

mais on n'alla pas plus loin. Aujourd'hui pourtant, deux jeunes philosophes, MM. L. Limentani et F. Nicoli, travaillent à réhabiliter sa mémoire ⁽¹⁾. En France, sa patrie d'élection, Ferrari ne semble pas avoir éveillé plus d'échos qu'en Italie. Pourtant, il faut rendre à M. Espinas cette justice qu'il avait résumé ses idées avec soin dès 1880 ⁽²⁾; mais les historiens français n'ont pas daigné utiliser cette conception.

En effet, les vues de Ferrari sont trop systématiques pour être toujours justes. On se sent assiégé par le doute devant l'érudition de l'auteur, si complaisamment étalée : l'étendue de son savoir est effrayante, ses connaissances bibliographiques et historiques sont immenses. Son enquête porte sur l'histoire universelle, et sur plus de six cents biographies d'hommes célèbres. Quelques cas bien analysés seraient plus significatifs que cent exemples pris au hasard, et l'histoire politique d'un seul pays serait une confirmation suffisante de la thèse. Un homme ne peut tout contrôler, et il faut aller de proche en proche vers la vérité. Mais Ferrari est intrépide : c'est un croyant qu'aucun obstacle n'arrête. Il tranche les plus graves difficultés avec une aisance souveraine. En réalité, il procède par vagues d'enthousiasme, il a des lueurs intuitives plutôt que des raisonnements serrés, appuyés sur des faits précis. Comme le dit M. Espinas, « l'extrême précision elle-même jusqu'où la théorie est poussée met le lecteur en défiance contre sa justesse ». Il n'est pas jusqu'au style de Ferrari qui ne choque un esprit habitué à la probité de la langue scientifique.

Pourtant, le silence qui s'est fait autour des idées de

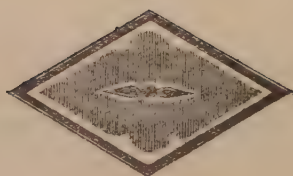
(1) V. le *Grundriss* d'UEBERWEG, Theil III, Band II, S. 366 de l'édition de 1897, et, pour la bibliographie, S. 364.

(2) Dans la *Philosophie expérimentale en Italie*, pp. 50 à 64.

Ferrari est aussi injustifié que le serait une adhésion sans réserves. Nous ne nous amuserons pas à relever toutes les erreurs et même les contradictions contenues dans cette œuvre : le recul de l'ouvrage, sa comparaison avec les œuvres analogues, nous dispensent de bien des réflexions. Mais il convient de formuler quelques critiques générales. L'auteur attribue aux grands hommes une vie double de celle du commun. C'est oublier que la durée moyenne de la vie n'est qu'une donnée statistique, une mesure fictive qui ne détermine pas la durée de la vie normale, et que, d'autre part, beaucoup de génies en puissance n'arrivent pas à la maturité. Les grands hommes sont soumis aux conditions ordinaires de l'existence. Si la vie de quelques-uns est abrégée par le travail et la maladie, la vie de quelques autres est allongée par leur robuste santé ou par le régime qu'ils s'imposent. En outre, pourquoi tant insister sur la vie des grands hommes, puisque l'auteur utilise à peine les données qu'il rassemble ? Dans la théorie de Ferrari, il n'y a que les hommes politiques qui comptent vraiment. Or, peut-on admettre que la succession des générations scientifiques soit régie par les révolutions politiques ? Enfin, pourquoi vouloir ôter toute signification à un événement aussi considérable que la venue du Christ ? Les mouvements religieux sont-ils moins remarquables que les mutations politiques, et sont-ils sans influence sur elles ?

Le tort de Ferrari est de tout subordonner à la vie politique, alors que, pour être fidèle à son programme, il devrait envisager toute l'évolution spirituelle de l'humanité. Car la génération pensante n'a pas que des préoccupations politiques : celles-ci sont peut-être les plus visibles, mais elles ne sont pas les plus profondes, sauf chez une minorité restreinte. La philosophie, la science, l'art, l'industrie sont soumis dans leur évo-

lution à la loi des générations, Ferrari lui-même en fournit la preuve : pourquoi donc s'obstine-t-il à leur refuser toute autonomie? Pourquoi instituer *a priori* et sans débat la génération politique reine des autres générations?



CHAPITRE V

OTTOKAR LORENZ

(1886)

ET SES SUCCESEURS ALLEMANDS

In 50 Jahren wird jeder Schulknabe mit diesem Maszstab (die Generationsrechnung) ebenso gelaüfig umgehen, wie er heute mit dem Meter verfährt.

(LORENZ.)

UN statisticien allemand, G. Rümelin, a saisi l'importance du concept de génération, et essayé d'évaluer la durée des générations familiales à l'aide de recherches statistiques ⁽¹⁾. Son étude, très dense, contient quelques indications relatives à la génération sociale. Le mot usuel de *génération*, dit-il, est équivoque : il désigne soit l'ensemble des hommes qui vivent actuellement, comme dans l'expression : *la génération actuelle ne verra pas planter la croix sur Sainte-Sophie* ; soit la distance qui sépare l'âge du père de celui de ses enfants, par exemple dans cette proposition : *il y a eu huit générations depuis la guerre de Trente ans jusqu'à nous*. Dans le premier sens, *il n'y a jamais qu'une génération sociale à la fois* ; dans le second, deux générations familiales, ou même trois ou quatre vivent simultanément. C'est cette

⁽¹⁾ *Reden und Aufsätze*, t. I, Tübingen, 1878, p. 285 à 303. Il en existe une traduction française dans *Problèmes d'économie politique et de statistique*, Paris, 1896.

dernière acception du mot que Rümelin veut préciser par la statistique : nous n'avons donc pas à y insister ⁽¹⁾. Rümelin remarque que si un siècle embrasse trois générations *actives*, cela ne veut pas dire que durant un siècle trois générations naissent et meurent. Normalement, un siècle s'étend depuis la naissance du père jusqu'à la mort du fils ou à la naissance du petit-fils (30 + 70). Mais ce sont les hommes de cinquante ans qui sont les rois de leur époque dans toutes les sphères de l'activité. C'est pourquoi nous comptons à partir de la génération active, et nous disons que la révolution française est l'ère de nos grands-pères : « Un siècle est une quantité massive qui dépasse notre faculté de concevoir. Au contraire, *la génération est une mesure de temps claire et intelligible*. Toute l'histoire universelle s'humanise et se serre fortement quand nous parcourons le chemin banal du fils au père. La différence d'opinions entre parents et enfants nous paraît relativement faible, telle une nuance dans la gamme des couleurs, et nous nous étonnons qu'il faille simplement tripler cette différence pour arriver à Frédéric le Grand et à Voltaire, à Klopstock et à Lessing, qu'il faille la mul-

(1) Indiquons seulement ses conclusions relatives à la *génération familiale*. — Selon Rümelin, la valeur statistique d'une génération est mesurée par la différence moyenne d'âge entre les *pères* et les *enfants*. Cette valeur est fonction de deux facteurs : 1° l'âge moyen des hommes qui se marient ; 2° la durée de la période de fécondité conjugale. Elle est donc égale à l'âge moyen des mariages, augmenté de la moitié de la période moyenne de fécondité. En tenant compte de ces données, la mesure cherchée est d'environ 36 ans 1/2 pour l'Allemagne, 35 ans 1/2 pour l'Angleterre et 34 ans 1/2 pour la France. Dans certains pays elle baisse jusqu'à 32 ans, dans d'autres elle monte jusqu'à 39. La moyenne actuelle pour l'Europe centrale est de 35 à 36 ans. Le chiffre d'Hérodote (33 ans 1/2), vrai pour son pays et pour son temps, est pour nous trop faible de 2 à 3 ans. Une différence de quelques années dans la durée des générations entraîne des changements notables dans l'évolution sociale. — La partie purement statistique de cette étude est assez artificielle, mais beaucoup de considérations en sont très intéressantes.

tiplier seulement par sept pour être transporté dans un monde totalement différent, celui de Gustave-Adolphe, de Cromwell, de Richelieu et du Grand Électeur... Les transformations sociales ne résultent pas de révolutions violentes et d'éruptions volcaniques, mais de petites différences entre les idées et les habitudes des pères et des enfants : c'est l'accumulation globale de ces différences qu'on appelle l'histoire de la civilisation et de l'humanité. »

L'auteur, qui, jusqu'à ce jour, a présenté la théorie la plus compréhensive des générations humaines est l'historien de langue allemande Ottokar Lorenz. Né à Iglau (Autriche) en 1832, il fut employé aux archives publiques à partir de 1857 et révoqué en 1865 après un procès politique. Il professa à l'Université de Vienne (1860), puis à celle d'Iéna (1885), et c'est dans cette ville qu'il mourut en 1907, âgé de 75 ans. Professionnel de l'histoire et médiéviste, il a écrit une *Histoire d'Ottokar II de Bohême*, une *Histoire de l'Allemagne aux XIII^e et XIV^e siècles* doublée d'une étude des *Sources de l'histoire allemande du haut moyen âge*, enfin une *Histoire de l'Alsace*.

Ses idées sur les générations sont exposées dans deux volumes : *Die Geschichtswissenschaft in Hauptrichtungen und Aufgaben kritisch crötert* (Berlin 1886) et *Léopold von Ranke, die Generationenlehre und der Gechichtsunterricht*, deuxième partie de la *Geschichtswissenschaft* (Berlin 1891). A vrai dire, la théorie des générations n'occupe qu'une place restreinte dans le premier volume : celui-ci résume les idées de Schlosser, de Dahlmann, de Du Bois-Reymond et de Riehl avant de proposer, dans la sixième et dernière partie, un système naturel de périodes historiques. Dans le tome II, consacré surtout à Ranke, le développement de la théorie des générations est placé cette fois au cœur de l'ouvrage, dans la seconde partie. Les idées de Lorenz

sont parfaitement nettes ⁽¹⁾, mais leur exposition est assez confuse : si on veut en donner un exposé cohérent, il faut remanier le plan adopté par l'auteur et reprendre les choses par le commencement.

I

D'APRÈS Lorenz, ses vues sur les générations sont l'aboutissement des recherches historiques de Ranke ; mais elles dérivent principalement de ses propres recherches généalogiques. Lorsqu'on arguait de l'originalité de ses idées, de leur hardiesse aventureuse, Lorenz renvoyait ses lecteurs à Hérodote, à Ranke et à l'*Hérédité* de Th. Ribot. Il cite avec complaisance cette page du psychologue français sur le rôle de l'hérédité dans l'histoire comme loi physiologique et psychologique : « Nous venons de courir à travers l'histoire, en notant quelques cas importants d'hérédité mentale, dans des familles d'artistes, de savants, de littérateurs, d'hommes de guerre ou d'hommes d'État. Les considérations de cette nature sont si étrangères à la plupart des historiens ⁽²⁾, que leurs ouvrages ne sont que d'un médiocre secours pour les étudier. Peu soucieux de détails indignes de la majesté de l'histoire, ils ont négligé le fait précis, trivial, mais qui en apprend plus long sur un

(1) Il ne semble pas qu'il doive quelque chose aux vues de Hegel sur la philosophie de l'histoire, qui se développerait par une série d'oppositions, idée qui a été reprise par Lange dans son *Histoire du matérialisme* (V. le début du c. 4 du I. I).

(2) Lorenz proteste en faveur de Michelet ; il aurait pu ajouter les *Mémoires* du duc de Saint-Simon à qui on a tant reproché sa « manie nobiliaire », mais qui savait le prix du sang et des alliances. Parmi les historiens modernes, je citerai F. Masson comme un de ceux qui attribuent aux généalogies le plus d'importance : « L'histoire est impossible à comprendre, dit-il, sans la connaissance des grandes familles de France, de leurs parentés, de leurs alliances. » (*Société des Conférences*, 1^{er} avril 1914.)

caractère que dix pages de choses vagues. Les biographies et les mémoires instruisent mieux, tout en négligeant beaucoup les données physiologiques. Peut-être, un jour, cette façon d'écrire l'histoire sera-t-elle moins dédaignée et moins rare, quand on aura compris que les infiniment petits jouent dans l'évolution de l'humanité, le même rôle latent et incessant que dans l'évolution de la nature; et alors l'histoire, sans négliger l'étude des grands faits et de leur enchaînement, ce qui est son but, offrira au psychologue des renseignements nombreux et précis. » Et il ajoutait : « Comme un peuple se perpétue par le moyen de la génération, comme c'est une loi de la nature que le semblable produise le semblable, comme les exceptions à cette loi tendent à s'effacer à mesure qu'on examine de grandes masses et non des cas particuliers, on voit par des faits palpables *comment le caractère national se conserve par l'hérédité* et se transmet d'une génération à l'autre ⁽¹⁾. »

Mais Lorenz s'abrite surtout derrière l'autorité de Ranke son maître. Il renvoie à sa magistrale histoire, en cite à plusieurs reprises des passages, et fait appel à son témoignage oral. Le deuxième volume est surtout explicite à cet égard. Lorenz reproche à ses critiques de n'avoir pas vu tout ce qu'il doit à Ranke. Il aime à invoquer la conclusion de l'*Histoire des peuples Romano-Germains* (33^e volume des *Œuvres complètes* de Ranke) d'après laquelle une parfaite connaissance du développement historique résulterait seulement de la considération des actes et des idées des hommes *groupés par générations*. Mais Ranke, amené par l'étude des faits à concevoir une division nouvelle de l'histoire, et ne sachant comment la réaliser, ne désirait pas qu'on parlât trop de

(1) *L'hérédité psychologique*, Paris, 1872, 7^e édit., 1902, pp. 119 et 122.

son idée. Lorenz rappelle à ce sujet un entretien qu'il eut avec le maître. Comme il le félicitait d'avoir courageusement exprimé ses idées sur les générations dans son *Histoire*, Ranke répondit en riant : « Il vaut mieux ne pas en parler. » A quoi Lorenz, devinant son intention, répliqua : « Puisque j'ai une peau plus épaisse que la vôtre justement d'une génération, je devrai en parler au moins une fois. » Ranke avait, en effet, un sentiment très vif de l'opinion contemporaine, qu'il ne voulait pas choquer ; aussi parlait-il rarement de ses idées sur le progrès, parce qu'il savait qu'il ne serait pas suivi, mais qu'il ne serait entendu que de ses petits-fils. La publication des cours de Berchtesgaden par Dove ⁽¹⁾ montre pourtant combien sa conviction était arrêtée sur ce point : Lorenz, qui avait si souvent parlé de cette question avec Ranke et qui désirait tant son approbation, en fut lui-même étonné. Il se demande si, en 1874, Ranke n'avait pas eu au moins l'intention d'exposer l'histoire universelle par le tableau des générations successives. En effet, Ranke parle de la génération qui marque si fortement le contraste entre le système espagnol-autrichien et le système français de la politique européenne ; et il place vers 1515 l'époque de cette rupture. Dans la suite, Lorenz fut conduit par ses propres recherches généalogiques à la solution du problème qui tourmentait tant son maître : il découvrit la *correspondance entre les générations de l'histoire universelle et les séries généalogiques des familles régnantes*. Lorsqu'il publia son premier volume en 1886, il attendait avec curiosité l'opinion de son maître : hélas ! Ranke était mort dans l'intervalle. Lorenz vit dans ce fait une confirmation de l'idée que les histo-

(1) Dove se rallie personnellement à la théorie des générations dans son étude sur l'empereur Guillaume I^{er}.

riens contemporains, successeurs immédiats de Ranke, s'éloigneraient du problème des générations, et que seuls les petits-fils du grand historien continueraient sa tâche.

Quoi qu'il en soit, Lorenz est parti, comme Ranke, de la critique des divisions traditionnelles de l'histoire (antiquité, moyen âge et temps modernes). L'examen attentif des faits avait conduit Ranke à la rejeter, parce qu'elle ne cadrerait pas avec la marche réelle des événements. Lorenz, à sa suite, proteste contre la méthode ordinaire des historiens qui parlent des événements sans considérer leur support réel, *les hommes* qui en sont les auteurs. Les événements sont des actes : il faut d'abord se représenter les hommes qui les ont accomplis, et les conditions dans lesquelles ils les ont accomplis. Au lieu de tracer *a priori* des cadres immenses qu'on subdivise ensuite, il faut suivre le chemin inverse, comme dans les sciences naturelles, c'est-à-dire partir des groupements élémentaires ⁽¹⁾, réunir ensuite ces petites divisions en périodes plus étendues, et arriver finalement aux grandes divisions de l'histoire. D'ordinaire, les historiens s'élèvent à des généralités qui nous éloignent des faits concrets. Ils écrivent l'histoire comme si elle n'avait pas eu pour acteurs des hommes sentants, pensants et agissants ; ou bien, ils considèrent les événements comme des choses détachées et presque mortes. A la manière vivante des vieux chroniqueurs, s'est substitué peu à peu un genre abstrait : bientôt l'histoire des idées a masqué celle des hommes. Les historiens en sont arrivés à dédaigner non seulement les naissances et les mariages, mais à raconter les événements comme s'ils s'étaient passés dans la lune.

(1) Dans l'enseignement de l'histoire, Marcel Prévost (*Lettres à Françoise maman*, pp. 276 et 277) recommande aussi de partir de l'observation des âges réels. Mais son point de départ est le « siècle vivant » (centenaire), non la génération active.

Les faits historiques sont des résultantes de l'activité humaine : il faut donc partir des qualités des individus pour comprendre leurs idées et leur influence. L'objet propre de l'histoire, c'est *l'homme dans ses rapports avec ses contemporains, ses prédécesseurs et ses successeurs*. En admettant un fonds commun chez tous les hommes et chez tous les individus appartenant à la même race (fonds qui doit être déterminé par le psychologue et l'anthropologiste), les différences entre les hommes résultent surtout de leur position dans le temps. Mais comment atteindre ces changements dans la durée ? Par l'étude des généalogies. *L'homme historique est un produit de sa généalogie par rapport à la masse de ses contemporains*.

L'histoire n'a jamais fait complètement abstraction des générations ; mais il y a loin de la notion de filiation à la distinction des générations d'après leurs caractères naturels. En général, l'historien se contente d'une théorie des généalogies individuelles ; encore cette science atteint-elle à peine le niveau des études sur les chevaux et les chiens : les maîtres de la généalogie commettent eux-mêmes des erreurs grossières ⁽¹⁾. Pourtant, cette science est le vrai fondement de l'histoire, et, comme telle, elle est appelée à un grand développement. Elle ne doit pas se borner à étudier les origines et la transmission des

(1) Hopf a réuni d'immenses collections de faits sans avoir remarqué l'influence des mères. On croirait que les livres allemands d'histoire ont été écrits par des célibataires qui ne voient dans la femme qu'un sujet d'études piquantes. La pratique des généalogies révèle le rôle considérable de la femme dans l'histoire. Cependant le généalogiste ne peut pas compter les générations par les mères : le mariage des femmes est plus précoce et leurs générations sont plus courtes et plus irrégulières. Il n'est pas rare qu'une femme voie trois générations successives, elle peut même voir ses arrière-petites-filles devenir mères, tandis qu'un homme ne voit jamais les fils de ses petits-fils arriver à l'âge d'hommes. Donc, il faut partir des pères et compter seulement les fils. Cependant, on doit tenir compte aussi des filles qui servent d'intermédiaires dans le passage du père au gendre.

qualités physiques, mais aussi des qualités morales. A dire vrai, il n'est aucun changement sérieux dans l'histoire qui ne fût pas explicable généalogiquement, si l'on possédait des renseignements suffisants : *l'histoire des idées relève de la généalogie comme celle des hommes et des institutions*. Lorenz déclare qu'il n'aurait jamais eu l'idée d'accorder une telle importance au lit nuptial, s'il n'avait pas été souvent frappé par les régularités que présentent les arbres généalogiques. Il regrette que l'étude des généalogies ne soit ni assez répandue ni assez méthodique, et que les instruments de travail soient si imparfaits : on manque encore d'un bon manuel généalogique (*). Celui qui n'a pas eu le temps d'étudier chaque page d'un atlas généalogique de haut en bas, puis de bas en haut au moins pendant une heure, écrit-il, celui-là ne doit pas prendre part à la discussion. On peut commencer utilement cet exercice par l'étude de l'*Almanach de Gotha*, d'autant plus que celui qui ne le connaît pas parfaitement ignore tout de l'histoire contemporaine.

La science généalogique convenablement orientée permettra de fonder la doctrine des générations. Car, puisqu'il est impossible de qualifier la masse des hommes d'une génération, on en est réduit à la généalogie de l'individu : en s'élevant à l'idée d'une génération, on généralise une loi vérifiée sur l'individu, puisque dans le domaine de l'histoire on ne compte plus par généalogies, mais par générations. Malgré ce pêle-mêle, ne pourrait-on obtenir *historiquement* une loi généalogique principale dans la succession des générations et de leurs changements? Si l'on réussit à prouver *la concordance*

(*) Pour combler cette lacune, Lorenz publia en 1898 un *Lehrbuch der Genealogie* où les eugénistes trouveront à puiser. Lorenz y distingue l'arbre généalogique (Stammbaum) et le tableau généalogique (Ahnentafel).

du développement historique avec le développement généalogique, il n'est pas douteux qu'on sera tombé sur un principe naturel de division. La thèse n'est pas nouvelle, elle est même très vieille, mais on n'a pas su en tirer parti, et les historiens modernes ne sont guère plus avancés sur ce point qu'Hérodote. On admet généralement que le progrès résulte du renouvellement des générations : il ne s'agit que d'appliquer méthodiquement cette idée, et de montrer ce que chaque génération reçoit de la précédente en le corrigeant, et ce qu'elle transmet à la suivante. A cet égard, la lecture de Rümelin peut être utile, malgré ses erreurs. Du Bois-Reymond fit un jour remarquer que la division de l'histoire par siècles est des plus grossières, car il n'y a nul rapport entre la succession des faits et la numération décimale ou les dix doigts de la main. C'était oublier la vieille observation qu'*un siècle est une file de trois générations*. L'accord de la numération décimale avec la loi des trois générations est purement fortuit. Mais une durée de cent ans n'est pas seulement une puissance de dix, c'est l'expression formelle de trois générations, l'idée que trois âges d'hommes se sont passés. Les hommes qui ont vu trois générations ont toujours été entourés de respect : les chroniqueurs, depuis Homère, les ont souvent signalés. Chacun doit espérer vivre encore dans la génération qui lui succédera ; mais l'homme dont le souvenir survit à trois générations doit avoir fait quelque chose d'extraordinaire. On a donc raison de célébrer les centenaires. Cent ans n'auraient pas une moindre importance pour nous si les peuples civilisés avaient adopté la numération duodécimale. De fait, il est difficile de dire quel système a précédé l'autre : de la numération décimale ou du comput par générations ; c'est probablement ce dernier, si l'on songe aux généalogies bibliques. L'im-

portant est qu'il y ait un *retour périodique* dans les événements historiques : peu importe le chiffre qui fixe ce retour (il n'a aucun caractère mystique, pas plus le 3 que le 10), l'essentiel est qu'il traduise un développement réel, intérieur et naturel des choses, qu'il marque une réelle unité de temps.

Chaque être humain est intermédiaire entre deux périodes, l'une antérieure, l'autre postérieure. Pour chaque individu, le père et le fils forment une chaîne saisissable des événements et de l'expérience. Rares sont ceux qui ont la chance de jeter aussi un regard personnel sur la vie du grand-père et du petit-fils, et tout ce qu'on sait des arrière-grands-pères vient de la tradition. Mais trois générations sont toujours en rapport direct, de sorte que la génération médiane a chaque fois la tâche de transmettre à ses enfants ce qu'elle a reçu de bon dans l'héritage spirituel de ses parents, et d'éloigner d'eux ce que cet héritage contient de mauvais. La transmission des idées ressemble à celle des qualités physiques. On a fait des observations sur l'hérédité du grand-père au petit-fils (*atavisme*); parallèlement, dans le domaine spirituel et politique, on peut, avec un peu d'attention, remarquer la loi des trois générations ou du siècle. Les ^{xviii}e, ^{xvii}e, ^{xvi}e et ^{xv}e siècles sont bien distincts, et dans le ^{xviii}e on distingue clairement dans la vie politique, l'art et la littérature, trois générations qui offrent entre elles des airs de famille. Le siècle est l'expression mathématiquement exacte de la relation qu'a chaque homme historique avec son père et son fils au triple point de vue de la science, du pouvoir et de l'action.

L'histoire des sciences et des arts ne manque pas d'exemples qui confirment cette loi des trois générations. Certaines idées ont besoin précisément de cent ans pour se faire accepter; d'autres sont oubliées pendant cent ans

et reparaissent ensuite. Le grand-père de Darwin a été darwiniste : donc il a fallu trois générations pour conduire cette théorie à son parfait développement et à sa vulgarisation. Inversement, certaines erreurs se sont maintenues pendant cent ans. Bien que Robert Boyle (1627-1691) eût déjà découvert le phénomène de l'oxydation, Stahl réussit à faire adopter la théorie du phlogistique, et son opinion fut maintenue par ses fils et ses petits-fils spirituels jusqu'à Scheele et à Macquer. Mais Lavoisier, en 1774, fit triompher la vérité. La fausse opinion de Stahl, né en 1660, a duré jusqu'à la mort de Macquer, en 1779, c'est-à-dire à peu près cent ans. L'histoire de la théorie de l'ondulation est analogue (le rapport de Newton à Huygens est le même que celui de Stahl à Boyle). Quand un génie comme Newton s'engage dans l'erreur, il faut longtemps à l'esprit humain pour s'en débarrasser. La théorie de l'émission a prévalu pendant une centaine d'années : Newton est mort en 1727, Léon Foucault est né en 1810.

Il en va de même dans les choses du goût et de l'art : le goût change suivant les époques. Les œuvres d'art ont un principe interne de développement, scandé par la série des générations. Le talent et le goût sont hérités ; ils se transmettent de père à fils et de maître à disciple ; mais l'héritage est sans cesse révisé et accru. Chaque génération influe sur le chef-d'œuvre, et est influencée par lui. Ce ne sont pas les idées qui mènent les hommes, mais les hommes qui possèdent les idées et les transforment. Mais la séparation n'est pas toujours saisissable du père au fils. Les théories de Diderot sur le drame, énoncées en 1757-1758 (*Entretien sur le Fils naturel* et *Discours sur la Poésie dramatique*) ne seront appliquées que cent ans plus tard par E. Augier et A. Dumas fils. Ce qu'on appelle musique classique est encadré par

Glück et Richard Wagner; or, Glück est né quatre-vingt-dix-neuf ans avant Wagner. De même, la musique de Mozart était plus vivante dans les trois générations qui ont précédé celle-ci. Et la musique est le *domaine des transformations rapides*. En architecture, le premier enfant venu peut distinguer le xvi^e, le xvii^e et le xviii^e siècle (¹).

Tous ces exemples montrent qu'il y a, en dehors des sphères proprement historiques et politiques, des relations entre les idées et les goûts, grâce aux liens qui unissent chaque homme à ses prédécesseurs et à ses successeurs. *Trois générations constituent une unité historique spirituelle*. Si cette loi n'apparaît pas plus nettement dans le grand développement des choses historiques, cela tient à deux circonstances : 1^o La loi serait tout à fait claire si, dans chaque période de trente-trois ans, une seule génération était active; mais la génération historique n'a pas une influence exclusive et continue sur le cours des idées et des événements : elle est traversée et entravée par d'autres générations qui chevauchent sur elle. 2^o Il y a une grande différence entre la durée moyenne de la vie et la durée de la période active durant laquelle l'homme et sa génération influent vraiment sur l'histoire. En réalité, *le progrès ne dépend que des individus survivants* qui, pour la plupart, ont dépassé la durée moyenne de la vie. Il en résulte que les chiffres calculés par la statistique sont à rejeter, parce que douteux (nous manquons de documents pour les siècles passés) et variables : ils oscillent entre trente-cinq et quarante ans pour les hommes, entre trente-huit et quarante-deux ans pour les femmes. En admettant que la durée moyenne de la vie augmente, cet accroissement

(¹) Ailleurs, Lorenz applique la loi des générations à la vie scientifique et artistique du xvi^e siècle.

n'influe pas sur la durée de la période active. D'autre part, les bonnes et les mauvaises années dans la production virile ne peuvent être fixées comme s'il s'agissait de blé ou de vin : il faut donc se contenter d'une impression d'ensemble.

Mais où les méthodes statistiques, aujourd'hui à la mode, sont impuissantes, la généalogie, science de l'avenir, vient à notre aide et nous permet de déterminer la durée normale d'une génération historique. Considérons la vie des hommes dont nous possédons la généalogie : nous constaterons parmi les époques et les classes sociales les plus diverses, la justesse remarquable de l'opinion d'Hérodote.

La génération énergique de Pépin d'Héristal (714), qui eut trois successeurs jusqu'à Charlemagne (814), régna exactement cent ans. Ici, l'accord est frappant, mais ne peut pas être considéré comme la règle : c'est un hasard que trois règnes remplissent un siècle; cependant ce hasard se répète souvent dans les générations énergiques; mais la ligne directe n'est pas toujours la plus pleine de vitalité. L'histoire de la famille des Hohenzollern présente une régularité remarquable. Ils ont eu leur siège à Nuremberg pendant deux cents ans comme burgraves, et la sixième génération est celle qui est parvenue à la dignité électorale. Le premier électeur du Brandebourg, Frédéric, est mort cent huit ans après son arrière-grand-père, tandis que son arrière-petit-fils mourait quatre-vingt-quinze ans plus tard. Au ^{xvii}^e siècle, les générations des Hohenzollern sont plus courtes, mais à partir de 1640 elles redeviennent régulières, car, depuis le grand électeur, elles se succèdent de trois en trois par siècle. La troisième génération, le petit-fils de Frédéric, Guillaume II, règne encore au temps de l'anniversaire de la mort de Frédéric le Grand. Une pareille

régularité ne se présente pas toujours; mais, dans l'ensemble, les générations plus faibles se régularisent par l'accession des lignes collatérales.

La généalogie des rois de Saxe va de Lindolf à Henri II. L'action du premier commence en 830 et la mort du dernier en 1024 : durant ces deux cents ans on compte encore six générations.

Dans la famille des Bourbons, la loi est moins apparente, car les six premières générations n'embrassent que quatre règnes, et les trois dernières pas moins de quatre règnes. Cependant, les six générations royales embrassent une période de cent quatre-vingt-dix ans et, de 1589 à la mort du comte de Chambord, on compte neuf générations et à peu près trois cents ans.

En Angleterre, le ^{xvii}^e siècle nous présente trois générations de Stuarts (Jacques II, 1701); le ^{xviii}^e siècle, les trois Georges, tandis qu'au ^{xvi}^e, les trois générations de Tudors donnent un excédent de quinze ans, dû sans doute à la plus longue durée de la vie des femmes.

Une pareille coïncidence entre la durée des règnes et celle des générations n'existe que dans les gouvernements héréditaires; elle n'existe plus dans les états électifs comme la papauté ⁽¹⁾.

Dans le second volume, Lorènz a repris la question avec plus de détails encore ⁽²⁾. Il ne se borne pas à envisager les familles princières, qui ont cependant l'avantage de remonter plus haut dans le passé : il étudie aussi les généalogies des familles bourgeoises et nobles.

Envisageant son propre arbre généalogique, l'auteur remonte dans la ligne paternelle jusqu'à son arrière-

⁽¹⁾ La durée moyenne du règne des papes est de 11 ans $\frac{1}{3}$.

⁽²⁾ Il montre la différence entre la durée des règnes et la durée des générations sur un exemple saisissant, celui des Capétiens (v. p. 202 et p. 203). Cf. RÜMELIN, étude citée.

grand-père et compte jusqu'à lui 4 générations d'une durée moyenne de 33 ans $\frac{3}{4}$; dans la ligne maternelle, il peut embrasser 5 générations de 32 ans. Puis il cite le cas d'un de ses amis intimes qui est Français ; dans cette famille, 3 générations vivent actuellement et sont en pleine vigueur : un grand-père né en 1806, un père né en 1836 et un fils en 1864. En remontant jusqu'à l'ancêtre de la famille (né en 1615 et mort en 1695) qui a dû commencer à être actif vers 1650, et en prolongeant jusqu'en 1895 l'activité de la septième génération, on trouve une durée de trente-cinq ans pour chaque génération. La famille du professeur Delbrück d'Iéna peut remonter à un ancêtre mort en 1719, et compte des générations de 33 à 34 ans.

Lorenz confirme ses calculs par l'examen d'un manuel généalogique des familles bourgeoises de Berlin. Une de ces familles comprend 8 générations de 35 ans chacune, une autre embrasse 3 siècles en 9 générations, etc. La table généalogique du corps des chevaliers vieux-hessois permet de suivre 39 familles à partir du XII^e ou du XIII^e siècle jusqu'à nos jours. Une famille compte en 500 ans justement 15 générations ; une autre a eu toujours 3 générations par siècle depuis le milieu du XII^e jusqu'au milieu du XIX^e siècle ⁽¹⁾.

Ces exemples suffisent pour établir la réalité du siècle comme unité historique : *un siècle contient trois générations actives d'hommes*. Ce chiffre diffère de celui qui exprime la durée moyenne de la vie : la généalogie est un moyen beaucoup plus sûr que la statistique, qui était ignorée des anciens. Cette loi était d'ailleurs connue des généalogistes du siècle précédent : pour combler les lacunes de leurs tables, ils inséraient 3 générations par

(1) Cf. les recherches de Faber sur les fondations privées dans le Wurtemberg, utilisées par Rümelin.

siècle. Dans certains cas, la loi revêt une rigueur mathématique : il est des familles où les mêmes dates reparaissent tous les 100 ans avec une régularité que d'aucuns qualifieraient de fatale ; la famille des Hohenzollern offre un changement presque chaque siècle vers l'an 40, et il n'y a là aucune propriété mystique des nombres.

Les irrégularités qui se produisent dans la succession des générations se compensent à la longue. Les mariages précoces ou tardifs n'altèrent pas sensiblement la loi : en général, une génération corrige la précédente ; à une génération longue succède une génération courte, et inversement. L'accord se rétablit surtout après des procréations tardives, les mariages précoces aboutissant rapidement à la stérilité.

Les recherches généalogiques prouvent que la durée de l'influence historique des hommes est de 30 à 35 ans (l'activité de l'homme s'étend depuis 20 ou 30 ans jusqu'à 50 ou 60) ; mais, pour montrer que la génération est une mesure naturelle comme le mètre ou l'année solaire, il faut établir que la loi des trois générations s'applique au cours des choses humaines, et que *le développement historique a pour base des successions réelles de générations*. Cela ne veut pas dire que cette étude épuise le sujet de l'histoire ; mais, de même qu'un artiste ne peint pas un tableau sans avoir donné une première couche sur la toile, de même un historien ne pourra se représenter la vie de l'humanité sans avoir au préalable reconnu la succession des générations avec leurs qualités et leurs défauts. L'histoire universelle repose sur un fonds réel, sur une trame uniforme conditionnée par la durée de la vie humaine et la régularité de son cours ⁽¹⁾. La considération des générations délivrera l'histoire de la

(1) Cf. A. FRANCE, *Les Dieux ont soif*.

sèche énumération des faits, et lui communiquera l'animation de la vie.

Il y a, dans l'histoire, des générations respectables qui semblent n'exister que pour préparer un changement, et qui se bornent à élever leurs fils; mais il en est d'autres qui se détachent vigoureusement de celles qui les ont précédées : c'est de ces *générations vigoureuses* qu'il faut partir. La tâche de l'historien est double; il s'agit pour lui : 1° de discerner les personnes qui peuvent donner leur nom aux générations, et 2° de dérouler la série des générations qui se sont succédé à partir de la génération initiale. Pour cette tâche, on dispose de deux sortes de documents : les portraits (auxquels Michelet attachait tant d'importance) et les arbres généalogiques. De tout temps les artistes ont aimé à grouper sur un tableau les grands hommes d'une même époque : l'historien procédera comme eux; la philosophie réelle de l'histoire consiste à *faire des groupements de contemporains* et à *séparer les différentes générations*. Mais, dira-t-on, le point de départ est arbitraire : sans doute, un choix ne s'impose pas nécessairement, mais il suffit qu'il soit solidement justifié. Quand Ranke prend l'année 1513 comme point de départ, il n'agit pas par caprice, mais il est guidé par les faits qui lui ont révélé l'influence décisive de François I^{er} et de Charles-Quint. Partir de la venue du Christ n'est pas non plus arbitraire, étant donnée l'influence du christianisme sur notre mentalité : cette date peut être subjective pour des Musulmans, mais elle est objective pour nous. On peut d'ailleurs partir du présent et remonter vers le passé ⁽¹⁾, ce qui rendrait la narration des faits moins

(1) F. Brunetière propose aussi cette méthode à la suite de d'Alembert. (V. *Les Epoquees du Théâtre français*.) C'est ce que les Allemands appellent le *Krebstgang*.

facile, ou inversement se placer dans le passé et descendre vers l'avenir.

Lorenz part non de la date de la Réforme ou de la découverte de l'Amérique, mais de la seconde dizaine du *xvi*^e siècle. Vers 1515, se produit en Europe un extraordinaire et décisif changement de personnes : les vieux figurants disparaissent subitement de la scène et font place à de nouveaux acteurs. La séparation des jeunes et des vieux fut si nette alors qu'on n'hésita pas à y voir une cassure dans la série des générations. La vieillesse (Erasme et Reuchlin) est prudente, conservatrice, diplomate, théoricienne, heureuse de vivre et traditionnelle en religion ; la jeunesse (Luther et Mélanchton) est ambitieuse, progressiste, audacieuse, entreprenante, réaliste, douloureuse, individualiste en religion. La lutte violente pour la vie s'exprime dans la face de Luther comme dans celle de Charles-Quint. En remontant vers le passé à partir de 1515, on rencontre la génération médiane du *xv*^e siècle (entre Sigismond et Maximilien I^{er}) qui commence vers 1440 : Albert Achille est son représentant. En Allemagne et en Italie, le temps des aventures est passé : on renonce aux grandes entreprises, on attache peu d'importance aux faits et aux actes politiques lointains ; chacun s'installe chez soi commodément. Succédant à des pères prodiges et sans ordre, les princes (margraves de Brandebourg, princes saxons, Wittelsbachs) sont économes et veulent devenir grands dans leur petit milieu ; ils travaillent à la restauration intérieure et domestique : le commerce se développe, la valeur de l'argent croît, celle des terres baisse. L'attitude de ces hommes vis-à-vis de la religion est particulièrement importante, car elle exprime les qualités les plus personnelles : c'est l'époque des concordats, des traités de paix religieuse. Les papes eux-mêmes cherchent leur

grandeur dans le gouvernement de leurs petits États; leur politique, bien différente de celle de la génération des conciles, est froide et positive. La prise de Constantinople par les Turcs laisse tout le monde indifférent⁽¹⁾. De 1510 à 1515 on constate un grand changement : ce sont partout des hommes nouveaux. Du xv^e au xiii^e siècle, on compte 9 générations; le xiii^e siècle comprend également 3 générations. En résumé, on peut montrer 27 générations de 610-20 à 1510-20 : il y a identité entre le calcul des générations et la généalogie des générations qui ont une influence historique. Bien plus, on remarque des points critiques, qui se répètent souvent dans de nombreuses généalogies : (de 10 à 14; de 38 à 40) et qui marquent précisément la coupure des générations politiques. En partant de 1514 pour aller vers l'époque actuelle, on compte aussi 3 générations au xvi^e, au xvii^e et au xviii^e siècles. Appliquée à chaque siècle en particulier, la loi des trois générations tient debout; elle n'est donc pas une fiction de notre esprit, puisqu'elle *cadre avec le cours des événements historiques*. Les degrés dans le développement de l'humanité ne sont pas arbitraires, mais gouvernés par les lois de la procréation humaine. Nous n'entrerons pas dans le détail des vérifications de la thèse, qui nous est garantie dans une certaine mesure par la valeur de l'historien qu'est Lorenz.

Ce point de départ une fois établi, Lorenz essaie de grouper les générations pour obtenir des divisions plus larges. Les périodes surpassant un siècle sont des puissances du siècle, c'est-à-dire de trois générations. L'unité immédiatement supérieure est 300 ans, puis vient la

(1) De la fondation de Rome à la chute de Constantinople (durée de l'empire Romain) c'est-à-dire de — 753 à 1453, on compte 21 siècles, soit 63 générations; de 1453 à 1915, 462 ans, soit 14 générations.

période de 600 ans ⁽¹⁾ (3 fois ou 6 fois 3 générations). Mais Lorenz n'a pas repris ces grandes divisions dans son second volume; contentons-nous donc d'un ou deux exemples. En partant de la fondation du christianisme, on trouve jusqu'à sa reconnaissance politique par l'édit de Constantin 300 ans, jusqu'à Grégoire le Grand encore 300 ans, jusqu'à la réforme de Cluny 300 ans, jusqu'à l'établissement des ordres mendiants 300 ans, jusqu'à l'institution des Jésuites 300 ans. De même, depuis les premières velléités de réforme jusqu'à Luther et Zwingli, on compte 9 générations. Il faut augmenter l'échelle à proportion des temps envisagés. Lorenz croit même trouver dans les retours d'accroissement de la population une périodicité conforme à ses divisions : depuis le ^{xiii}^e siècle, la 10^e, la 11^e et la 12^e générations seraient comparables à la 1^{re}, à la 2^e et à la 3^e; il y aurait un accroissement de population tous les 300 ans (1.200, 1.500, etc.). Mais cette application est des plus conjecturales ⁽²⁾.

A la fin de son premier volume, Lorenz résume ainsi les résultats qu'il croit acquis :

1° *La mesure objective de tous les événements historiques est le siècle;*

2° *Le siècle est l'expression de la liaison matérielle et spirituelle de trois générations d'hommes;*

3° *C'est une unité de mesure trop petite pour les longues séries d'événements;*

4° *Immédiatement après viennent les périodes de 300 ou de 600 ans.*

(1) Lorenz ou Rümelin cite l'*Histoire de la Littérature allemande* de SCHERRER qui admet des périodes de 600 ans. (Cf. MILLARD, *Le Destin de l'Allemagne*, pp. 87-89.)

(2) Sur l'existence de cycles démographiques de 4 ans, de 30 ans et au-dessus, on peut consulter MILLARD, *Le Destin de l'Allemagne*, notamment pp. 36 et sq.; pp. 42 et sq.

Les deux premières propositions sont à retenir; les deux dernières, particulièrement la quatrième, sont plus hypothétiques.

II

DANS UN chapitre de son second ouvrage intitulé *Partisans et adversaires de la théorie des générations*, Lorenz passe en revue les comptes rendus de sa *Geschichtswissenschaft*, signale les approbations et les critiques, réfute les objections et complète à l'occasion son exposé. Mais, puisque Lorenz est vraisemblablement plus estimé comme historien que comme philosophe, pour connaître le jugement de la science allemande sur sa théorie, il vaut mieux consulter l'ouvrage classique de Bernheim : *Lehrbuch der historischen Methode*. La troisième et quatrième édition contient un bref exposé des idées de Lorenz, suivi d'une réfutation peu bienveillante. Les arguments *a priori* de Bernheim : l'idée n'est pas neuve, et elle est sans valeur, ressemblent à ceux de tous les détracteurs systématiques ⁽¹⁾.

Les données essentielles de la théorie de Lorenz, écrit Bernheim, se trouvent chez Rümelin, tandis que Ranke, dont Lorenz invoque l'autorité, ne se prononce à ce sujet que de façon très vague. Puis Bernheim cherche à ruiner la base physiologique de la théorie. Cette théorie, dit-il, est hypothétique, car le renouvellement des générations chaque 300 ou 600 ans s'appuie sur des observations beaucoup trop fragmentaires. En outre, les statisticiens sont d'accord pour reconnaître que le

(1) On dit d'abord : « l'idée est fausse », puis « elle est sans valeur ». Quand on commence à entrevoir son intérêt, on ajoute : « l'idée n'est pas neuve. »

renouvellement de la population, résultant des mariages et des naissances, dépend de facteurs sociaux, politiques, religieux et en somme psychiques, tout autant que de facteurs physiques. Par conséquent, la qualité des générations est elle-même un des facteurs qui conditionnent le mouvement démographique, et, inversement, le mouvement démographique conditionne la qualité des générations : il y a là un jeu d'actions et de réactions mutuelles. D'ailleurs, Lorenz ne parvient pas à démontrer la division de l'histoire par générations, mais simplement que de *temps à autre* la cohésion naturelle de plusieurs générations se fait sentir sur la marche des événements. Tout cet arsenal de preuves ne suffit pas à établir une régularité, encore moins une constance du phénomène. Lorenz lui-même remarque que l'influence d'une génération est souvent contrecarrée et annihilée. Tous ces essais de périodisation de l'histoire font à Bernheim presque l'effet d'une « jonglerie de chiffres ». Mais voici les objections capitales : 1° Si la loi des trois générations constituait une unité historique, elle serait applicable à l'histoire universelle. Or Lorenz remarque, après Rümelin, que cette loi ne concerne que les sociétés monogames. D'où ce dilemme : ou les peuples monogames appartiennent seuls à l'histoire, ou la théorie des générations n'est plus une loi historique ; 2° Lorenz appuie sa théorie des générations sur les lois de l'hérédité ; et il appelle *reste* ou résidu ce qui, dans l'interprétation des événements, ne peut être expliqué par l'hérédité positive ou négative. Mais son sens historique pénétrant l'empêche de considérer ce reste comme négligeable : c'est avouer par là même que l'hérédité n'est pas le seul principe fondamental de l'analyse historique, puisqu'on admet l'influence novatrice des individus « das neue unbekannte schopferrische in Individuum ». D'où ce nouveau dilemme : ou les impulsions

individuelles ont peu ou point d'influence sur la marche des événements, ou la théorie des générations (qui doit en tenir compte) n'est pas un principe général de division historique.

En fait, dans la seconde partie de son ouvrage, Lorenz a presque entièrement abandonné l'idée d'appliquer la généalogie à l'histoire des idées; et même, il reconnaît que dans le domaine politique les règles généalogiques sont souvent tenues en échec par les interventions individuelles ou familiales. Enfin, dans son *Lehrbuch* il ne s'occupe plus de la théorie des générations en tant que principe de division historique. En terminant, Bernheim tient à déclarer que ses observations n'ont pas pour but de diminuer l'importance des travaux de Lorenz relatifs à la généalogie. En somme, Bernheim reconnaît la validité des conclusions de Lorenz relatives à la généalogie, mais condamne leur extension au domaine historique.

Il est clair que Bernheim se réfère surtout au premier ouvrage de Lorenz (c'est pourquoi il insiste sur les périodes de 300 ans) et qu'il n'utilise qu'incidemment les ouvrages postérieurs. Or, nulle part, Lorenz ne dit avoir abandonné ses positions initiales; mais il a cru nécessaire: 1° de fortifier le principe de la division par générations (objet du second volume); 2° d'initier les esprits à l'étude des généalogies qui sert de point de départ à ses recherches (objet du *Lehrbuch*).

Il est inexact que Lorenz dérive de Rümelin, dont il se sépare sur plusieurs points essentiels: l'étude généalogique diffère notablement de l'étude statistique. Le lien avec Ranke n'est peut-être pas très apparent: cependant, si l'on récuse le témoignage de Lorenz, on doit faire plus de cas de l'opinion exprimée dans un article anonyme de la *Tägliche Rundschau* du 24 octobre 1886, résumé par Lorenz. L'auteur y montre que l'étude des faits a peu à

peu éloigné Ranke de la manière habituelle de diviser l'histoire, et l'a conduit à l'adoption de courtes périodes : des desiderata de Ranke à la théorie de Lorenz, il n'y a qu'un pas. — Mais arrivons aux critiques essentielles qui se réduisent à trois. 1° Bernheim récuse la base physiologique de la théorie. Mais, si l'être qui transmet la vie subit d'autres influences que l'hérédité, il est lui-même porteur de toutes ces influences : l'hérédité reste le phénomène constant et créateur qui commande les autres. C'est comme si on disait que le psychologue ne doit pas partir de l'introspection, sous prétexte que l'esprit est formé par le milieu social.

2° La réponse au premier dilemme a été formulée par Lorenz lui-même. « On m'a reproché, dit-il, d'avoir borné mes recherches aux familles monogames. Au lieu de se réjouir que quelqu'un ait observé les faits d'abord dans ce milieu, et de rechercher ensuite si les mêmes lois s'appliquent aux familles polygames, on a préféré claironner dans le monde savant que l'auteur ne savait rien des peuples orientaux. Mais ce serait déjà beau si l'on pouvait écrire l'histoire des peuples monogames par générations (1). »

3° Le deuxième dilemme n'est pas plus rigoureux que le premier. Admettre un résidu inexplicable par l'hérédité, c'est admettre le grand homme. Mais l'homme de génie résulte lui-même des lois de l'hérédité dont nous ignorons le mécanisme : s'il explique les changements subséquents, il s'explique lui-même par la somme de ses antécédents physiologiques, psychologiques et sociaux. De

(1) Rümelin fait remarquer que chez les peuples polygames, particulièrement précoces, il peut exister entre les enfants d'un même homme une différence d'âge qui va jusqu'à 50 ans ; alors les générations sont tellement entrelacées qu'on ne peut plus les suivre et qu'elles n'offrent plus d'intérêt. Mais il s'agit des générations *familiales*.

plus, parce qu'il est un novateur, il est le conducteur de sa génération, dont il incarne les tendances les plus profondes : le génie ne se comprend pas en dehors de son public, en dehors de la masse qui l'acclame. Loin de nier le principe de changement, la théorie de Lorenz le met au cœur des choses. Un mariage est le hasard par excellence, puisqu'il est la rencontre de deux êtres jusque-là séparés, rencontre dont on ne peut prévoir les effets. Pas plus que l'existence de la liberté n'est un obstacle à l'établissement de la science sociale, l'apparition du grand homme ne s'oppose à la succession des générations. Il s'agit seulement de préciser l'action respective de l'individu et de la masse : mais cette tâche n'est pas propre au théoricien des générations.

En réalité, la critique de Bernheim n'est pas dirigée *spécialement* contre la théorie de Lorenz, et formule surtout des griefs généraux : elle passe sous silence l'essai d'application historique du second volume, qui, seule, peut éprouver l'idée. Bernheim rejette *à priori* toutes les divisions absolues de l'histoire, et enveloppe dans le même dédain les tentatives de Hegel, d'A. Comte, de Lamprecht et de Lorenz. La division proposée par Lorenz offre pourtant ce caractère de ne pas prédéterminer l'avenir et de laisser le champ libre à d'autres divisions. Enfin, la critique de Bernheim néglige l'objection la plus courante et la plus forte, celle de l'enchevêtrement des générations. Cette objection a été adressée précisément à Lorenz par Jastrow, et nous connaissons sa réponse.

Il faut dire quelques mots de cette grande objection. Jastrow la formule ainsi : une génération ne remplace pas une autre, mais passe insensiblement en elle ; il y a toujours un nombre infini de générations qui coexistent et, par conséquent, autant de points de départ pour la

numération : le mouvement historique n'est pas une ligne droite, mais une chaîne fort entrelacée de générations. Certes, il est possible de démêler dans cet enchevêtrement un fil continu qui guide le chercheur dans une certaine direction ; mais, prétendre que cette succession de générations explique l'histoire universelle, c'est commettre une pétition de principe.

« N'importe quel système historique, répond Lorenz, encourt le même reproche : chaque théoricien se place toujours à un certain point de vue. La difficulté ne git pas dans le choix arbitraire du point de départ, mais dans le fait d'englober les générations différentes qui coexistent dans une seule unité. Chacun peut partir de sa propre activité historique : par exemple, dit Lorenz, je suis né en 1832 ; et il est hors de doute que mon influence active sur la postérité appartient au dernier tiers du siècle. Par conséquent, si j'écris une histoire universelle, je puis marquer ma génération par le chiffre 1 et celle de Jésus-Christ par le chiffre 57 ou *vice versa*. Je ne fais, en adoptant cette division, que me conformer à la vérité fondamentale que trois générations font un siècle. Mais ai-je le droit d'omettre les millions de générations réelles juxtaposées et de les ramener à la mesure d'une seule génération : voilà la vraie difficulté. Or, la même difficulté se présente dans toutes les sciences de la nature. Elle revient à se demander si on a le droit de généraliser et d'englober les individus dans l'espèce. En d'autres termes, peut-on définir le caractère de toute une génération par la vie active d'un seul individu ? Une génération ne se distingue pas d'une autre par sa date mathématique exprimée en années, jours, heures et minutes. Elle est marquée par l'arrivée et la disparition des idées et des desseins des hommes, qu'on calcule d'après les âges d'hommes. Car, qui ne rirait pas de cette phrase : la

Réforme commença en l'an 1517? Au contraire, si on disait que la génération née avec Luther a été de la tête aux pieds réformatrice, on énoncerait une proposition plus intelligible et plus juste. Cela ne veut pas dire que tous les hommes procréés depuis 1484 jusqu'à la mort de Luther ont été des réformateurs : cela seul qui entre en ligne de compte pour l'historien est la durée active de sa vie, à laquelle une infinité d'autres s'attachent comme la limaille autour de l'aimant. Quoi qu'il en soit, la génération de Luther se présente avec clarté aux yeux du connaisseur, et ce serait une plaisanterie de soutenir qu'elle n'offrirait pas des caractères communs, parce que l'un de ses protagonistes a été un peu plus jeune et l'autre un peu plus vieux. Ce qui prouve la relation de la vie individuelle avec la succession des générations, c'est que Luther a survécu à sa propre génération, comme maint autre grand homme qui arrive trop tôt ou qui, dans sa vieillesse, ne comprend plus le monde. »

Dans cette réfutation, Lorenz ne réussit pas à dissiper tous les doutes. Mais, en admettant qu'on ne puisse *actuellement* solutionner toutes les difficultés, il reste à prendre une attitude provisoire, celle qu'ont adoptée tous les savants quand ils commençaient à utiliser des notions mal éclairées (cf. les fondateurs du calcul infinitésimal), celle d'aller de l'avant, en attendant la solution de ces difficultés. Et, aux philosophes, on peut répéter le conseil de Bossuet : « Tenons fortement les deux bouts de la chaîne, quoique nous ne voyions pas le milieu par où l'enchaînement se continue ⁽¹⁾. » La division des généalogies par générations est claire, celle des générations historiques l'est aussi : n'abandonnons pas ces deux clartés

(1) *Traité du libre-arbitre*, ch. iv.

pour des subtilités dialectiques, et renonçons *provisoirement* à comprendre comment se fait l'accord.

Il n'a manqué à Ottokar Lorenz, pour obtenir le succès que ses idées méritaient, que de savoir écrire et composer. Lui-même répète à satiété qu'il n'est pas écrivain (on s'en aperçoit assez à sa prolixité et à son désordre !), qu'il sait seulement son métier d'historien. Pourtant, c'est un homme d'imagination : il trouve des formules heureuses et des comparaisons expressives qui émergent du fatras de ses dissertations. En outre, c'est un vrai savant, doublé d'un philosophe ; mais, tel un monomane, il se laisse entraîner par son idée au lieu de la conduire. Le premier sentiment d'un homme habile eût été de détacher ses vues sur les générations et d'en faire un livre à part, au lieu de les enfouir parmi des aperçus sur la philosophie de l'histoire et sur les idées de Ranke. D'ailleurs, si cet auteur avait su composer, il aurait pris les choses par le commencement.

Cependant, l'imperfection de l'exposé n'est pas la seule cause de l'insuccès de Lorenz : il y faut ajouter l'opposition des pontifes de l'histoire, qui avaient leur siège fait et qui ne voulaient pas changer d'idées. Lorenz dit avec raison que, pour réussir, il faut atteindre les jeunes gens qui sont sans préjugés. Si les contemporains de Lorenz ne l'ont pas estimé à sa valeur, peut-être ses successeurs seront-ils plus équitables : l'idée attend son heure, elle est peut-être mûre pour une solution. Il importe donc de se demander ce qu'il y a d'utilisable dans les vues de Lorenz.

Son travail contient des parties qu'on peut considérer comme définitives, notamment la détermination de la durée d'une génération par la comparaison de l'histoire des familles. Cette étude n'est pas gâtée par les défauts que nous avons notés chez ses devancières : Lorenz n'a ni

la facilité superficielle de Dromel, ni l'emphase italienne et l'érudition sommaire de Ferrari ; il est documenté et consciencieux. En revanche, il a les faiblesses ordinaires du savant allemand. Les recherches de la science germanique ont une raideur et une intrépidité logique qui déconcertent le bon sens français : les intuitions de ces érudits sont emprisonnées dans une carapace qui les étouffe. Rümelin applique à une idée féconde une méthode qui ne lui convient pas : il fait passer cette idée dans le laminoir brutal de la statistique, et il voudrait que la machine rendit plus qu'elle n'a reçu ? Lorenz arithmétise à outrance : il veut promener partout le mètre de la génération, et il aboutit à des impasses. Il ressemble à ces physiciens qui démontrent l'évidence à grand renfort d'expériences, d'appareils et de chiffres. Le côté artificiel de sa doctrine a peut-être contribué à discréditer des recherches qui exigent surtout de la souplesse et du doigté : l'excès de la logique tue aussi sûrement que le ridicule, car c'est proprement la méthode de l'ironiste.

Un compatriote de Lorenz va se charger de le prouver en caricaturant une idée juste. M. Warnotte de *l'Institut Solvay* nous a signalé un livre de Rudolf Wustmann, intitulé *Deutsche Geschichte nach Menschenaltern erzählt* (Leipzig, 1911) où l'auteur applique à l'histoire allemande la loi des trois générations. Je ne connais le livre que par un compte-rendu de la « Frankfurter Zeitung » signé W. Martens. Wustmann (qui semble ignorer non seulement Dromel et Ferrari, mais encore Lorenz) a redécouvert que l'histoire se divise en siècles embrassant trois générations, depuis le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne jusqu'au milieu du dernier siècle. Il admet donc qu'au milieu de chacun des siècles commence une nouvelle *unité historique* qui dure précisément un siècle (par

exemple de 1150 à 1250, etc.). Ainsi l'histoire de la civilisation est fortement liée par le groupement de trois générations consécutives. Wustmann a essayé de raconter l'histoire de l'Allemagne en partant de cette idée directrice. Le livre est, paraît-il, intéressant; mais ses divisions sont souvent arbitraires, surtout dans les temps primitifs, au dire de Martens qu'on peut croire sur parole. Et, ce qu'il y a de fâcheux pour la thèse, c'est que les jointures de ses générations ne concordent pas avec celles de Lorenz. Faut-il en conclure que la division par générations est arbitraire, puisqu'elle s'accorde avec toutes les coupures? Ou n'est-il pas plus sage d'asseoir les bases de la théorie, avant de s'engager dans une entreprise aussi hardie que la détermination des générations historiques?

Loin de moi la pensée d'assimiler l'effort de Lorenz à la tentative de Wustmann. Lorenz a eu de vives clartés : si toutes ne sont pas également justes, il en est d'extrêmement suggestives. Certaines idées qu'il a jetées incidemment sont peut-être plus fécondes que ses idées directrices. Le profane que je suis trouve son essai d'application à l'histoire un peu schématique, mais c'est aux historiens de profession qu'il appartient d'en décider. Pourquoi aussi vouloir faire marcher du même pas toutes les générations de l'histoire universelle?

Lorenz est mieux inspiré quand il considère le développement de la nation allemande. Il y a en effet dans la vie d'un peuple une continuité qui fait défaut dans l'évolution de l'humanité ⁽¹⁾ : ses héros poursuivent un but constant et se passent de l'un à l'autre le flambeau de la gloire

(1) C'est une question à examiner de savoir si les générations coïncident dans plusieurs pays à la fois, s'il y a parfois des moments de l'histoire européenne et peut-être de l'histoire universelle où les rythmes nationaux sont synchrones.

nationale. Mais le choix de l'histoire allemande est aussi défectueux que possible ⁽¹⁾ : la race germanique a réalisé son unité depuis peu et dans des conditions assez factices. L'historien allemand qui voudrait adopter la division par générations devrait partir de la formation du royaume de Prusse ; mais il ne rencontrerait pas la magnifique unité et la belle continuité du développement anglais ou français.

Comme Ferrari, Lorenz admet ce postulat que *la politique mène le train de l'histoire* et que les hommes politiques sont les promoteurs de tout le mouvement social ⁽²⁾. C'est l'adoption de ce postulat contestable qui l'a conduit à ensemer un terrain aussi ingrat que celui de l'histoire politique allemande. Mais il y a dans l'œuvre de Lorenz des éléments moins caducs que l'auteur aurait gagné à développer davantage. A maintes reprises, Lorenz s'appuie sur la vie des grands hommes, sans en tirer suffisamment parti. Dans sa réponse à Jastrow, il cite un bel exemple de série religieuse, mais il s'arrête court et ne cherche pas les rapports de la série religieuse avec la série politique. Il montre le rôle des générations dans la succession des idées scientifiques, techniques, esthétiques, et ne songe pas à appliquer la loi des générations à l'histoire d'une série sociale distincte. En partant de l'histoire des séries, il eût sans doute rejoint l'histoire politique, car à certaines

(1) On ne saurait, sans injustice, reprocher ce choix à Lorenz. Dans tous les domaines de l'activité spirituelle il y a une tradition nationale imposée par la diversité des langues. Un penseur ne connaît bien que sa langue et il s'inspire surtout des penseurs de même langue : un historien allemand a des facilités singulières pour étudier l'histoire allemande !

(2) Tous les théoriciens politiques français du XVIII^e siècle admettent le même postulat. Or, il n'y a pas concordance entre les générations sociales et les générations princières : de Codrus, fils de Mélanthus, à Médon premier archonte, c'est-à-dire de — 1066 à — 732, il y a 13 générations de rois, ce qui fait un peu plus de 24 ans par génération. Même remarque à propos des Valois : de Philippe VI (1328) à Henri III (1589)...

époques privilégiées toutes les séries concordent : Cournot l'a noté pour le siècle de Louis XIV, et c'est peut-être la loi normale de l'humanité, bien que la concordance ne soit pas toujours aussi apparente.

Les vues de Lorenz doivent être tempérées par celles d'un autre historien allemand, Karl Lamprecht. Dans son livre intitulé : « Qu'est-ce que l'histoire de la civilisation? », Lamprecht expose que le développement historique consisterait dans le *déroulement de cycles de culture au sein d'unités nationales*. En étudiant l'histoire allemande du x^e siècle, il fut frappé par la mentalité de cette époque, et il remarqua que le même esprit se retrouvait dans les arts, la poésie, les mœurs, la religion des contemporains (1886). Ensuite, il fit la même constatation sur d'autres périodes, et il en vint à concevoir le commencement d'une nouvelle époque comme le début d'une nouvelle mentalité. Il parvint ainsi à distinguer cinq périodes de la kultur allemande, qui marquent un accroissement progressif de la conscience individuelle et de l'énergie nationale. Nous voici loin, semble-t-il, de la théorie des générations ; mais les différences tranchées entre les périodes sont préparées par des différences moins accusées, et la tâche de l'historien consiste à fixer toujours plus nettement ces nuances, en subdivisant les périodes ; car les aspects de la kultur changent insensiblement : à la limite, les grandes périodes coïncideraient avec les générations. C'est si vrai qu'un disciple de Lamprecht, M. E. Rothacker se sert de l'exemple des générations successives pour faire comprendre le développement génétique de l'humanité. Imaginez, dit-il, que douze générations de chercheurs s'attaquent aux problèmes de la mécanique. Le père transmet toujours à son fils les derniers résultats de ses recherches. Et le fils possède non seulement, grâce à la transmission orale, les connaissances de son père, mais encore, grâce à

l'hérédité, un cerveau plus affiné, plus apte à scruter les problèmes mécaniques. C'est ce qui lui permet d'aller plus avant dans leur solution, jusqu'à ce que le douzième ait surmonté tous les obstacles. En compliquant ce processus, on obtient l'image du développement génétique des peuples. La psychologie des peuples comprend à la fois l'étude des rapports continus entre les générations successives, et celle de la somme des résultats objectifs consignés dans les livres et obtenus par le labeur des générations. L'exemple idéal cité par Rothacker dans son livre *Über die möglichkeit und den ertrag einer genetischen geschichtschreibung im sinne K. Lamprechts* (Leipzig, 1912) pourrait bien constituer le point d'aboutissement de ses recherches. L'auteur est mûr pour accueillir la théorie des générations : les travaux de Lorenz et ceux des disciples de Lamprecht vont dans la même direction.

Le théoricien des générations aurait intérêt à suivre l'exemple de Lamprecht. Au lieu de s'obstiner à rechercher une division mécanique de l'histoire universelle par générations, il devrait se cantonner dans un domaine social offrant une unité réelle, et surtout s'inspirer des préoccupations psychologiques de cette école. La base de toute théorie des générations ne peut être que psychologique : ce qui différencie une génération de celle qui l'a précédée et de celle qui la suivra, c'est sa psychologie, c'est-à-dire l'ensemble de ses croyances et de ses désirs.

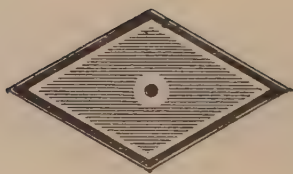
La théorie des générations aura toujours pour adversaires ceux qui veulent introduire partout la rigueur mathématique : les nombreuses exceptions à la loi les décourageront. C'est oublier que le concept de loi perd de sa rigidité à mesure que l'objet des sciences devient plus complexe : la loi biologique est plus souple que la loi physique, et celle-ci que la loi mécanique. Dans le domaine de la nature, et à plus forte raison dans le

domaine de l'histoire, on ne doit pas rechercher le constant, mais le normal ou le plus fréquent. Et, s'il faut s'étonner d'une chose, ce n'est pas que la règle comporte des exceptions : c'est que la durée de la vie active soit si régulière, malgré l'étonnante plasticité de l'homme.

Bref, si tout n'est pas satisfaisant dans la tentative de Lorenz, il faut en conclure non que le problème est insoluble, mais qu'il est peut-être mal posé ou qu'il avait été posé prématurément. Il est rare, d'ailleurs, qu'un chercheur isolé réussisse à édifier une théorie définitive. Mieux vaut attendre les progrès ultérieurs de l'idée que de l'abandonner inconsidérément, tel un fœtus non viable, ou de la reléguer dans un musée comme une pièce anatomique.

Les essais que nous venons de passer en revue (tous ceux qui sont parvenus à notre connaissance) sont d'accord sur ce point que *la génération humaine est une réalité historique*. Dromel, Ferrari et Lorenz aboutissent à la même conclusion en partant : l'un de recherches démographiques, l'autre de l'étude des grands hommes, le troisième de la méthode généalogique. Cette rencontre de penseurs *indépendants* et sincères, dont l'un au moins est un historien sérieux, est déjà une forte présomption en faveur de l'exactitude de leur thèse commune. Toutefois, la coïncidence n'est pas toujours un signe de vérité, car elle peut manifester simplement une convergence *historique*, être une résultante du « moment ». Mais, même dans ce cas, une découverte simultanée offre un indéniable intérêt. En outre, il faut distinguer soigneusement les faits des théories destinées à les expliquer ; or Lorenz et Ferrari ont réuni bien des matériaux solides. Tout nous incite donc à poursuivre leur tâche dans un esprit plus scientifique, en reprenant le problème par la base. En effet, nos devanciers se sont trop hâtés de formuler une

loi des *périodes historiques* (multiples de la génération historique), au lieu d'insister sur l'existence même de la génération historique, dont la réalité constitue le nœud du problème : ils ont imité les enfants qui retournent la lorgnette et regardent par le gros bout !



DEUXIÈME PARTIE

Les Faits et l'Hypothèse

CHAPITRE PREMIER

GÉNÉRATIONS ANIMALES ET GÉNÉRATIONS
FAMILIALES

Augescunt aliae gentes, aliae minuuntur,
Inque brevi spatio mutantur saecula animantum
Et, quasi cursores, vitali lampada tradunt.

(LUCRÈCE.)

EXISTE-T-IL des générations *sociales* comparables aux générations familiales? Le langage courant le laisse supposer, et tous les théoriciens des générations humaines l'ont admis, non sans raisons, mais sans qu'aucun ait réussi à administrer la preuve de cette proposition. Reprenons donc le problème à sa racine, en partant des réalités les plus accessibles, pour nous élever de proche en proche aux constatations les plus délicates. Avant d'aborder l'étude des générations sociales, dont l'existence reste hypothétique, il importe, en effet, de bien comprendre le mécanisme des générations dans la famille, qui est le réservoir où la société puise tous ses membres. Et, pour comprendre l'organisation de la famille humaine, il convient de jeter un coup d'œil sur les générations animales : en raisonnant d'après les grandes analogies naturelles, on ne risque pas de confondre des traits secondaires avec les lignes essentielles de la réalité.

I

La comparaison méthodique des générations humaines avec les générations animales exigerait une longue enquête qu'aucun théoricien n'a tentée, et dont on trouverait des éléments dans le beau livre de M. Espinas sur les *Sociétés animales*. Ici, nous nous bornerons aux indications qui répondent à notre dessein.

La durée de la génération étant une fonction de la durée totale de la vie et spécialement de la durée de l'âge adulte pendant laquelle l'animal peut se reproduire, les générations animales sont ordinairement *plus courtes* que les générations humaines, parce que, à l'époque géologique actuelle, l'existence de la plupart des animaux, même les plus gros, a une durée moindre que la nôtre. Un expérimentateur américain, M. Woodruff, a suivi pendant cinq ans les descendants d'une paramécie commune, et il a vu défiler 3.029 générations, soit plus de 600 par an. M. Berthelot a calculé que le nombre des générations de fourmis depuis Aristote répond à près de quarante mille années, évaluées d'après les générations humaines ⁽¹⁾. Il y a des insectes à générations annuelles ou semestrielles, d'autres à générations quotidiennes. La durée d'un être vivant, comme sa masse, dépend de sa structure : sa vie est bornée ainsi que sa taille, et il ne peut pas plus franchir les limites de la mort qu'il ne peut agrandir à volonté les dimensions de son corps. Mais la connaissance des lois qui régissent la durée de la vie chez les animaux et la durée proportionnelle des phases de leur existence est à peine ébauchée par les naturalistes. Ainsi on ignore presque tout des habitudes sociales des

⁽¹⁾ *Science et Philosophie*, p. 180.

singes anthropomorphes à l'état libre, et par suite la durée de leurs générations, que nous aurions tant d'intérêt à connaître.

Les générations animales ne sont pas seulement plus courtes que les générations humaines, elles sont ordinairement *discontinues* et sans relation les unes avec les autres ⁽¹⁾. Chez les insectes, par exemple, les jeunes ne voient pas leurs parents au moment de l'éclosion, de sorte que les générations, séparées généralement par la durée de l'hiver, n'empiètent pas les unes sur les autres. Chez ces animaux, « l'industrie publique, suivant la forte expression de Rivarol, meurt et renaît tout entière à chaque génération ». La physionomie des générations d'insectes est uniforme comme leur durée : toutes sont gouvernées par le même *instinct* infaillible qui se transmet intégralement d'une génération à la suivante, tendant surtout à assurer la perpétuité de l'espèce, et qui n'est accru ni par l'expérience individuelle ni par la mémoire sociale. Le changement et, par suite, le progrès deviennent impossibles, sauf chez quelques insectes vivant en société (fourmis, termites, abeilles) qui ont pu braver l'hiver, abrités dans leurs nids.

Les générations d'articulés sont sectionnées comme les anneaux de leurs corps, tandis que les générations humaines, mêlées entre elles et chevauchant, sont masquées par l'afflux continu des nouveau-nés et le départ incessant des morts. De ce fait résulte une conséquence remarquable : « Si chaque génération d'hommes, écrit Hume, disparaissait en une fois et qu'une autre lui

(1) La succession des générations chez les hannetons offre une particularité curieuse : bien que leurs générations soient *annuelles*, elles ne sont abondantes que dans certaines années (le temps du développement d'un hanneton est normalement de trois ans, mais cette durée ne suffit pas à expliquer l'abondance des hannetons de trois en trois ans).

succédât tout d'un coup, comme cela a lieu pour les vers à soie et les papillons, la nouvelle race, en admettant qu'elle fût assez réfléchie pour choisir son gouvernement (ce qui n'est certainement pas le cas pour les hommes), pourrait volontairement et par consentement général établir sa propre forme de constitution, sans tenir compte des lois et des précédents qui ont prévalu chez ses ancêtres. Mais, comme la société humaine est un flux perpétuel, comme à toute heure il y a un homme qui sort de ce monde et un autre qui y entre, il est nécessaire, pour sauvegarder la stabilité du gouvernement, que la nouvelle génération se conforme à la constitution établie et suive de près le chemin que ses prédécesseurs, suivant eux-mêmes les traces de leurs propres devanciers, lui ont frayé antérieurement. Quelques innovations doivent nécessairement se produire dans toute constitution humaine... ; mais quant à des innovations violentes, aucun particulier n'a qualité pour en faire, et il est même dangereux à un parlement d'en tenter de telles : on doit en attendre plus de mal que bien ⁽¹⁾. » Ainsi l'enchevêtrement des générations humaines, *qui est le plus grand obstacle à leur discernement*, assure à la fois la continuité sociale et la régularité du progrès. Ce que Hume dit de la politique s'applique à l'art, à la science, à l'industrie, à toutes les formes de l'activité. Dans tous les domaines, le progrès suppose le contact des vieux et des jeunes, qui permet la transmission sociale, et la régularité du progrès résulte de la coexistence des différents âges au sein de la société. Si les générations humaines étaient espacées comme les grains d'un chapelet, la marche de l'humanité (à supposer que les hommes fussent intelligents)

(1) HUME, *Essai sur le Contrat*, p. 432 de l'édition anglaise.

serait saccadée et sans suite : elle consisterait en une alternance monotone d'explosions et de piétinements. La constitution naturelle de la société humaine, qui brouille pour ainsi dire toutes les générations et confond tous les âges, nous épargne ces secousses violentes et périodiques; elle impose au mouvement social des conditions de lenteur et de sûreté qui garantissent son équilibre et son efficacité. Il y a entre les jeunes et les vieux toute une gamme d'intermédiaires qui atténuent les écarts de l'instinct d'innovation et la résistance des forces conservatrices, qui suppriment les heurts et ménagent les transitions. La simultanéité de tous les âges introduit dans la mécanique sociale la douceur et la régularité que ne peut fournir un moteur intermittent, et que seule procure un moteur polycylindrique très perfectionné. Si, à certaines époques et chez certains peuples, les hommes n'échappent pas aux révolutions, celles-ci n'offrent pas la soudaineté des métamorphoses ni les risques des catastrophes. Une haute sagesse préside donc au gouvernement des sociétés humaines et règle la marche de leurs destinées.

Cette sagesse apparaît non seulement dans la distribution des âges au sein de la société, mais aussi dans la répartition des âges au cours de l'existence individuelle. Ici encore, nous constatons de grandes différences entre les animaux et l'homme; et ces différences retentissent sur la durée de la période d'élevage et d'éducation. Chez l'insecte, la distinction des âges est très accusée et leur étendue très inégale : il passe ordinairement par les trois phases de *larve*, de *nymphe* et d'*imago* ou adulte. Par exemple, les larves des éphémères vivent dans l'eau *deux ou trois ans*; leurs métamorphoses se font ensuite en *un ou deux jours* : la nymphe sort de l'eau et se mue en insecte ailé; celui-ci subit une nouvelle mue et n'a plus qu'à se reproduire. Né ordinairement le soir, il

s'accouple : la femelle pond pendant la nuit ; le matin elle tombe, épuisée par la ponte, et sert de pâture aux poissons ⁽¹⁾. L'enfance de l'insecte est donc très longue ; son adolescence et son âge adulte très courts ne sont pas suivis d'une période de sénilité ⁽²⁾. L'insecte peut mourir dans une pâmoison : sa larve aura le vivre et le couvert ! Elle passera son enfance dans un état de torpeur béate, n'ayant rien à apprendre de ses parents qui sont morts en lui donnant le jour. Sa vie véritable sera brève, mais pleine de parfums et d'azur : le papillon naît et disparaît avec la soudaineté d'une fleur qui éclate et se flétrit tout d'un coup, il ne connaît pas les déchéances de la vieillesse, qui est inutile au maintien de son espèce. Par là, nous comprenons le rôle de la vieillesse dans la vie humaine : elle conserve le capital social qui, sans elle, serait exposé au gaspillage, et elle défend la tradition, piédestal de tout progrès, contre les témérités de la jeunesse : « Mens et ratio et consilium in senibus est, qui, si nulli fuissent, nullae omnino civitates fuissent ⁽³⁾. » La vieillesse de l'homme est la rançon de son intelligence et la sauvegarde de son patrimoine.

L'instinct si merveilleux de l'insecte, qui explique la discontinuité de leurs générations — car plus les générations sont isolées, plus elles ont besoin d'un guide immuable pour régler les actes de leur vie — et la disparité de leurs âges, fait place chez les mammifères à un autre instinct plus admirable encore : l'amour maternel.

⁽¹⁾ Pour plus de détails, V. E. METCHNIKOFF, *Études sur la nature humaine*, pp. 352-359.

⁽²⁾ Ceci n'est vrai qu'en gros — chez la *Cicada septemdecim*, le rapport de la phase de préparation à la phase adulte est de 200 à 1. Cette cigale vit pendant 17 ans à l'état de larve sous les pommiers dont elle suce les racines ; l'insecte adulte vit un peu plus d'un mois, juste le temps de pondre ses œufs.

⁽³⁾ CICÉRON, *de Senectute*, XIX, 67.

Alors *l'élevage* commence, et, avec lui, l'intelligence s'ébauche, d'abord sous la forme de l'imitation ⁽¹⁾.

La période d'élevage chez les animaux a une durée constante pour une espèce définie, et les soins de l'élevage sont identiques dans la même espèce, que celui-ci soit isolé ou collectif, qu'il soit donné par la mère seule ou par les deux parents. La période de formation chez les animaux, comme leur période d'incubation ou de gestation, dépend de la durée de leur existence : elle est plus ou moins longue, suivant le degré de complexité du type considéré. Son étude éclaire un peu le mécanisme de l'éducation humaine, qui a une si grande portée sociale, et subsidiairement la répartition des âges dans la vie de l'homme.

Le caractère de la société *domestique* est d'être *successive*; et, à mesure qu'on monte dans l'échelle zoologique, l'unité de la famille embrasse des êtres toujours plus distants les uns des autres dans la durée. Chez les oiseaux, la monogamie est la règle, et la polygamie l'exception (au bas de l'échelle). Leurs générations sont encore dissociées, mais chacune d'elles est élevée par ses parents, et peut avoir des rapports fugitifs avec des membres de la génération précédente; le plus souvent, la société domestique est bornée à la durée d'un an. « Un

(1) Dans la famille animale, constituée par la réunion temporaire des parents et de leur progéniture, on peut distinguer, avec E. WAXWEILER (*Esquisse d'une sociologie*, Bruxelles, 1906; pp. 118 et sq.), trois étapes principales au point de vue de la formation sociale : 1° le jeune voit ses parents, mais le père lui est totalement hostile ou indifférent : *l'individu n'a de rapports qu'avec sa mère* (les carnassiers); 2° si la ponte ou la portée sont multipares, il y a élevage en commun : *l'individu a des rapports avec d'autres du même âge* (oiseaux, chiens et chats); 3° si l'élevage exige une certaine durée, l'individu n'est pas encore formé quand de nouveaux jeunes viennent au monde, et il a ainsi des *rapports avec des individus d'âges différents* (singes et hommes). Waxweiler est un élève de Giard, qui accordait tant d'importance à l'*éthologie* animale.

grand nombre de couples sont formés pour toute la vie et mettent au monde d'année en année, sans cesser d'être unis, de nombreuses générations — semblables à un arbre qui s'élèverait à une grande hauteur, en s'environnant de distance en distance d'un vert bouquet de feuillage ⁽¹⁾. » Plus les couvées sont espacées, plus la transmission des enseignements de l'expérience est prolongée.

C'est chez les mammifères qu'on rencontre le type d'éducation et de générations le plus voisin du nôtre. En effet, les jeunes peuvent de moins en moins se suffire à eux-mêmes, et leur formation, de plus en plus longue, s'effectue grâce au concours d'individus de tous les âges. La longue durée de la période de formation entraîne l'entrelacement des générations, surtout chez les mammifères à parturition unique, comme les cétacés, les proboscidiens et les bovidés. Ici, la monogamie est rare (carnassiers), et la polygamie à peu près générale (au sommet de l'échelle). C'est, en effet, la famille à femelles multiples qui offre, selon M. Espinas, le seul type capable de se prêter à une organisation sociale étendue, centralisée, durable. Les mammifères offrent le passage de la société *domestique* successive à la société *ethnique* continue, par l'intermédiaire de la horde accidentelle et de la horde organisée : « C'est par le *développement de l'individu* que la plus grande partie des mammifères se recommande à l'attention du psychologue; et cela vient précisément de ce que l'éducation, soit par les deux parents, soit par la femelle seule, développe chez eux plus que chez les oiseaux l'expérience et la réflexion ⁽²⁾. » Comme la famille et la société des mammifères, la famille humaine est carac-

⁽¹⁾ ESPINAS, *Les Sociétés animales*, Paris, 1877; p. 282.

⁽²⁾ ESPINAS, *op. laud.*, p. 291. Nous renvoyons le lecteur à ce travail, auquel M. Ed. Perrier n'a pas rendu suffisamment justice.

térisée par l'affranchissement progressif de l'individu qui finit par s'incorporer à la société.

Mais l'homme est un être vraiment à part dans la nature ⁽¹⁾, un être royal ⁽²⁾. On trouve rassemblés en lui des caractères presque contradictoires, dont on entrevoit seulement l'ébauche parmi les différentes espèces d'animaux. La durée de sa vie, égale à celle des plus gros mammifères, est notablement plus longue que celle des grands singes. Par contre, sa gestation est courte, et sa croissance extraordinairement lente. La grossesse de la femme dure deux fois et demie moins que celle de l'éléphant qui a une existence de même durée; elle est inférieure à celle du cheval qui vit beaucoup moins; elle est sensiblement égale à celle de la vache, mais le veau est élevé à quatre ans! La durée relativement courte de la période embryonnaire chez l'homme, nécessitée, selon Cournot, par sa stature droite, entraîne l'imperfection native de l'enfant ⁽³⁾; celle-ci, à son tour, impose la nécessité d'une *longue éducation*; et la difficulté de la tâche éducative a pour corollaire la *durée de l'âge mûr* chez les parents qui assurent l'éducation de leurs enfants. Aussi est-ce dans l'humanité que la tradition sociale est le plus fortement nouée. L'homme présente d'ailleurs à cet égard une étonnante plasticité : alors que la formation d'un jeune Australien ou d'un petit mendiant est terminée à huit ans, celle d'un intellectuel de nos

⁽¹⁾ Cf. RÜBNER, *La croissance et la durée de la vie de l'homme et de quelques mammifères* (C. R. de l'Académie des sciences de Berlin, 16 janvier 1908).

⁽²⁾ Cf. ESPINAS : « L'homme est pour les plus élevés des vivants qui viennent après lui un être à part, vraiment royal et en quelque sorte surnaturel. » (*Sociétés animales*, p. 36.) « Les espèces anthropoïdes, le chimpanzé surtout, considèrent les autres animaux, même les singes, comme leurs inférieurs : vis-à-vis de l'homme il est tout différent, il lui témoigne autant de considération qu'il a de mépris pour les autres animaux. » (*Idem*, p. 342.)

⁽³⁾ Cf. COURNOT, *Vitalisme*, p. 173.

jours se prolonge jusqu'à vingt-cinq ans ⁽¹⁾. Plus l'humanité se civilise, et plus l'éducation de l'individu tend à durer : plus le contact des âges devient étroit, et plus l'écheveau social se complique et s'embrouille. Mais l'examen des générations dans la famille humaine va nous aider à débrouiller cet écheveau.

II

DANS la famille, princière ou modeste, les individus se présentent par groupes successifs, que séparent des intervalles de temps sensiblement identiques : les parents incarnent une génération, les enfants une autre, les petits-enfants une troisième. Chaque groupe embrasse un nombre d'années (douze en moyenne d'après Rümelin) inférieur à la durée qui sépare les représentants extrêmes (le dernier de l'une et le premier de l'autre) de deux générations consécutives. En effet, les naissances qui alimentent la famille ne s'échelonnent pas d'une façon régulière le long de la durée, mais se pressent autour des années qui représentent sa phase d'accroissement. Puis, quand la période de fécondité des parents est close, la famille reste stationnaire, jusqu'à ce que les enfants soient capables de transmettre à leur tour la vie qu'ils ont reçue. Il s'écoule donc un temps stérile avant que les enfants aient des enfants : alors les membres de la famille grandissent ou vieillissent sans que leur nombre s'accroisse. Au contraire, celui-ci tend à diminuer par l'effet de la mort, qui frappe normalement les plus âgés, et fait disparaître un à un les représentants de la génération la plus ancienne, dépossédée peu à peu au profit des générations neuves. A la série des naissances

(1) WAXWEILER, *op. laud.*

correspond la série symétrique des deuils, qui se répartissent également sur une assez courte période, quand la génération des grands-parents et des grands-oncles ou celle des parents et des oncles est arrivée au terme normal de l'existence. Les cercueils se succèdent par séries intermittentes comme les berceaux : le mélange des deux séries explique toute la vie de la famille. Déjà Homère avait remarqué que les générations familiales ressemblent aux feuilles caduques des arbres qui naissent au printemps et tombent à l'automne : a-t-on saisi la justesse poignante de cette comparaison ?

Quelles que soient les variations de la période de fécondité des couples humains, relativement à son amplitude et à sa densité, on peut considérer comme une notion acquise à la science l'uniformité de la durée des générations familiales : les travaux de Rümelin et de Lorenz sont décisifs sur ce point. Quand on envisage l'histoire d'une famille à branches multiples sur une période suffisamment étendue, on voit les écarts s'annuler et toutes les générations collatérales marcher du même pas. La durée comporte un principe de compensation analogue à la loi des grands nombres : à la longue, le temps neutralise les accidents et met en relief les lignes essentielles du phénomène. Et cela se comprend aisément : imaginons, pour simplifier le raisonnement, des générations d'une durée trentenaire, et supposons une avance ou un retard de cinq ans dans une série. Il faudrait (hypothèse bien invraisemblable) que cette avance ou ce retard fussent répétés *six fois de suite* durant un siècle et demi, pour que cette série fût en avance ou en retard d'une génération sur les séries normales ($30 \times 5 = 25 \times 6$). Si la génération type est égale à un tiers de siècle, il faudra encore plus de temps pour qu'une différence de cinq ans (chiffre relativement consi-

dérable) plusieurs fois répétée se manifeste par l'écart d'une génération. Il semble qu'en partant du fils le plus jeune au lieu de partir de l'ainé, les générations doivent être plus tardives : il n'en est rien cependant, tant la coupure des générations est naturelle. Quand un oncle est plus jeune que son neveu, on considère avec raison ce fait comme une anomalie exceptionnelle, parce que chacun applique inconsciemment la loi des générations. Nous pouvons donc admettre comme un fait constant la périodicité régulière des générations familiales.

On peut étudier le rythme des générations familiales au triple point de vue physiologique, psychologique et pathologique ; mais nous n'envisagerons que l'aspect psychologique de la question, et dans la mesure nécessaire pour éclairer le problème des générations *sociales*.

La psychologie des générations familiales est extrêmement monotone : les jeunes s'insurgent contre les vieux et visent à les déposséder, en attendant qu'ils soient critiqués à leur tour et dépossédés par leurs enfants. La vie qui se transmet ne regarde pas en arrière : elle est obstinément tournée vers l'avenir. Les enfants qui ont reçu la vie s'acquitteront de leur dette en procréant à leur tour : la reconnaissance qu'ils ont contractée envers leurs parents se dépensera en affection et en soucis à l'égard de leur progéniture. Il est de règle que les parents soient attachés à leurs enfants, et que les enfants soient ingrats envers leurs parents. Le don de la vie engendre le dévouement, et le dévouement l'affection jalouse ; mais ceux qui reçoivent ne se soucient pas d'avoir reçu : ils aspirent à donner ; c'est le bienfaiteur et non l'obligé qui est lié par le don ! L'oubli est la loi des générations familiales : l'histoire intérieure des familles est faite de déchirements successifs qui séparent toujours davantage les enfants de leurs parents : à mesure que les

enfants sortent du sillage de leur mère pour entrer au collège ou dans la société, la sollicitude des parents s'accroît en raison des dangers que courent leurs petits ; mais les enfants ne peuvent admettre le contrôle des parents : impatients de secouer le joug familial, ils acquièrent toujours plus d'audace et d'indépendance, jusqu'au jour où ils briseront la tutelle qui entrave leur essor.

C'est la thèse que Paul Hervieu a illustrée dans la *Course du flambeau*, sa meilleure pièce⁽¹⁾. Le vieil universitaire Maravon l'exprime en ces termes : « Ces gens-là se conforment à la loi qui commence par demander à la mère la chair de sa chair, souvent sa beauté, au besoin même sa vie pour en constituer l'enfant. Dès lors, au profit de la génération nouvelle, la nature s'évertue à dépouiller la génération précédente. Elle demande sans trêve aux ascendants, sous forme de dépenses, labeurs, anxiétés, dotations, sacrifices, tout le reste de leurs forces vives pour en équiper, armer, parer ceux qui descendent vers les plaines de l'avenir... » Et il compare la suite des générations à la course du flambeau, aux *lampadophories* d'Athènes ⁽²⁾ où « chaque concurrent courait, sans un regard en arrière, n'ayant pour but que de préserver la flamme qu'il allait pourtant remettre aussitôt à un autre ! » Cette loi est si vieille que les commandements du Sinaï ne contiennent pas un mot sur les

(1) Le même thème a été repris récemment par M. Paul Géraudy dans *les Noces d'argent*. Cette pièce, reçue par le Comité du Théâtre-Français avant la guerre, a été représentée seulement le 5 mai 1917. Au lieu d'un drame, M. Géraudy a fait une comédie douloureuse, et il a mis en scène des personnages moins exceptionnels que ceux d'Hervieu. Une mère perd d'abord sa fille qui se marie (« depuis que j'ai un gendre, dit-elle, il me semble que je suis la belle-mère de ma fille »), puis son fils qui s'affranchit à dix-neuf ans pour s'attacher à une maîtresse. Devenue veuve, elle compare sa solitude morale à celle d'une amie divorcée qui n'a pas eu d'enfants.

(2) Acte I, scène 11.

devoirs envers la progéniture (l'instinct supplée à la loi), mais prescrivent aux enfants d'honorer leurs parents « afin de vivre longtemps ». D'instinct, l'humanité est *bonne mère*, et d'instinct aussi elle est *mauvaise fille*.

Pour prouver sa thèse, Hervieu met en présence trois générations : une grand'mère, une mère et sa fille ; et il montre que, dans l'épreuve, chacune d'elles se détourne du passé, pour aller résolument à l'avenir : « Ceux qui nous ont donné la vie, c'est à peine si nous nous retournons quand, derrière notre dos, la mort les fauche. Mais quand, en avant de nous, c'est notre enfant qu'elle vient prendre, c'est-à-dire notre propre ouvrage, la création personnelle dans laquelle nous nous mirons, alors notre égoïsme ne se console plus. » Le mot de la fin résume la pièce : « Pour ma fille, s'écrie Sabine, j'ai tué ma mère ! » On pressent que le départ de sa propre fille va la tuer à son tour.

Quand les parents ont transmis la vie, leur rôle ne fait que commencer : l'existence serait un piètre cadeau si celui-ci n'était pas précédé et suivi de sacrifices qui donneront au nouveau-né les moyens de subsister et de se développer. Aussi les parents dépensent-ils le meilleur de leur activité et le plus pur de leur tendresse à élever leurs enfants. De quels soins assidus et ingénieux ils entourent l'être débile, de quelle sollicitude inquiète ils accompagnent ses premiers pas, avec quelle générosité ils arment l'adolescent des disciplines capables d'assurer sa réussite ! Mais, à mesure que leur égoïsme concerté se dépouille au profit de ceux qui sont destinés à les remplacer, à mesure que le foyer se fait plus chaud et plus enveloppant, les enfants brisent une à une les chaînes familiales ; ils songent à l'avenir et rêvent d'un autre foyer. Un malentendu initial, qui s'aggrave sans cesse, sépare les enfants de leurs parents. De bonne heure, ils

préfèrent à la société des grands celle de leurs pairs et de leurs compagnons de jeu : le semblable attire le semblable ⁽¹⁾ ; bientôt ce sera l'attrait de l'autre sexe, et, d'étape en étape, ils conquerront leur pleine indépendance. La coupure du cordon ombilical qui lie l'enfant à sa mère est suivie d'autres ruptures chroniques non moins douloureuses. L'*opposition spirituelle* est la loi des générations familiales.

Tous les enfants veulent dépasser leurs parents, comme ceux-ci le souhaitent, mais non pas de la façon qu'ils désirent (la mère qui a voulu le mariage de son enfant, le regrette au jour de la séparation !). Pour faire *mieux* que leurs devanciers, ils songent à agir *autrement* ou même à faire *le contraire* de ce que ceux-ci ont fait. « Le moins qui puisse se produire, écrit M. P. Souriau, c'est que les parents jugent leurs enfants un peu *avancés* et que ceux-ci de leur côté trouvent leurs parents un peu arriérés ⁽²⁾. » D'ordinaire, les croyances et les désirs des enfants diffèrent de ceux des parents ; souvent les enfants se bornent à prendre le contre-pied des idées de leurs parents : ils décrètent une nouvelle table des valeurs qui abolit la table ancienne. Il ne ment pas le proverbe qui dit : « A père avare, fils prodigue » ; le philosophe Victor Egger, fils de l'helléniste Émile Egger, a pu écrire : « Né d'un père croyant, je suis un fils sceptique »,

(1) • Dans les sociétés psychologiques, écrit M. Espinas, la cause de l'attraction réside dans la sympathie, c'est-à-dire dans la plus grande faculté qu'a tout être capable de représentation de *se représenter son semblable*, et dans la conscience d'une augmentation d'activité (plaisir) qui en résulte. » (*Sociétés animales*, p. 331.) Cette loi d'*attraction du même au même*, formulée par M. Espinas, est d'une importance capitale en psychologie et en sociologie. Elle a été entrevue par les philosophes grecs qui lui ont opposé la *loi des contraires* ; mais celle-ci, qu'on pourrait appeler à plus juste titre la *loi des complémentaires*, n'est qu'un aspect dérivé de la loi générale.

(2) *Les Conditions du bonheur*, p. 213.

mais l'inverse est également vrai ⁽¹⁾. Parfois, l'opposition entre les pères et les fils tourne au tragique et aboutit à une rupture définitive. Telle est l'histoire que nous a contée le critique anglais Sir Edmund Gosse dans sa pénétrante autobiographie intitulée : *Père et fils* ⁽²⁾. Son père et sa mère, affiliés à la secte des *Frères de Plymouth*, étaient des croyants rigides et mystiques ; mais un jour, à propos d'un fait insignifiant, le fils assiste à l'effondrement des convictions que lui avaient inculquées ses parents ; peu à peu la fêlure s'accuse ; bientôt il dit non au mensonge qui prétendait régir sa vie, et par un *fiat* décisif il s'éloigne sans retour de son père. « C'était, dit-il, un cas de tout ou rien. » Cette loyauté intellectuelle et cette décision sont rares ; le conflit ne revêt pas souvent une forme aussi aiguë et ne porte pas sur des questions aussi graves, mais il se manifeste toujours peu ou prou, sous une forme ou sous une autre : la docilité n'est pas le fait des adolescents !

Essayons de déterminer avec plus de précision l'influence des parents sur les enfants, et l'attitude des enfants à l'égard des parents.

D'abord l'éducation que les parents donnent à leurs enfants diffère notablement de celle qu'ils ont reçue ⁽³⁾. S'il est des points sur lesquels ils ne transigent guère

(1) « Payer les dettes qu'on n'a point faites, cela est vrai aussi au moral. Port-Royal ne fait pas autre chose. Quand on entrevoit par Tallemant l'histoire des pères, des grands-pères et des mères, on est renversé du *contraste des générations* : on comprend mieux alors tous ces jeunes et ces repentins. » (SAINT-BEUVE, *Port-Royal*, II, 310. note.) Ainsi le grand-père du duc de Roannès était très dissolu. Rappelons pour mémoire l'exemple classique de Mme de Sévigné et de Mme de Grignan.

(2) Traduct. française de A. Monod et H. D. Davray (1912). L'histoire de Sir Gosse est celle de beaucoup d'artistes et de novateurs qui doivent briser la volonté de leurs parents.

(3) « On ne désire donner que ce qu'on regrette de n'avoir pas reçu. » (WILBOIS, *Devoir et Durée*, p. 260.)

(traditions religieuses, morales, domestiques), ils entendent préserver leurs enfants des erreurs dont ils ont été eux-mêmes victimes. C'est pourquoi leur autorité subit des recrudescences et des éclipses périodiques, dont il ne faut ni se réjouir ni s'affliger outre mesure. Un auteur allemand, cité par Paul Janet dans *la Famille*, distingue deux sortes de générations d'enfants : les générations *battues* et les générations *flattées*, les unes succédant régulièrement aux autres, parce que les battues, trouvant qu'on les a mal élevées, flattent leurs enfants, et que les flattées les battent par la même raison. Cette boutade renferme une bonne part de vérité. Les adultes qui ont subi de trop dures contraintes durant leur jeunesse sont inclinés à l'indulgence vis-à-vis de leurs enfants ; les pères qui ont joui d'une trop grande liberté surveillent de près leurs fils, et les enfants gâtés deviennent facilement des pères tyranniques. Cette alternance de sévérité et de relâchement dans la discipline est, jusqu'à un certain point, indépendante de la transformation générale des mœurs. Il semble pourtant que l'autorité des parents subisse actuellement une crise redoutable : on observe *depuis plusieurs générations* une aggravation de la faiblesse des parents et de l'indépendance des enfants, la première allant jusqu'à la lâcheté et l'autre jusqu'à la révolte ⁽¹⁾. Mais l'histoire nous enseigne que l'excès d'un mal engendre la guérison, à moins que le mal ne dissolve l'organisme, ce qui ne peut être le cas pour la famille. La vie porte en elle une

(1) Cette crise de l'autorité familiale, dépeinte dans les *Pierres Millénaires*, a des causes multiples, au premier rang desquelles il faut placer la diminution du nombre des familles normales. L'enfant unique est idolâtré et conséquemment mal élevé ; tandis que, pour diriger un bataillon d'enfants, une stricte discipline est nécessaire. En France, le mal remonte au XVIII^e siècle (cf. le théâtre de Molière et le théâtre de Marivaux).

puissance de réaction capable de corriger les pires écarts ; et le contraste n'existe pas seulement entre les générations successives, mais aussi entre les groupes de générations familiales.

Dans le domaine intellectuel, même opposition que dans le domaine moral : les parents essaient de faire bénéficier leurs enfants de leur propre expérience de l'école et de la vie. Ont-ils souffert de l'internat ? Ils veulent l'épargner aux leurs. Éprouvent-ils l'insuffisance de leur formation intellectuelle ? Ils cherchent à munir leurs successeurs des supériorités qui leur ont manqué : ainsi les fils d'intellectuels deviennent des praticiens et des sportifs ; les savants n'entendent pas priver leurs fils des avantages de la culture esthétique, et les humanistes ne veulent pas rougir de l'ignorance scientifique de leurs enfants : à une génération de « modernes » succède une génération de « latinistes ». Dans l'intervalle qui sépare deux générations, les institutions scolaires et pédagogiques se sont transformées par le renouvellement des maîtres, des idées et du matériel ; mais ces grands corps évoluent lentement, et le père s'ingénie à accommoder leurs ressources aux besoins variés de son enfant. Aussi l'éducation des enfants est-elle en général *complémentaire* de celle des parents. Les pères tendent à réaliser chez leurs fils l'équilibre des facultés qu'ils n'ont pas atteint eux-mêmes ; et, comme cet équilibre est instable, ils tombent aisément d'un excès dans l'excès opposé. On a trop développé leur intelligence et pas assez leurs muscles : ils n'hésiteront pas à sacrifier les études au développement physique ; on a desséché leur intelligence : ils chercheront à cultiver le cœur, fût-ce au détriment de la raison. L'instruction des générations successives est faite d'alternances et de retours : le fils continue son grand-père plutôt que son

père, car il prend le contre-pied de son père, qui avait lui-même pris le contre-pied du grand-père. Mais le rythme n'est pas toujours aussi simple.

Et ce n'est pas seulement la formation générale que les parents veulent *autre* dans leurs fils, c'est encore la formation spéciale et technique. L'ambition avortée des parents se reporte sur leurs enfants, et ils rêvent pour eux de situations plus hautes que les leurs. Connaissant les inconvénients de leur profession (on ne connaît que ce qu'on a expérimenté), ils cherchent souvent à en détourner leurs fils. L'homme se dit en soupirant : « Ah ! si j'avais à recommencer ma vie ! » Sa vie, il la recommence dans son fils, et il entend que ce fils n'endure pas les mêmes souffrances et ne subisse pas les mêmes déboires que lui. Parfois il lui avoue : « Ne fais pas comme moi. » Le fils n'est que trop porté à écouter ce langage, qui flatte ses secrètes dispositions.

Heureusement, la puissance du milieu familial tempère ces tendances au désaccord, et limite leurs effets. Le contraste entre les parents et les enfants n'est jamais que *partiel* au sein des familles fortement organisées ⁽¹⁾ : les traditions se conservent en dépit des révoltes périodiques de la progéniture, et les crises les plus graves laissent à peu près intact le patrimoine moral. La formation initiale de l'enfant (premières habitudes) est absolument décisive, et laisse dans l'inconscient des traces qui survivront à toutes les expériences. Mais le milieu familial n'a qu'une part restreinte dans la formation de l'enfant ; bientôt il lie société avec d'autres enfants, il a des camarades à l'école, il fait connaissance avec le

(1) La longévité des ascendants favorise l'évolution modérée de la famille : les rapports suivis de l'enfant avec ses grands-parents tendent à consolider la tradition familiale et à réfréner les tentatives d'émancipation des jeunes.

monde; un jour, il aura la révélation de l'amour et il aspirera à l'union qui l'affranchira du foyer paternel. Les parents conseillent bien leurs enfants, mais les conclusions que les enfants tirent de leurs leçons ne sont pas celles qu'ils voudraient leur transmettre : l'expérience d'une génération ne sert pas à la génération suivante. Les parents savent, mais ne peuvent plus; les enfants peuvent, mais ne savent pas, et ils n'apprendront qu'à leurs dépens.

La différence d'âge qui sépare les enfants de leurs parents est la principale source du changement des idées et des mœurs. Les jeunes ouvrent les yeux dans un autre monde que leurs parents, et ils se plient aussitôt aux exigences de la société contemporaine. Les parents ont leur siège fait et leur mémoire meublée, ils conservent vivaces leurs premières impressions, et ils sont partis d'une expérience qui reste lettre morte pour leurs successeurs; s'ils sont encore capables de comprendre les nouveautés, ils ne sont plus assez souples pour les adopter et les faire passer dans leur vie. Le poids de leur existence les paralyse : ils se bornent à approfondir le sillon commencé. Les conversions intellectuelles sont très rares. Au contraire, les enfants ont des yeux naïfs et des sens vierges, ils aspirent par tous les pores le monde nouveau au milieu duquel ils ont fait leur apparition. Ce monde pétrit leur âme à leur insu; et, dès qu'ils sont en âge de réfléchir, ils notent l'écart qui existe entre la conduite de leurs parents et les nécessités du milieu ambiant. Débordants de sève, ils s'élancent à la conquête du monde. « On a besoin, quand on est jeune, de se donner l'illusion qu'on participe à un grand mouvement de l'humanité, qu'on renouvelle le monde... On est si libre et si léger! On ne s'est pas encore chargé du lest d'une famille, on n'a rien, on ne risque guère. On est

bien généreux, quand on peut renoncer à ce qu'on ne tient pas encore ⁽¹⁾. »

Quelle direction les jeunes gens vont-ils imprimer à leurs forces grandissantes? Ils n'ont pas le temps de choisir et ne savent pas encore se recueillir; ils se lancent avec ardeur dans le mouvement de leur époque, et se précipitent sur toutes les nouveautés, théoriques ou pratiques. Le jeune homme a horreur du piétinement et de l'attente, il a le goût de l'action et du risque, il aime par dessus tout la mobilité et il aspire à la gloire. Candidat éventuel à toutes les aventures, il agrée d'enthousiasme les inventions qui accélèrent la vitesse, et les idées qui augmentent l'instabilité. Or, que de perfectionnements ont été réalisés en mécanique depuis que son père est sorti du collège, depuis une trentaine d'années ⁽²⁾. Les parents d'aujourd'hui ne pourraient plus vivre dans la société de 1850; leurs fils ne peuvent plus vivre comme leurs parents. Nouvelles sont les machines et nouvelles les méthodes : il faut aller toujours plus vite, toujours plus loin, toujours plus haut! Jadis le chemin de fer avait remplacé la diligence séculaire, aujourd'hui le sport de l'aviation a succédé à celui de l'automobile. Notre époque est l'âge d'or de la jeunesse : quelle trépidation et quelle fièvre! Le mouvement tourne au vertige; les jeunes s'élancent dans les airs et se cassent le cou pour perfectionner l'aéroplane. Les inventions brûlent les étapes, leur mise au point s'accélère avec leurs progrès, elles franchissent en dix ans des stades qui exigeaient jadis un siècle et au delà. Et, tandis que la technique de l'humanité se développe en progression géométrique, l'accélé-

⁽¹⁾ R. ROLLAND, *Le Buisson ardent*, p. 16.

⁽²⁾ Les transformations sociales se remarquent surtout quand on compare deux ou trois générations juxtaposées dans une même famille. (Cf. L. BERTRAND, *Le Mirage oriental*, pp. 252 et 266, 70.)

ration gagne les idées, qui naissent, grandissent et s'usent toujours plus vite. Les changements rapides du matériel de la civilisation augmentent le malaise des esprits et creusent toujours plus profond le fossé qui sépare deux générations contiguës. Mais ce sont surtout les commotions politiques qui dressent les jeunes contre les vieux.

Tandis que les vieillards se plaignent du progrès et que les adultes qui en jouissent aspirent à une stabilité croissante, les jeunes gens s'en félicitent ouvertement. Les parents sont prisonniers de leurs habitudes. Les enfants, nés trente ans plus tard, au sein d'une science et d'une industrie plus avancées, ont été témoins d'autres événements et n'ont pas encore contracté ces liens qui canalisent l'activité : « Un si large fossé sépare une génération de l'autre ; leur optique est si différente ; ils, ou elles, sont assis à côté les uns des autres, le soir autour du foyer, sans parler. Le père songe : « Il me reste, au maximum, tant d'années à vivre ; bientôt, la retraite ; je n'arriverai décidément pas au but que j'avais visé... Ce meuble n'est pas beau ; mais pourquoi le changer ? Il durera autant que moi et j'y suis habitué. » Le fils songe : « Dans deux ou trois ans, je commencerai à vivre, il est inutile de me presser ; je n'aurai pas de peine à faire mieux que mon père, en m'y prenant autrement... Ce meuble est bien démodé ; le jour où il serait à moi, je le remplacerais.

« La mère songe comme son mari, la fille songe comme son frère ; cependant, c'est une famille très unie et très tendre ⁽¹⁾. » Ce tableau est éternel, mais il semble dater de l'époque où les vénérables diligences roulaient toujours dans les mêmes ornières. L'harmonie de la famille n'est guère troublée quand tout au dehors reste

(1) Vicomte d'AVENEL, *Les Français de mon temps*, édit. Nelson, p. 247.

relativement stable, et le désir de changer un mobilier ou la distribution d'une maison n'engendre pas de conflits violents entre les vieux et les jeunes. Mais, aux époques de transformations rapides et de croissance sociale, l'opposition peut aller jusqu'à la rupture. Il se produit alors de véritables crises *généralisées* entre la génération qui élève et celle qui est élevée, comme entre les maîtres et les étudiants. De ce fait les témoignages abondent : nous ne retiendrons que celui de Sophie Kovalesky dans ses *Souvenirs d'enfance* ⁽¹⁾.

« Les habitants de Palibino, écrit-elle, vivaient tranquilles et calmes, grandissant, vieillissant, se querellant et se raccommodant; pour passer le temps, ils discutaient des articles de journaux ⁽²⁾ et des découvertes scientifiques, pleinement convaincus toutefois que ces questions appartenaient à un monde inconnu, lointain, avec lequel leur vie habituelle ne serait jamais en contact immédiat... Et, soudain, sans qu'ils sachent comment, les indices d'une fermentation étrange se produisent à leurs côtés, menacent d'ébranler jusque dans ses fondements l'ordre de leur vie calme et patriarcale. Et le danger ne menaça pas un point isolé, il sembla attaquer tout à la fois.

« La période de 1860 à 1870, on peut le dire, vit presque uniquement une seule et même question agiter les couches intelligentes de la société russe : celle de la scission dans les familles entre jeunes et vieux. S'il arrivait de demander à cette époque des nouvelles de quelque famille noble, on recevait presque toujours la même réponse : « Les parents sont brouillés avec les « enfants. » Et ces brouilles n'avaient pour cause aucune

⁽¹⁾ Paris, Hachette, c. VIII.

⁽²⁾ Le facteur venait à Palibino seulement une fois la semaine.

difficulté matérielle; il ne s'agissait que de dissidences théoriques de l'ordre le plus abstrait : « Leurs convictions diffèrent. » C'était tout; mais ce tout suffisait pour séparer les enfants des parents, et pour rendre les parents hostiles ou indifférents à leurs enfants.

« Les enfants, surtout les jeunes filles, devenaient la proie d'une manie épidémique, la désertion de la maison paternelle. Notre voisinage immédiat en avait été exempt jusque-là, grâce à Dieu, mais il circulait des bruits qui parvenaient jusqu'à nous. « Chez tel propriétaire, puis chez « tel autre, la fille de la maison s'est sauvée : l'une pour aller « étudier à l'étranger, l'autre pour aller à Pétersbourg chez « les nihilistes. » Bientôt la contagion gagne la sœur aînée de Sophie, Assiouta, âgée de dix-sept ans : elle s'habille simplement, instruit les domestiques ou s'intéresse aux paysannes, et s'adonne à l'étude avec passion après l'avoir dédaignée. Elle demande à partir à Pétersbourg; son père le général Kroukowsky refuse formellement, et la situation entre eux devient de plus en plus tendue : « Dès lors, la discorde régna dans la famille; bien que jusqu'ici nous n'eussions jamais eu aucun objet commun d'intérêt, et que chaque membre de la famille eût toujours vécu de son côté, sans témoigner grande attention aux autres, nous n'avions jamais formé deux camps hostiles comme à présent ⁽¹⁾. »

On sait à la suite de quels événements le nihilisme prit naissance. On connaît les grands faits du règne d'Alexandre II (1855-1881) : l'abolition du servage en 1861, les réformes judiciaires et politiques accomplies de 1861 à 1865, le prodigieux essor économique et intellec-

(¹) Dans *Pères et Enfants*, Tourguenieff a peint à merveille le contraste entre ces deux générations : l'une tranquille et saine, l'autre instable et déséquilibrée. — Cf. aussi A. BARINE, *Portraits de Femmes*.

tuel du pays, la guerre victorieuse contre les Turcs qui se termina par les préliminaires de San-Stefano et se conclut par l'imprudent traité de Berlin, le tout traversé par les conspirations et les attentats des révolutionnaires (¹). Mais il faut remonter plus haut pour comprendre cette explosion de haines. Tous ces jeunes gens qui s'insurgeaient contre leurs parents, représentaient l'esprit d'émancipation et de révolte contre la bureaucratie et les forces traditionnelles qui avaient modelé l'ancienne Russie. Ces *hommes nouveaux* qui surgissaient de partout, ces jeunes filles qui concluaient des mariages fictifs pour s'affranchir de la tutelle familiale et qui passaient sans transition de la propagande par l'idée aux violences de l'action directe, avaient recueilli la leçon des faits. Le nihilisme est avant tout une puissance de négation ; et, sous la diversité de ses aspirations, on retrouve toujours sa force effrayante de destruction. Tous ces adolescents ont vu le jour sous le règne despotique de Nicolas I^{er} : durant trente ans, l'empereur, qui n'avait pas évolué, avait fait obstacle au progrès et avait voulu fermer la Russie aux souffles de la civilisation occidentale ; durant trente ans, grâce à sa forte administration et à ses succès militaires, il avait réussi à étouffer toute velléité d'indépendance. Mais on n'abolit pas le travail intérieur des âmes et on ne détruit pas la respiration des esprits. Les idées prohibées pénétraient clandestinement dans l'Empire, et les jeunes gens leur trouvaient la saveur du fruit défendu ; puis les événements étaient venus confirmer ce sourd travail des esprits. Les désastres de la guerre de Crimée révélaient à leur lueur sinistre les tares profondes

(¹) Alexandre II était généreux, mais il avait gardé les mêmes ministres : le personnel gouvernemental entravait toutes ses velléités de réformes. — Cf. plus tard Nicolas II paralysé par la bureaucratie allemande.

de la Russie : le réveil fut terrible ⁽¹⁾. Le « cordon ombilical » entre la vieille et la nouvelle société était coupé de façon définitive.

A l'origine de ces ruptures soudaines et douloureuses dans la tradition familiale se placent donc des événements considérables. Les jeunes gens ressentent vivement le contre-coup des faits et y répondent avec leur fougue habituelle : ce sont les agents désignés de toutes les transformations sociales. Pour rompre avec le passé, il faut qu'on ne soit pas encore lié par ses chaînes ! L'avenir est annoncé par les désirs des jeunes gens et comme préformé en eux ; ces désirs dérivent de leurs croyances qui sont engendrées elles-mêmes en grande partie par le spectacle des faits. Le mouvement normal de flux et de reflux qui oppose les aspirations des générations successives se change en hostilité ouverte sous la pression des calamités nationales.

Ce phénomène de l'opposition des enfants aux parents ne se manifeste pas avec la même intensité dans toutes les familles et dans toutes les classes de la société, en supposant les autres conditions identiques. C'est dans les familles les plus enchaînées à la tradition que les crises revêtent le plus d'acuité, car l'opposition y est exaspérée par les résistances du passé ; le déchirement n'existe pour ainsi dire pas dans les familles à tissu lâche où la tradition est presque nulle. C'est peut-être dans les familles princières que le phénomène atteint son point culminant, car celles-ci offrent le double caractère d'une tradition très forte et d'une possibilité d'affranchissement plus grande que partout ailleurs. L'orgueil des jeunes princes, la complaisance de leurs favoris, les ménagements de leurs parents, la richesse qui permet l'essai de

(1) Cf. RAMBAUD, *Histoire de la Russie*, pp. 669 et 670.

toutes les forces, sont autant de raisons qui favorisent l'insurrection de l'héritier contre le prince régnant. Les familles princières obéissent aux mêmes lois que les familles ordinaires, mais le jeu de ces lois est d'autant plus accusé que les facteurs de conservation et d'innovation y sont plus vigoureux. Les incartades du kronprinz et ses manifestations tapageuses contre la politique de Guillaume II ne sont pas un fait isolé dans la famille des Hohenzollern ; au contraire, l'opposition entre le souverain et l'héritier présomptif est le *fait normal* qui se reproduit à chaque génération. Le dernier empereur, lorsqu'il n'était que kronprinz, passait pour l'adversaire de la politique de son père.

Le roi Frédéric I^{er} était, comme prince héritier, en si mauvais termes avec son père, le Grand Électeur, qu'il s'enfuit à Cassel, et, monté sur le trône, détruisit le testament paternel. Son fils, Frédéric-Guillaume I^{er}, alors qu'il n'était encore que prince héritier, attaqua vivement le gouvernement de son père, à l'encontre duquel il haïssait le luxe, raillait l'art et les sciences au point de nommer son bouffon de cour président de l'Académie. On connaît sa sévérité à l'égard de son fils, le futur Frédéric II : il le fit arrêter comme déserteur et voulut l'exclure de la succession au trône ! Qu'on lise la *Jeunesse du Grand Frédéric* d'E. Lavisse, et l'on saisira sur le vif cette règle de l'opposition du prince héritier au prince régnant. Qu'on lise en regard les lettres de Voltaire, et on verra comment Frédéric II se transforme en devenant roi, et prend la succession politique et militaire de son père, bien qu'il rappelle les savants bannis par lui. Cette opposition transitoire, qui porte sur des points secondaires, ne doit pas nous masquer la continuité des règnes. Le nouveau roi, qui a les responsabilités du pouvoir, dépouille la fatuité du jeune homme et commence à comprendre

l'œuvre de son prédécesseur. C'est partout le même jeu de bascule : le député qui a renversé un ministre par une critique violente de ses actes, devenu ministre à son tour, consulte son prédécesseur et prend sa suite, puis trouve qu'il n'a pas si mal conduit les affaires, et finit par lui ressembler. La loi de l'opposition des générations successives porte en elle-même son correctif, car les contraires sont du même genre ! Les enfants, après s'être insurgés contre leurs parents qu'ils veulent dépasser et supplanter, finissent par les imiter quand ils deviennent pères à leur tour. Nous devons plus à nos parents que nous ne pensons : à vingt ans nous les blâmons secrètement, à quarante ans nous agissons comme eux ! L'instinct d'innovation est endigué par les exigences de l'activité féconde plus sûrement que par les remontrances et les conseils des aînés.

CHAPITRE II

GÉNÉRATIONS SPIRITUELLES OU SÉRIELLES

C'est une merveilleuse propriété de l'esprit humain qu'une fois lancé dans une direction fraîche, il suit son nouveau chemin jusqu'à son aboutissement extrême, avec une persévérance obstinée et en admettant tous les corollaires imaginables. Et par les conséquences frappantes qui résultent de ces extrêmes, il a les yeux ouverts sur son erreur : alors il est, soit ramené à un précédent sentier, soit muni d'une impulsion nouvelle qu'il suit avec le même entrain et qu'il admet avec le même exclusivisme.

(COLERIDGE.)

I

LES générations sont réelles dans la famille : existent-elles dans la société ? Il semble bien que tous les âges y soient confondus, et qu'on ne puisse discerner dans son histoire de périodes comparables à la génération familiale. Le phénomène social le plus apparent, est celui de l'écoulement insensible des hommes et du remplacement continu des cellules sociales. Tous les poètes l'ont célébré, et il a inspiré à plusieurs des pages magnifiques. Rappelons-nous Bossuet qui fait écho à Lucrèce : « La nature, comme si elle était presque envieuse du bien qu'elle nous fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut nous laisser longtemps ce peu de matière

qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle le redemande pour d'autres usages ⁽¹⁾. Cette *recrue continuelle du genre humain*, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi, comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle ⁽²⁾. »

Mais sous ce va-et-vient perpétuel des molécules humaines qui captive le poète, quelque chose demeure qui retient l'attention du philosophe. Comme un fleuve qui, sans changer d'aspect, roule sans cesse de nouvelles gouttes d'eau, la société conserve le même visage malgré la circulation incessante des hommes : le flot ininterrompu des vagues humaines ne change ni son lit ni son cours ; chaque vague nouvelle se fond dans la nappe tranquille du progrès. Et c'est un spectacle singulier que celui du maintien des cadres sociaux sous la mobilité des éléments qui sans trêve disparaissent et sans trêve se renouvellent. Aristote l'avait déjà remarqué, et il écrivait : « C'est une question de savoir si la Cité persiste à être la même, tant qu'elle conserve le même nombre d'habitants, malgré la mort des uns et la naissance des autres, comme les fleuves et les fontaines dont l'eau s'écoule sans cesse pour faire place à l'eau ⁽³⁾. » Les faits répondent à Aristote par l'affirmative. Le nombre des habitants d'un pays peut même augmenter ou diminuer entre certaines limites sans que

⁽¹⁾ Cf. LUCRÈCE : « Materies opus est, ut crescant postera saecula » (*De rerum Natura*, l. III, v. 980).

⁽²⁾ *Sermon sur la mort*, premier point.

⁽³⁾ *Politique*, III, 4.

la morphologie ou la physiologie sociales en soient modifiées. Mais il faut élargir le problème : la forme politique de la cité n'est qu'un aspect de sa vie totale ; et cet aspect peut changer aussi sans altérer notablement la physionomie de l'ensemble. Les révolutions politiques passent, mais la plupart des institutions demeurent. A travers toutes les crises et sous tous les régimes, la police et l'armée restent debout, la perception des impôts continue, les administrations subsistent, bref les grandes lignes du corps social demeurent à peu près intactes : l'âme de la nation a gardé ses traits essentiels.

A première vue, la société est composée d'enfants qui observent et attendent leur heure, d'hommes qui agissent et font l'histoire, enfin de vieillards qui sont tournés vers le passé. En réalité, elle confronte les forces du présent avec toutes les forces traditionnelles. Les enfants, réserve de l'avenir, ne font pas partie du corps social, mais seulement de la famille ⁽¹⁾. Le jeune homme s'incorpore à la société dans la mesure où il travaille pour elle ; la jeune fille n'entre dans la société que par le mariage, ou quand elle remplit une fonction d'intérêt général. La société se compose surtout d'adultes qui remplissent de concert toutes les tâches sociales : les vieillards eux-mêmes n'y jouent qu'un rôle secondaire et modérateur.

La vie individuelle comprend trois périodes : une de formation, une d'activité et une de repos. Les jeunes gens se préparent à la vie en imitant et en contre-imitant ; les

(1) Les enfants forment de petites sociétés en marge de la grande société et cherchant à l'imiter, mais assez différentes d'elle. Il ne faut pas confondre leurs groupements spontanés avec les écoles qui sont des institutions sociales encadrées par des adultes. Au xvii^e siècle, où l'*esprit de société* était si développé, les enfants ne comptaient pour ainsi dire pas. Ils ne figurent pas dans les pièces de théâtre (sauf *Athalie* et *Malade imaginaire*) ; non seulement leur instruction est négligée, mais on les laisse vivre à l'abandon.

hommes seuls agissent, détiennent le pouvoir et les capitaux productifs, dirigent le train des affaires et font fleurir les arts et les sciences; quant aux vieillards qui ont pris leur retraite, beaucoup sont détachés de la vie et se bornent à être des spectateurs passifs et sans indulgence du mouvement social, d'autres en petit nombre peuplent les Académies, assemblées conservatrices, les conseils d'anciens, les postes honorifiques (professeurs émérites ou honoraires). *Les adultes forment donc le gros ou la partie agissante de la société* ⁽¹⁾. Leur nombre ne peut

(1) Cette thèse sur les rapports de la famille et de la société est grosse de conséquences qui ne relèvent pas de notre étude.

Nous la croyons justifiée par l'observation des Primitifs et par l'étude comparée de la famille humaine et de la famille animale. Nous avons déjà remarqué que dans les sociétés primitives où règne la promiscuité, les générations sociales sont très distinctes les unes des autres, et que les groupements d'âges y sont prépondérants : la horde ou le clan sont plus réels *socialement* que la famille. — Cf. Tacite, *Germanie*, c. 13 : avant la prise d'armes du Germain (qui a lieu entre 18 et 20 ans), les jeunes gens « *domis pars videntur, mox rei publicæ* ». — Mais nous ne tirons pas de cette constatation les mêmes conséquences que M. Durkheim (V. les *Règles de la méthode sociologique*, pp. 102 à 104) : nous restituons à la famille sa véritable fonction, et nous ne réduisons pas la sociologie à l'étude de la formation et de la combinaison des *représentations collectives* (V. DURKHEIM, *La sociologie en France au XIX^e siècle* : in *Revue Bleue*, article du 26 mai 1900).

D'autre part, M. Espinas a fortement établi que 1° le passage de la société domestique à la société ethnique se trouve uniquement dans les relations des jeunes entre eux (j'ajouterais que la société des jeunes est l'ébauche ou plutôt l'image de la société des adultes) : 2° que la famille et la peuplade sont antagoniques et se développent en raison inverse l'une de l'autre ; 3° que le véritable élément de la peuplade est l'individu, et que la sympathie y est la source de la conscience collective (V. *Sociétés animales*, 1877, p. 304 et sq.). Je me permettrai seulement de faire remarquer à M. Espinas que, si la société des jeunes subsiste seulement jusqu'à ce que les individus qui la composent deviennent adultes, et si elle est alors dissoute par la jalousie, ce n'est pas elle qui constitue l'agrégat social élémentaire, mais bien les associations d'adultes, comme celles des *Manchots* terrestres, qui sont groupés *d'après leur âge*. La société élémentaire, c'est le groupement d'adultes organisé pour la défense ou pour la chasse, etc. Ce fut un de mes gros étonnements, en lisant les *Sociétés animales*, de constater le contraste social entre les oiseaux et les mammifères. Chez les oiseaux, la famille est admirablement organisée, plusieurs espèces sont monogames et donneraient sur ce point des leçons à l'homme ; par contre, les peuplades organisées sont rares chez eux. Inversement chez les mammi-

diminuer ou s'accroître d'une manière excessive sans mettre en péril la société tout entière. La famille est l'organe régulateur de la société : vient-elle à défaillir, le corps social languit et meurt d'inanition ; s'enfle-t-elle démesurément, aussitôt des crises redoutables surgissent. Mais les éléments superflus peuvent émigrer, tandis que rien ne supplée à la disette des hommes. On va répétant que la famille est la cellule de la société ⁽¹⁾. L'autorité

ères, la famille disparaît presque devant l'organisation des groupements sociaux, grâce à l'indépendance qu'acquiert l'individu. Or, la vie sociale des mammifères nous offre l'ébauche des sociétés humaines, car les mammifères (surtout les singes anthropomorphes, dont on connaît si mal les particularités sociales : Cf. le livre de R. Hartmann sur les *Singes anthropoïdes*) se rapprochent beaucoup plus de l'homme que les oiseaux.

Que faut-il conclure de cette analogie ? Sans doute, que la mère ne doit pas couvrir ses enfants comme l'oiseau, mais préparer leur affranchissement. S'ensuit-il, toutefois, que la société s'établisse sur les ruines de la famille, et qu'on puisse dire comme Naquet dans la *Bataille syndicaliste* : « La famille privée est certainement l'un des plus grands obstacles au progrès dont la condition est le renouveau qui s'opère constamment dans l'humanité par la mort... Or, la famille détruit en partie les effets de la mort... » ? M. Espinas s'inscrirait sans doute en faux contre cette assertion du père de la loi sur le divorce, qui préconisait l'union libre, seule capable à ses yeux de libérer l'individu de la tradition familiale. Cependant les *Sociétés animales* renferment une phrase un peu inquiétante : « Si une société supérieure à la famille s'est établie, écrit M. Espinas, ce ne peut être qu'en s'incorporant des familles profondément altérées. » Il est vrai qu'il ajoute aussitôt, « sauf à leur permettre plus tard de se reconstituer dans son sein à l'abri de conditions infiniment plus favorables » (*op. laud.*, p. 307). La correction est d'importance, mais l'observation précédente n'en est pas moins contestable. La société n'est pas supérieure à la famille : elle est à côté, et elle tire d'elle toute sa substance. Une société normale et prospère doit être alimentée par des familles vigoureuses et fortement constituées. Si les familles de mammifères sont en voie de régression (?), beaucoup de mammifères aussi tendent à disparaître de la surface du globe. La famille humaine ne doit pas ressembler à la famille des mammifères. Les cadres sociaux sont formés uniquement d'adultes ; mais ce sont les familles (comme telles, elles n'entrent pas dans les cadres sociaux) qui fournissent le contingent des adultes, et leur vitalité est la condition *sine qua non* de la vitalité sociale.

(1) Pour Aristote, l'élément de la société n'est pas l'individu adulte, mais le *couple humain* qui est un en deux (*Politique*, I, 1, 4). Cette thèse a vicié la sociologie jusqu'à et y compris A. Comte qui doit beaucoup à de Bonald. Les sociologues modernes l'ont éliminée, mais sans lui substituer rien de satisfaisant.

d'A. Comte ou de Le Play ne saurait garantir l'exactitude de cette comparaison. *La cellule sociale est l'individu adulte*. La famille est le réservoir qui alimente tous les organismes superposés. Elle remplit une fonction analogue à celle des organes hématopoiétiques (foie, rate, moelle osseuse) qui fabriquent les globules sanguins. Ainsi, *la famille régénère le tissu social incessamment miné par les pertes normales et les déchets imprévus*.

Le contraste est frappant, en apparence, entre le rythme des familles et celui de la société qui les englobe. La famille se développe par bonds et par saccades, elle juxtapose brutalement les enfants, les adultes et les vieillards ; au contraire, la société où tous les âges sont confondus coule uniformément et change avec lenteur. Les organismes sociaux se rajeunissent peu à peu et comblent les vides causés par les départs au fur et à mesure qu'ils se produisent, grâce à la coexistence de familles de tous les âges qui tiennent à leur disposition des adultes toujours nouveaux. Le personnel d'une institution ne comprend normalement ni enfants ni vieillards : il se renouvelle à l'instar d'une armée, ou, plus exactement, comme les cadres d'une administration stable où les arrivées compensent les défections, et où le flot des recrues remplace sans cesse les serviteurs qui s'en vont prématurément ou à l'heure de la retraite. Sans doute, l'âge du repos varie selon les métiers, les emplois et les professions, mais il oscille entre des limites relativement faibles, imposées par le rythme de l'activité humaine. La *période virile* est une grandeur à peu près fixe pour le commun des hommes, qui entrent dans la société entre 20 et 30 ans et qui en sortent entre 50 et 60 ans ⁽¹⁾. Les

(1) Jésus-Christ commence sa vie publique vers trente ans. Les lévites entraient en fonctions à 25 ans et en sortaient à 50 (*Nombres*, VIII, 24, 25, 26).

moyennes statistiques concordent dans tous les pays civilisés, et les exceptions à la règle ne sauraient l'infirmes : une entrée tardive entraîne généralement une sortie tardive, et inversement.

Pourtant, la société n'est pas condamnée à l'immobilité : si l'effectif du personnel social reste à peu près le même et si les traits généraux de la société sont sensiblement identiques durant une vie d'homme, le renouvellement automatique des individus infuse aux cadres permanents un sang nouveau qui à la longue fait sentir son effet. Le jeune homme qui s'est affranchi si facilement de la tutelle familiale, est contraint, de gré ou de force, de se plier aux exigences de l'organisme dont il devient un membre actif : il ne conquiert l'indépendance vis-à-vis de ses parents qu'en aliénant sa liberté au profit de la corporation qui l'emploie ou du régiment dans lequel il s'engage. Il se plie au déterminisme de sa profession ou des séries sociales auxquelles il donne son concours. Mais il apporte avec lui des énergies qui, sans cesse accrues et multipliées par d'autres, auront leur retentissement sur la vie du groupe qui les absorbe. Il arrivera un moment où le nombre des anciens sera devenu une quantité relativement négligeable, et où il ne restera plus, en face du parti nouveau, qu'une poignée de survivants du passé. L'élément véritablement ancien est éliminé et le personnel entièrement renouvelé, bien que tous les âges intermédiaires y restent juxtaposés, précisément au bout d'une génération (au sens familial du mot : nous verrons plus tard si la génération sociale est *objective*), c'est-à-dire au bout de l'intervalle qui sépare la naissance du père de la naissance du fils, ou au bout d'un tiers de siècle environ.

Supposons qu'un homme entre dans l'enseignement à 25 ans, y poursuive toute sa carrière et prenne sa retraite entre 55 et 60 ans. Quand il sort de l'université, tous ceux

du même âge se retirent avec lui ; ses collègues plus âgés ont déjà disparu ou pris leur retraite avant lui : en sorte que tout le personnel enseignant s'est trouvé renouvelé dans l'intervalle de sa carrière ou dans l'espace d'une génération. Il ne reste dans le corps enseignant que des adultes plus jeunes que lui, qui ont eu par conséquent d'autres maîtres et qui pratiquent d'autres méthodes, sans compter qu'ils participent à la vie générale de la nation qui s'est transformée dans le même intervalle.

Ajoutons que si ce professeur a eu, entre 30 et 33 ans, un fils qui suit l'exemple paternel, ce dernier entrera dans la carrière précisément au moment où le père en sortira. Le fils succédera au père, ce qui arrive souvent dans l'agriculture, l'industrie, le commerce, l'armée ou la diplomatie. Quelquefois le fils devance un peu la retraite du père ; d'autres fois sa carrière commence un peu après la retraite du père. Mais ces écarts, qui oscillent autour d'une dizaine d'années, ne sauraient infirmer la règle constante de la *succession sociale des fils aux pères*.

Les enfants ne remplacent pas immédiatement les adultes comme les objets fabriqués, dont on accumule des stocks, remplacent les objets détruits ou hors d'usage. Ils ont besoin d'une longue préparation avant de pouvoir remplir une fonction sociale. Cette période d'apprentissage dans les sociétés évoluées est sensiblement égale à la durée de la vie active ⁽¹⁾. L'harmonie entre les âges de la vie permet la continuité entre les pères et les fils, et assure l'équilibre du corps social tout entier. Imaginons que la vie active de l'homme soit beaucoup plus courte que la période d'éducation des enfants, ou inversement : le père ne pourrait plus conduire l'enfant au terme de son

(1) En fait, elle est un peu plus courte ; mais l'adulte ne se marie que lorsque sa situation lui permet de s'établir et d'élever des enfants.

développement, ou bien celui-ci entrerait prématurément dans la société : la lutte entre parents et enfants en deviendrait aiguë, la subordination naturelle des âges serait détruite, la famille et la société seraient désorganisées.

Le mélange des âges dans la société n'est donc pas un chaos. D'abord, en vertu de notre hypothèse, la société n'englobe que des *adultes* qui vieillissent ensemble, et les âges juxtaposés sont enfermés dans les limites de l'âge mûr ⁽¹⁾. D'autre part, le renouvellement des adultes n'est complet qu'au bout d'une génération.

Le fait du renouvellement *périodique* de la société et des organismes multiples qui la composent n'est pas douteux. Trente ans, c'est, dit-on, la durée d'un joueur : mais c'est aussi la durée d'un homme utile. Au bout d'une trentaine d'années, le personnel d'un établissement est entièrement nouveau. Envisageons les exemples les moins favorables à notre thèse : les organismes à recrutement tardif. L'Académie des Sciences qui comprenait d'abord 60 puis 66 membres, a compté, de 1795 à 1867, 233 titulaires, *la durée moyenne du titre ayant été de trente-*

(1) Le mot âge est ambigu et s'emploie en deux sens, comme toutes les expressions relatives au temps, qui désignent tantôt l'époque et tantôt la durée. Un âge au point de vue statique, c'est un arrêt dans le temps ; au point de vue dynamique, c'est une période de l'existence. Ainsi Marc Aurèle compare les âges de la vie aux saisons (*Pensées*, IX, 3). A chaque instant dans notre exposé nous nous heurtons à des difficultés de langue, et nous sommes tenté d'employer des mots latins ou grecs. Cette pauvreté de la langue française est particulièrement sensible dans le vocabulaire de la durée : c'est ainsi que notre dictionnaire n'offre pas l'équivalent du latin *aequalis* qui serait si commode. Il importe que les sociologues se créent un vocabulaire technique pour abréger et préciser le discours, à l'instar de tous les savants. Mais une entente est nécessaire. Ce serait un travail assurément ingrat mais combien utile d'établir un relevé des termes spéciaux employés par les sociologues français depuis A. Comte, et ensuite de faire un choix parmi eux. Sinon, c'est l'anarchie, la pléthore des néologismes et la déformation de la langue. Qui nous dotera d'un bon vocabulaire sociologique ?

deux ans par tête ⁽¹⁾. Fontenelle, qui vécut centenaire (1657-1757), entra à l'Académie française en 1691, à l'âge de 33 ans. En 1741, il pouvait s'écrier : « Cinquante ans se sont écoulés depuis ma réception dans cette Académie... Ceux qui la composent présentement, je les ai *tous* vu entrer ici, tous naître dans ce monde littéraire. » A sa mort, Fontenelle avait siégé à l'Académie française pendant 66 ans, il avait donc vu passer, par rapport à lui, deux générations d'académiciens. En 1699 ⁽²⁾, le même Fontenelle fut élu secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, place qu'il occupa pendant 42 ans; pendant ce laps de temps, il composa 69 Éloges d'académiciens morts de 1699 à 1740 (en 42 ans, ce qui fait 52 Éloges environ en 32 ans). Des recherches plus précises exigeraient beaucoup de temps : elles mériteraient d'être entreprises sans parti pris, mais il ne faudrait pas les limiter aux Académies qui n'accueillent guère que des membres âgés. Les recherches sont faciles quand il s'agit de corps fermés comme une Académie qui tient registre de tous ses membres, ou comme une assemblée restreinte telle qu'un sénat inamovible. Mais, dans ce dernier cas encore, l'âge avancé des titulaires fausse le jeu de la loi normale ⁽³⁾. Il

(1) BERTHELOT, *Science et philosophie*, p. 190. La moyenne est d'autant plus remarquable que les académiciens sont généralement âgés. Mais leur longévité est supérieure à la normale.

(2) L'Académie des sciences fondée en 1666 par Colbert, trente et un ans après l'Académie française, avait été renouvelée en 1699, juste au bout d'une génération. Elle compte, à partir de cette époque jusqu'à la Révolution, 50 membres : 10 honoraires, 20 pensionnaires et 20 associés dont 12 étrangers. Chaque pensionnaire avait un élève, mais en 1716 on remplaça les élèves par 12 adjoints.

(3) Les assemblées à mandat limité, renouvelées périodiquement par élections *exogènes* (qu'on excuse ce terme qui marque l'opposition avec les assemblées à recrutement *endogène* comme les Académies) telles que notre Chambre des députés, offrent un cas exceptionnel très intéressant : leur renouvellement est partiel ou sérié. Il y a toutes les transitions entre les sociétés de ce genre et les sociétés à recrutement continu, qu'elles soient fermées ou ouvertes.

faudrait étudier de préférence la vie des organismes sociaux à cadres élastiques et à recrutement insensible, comme un groupe de *fonctionnaires* ou d'employés à traitement échelonné, dans une administration publique ou privée. Il faudrait envisager aussi le recrutement des fonctions volontaires à bénéfices variables, comme l'agriculture, le commerce, les métiers.

Considérons, par exemple, une ville dont la population est à peu près stationnaire. Le nombre des boulangers, des bouchers, des épiciers, etc., y est déterminé par les besoins de la population, c'est-à-dire en gros par sa densité. Qu'un intrus vienne établir boutique en face des anciens : il risque de faire faillite ou de ruiner l'un de ses rivaux. La concurrence commerciale produit le même effet que la réglementation légale : en fixant le nombre des notaires, des avoués, des professeurs, etc., la loi n'a fait que consacrer l'état de choses normal. L'angle d'application des forces sociales peut se déplacer, mais la somme des activités utiles reste à peu près identique dans une société donnée. Les besoins d'une localité peuvent varier avec le temps, par exemple des besoins de luxe peuvent se superposer aux besoins primitifs en vertu du progrès général; mais, à population égale, certains besoins *fondamentaux* nourrissent le même nombre de producteurs ou d'intermédiaires. Sans doute, les commerçants peuvent changer de localité ou mourir prématurément; mais, ordinairement, un commerçant *établi* reste à sa place jusqu'à la fin, et l'élément flottant de la corporation est beaucoup moindre que l'élément fixe. Les candidats à un genre de commerce doivent attendre le départ des anciens pour prendre leur succession. Il en résulte une prédominance des anciens qui maintiennent les traditions du groupe, et qui sont universellement respectés par les nouveaux. Ce sont les jeunes qui innoveront, qui modifieront les procédés de fabrication

ou de vente ; à part quelques singularités, les anciens se conforment, durant toute leur carrière, aux règles qu'ils ont adoptées à la suite de leur apprentissage, et légèrement perfectionnées par la pratique ⁽¹⁾.

Ceux qui restent et qui durent ont sur ceux qui passent et sur ceux qui arrivent un avantage marqué : ils sont les représentants incontestés de la corporation. Les effets de l'âge et du remplacement des générations se font donc sentir dans tous les domaines de l'activité.

Toutefois, il n'est pas nécessaire que le renouvellement des membres d'une corporation soit complet pour que l'influence des nouvelles recrues commence à se manifester. Lorsque la moitié au moins du personnel d'un corps social aura été remplacée, de nouvelles tendances s'accuseront dans son sein et l'emporteront peu à peu sur les vieux usages ⁽²⁾. Tout ne sera pas bouleversé : certaines coutumes ont une durée indéfinie, d'autres durent très longtemps ; mais, d'une génération à la suivante, *l'esprit* de la corporation change, et de nouvelles pratiques s'y introduisent. L'entrée dans la corporation d'une personnalité vigoureuse peut accélérer le changement, à condition qu'elle vienne à son heure et dirige un mouvement latent, tout comme la longévité professionnelle d'un membre influent peut en retarder l'évolution. Mais ces

(1) Dans l'étude intitulée : *Quelques facteurs importants de l'enseignement professionnel* (*Elementary School Teacher*, mars 1914), Léonard P. Ayres a établi que dans toutes les villes de quelque importance des États-Unis (au-dessus de 50.000 habitants), on trouve la même proportion de professionnels pour les tâches essentielles. Les professions constantes seraient au nombre de 27 (20 exclusivement masculines et 7 féminines). Ainsi, on compte par mille habitants : 2 boulangers, 2 cordonniers, 3 coiffeurs, 3 plombiers, 4 maçons, 4 forgerons et serruriers, etc. Le classement des métiers établi par L. P. Ayres n'est pas satisfaisant ; mais le principe de la *constance des professions* est juste : il résulte de la nature des choses.

(2) C'est ici qu'intervient la *loi des majorités* de Dromel, qui d'ailleurs ne joue pas dans les séries alternantes, mais dont l'effet se fait sentir dans les séries rectilignes, spécialement en politique. Mais le renouvellement des adultes dans les corps fermés déplace la majorité à chaque élection.

accidents ne sauraient prévaloir contre le fait que les occupants gardent leurs places jusqu'à leur départ, et que la volonté du groupe est déterminée par les tendances de la majorité. L'organisation interne de la société, la façon dont se recrutent les dirigeants et dont s'y exerce le pouvoir ont aussi leur influence sur la marche de la société. Mais sa direction est subordonnée aux idées des hommes nouveaux. Les groupements à personnel instable, même dirigés par un homme énergique et qui dure, même maintenus par des traditions minutieuses et immuables, ne sont pas viables, car ils souffrent de bouleversements chroniques, et ils ne deviennent prospères que dans la mesure où ils se stabilisent. L'équilibre social résulte d'un compromis entre la tradition incarnée dans les anciens et le changement apporté par les jeunes : que l'une ou l'autre de ces forces vienne à l'emporter, et la société sort des conditions normales de la durée.

Quand on étudie la propagation des idées et des croyances de toute nature, on se trouve en présence du même phénomène. Si on compare deux époques successives, on remarque l'opposition de deux espèces d'hommes qui ne sentent pas de même au sujet de la même doctrine : « On ne voit guère, dans l'histoire littéraire, de *révolution du goût* qui ne décèle un changement dans la composition du public. On ne trouve guère, dans l'histoire générale, de modification considérable des conceptions politiques, morales et même scientifiques qui n'atteste le renouvellement de ce qu'on pourrait appeler le personnel pensant d'une nation ou d'une époque. La diffusion de certaines conceptions générales correspond à une modification de l'équilibre social, à un réarrangement des hommes dans la société ⁽¹⁾. »

(1) MILLIoud, *La propagation des idées*, extrait de la *Revue philosophique* d'août 1910, p. 22.

Bref, le phénomène est général : la mobilité des cellules humaines explique la vie des idées comme celle des institutions. *La société change progressivement par le changement du personnel social.* L'accumulation des petits changements apportés par chaque individu enveloppe chaque génération d'une atmosphère particulière. Ceux qui la respirent ne l'analysent pas ; toutefois ceux qui vivent assez longtemps ont parfois conscience de passer d'une atmosphère dans une autre, de changer de climat moral. Mais ces changements du milieu qui baigne les âmes frappent surtout l'historien, qui a un recul suffisant pour apercevoir les ressemblances et les contrastes.

Un savant tel que M. Berthelot aurait dû être captivé par le progrès de la science ou de l'industrie, et remarquer de préférence les révolutions intellectuelles. Or sa nature d'artiste lui révèle les délicates transformations de la qualité des âmes : « Un abîme se creuse par intervalles, écrit-il, entre les époques qui se succèdent, et sépare les jeunes gens de leurs pères et de leurs aînés. » Pour bien comprendre les sentiments d'une époque, c'est-à-dire les vrais mobiles de son activité, dit Berthelot, il faut être en contact étroit avec cette époque par la tradition orale ou par une sympathie rétrospective. Une fois perdue la tradition des sentiments, il se crée dans le monde de nouveaux courants d'opinion qui empêchent de voir l'originalité des époques précédentes. « Ces sentiments intimes et les passions qui ont animé chaque époque et qui en expliquent la vie, cessent d'être compris au bout de deux ou trois générations (¹). » Ces sentiments ont cessé d'être partagés, et il faut un grand effort pour les retrouver ; mais, à mesure qu'on s'éloigne d'une époque, on sent toujours mieux son individualité qu'il est si malaisé de définir.

(¹) BERTHELOT, F. Hérold dans *Science et philosophie*, pp. 373 et 374.

Les générations spirituelles, échelonnées le long du temps, forment une chaîne continue dont les extrémités sont étrangères l'une à l'autre et présentent un contraste saisissant; mais toutes les générations intermédiaires se donnent la main, et les hommes sont passés de l'une à l'autre insensiblement et presque sans transition. Vue de haut, la chaîne offre des divisions symétriques séparées par des raies sombres.

L'histoire étale l'esprit dans le temps à peu près comme le langage l'étale dans l'espace. Par exemple ⁽¹⁾ un Normand et un Franc-Comtois, un Bernois et un Silésien ne comprennent pas le parler local l'un de l'autre; mais, si l'on parcourt toutes les localités intermédiaires, on rencontre une série continue de parlers locaux, qui sont intelligibles chacun pour les voisins immédiats qui ont entre eux des relations régulières. Parfois les transitions sont insensibles sur de vastes domaines ⁽²⁾; parfois, au contraire, le changement est assez brusque : quand les différences de parler sont nombreuses sur un espace restreint, on est en présence d'une *limite de dialectes*. Cette limite (ligne d'isoglosses) est constituée non par une ligne, mais par une bande de territoire plus ou moins large où règne une sorte d'interférence linguistique ou de *sahir* local. Ainsi, les générations qui se succèdent se comprennent l'une l'autre, mais elles sont séparées par des régions nodales où tous les courants, les anciens et les récents, s'amalgament; tantôt la séparation est assez brusque et comme fixée par une borne, tantôt au contraire la transition est presque insensible. Les contemporains engagés dans l'action ne la remarquent pas toujours;

⁽¹⁾ J'emprunte cet exemple à M. Meillet.

⁽²⁾ On peut estimer que deux individus suffisamment éloignés pour ne pas se comprendre parlent un *dialecte* ou un patois différent.

parfois, cependant, ils ont conscience de traverser une phase critique, d'être à un tournant de l'histoire. Mais l'historien qui voit les choses de haut et de loin est plus frappé des différences que des similitudes.

Sans doute, la comparaison n'est qu'approximative ; pourtant elle est assez juste, car la langue est une réalité vraiment sociale « à la fois immanente et extérieure aux individus ⁽¹⁾ ». Chaque région ou terroir porte des hommes différents qui ont un parler spécial ; de même, chaque époque voit fleurir des hommes nouveaux qui ont des idées et des sentiments particuliers.

Dans les deux cas, la difficulté gît dans la fixation des limites. Mais la durée des âges de l'homme, spécialement de la période active de la vie, est un guide aussi précieux que l'étendue des régions naturelles. *L'opposition violente entre les hommes qui se succèdent nous avertit du passage d'une génération dans la suivante.* A partir d'un certain âge, l'homme ne change plus, l'individu devient stable et vit sur le capital intellectuel et moral qui commande son activité. Mais, autour de lui, tout change par l'effet du progrès général et de l'entrée incessante des jeunes dans la vie, si bien que le révolutionnaire de la veille deviendra le réactionnaire du lendemain : en réalité, il n'a pas rétrogradé, mais il retarde de plus en plus sur la marche des idées et des événements, et s'enfonce toujours davantage dans le passé où il plonge ses racines et où il trouve sa raison d'être. Bientôt il sera devenu un obstacle au progrès ; et, pour avancer, l'humanité sera obligée de marcher sur son corps. Dans chaque domaine, on ne progresse que par réaction contre ce qui existe ; mais *on ne réagit que contre ce qui existe vraiment, contre ce qui a duré* et s'est enraciné suffisamment pour devenir

(1) Meillet, *loc. cit.*

une menace permanente contre la liberté de penser, de croire et de sentir. On n'attaque avec ensemble que les idées qui ont vécu au moins une vie d'homme, qui ont été poussées à bout, qui ont porté leurs fruits et dont on a pu vérifier empiriquement la valeur. Le besoin de changer, qui caractérise la conscience humaine et qui est le moteur de la vie psychologique, est aussi le ressort de la vie sociale. Il n'est pas propre aux Français, comme on se plaît à le répéter ; il est universel, mais il est plus accusé chez les peuples civilisés, dans la mesure où ils sont progressifs. Il ne se manifeste pas tant par le désir de changer de régime que par le désir de voir arriver au pouvoir des hommes nouveaux, capables d'entreprendre les tâches nouvelles qui répondent aux besoins du moment.

Jusqu'ici, les théoriciens des générations n'ont guère envisagé que la vie politique d'un pays. Or, le hasard semble présider à la succession des souverains et à la durée des règnes. La série des souverains ne ressemble pas à la lignée des aînés d'une famille qui se remplacent régulièrement à leur majorité et dont la galerie des portraits résume toute l'histoire. La vie politique semble être le domaine de l'incohérence. La durée des règnes est extrêmement capricieuse : certains sont très courts, d'autres embrassent plus de deux générations. Mais le changement de souverain ne modifie pas l'allure générale de la société ; la masse des hommes se transforme lentement, et *les dirigeants sont obligés de régler leur pas sur celui de la nation*. Les singularités de la transmission héréditaire n'affectent pas profondément le mouvement naturel des esprits et le rythme des âmes. Le roi s'entoure de conseillers, il les choisit d'ordinaire parmi ses contemporains qui partagent ses regrets et ses espérances, s'il est en âge de discerner (le *favoritisme* est un phénomène permanent et nécessaire) ; ces conseillers, à part quelques excep-

tions, dureront autant que lui, si son règne est normal ; ils dureront plus que lui, si son règne est abrégé ; ils seront remplacés par des hommes nouveaux, si son règne se prolonge au delà des limites naturelles. Le changement du roi s'accompagne rarement du renouvellement complet de son personnel et de sa maison. Si le nouveau prince est trop jeune, il est guidé par les conseillers du règne précédent qu'il a le désir de remplacer, il ne s'affranchit que progressivement de la tutelle paternelle ou maternelle, et la régence prolonge l'état de choses antérieur. Puis, les survivants du règne disparu ne figureront bientôt plus à la cour qu'à titre de personnages décoratifs. Si le souverain arrive au bon moment, il peut avoir un règne glorieux quand il a des qualités personnelles et qu'il sait découvrir le mérite : après quelques hésitations, il liquide les représentants du passé, et groupe autour de lui une équipe de ministres qui suivront les vicissitudes de sa fortune. Mais les dirigeants ne sont pas éternels : la fraction dirigeante subit des rajeunissements partiels et se trouve renouvelée au bout d'une trentaine d'années. Les écarts à la règle (départs prématurés ou carrières exceptionnellement longues) sont nivelés par le cours des choses qui remplace automatiquement les hommes. Au bout d'une génération, ces ministres seront usés, et ils auront des successeurs qui, à leur tour, ne pourront durer que dans la mesure où ils répondront aux aspirations de la nouvelle génération. Mais leur choix, fait par un vieillard nécessairement rétrograde, est d'ordinaire moins heureux que le premier, et, si le maître s'obstine à durer, la fin de son règne sera marquée par une réaction violente. Toutes les régences sont des époques de confusion et de révoltes : elles achèvent ou liquident une œuvre, et elles en commencent une nouvelle ; elles se conforment à la règle universelle de l'opposition des générations succes-

sives. D'instinct, la nation qui s'est ressaisie corrige les effets d'une tyrannie prolongée.

Les grands règnes coïncident avec la venue d'une nouvelle génération aux besoins de laquelle ils s'adaptent exactement. Tel fut le règne personnel de Louis XIV, au moins dans sa première partie, où il sut réunir en un faisceau toutes les forces vives de la nation. Le jeune souverain avait une haute opinion de son *métier* de roi. Intelligent et énergique, il commence par liquider le passé dans la personne des amis de Mazarin et notamment de Fouquet. Il inaugure une politique exclusivement française, et choisit pour ministre principal Colbert. Puis il s'entoure de généraux et de diplomates actifs, et il encourage les représentants les plus éminents de sa génération : savants, artistes, écrivains. Tant que dura cette génération brillante dont il était l'âme, parce qu'il en était lui-même, par ses dons naturels et par sa puissance d'assimilation, un des exemplaires les plus remarquables, son règne fut glorieux au dehors et prospère au dedans. Mais en 1683 survient la mort de Marie-Thérèse d'Autriche et de Colbert : M^{me} de Maintenon et Louvois vont leur succéder. Alors commence une nouvelle période, présidée par une nouvelle équipe de ministres. Louis XIV vieillissant se laisse de plus en plus dominer par son entourage qui ne représente plus la génération contemporaine, et par la bigoterie de M^{me} de Maintenon ; il cède à sa passion des conquêtes et des constructions ; en 1685 il révoque l'édit de Nantes, et bientôt les deuils et les revers viendront s'ajouter aux embarras intérieurs. Le mécontentement public grandit, et les projets de réforme se multiplient, tandis que l'aveuglement du monarque augmente avec les ans. Quand il se décide enfin à mourir, sa mort est le signal d'une délivrance, et le peuple de Paris couvre de boue le cercueil du Roi-Soleil. Alors la

cour se venge de la longue contrainte qu'elle a subie, en se ruant dans les plaisirs, et l'arrière-petit-fils de Louis XIV sera corrompu avant d'avoir l'âge de régner.

Louis XIV adulte fut un souverain accompli ⁽¹⁾, parce qu'il dirigeait sa génération. Mais bientôt cette génération fit place à une autre qui exigeait de nouveaux conducteurs. Louis XIV vieilli ne sut pas les choisir, parce qu'il ne sut pas discerner le besoin de nouveautés qu'éprouvait le pays. Il n'eut pas la souplesse d'un Voltaire ou d'un Victor Hugo qui surent garder le sceptre de la royauté littéraire durant deux générations consécutives, parce qu'ils eurent le talent de changer au bon moment pour suivre le mouvement de leur siècle.

La suite des règnes ne scande donc qu'en apparence le rythme de la vie nationale : sous ces coupures artificielles, l'historien doit discerner les divisions naturelles. Le monarque le plus absolu ne dirige pas la nation ; il est dirigé par elle. Son rôle (rôle de premier ordre, il est vrai) est de choisir les représentants authentiques de la nation, les maîtres politiques de l'heure. Ce qui compte en réalité, c'est la portion active du pays, et l'entourage du roi doit refléter l'esprit de cette génération, si le souverain ne veut pas faillir à sa mission et exposer la nation au désordre. Le roi est le centre d'un groupe qui partage ses aspirations. L'activité du groupe commande la vie politique du pays, et son action est d'autant plus féconde qu'elle représente plus fidèlement les tendances de l'époque : il est également dangereux pour un gouvernement de retarder ou d'avancer sur l'heure de la nation.

(1) L'éloge de Louis XIV qui termine le chapitre du *Souverain* dans les *Caractères* est plus d'un connaisseur que d'un courtisan : nul ne fut moins courtisan que La Bruyère ! — Le règne de Louis XIV n'est pas un « faux sommet » de notre histoire ; mais Louis XIV, qui sut dépenser le capital amassé par ses prédécesseurs, ne sut pas constituer les réserves de l'avenir.

Mais, *puisque la politique elle-même dépend des variations de l'esprit public, elle ne dirige pas l'histoire* : ce sont ces variations collectives qu'il faut atteindre, si l'on veut tomber sur les jointures du mouvement historique. Le pur raisonnement est impuissant à trancher le problème, qui est surtout du ressort de l'historien. Et l'historien, à son tour, a besoin d'être guidé par le sociologue.

Nous avons établi que la génération est un cadre imposé par la nature à la société comme à la famille. Mais, si le contraste des générations est très apparent dans la famille qui se développe par poussées périodiques, il est masqué dans la société par l'afflux incessant des hommes et par la complexité des échanges sociaux. Il semble que, pour le mettre en lumière, il faille adopter un point de départ arbitraire ⁽¹⁾, et, par suite, simplifier l'évolution historique jusqu'à la mutiler. Dans ce cas, on pourrait toujours objecter qu'en partant d'une date quelconque on obtiendrait des divisions également plausibles, et qu'il y a autant de systèmes de générations que de groupements d'années par trentaines. *La question est précisément de savoir si, parmi les combinaisons possibles, il n'en est pas une qui s'impose par sa justesse*, et qui introduit dans l'évolution historique des coupures naturelles.

Sans vouloir empiéter sur la tâche des historiens, nous allons essayer de découvrir le critère objectif de la génération historique. Et nous n'hésiterons pas à reproduire la marche incertaine de notre esprit, parce que ses détours mêmes seront instructifs et nous mèneront indirectement au but.

(1) Dans certains cas privilégiés, le zéro absolu est fourni par la date de la fondation d'un organisme nouveau (ordre religieux, institut scientifique, académie, etc.). Mais l'histoire d'une institution n'explique pas l'histoire de toute la société.

II

La société la plus rudimentaire, celle qui résulte par exemple de l'association de plusieurs familles, offre déjà une prodigieuse complexité. Pour percevoir le rythme véritable des générations au sein des sociétés, il faut peut-être les décomposer en leurs éléments fondamentaux. Dans ce but, nous envisagerons les sociétés progressives les plus évoluées, où les fonctions, étant dissociées, apparaissent plus nettement.

Bornons-nous à indiquer ici une distinction que nous estimons capitale entre les *institutions* ⁽¹⁾ et les *séries* ⁽²⁾. Les sociétés civilisées présentent deux sortes d'organismes qui s'opposent par tous leurs caractères. D'une part, les *institutions* sont de grands corps permanents, essentiellement traditionalistes ou conservateurs, qui plient l'activité des adultes à des règles générales établies d'avance. D'autre part, les *séries* sont des groupements volontaires assez restreints, mais essentiellement novateurs, qui se réduisent parfois à une chaîne d'individus n'ayant de commun que le lien spirituel. En d'autres termes, chaque organisme a deux aspects : l'âme et le corps ; or, dans l'institution, le corps domine l'âme au point de l'étouffer ; dans la série, le corps est subordonné et l'âme souveraine.

Institutions et séries remplissent, chacune à leur manière, des fonctions sociales. Les unes et les autres se sont

(1) P. LACOMBE (*De l'histoire comme science*) donne de l'institution une définition beaucoup trop vague : l'institutionnel, dit-il, est « ce qui se répète ».

(2) Ce terme est employé notamment par Lévy-Brühl (*La morale et la science des mœurs*, p. 86 en note). Mais Lévy-Brühl confond l'institutionnel et le sériel.

organisées lentement sous la pression des besoins sociaux. Mais certaines institutions ont devancé les séries et s'imposent par leur caractère antique et officiel. Les institutions s'étalent pour ainsi dire dans l'espace, elles ont un substrat matériel sans cesse élargi et remanié. Une *institution* embrasse des choses, des hommes et des actes. C'est un groupement durable d'hommes dont la tâche collective est définie, dont le choix, l'avancement et les rapports hiérarchiques sont fixés par des lois ou des coutumes, dont les heures de travail et les réunions sont établies par des règlements ou des usages. Ces hommes s'assemblent dans des locaux appropriés, garnis de meubles spéciaux, pourvus d'instruments, d'outils et d'un matériel convenables. Enfin ils font des gestes traditionnels, ils sont soumis à des rites, ils observent des pratiques codifiées. A un degré plus avancé, ils ont des organes communs et des périodiques collectifs. Par exemple, les institutions pédagogiques comprennent le personnel enseignant avec les lois qui le régissent, les écoles et le matériel scolaire, les livres classiques, les programmes et les méthodes, sans compter les revues pédagogiques. Les institutions juridiques comprennent les magistrats et les gendarmes, les tribunaux et les prisons, les codes et les recueils de jurisprudence; les institutions économiques se traduisent par les banques et les bourses; les marchés et les foires, la monnaie et les instruments d'échange. Si, au lieu de se placer au point de vue statique, on envisage l'évolution dynamique des institutions, on peut distinguer avec Wilbois⁽¹⁾ dans leur corps social trois éléments principaux : leurs organes essentiels; leurs organes accessoires constitués par les survivances; enfin leurs formes adap-

(1) *Devoir et Durée*, p. 217. Son analyse de l'invention sociale s'applique aux grandes institutions.

tées aux besoins du moment. Mais ces grands corps changent avec une extrême lenteur, résistent avec ténacité aux causes d'altération ou de destruction, et retardent sur l'évolution des esprits libres, à proportion de leur ancienneté. C'est à eux surtout que s'applique le mot célèbre d'A. Comte : la société se compose de plus de morts que de vivants.

À côté des institutions permanentes, cristallisées et organisées, existent des *séries* mobiles et capricieuses, dont la vie est parfois interrompue ou ralentie, et dont le déterminisme interne l'emporte sur les influences externes. Ici, rien d'administratif et de figé, mais une coopération libre d'hommes de bonne volonté, un échange gratuit de services, un recrutement intermittent et électif dans tous les rangs de la société, des groupements instables et des organes éphémères : cénacles privés et revues de jeunes. Au lieu d'une discipline subie et d'un ensemble concerté, un effort dispersé de travailleurs unis par l'admiration mutuelle et guidés par l'amour commun de l'utile, du vrai ou du beau. Qui donc a parlé le premier d'organiser le travail de l'humanité ? Cette organisation existe depuis longtemps pour les métiers manuels et pour les professions libérales qui offrent le même caractère de nécessité ; elle ne doit pas exister pour les activités de luxe qui se déploient dans la liberté, et qu'une réglementation extérieure ne pourrait qu'opprimer. Une série est essentiellement fluide et souple ; elle est toujours en voie de devenir, ne se fixe que transitoirement, et progresse surtout par le jeu spontané de la critique individuelle.

Il n'entre pas dans notre plan de dresser une classification détaillée des institutions publiques, malgré l'utilité de ce travail pour l'historien et le sociologue. Bornons-nous à confronter quelques essais récents qui n'ont rien de systématique : ceux de Xénopol dans ses *Principes fon-*

damentaux de l'histoire, de P. Lacombe dans l'*Histoire comme science*, de G. Renard dans la *Méthode scientifique de l'histoire littéraire* et de Durkheim dans l'*Année sociologique* (1). On en jugera par le tableau suivant :

P. LACOMBE	G. RENARD	XÉNOPOL	DURKHEIM
Institutions ou faits :			
<i>économiques</i> (1)	<i>économiques</i> (1)	<i>économiques</i> (1)	<i>économiques</i> (4)
<i>familiaux</i> (2)	<i>familiaux</i> (4)		
<i>moraux et juridiques</i> (3)	<i>moraux</i> (7) <i>juridiques</i> (3)	<i>moraux</i> (4) <i>juridiques</i> (5)	<i>moraux</i> (2) <i>juridiques</i> (3)
<i>honorifiques</i> (4)			
<i>mondains</i> (5)	<i>mondains</i> (5)		
<i>politiques</i> (6)	<i>politiques</i> (2)	{ <i>politiques et so-</i> <i>ciaux</i> (2)	
<i>artistiques et littéraires</i> (7)	{ <i>artistiques</i> (9)	{ <i>artistiques</i> (6) <i>littéraires</i> (7)	{ <i>esthétiques</i> (6)
<i>scientifiques</i> (8)	<i>scientifiques</i> (8)	<i>scientifiques</i> (8)	
<i>religieux</i> (9)	<i>religieux</i> (6) <i>pédagogiques</i> (10)	<i>religieux</i> (3)	<i>religieux</i> (1)
			<i>linguistiques</i> (5)

Divisions communes à tous : *économique, moral, juridique, artistique et religieux* ;

- à trois : *politique et scientifique* (l'omission de M. Durkheim ne marque sans doute qu'un état de sa pensée) ;
- à deux : *familial et mondain* ;
- à un : *honorifique, pédagogique et linguistique*.

Nous aurions pu faire figurer dans notre tableau les classifications parallèles de Cournot et de H. Berr dans sa *Synthèse en histoire*. Mais ces deux auteurs répugnent à admettre une classification rectiligne, parce qu'ils sont

(1) Durkheim résume ses conclusions dans *Sociologie et Sciences sociales*, qui est un chapitre du livre des *Méthodes*, p. 326. — Les numéros du tableau indiquent l'ordre dans lequel ces auteurs énumèrent les institutions.

frappés par le mélange intime de l'individuel et du social dans la réalité historique. De même que Lacombe distinguait déjà l'institutionnel et l'accidentel (*innovation*), le collectif et l'individuel, H. Berr distingue la *civilisation* qui est une somme de connaissances individuelles et la *vie* d'une société qui est une synthèse d'éléments spécifiquement sociaux; il discerne, en passant, « la pression sociale de la coopération rationnelle qui s'établit entre individus successifs et contemporains », et il conclut que « la société et l'individu, au point de vue mental, sont à la fois en opposition, virtuelle ou effective, et en relation intime ». Mais sa classification, souvent subtile, n'est pas toujours claire. De son côté, Cournot sépare avec soin dans le social l'*organique* du *mécanique*. A l'origine, les sociétés sont soumises aux forces instinctives et vitales; puis vient le règne de l'idée qui leur impose une forme et tend à les régulariser. « Les sociétés, dit-il, comportent *en certaines choses* le progrès indéfini et, moyennant certaines circonstances favorables, une durée indéfinie. » Les éléments affranchis de la loi des âges ont une fixité de principes et de règles incompatibles avec les phases du mouvement vital. Il y a un ordre de faits sociaux qui tend à relever des principes ou des idées purement rationnelles et qui se ramène à une sorte de *mécanique* ou de physique des sociétés humaines, gouvernée par la méthode, la logique et le calcul. De plus en plus, *l'administration des intérêts sociaux devient indépendante des formes politiques*. La civilisation progressive est le triomphe des principes rationnels et généraux sur l'énergie et les qualités propres de l'être vivant. Sur cette thèse capitale, Cournot n'a jamais varié : elle lui a été inspirée sans doute par ses études juridiques et surtout économiques (Les *Principes mathématiques de la théorie des richesses* sont de 1838), elle est formulée dans les *Souve-*

nirs (1859) et développée principalement dans le *Traité* (1861) ⁽¹⁾.

La distinction des *institutions* et des *séries* éclaire à la fois la pensée de Cournot et celle de Berr. Elle fait le départ entre l'individuel et le social qui coexistent au sein des sociétés : dans l'institution il y a plus de social, dans la série plus d'individuel.

Il nous reste à prouver la réalité des *séries* ou files d'individus et d'œuvres, pourvues accidentellement d'organes transitoires. Les séries sont essentiellement créatrices, mais elles sont créatrices à l'extrémité d'une lignée dont l'histoire est régie par un déterminisme interne. Les hommes qui font partie d'une série et les œuvres qu'ils élaborent sont fonctions du *moment*, de la date de leur apparition ⁽²⁾. C'est l'idée que Taine avait entrevue et que Brunetière ⁽³⁾ a mise en pleine lumière à propos des genres littéraires. « Chaque poète, écrit Th. de Banville, vient à son heure, pour remplir une mission définie d'avance et à laquelle ni les circonstances ni lui ne peuvent rien changer. Les uns, et ceux-là sont les heureux entre tous, ont été élus pour achever les poèmes définitifs et durables; d'autres n'apparaissent que pour préparer la venue de ceux qui suivront, et nul travail humain

⁽¹⁾ § 330 et § 454.

⁽²⁾ « L'influence du moment, c'est le poids dont pèsent en tout temps sur l'œuvre littéraire les œuvres du même genre qui l'ont elle-même précédée dans l'histoire. C'est ainsi qu'avant toute autre influence peut-être, la forme de la tragédie de Racine était prédéterminée par la forme de la tragédie de Corneille, et qu'avant d'être la tragédie de Racine, il était comme arrêté qu'elle serait autre chose que la tragédie de Corneille. » (BRUNETIÈRE : *Époques du Théâtre français*, p. 364.) L'influence du moment se combine d'ailleurs à celle de l'individu qui modifie le milieu, et contribue à déterminer le moment suivant.

⁽³⁾ L'œuvre de Brunetière a une âme scientifique qui a été généralement méconnue : on n'a voulu voir dans sa critique que les excès du darwinisme ou l'abus du dogmatisme, mais elle témoigne aussi d'un sens très pénétrant de l'évolution historique.

ne modifierait cet ordre providentiel. La poésie de Ronsard et de du Bellay ne pouvait pas plus donner les résultats définitifs que le Drame réalise au ^{xvii}^e siècle ou l'Ode au ^{xix}^e, que la monarchie de Charles IX ne pouvait être celle de Louis XIV. Les faits de l'histoire littéraire s'enchaînent aussi impérieusement que les faits de l'histoire politique ⁽¹⁾. » Les séries littéraires ont, dans le consensus social, une vie propre et relativement autonome qui enchaîne toute leur histoire ; elles portent l'empreinte des événements, sans être sous leur dépendance ; elles s'assimilent les données sociales plutôt qu'elles ne les subissent. Leur cours est seulement ralenti, accéléré ou dévié par l'apparition de fortes personnalités et par la pression des incidences historiques, sans que le goût collectif en soit transformé.

L'*histoire de la langue musicale* ⁽²⁾ nous offre un bel exemple de série continue et progressive. Au moyen âge, la notation neumatique sous la forme ponctuée, puis la notation sur portée se substituent peu à peu à la notation alphabétique ⁽³⁾. Cette œuvre collective, dit F. Van Langenhove, « est une œuvre du temps. Chacune des étapes de son évolution a été déterminée par l'obligation où l'on s'est trouvé d'imaginer des dispositifs pouvant éviter des confusions et des difficultés nées des perfectionnements mêmes que l'on venait d'apporter. Le progrès réalisé suscitait des complications nouvelles qui, à leur tour, suscitaient des progrès nouveaux. La pression des nécessités orientait les inventions, et celles-ci obéissaient à cette marche continue bien plus qu'elles ne la dirigeaient. »

⁽¹⁾ *Pierre de Ronsard*, appendice au *Petit traité de Poésie française*, p. 280.

⁽²⁾ V. le livre d'H. EMMANUEL, résumé dans les *Archives sociologiques* de Waxweiler, n° 19, 312, surtout pp. 359 à 363.

⁽³⁾ La notation chiffrée de J.-J. Rousseau et de ses successeurs est donc une régression qui répond à des exigences musicales élémentaires.

La chaîne des inventions n'est pas toujours rigoureusement unilinéaire : il y a des tâtonnements, des écarts, des bifurcations ; une même série peut donner naissance à plusieurs autres. La série des instruments de musique est plus capricieuse que celle de la notation musicale ; elle a ses époques de progrès marqués, ses périodes d'adaptations et ses temps d'arrêt, et elle suit au moins deux directions divergentes. L'histoire de la machine à vapeur est encore plus complexe, mais elle se conforme au même schème fondamental. L'école hollandaise de peintres du *xvii^e* siècle est une autre série remarquable. Il faut lire son histoire dans les *Maîtres d'autrefois*, de Fromentin⁽¹⁾. L'art hollandais vint au monde avec le peuple hollandais ; il naît avec la nation elle-même (la Révolution date de 1609), « comme la vive et naturelle efflorescence d'un peuple heureux de vivre et pressé de se connaître ». On assiste à une étonnante poussée de peintres sur ce petit espace ; en trente ans au plus il en sort partout à la fois. Deux seulement ont devancé l'heure, ce sont : Van Goyen, né en 1596, et Wynants, né en 1600. Ils ont profité des tentatives en tous sens qui les avaient précédés. Dès le début du siècle, ils « avaient fixé certaines lois. Les leçons s'étaient transmises de maîtres à élèves et pendant cent ans, sans nul écart, ils ont vécu sur ce fonds-là. » De Cuyp (1605) à Adrian Van de Velde (1639), le dernier de tous, en passant par Rembrandt (1608) et Ruysdaël (1630), pour ne nommer que les plus célèbres, toute la lignée s'est inspirée des mêmes traditions. L'année même où naquit Adrian Van de Velde, ce rejeton tardif, « Rembrandt avait trente ans, et en prenant pour date centrale l'année qui vit paraître la *Leçon d'anatomie* (1632), vous constaterez que vingt-trois ans

(1) Pp. 163 et sq.

après la reconnaissance officielle des Provinces-Unies, et à part quelques retardataires, l'école hollandaise atteignait son premier épanouissement. » Tout en étant diverse, elle sut rester pleinement une.

Toutes les séries n'ont pas la même continuité; certaines ont leurs intermittences et leurs étranglements, comme des colliers de grains qui tantôt se pressent et tantôt s'espacent. Plus discontinue que l'institution, la série évolue aussi plus rapidement sous l'influence d'un principe interne d'innovation; elle est soulevée par une sorte d'*élan vital*. C'est une œuvre de solidarité volontaire, dans le temps et dans l'espace, qui groupe des individus parfois nombreux, mais le plus souvent clairsemés. Elle n'intéresse qu'un nombre limité, une élite de *créateurs*, et un public un peu plus étendu d'*amateurs*. Ici, elle n'embrasse qu'un îlot restreint; là, elle déborde les groupements politiques, linguistiques, religieux, et elle s'étend sur toute l'humanité pensante. A elle revient l'honneur de tous les progrès dont bénéficient les peuples : elle est le levain qui gonfle la pâte de l'humanité !

L'existence des séries soulève deux problèmes principaux : 1° quels sont les rapports des séries avec les institutions; 2° peut-on dénombrer et classer les séries, c'est-à-dire préciser les rapports qu'elles soutiennent entre elles ? Examinons brièvement ces deux problèmes connexes.

Les séries sont toujours en avance sur les institutions similaires et même sur les organismes émanés d'elles. Mais elles s'entr'aident mutuellement, bien qu'elles paraissent souvent se combattre. L'institutionnel se traduit par des œuvres collectives, le sériel par des œuvres individuelles : « On n'a guère vu jusqu'à présent, dit La Bruyère, un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs. » Mais le sériel s'appuie sur l'institutionnel, et l'institutionnel est alimenté par le sériel, quand il ne prend pas

sa source en lui. On peut lui appliquer ce que Pierre Janet dit de l'idée dans l'individu : « Une idée est une fonction qui commence, une fonction est une idée de nos ancêtres qui a vieilli ⁽¹⁾. » Le sériel est de l'institutionnel à l'état diffus, l'institutionnel est du sériel organisé et consolidé.

D'abord, les séries qui durent se créent des organismes transitoires et déposent le long du temps des institutions dont quelques-unes ont l'éclat et la solidité des institutions primitives. Les Académies, les salons d'art périodiques, les établissements privés, ont une existence intermédiaire entre celle des cénacles ou groupements accidentels et celle des grandes institutions sociales. Les idées les plus neuves plongent leurs racines dans une longue tradition dont il est impossible d'évaluer les apports, et ces apports parviennent à l'individu par les canaux les plus divers et par les entrecroisements d'influences qui composent l'atmosphère spirituelle d'une époque. Pour grandir et se fortifier, ces idées ont à lutter contre les résistances des vieillards, contre les institutions qui ont la garde des traditions. Leur application dépend du concours des forces organisées, et *leur propagation se fait par les milieux préexistants* : M. Millioud a bien montré ce rôle des organismes sociaux dans la vulgarisation des idées ⁽²⁾. « Partout et toujours, dit-il, le groupement des hommes précède la propagation de l'idée : on commence par s'enrôler dans un parti, plus tard on adhère à un programme. Par exemple, les milieux scientifiques comprennent dans l'antiquité les écoles des philosophes, au moyen âge les Universités et les couvents, de nos jours des institutions nombreuses et variées : Société royale de Londres, Académie des Sciences de Paris, Académie de Berlin, Corps savants,

⁽¹⁾ *Névroses*, p. 87.

⁽²⁾ Dans la *Revue philosophique* d'août 1910.

associations de spécialistes, congrès, sociétés libres, hautes écoles, etc. La ligne de propagation d'une idée passe par des collectivités organisées, soit officielles, soit privées, dont les formes varient selon les époques et les régions. » Leur action est à la fois modératrice et impulsive. Ajoutons que la propagation des idées est facilitée par des groupements nouveaux de contemporains (comme les écoles littéraires) et qu'elle doit parfois attendre la disparition d'une ou deux générations trop peu clairvoyantes.

A côté et au sein même des institutions établies courent des séries libres qui les vivifient. Ces séries débordent les institutions : elles englobent des esprits indépendants et quelquefois des fonctionnaires attachés à ces institutions. Mais, en tant que novateurs, ceux-ci font partie d'une autre tradition ; ils forment avec les esprits congénères un groupement spontané, plus spirituel que matériel, où l'affinité des âmes tient lieu de règlements. Ordinairement, les progrès d'une institution lui viennent du dehors : la médecine a été renouvelée par L. Pasteur, un chercheur libre, qui rencontra dans le corps médical et dans l'Académie de médecine des détracteurs acharnés. Seulement, les hommes du métier sont nécessaires pour mettre au point les nouveautés, les adapter aux circonstances et les insérer dans un ensemble harmonieux. L'art militaire a été souvent bouleversé par les recherches des chimistes et des inventeurs. Analysant le livre d'E. Psichari intitulé *L'appel des armes*, G. Lanson en exprime ainsi l'idée génératrice qui lui paraît très sensée : « Il y a un esprit militaire comme il y a un esprit scientifique. *Dans l'unité d'une nation, des mentalités spéciales correspondent à la diversité des fonctions sociales* ⁽¹⁾. L'esprit militaire est nécessaire à une

(1) C'est ce que Millioud appelle la *division des fonctions mentales* dans *Crise actuelle de la morale* (*Wissen und Leben*, 15 mai 1908, pp. 101 à 103).

armée. Pour que l'armée soit un instrument efficace au sein de la nation, il faut qu'elle soit autre chose qu'une réunion de citoyens en armes ; il faut qu'un certain nombre d'hommes, officiers et soldats de profession et de goût, y déposent un ferment d'énergie guerrière ; il faut, en un mot, dans une armée, des militaires : c'est par eux que la nation armée sera autre chose qu'une garde nationale ⁽¹⁾. » Cette constatation importante de l'éminent critique doit être complétée. L'armée est pour les sociétés organisées une institution indispensable, qui fut d'abord intermittente avant de devenir permanente ; en tant qu'institution, elle doit reposer sur des hommes de métier, mercenaires entraînés ou militaires de vocation. Mais, pour être vivante, elle doit aussi utiliser les services de techniciens, qui ne font pas nécessairement partie de l'armée ou qui n'en font partie qu'accidentellement. L'esprit militaire ne consiste pas uniquement « dans un certain goût d'aventure, de péril et de gloire » ; il est alimenté par des séries collatérales et servi par des esprits indépendants.

Les séries sont plus nombreuses que les institutions : leur nombre est même indéterminé ; il varie avec les pays et les époques, il augmente avec la complexité des sociétés. Cependant, il est des séries plus fondamentales et plus étendues que les autres, telles les séries d'inventions linguistiques, techniques, morales, juridiques, religieuses qui courent le long des institutions, et qui finissent par s'incorporer à leur existence. D'autres séries apparaissent plus tardivement : ce sont la philosophie, les sciences et les beaux-arts. Chacune de ces dénominations recouvre d'ailleurs une multiplicité de séries parallèles, coordonnées ou hiérarchisées. Ainsi l'art embrasse l'architecture, la sculpture et les arts décoratifs, la peinture, la

(1) Ctra les idées de Jean Jaurès.

musique, la littérature. La littérature elle-même comprend des productions en vers et en prose : en poésie, il y a les genres lyrique, épique, satirique, etc.; en prose, le roman, l'histoire, la critique, etc. Le genre dramatique et le genre oratoire doivent être mis à part, car ils ne se manifestent qu'accessoirement par le livre : les pièces sont destinées à être représentées, et les discours à être entendus. Un même art peut aussi englober plusieurs séries : il y a plusieurs écoles en peinture, et chacune d'elles figure une tradition *vivante*. Telle série d'abord modeste se scinde en deux, trois ou quatre rameaux, comme un arbre qui étale ses branches. Il y a autant de séries possibles que de directions de la pensée vers la beauté, la vérité, l'utilité. Ces séries ne suivent pas un cours rectiligne, mais s'entrecroisent et s'amalgament à l'instar des lignées d'hommes. Certaines se démembrent tandis que d'autres fusionnent entre elles ou disparaissent. Il se produit des remaniements continuels dans le tableau des séries ⁽¹⁾ : la classification des sciences varie d'une époque à l'autre, le nombre des académies augmente et leur distribution intérieure se modifie. Considérons par exemple les sciences de la vie. « Les divergences d'objet, de méthode et de principes qui éloignent la physique de la chimie, écrit L. Blaringhem, ne tarderont pas à apparaître dans les sciences naturelles, dès qu'on aura nettement distingué dans les êtres vivants le continu du discontinu (l'hérédité du transformisme). C'est ce vers quoi tendent les nouvelles générations de biologistes, et l'ancienne répartition en zoologistes et en botanistes paraît devoir s'atténuer, tandis que se différencient nettement la

(1) Un classement rationnel des livres et des maisons d'édition fournirait un dénombrement provisoire, à peu près complet, des séries existantes : le livre, c'est la nouveauté fixée susceptible de se propager imitativement.

biométrique et la génétique, physique et chimie des êtres organisés ⁽¹⁾. »

On peut diviser les séries en deux groupes : les séries *progressives* et les séries *alternantes*. Les séries *progressives* sont celles dont les acquisitions sont à peu près définitives et s'ajoutent les unes aux autres pour composer le capital de la civilisation, telles les découvertes scientifiques et les inventions techniques. Les séries *alternantes* ont pour caractère d'être perpétuellement remises en question et de produire des résultats qui se juxtaposent et souvent se contrarient : ainsi les œuvres artistiques et littéraires. Toutefois, la distinction n'est pas absolue : il y a des séries intermédiaires, comme les courants philosophiques ; dans les séries *progressives*, il existe une certaine alternance (les hypothèses en science et le coefficient personnel des savants), et les séries *alternantes* comportent un certain progrès (la technique des arts).

La succession des générations se manifeste avec une particulière netteté dans l'histoire des séries, spécialement des séries alternantes. Ici elle éclate avec la même régularité que dans l'existence des familles. Les institutions portent la trace du renouvellement des générations, mais leurs transformations sont lentes et insaisissables sur une faible échelle. L'histoire d'une série est celle d'une dynastie intellectuelle : elle tient presque tout entière dans la biographie d'une suite d'hommes, dont les existences viriles sont mises bout à bout.

La généalogie spirituelle est soumise à des lois analogues à celles qui régissent la génération charnelle : les générations intellectuelles ⁽²⁾ imitent les générations fami-

⁽¹⁾ Botanique dans *Méthode dans les sciences*, 2^e série, p. 198.

⁽²⁾ Ceci s'applique aux générations religieuses et morales, aux générations de saints, comme aux générations de savants, d'inventeurs et d'artistes.

liales. La série aspire à *durer* comme la famille. Comme la vie, le savoir tend à se transmettre et à rayonner autour de lui; le désir d'engendrer des âmes est aussi naturel et aussi vif que celui d'engendrer des corps, quoique d'un autre ordre et plus relevé. L'esprit qui possède des trésors éprouve un singulier plaisir à les répandre et, loin de s'appauvrir, il s'enrichit en donnant : l'amour multiplie sa pensée. Le maître, au milieu de ses disciples, ressemble au père de famille entouré de ses enfants : il bénit sa postérité spirituelle et se réjouit en son cœur de braver par elle la mort. « Peu à peu, dit Helmholtz, les savants instruits par l'expérience personnelle comprennent que *les pensées* qu'ils ont émises continuent à agir soit par les livres, soit par l'enseignement de leurs disciples, qu'elles *mènent pour ainsi dire une vie indépendante* et que ces pensées, remaniées par leurs élèves, devenues plus riches et plus solides, leur rapportent à eux-mêmes de nouveaux enseignements. Les idées auxquelles un individu a lui-même donné naissance, sont naturellement mieux liées à son horizon intellectuel que les idées étrangères, et c'est pour lui un grand encouragement et une profonde satisfaction de les voir se développer plus que les autres. Ainsi se forme chez le promoteur de ces enfants spirituels une sorte de paternité qui le pousse à s'inquiéter et à combattre pour le succès de ses rejetons, comme pour celui des fils de son sang ⁽¹⁾. » Le dévouement du maître pour le disciple peut être poussé jusqu'à l'abnégation complète : tel maître ne vit que dans les travaux de ses élèves ; il sacrifie ses ambitions personnelles à la joie de former des intelligences, à cette joie profonde qui est le mobile de tout éducateur véritable.

(1) Cité par Ostwald dans ses *Grands Hommes*, p. 192.

Mais si les maîtres, comme les parents, sont généralement pleins de tendresse pour leurs disciples, les fils de l'esprit ne sont pas moins ingrats envers leurs pères spirituels ; comme les enfants de la chair, ils sont impatients de voler de leurs propres ailes, et ils jettent dans un coin les semelles de plomb du passé pour mieux s'élancer vers l'avenir. Le disciple s'éloigne du maître sans jeter un regard en arrière, et il va parfois jusqu'au reniement ⁽¹⁾ : « Je ne connais pas cet homme ! » La parole de Pierre sur Jésus, traduite en langage moderne, devient : « un tel est gâteux ! » Mais, sans ce « gaga » on n'existerait pas. « Si j'étais né pour être chef d'école, écrit Renan, j'aurais eu un travers singulier : je n'aurais aimé que ceux de mes disciples qui se seraient détachés de moi ⁽²⁾. » Mais combien de maîtres ont cette sagesse ? La plupart souffrent en silence de l'éloignement des leurs. Parfois aussi des disciples au cœur sensible éprouvent des déchirements à renier leur maître : Platon se reprochait de commettre un parricide à l'égard du vieux Parménide, mais la vérité l'emportait chez lui sur l'affection. Et Aristote ne rompit pas sans hésitation avec Platon, son maître vénéré. Les disciples sont d'ailleurs victimes d'une illusion : en prenant le contrepied de la doctrine de leurs maîtres, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils la prolongent et qu'ils lui empruntent sa méthode et ses postulats ⁽³⁾. Vivant dans l'atmosphère du maître, ils méconnaissent

⁽¹⁾ « Les cléricaux sont sortis de la maison universitaire, et le libre penseur militant de la maison religieuse. Nos laïcisateurs acharnés formeront des élèves qui penseront contre eux, comme nous avons pensé contre nos maîtres. » (P. BOURGET, *Le Démon de Midi*, t. I, p. 2.)

⁽²⁾ *La Métaphysique et son avenir*, janvier 1860, p. 271 de l'édition des *Dialogues*.

⁽³⁾ « On est le disciple des hommes que l'on contredit, autant que celui des hommes que l'on répète. » (P. LACOMBE, Préface de *l'Histoire comme science*, p. xiv.) Je dirais qu'on l'est seulement dans ce cas ; autrement on n'est qu'un écolier. L'originalité suppose la nouveauté.

les ressemblances qui frapperont les historiens, et ils ne voient que les différences qu'ils exagèrent à plaisir. Dans la suite, ils deviendront plus équitables : à leur tour, ils auront à subir le dédain des jeunes et ils évoqueront alors le souvenir de ceux qu'ils ont jadis méprisés, et qu'ils admirent, maintenant qu'ils ne sont plus. La reconnaissance intellectuelle est presque toujours posthume.

Nos vrais maîtres dans le domaine de l'esprit ne sont ni nos parents, ni nos éducateurs, ni le monde, bien que tous trois contribuent à modeler notre conscience. « Voici, dit Lacombe, une génération de jeunes qui pousse et grandit à l'ombre des générations adultes dans un pays donné. Chacun des jeunes gens est contraint d'imiter, en toute chose essentielle, ses prédécesseurs. Partout il y a une *pédeutique* ⁽¹⁾. » C'est vrai, mais la contrainte de l'éducation, de l'opinion publique ou des lois, qui s'exerce sur tous, n'est pas déterminante pour les âmes prédestinées. Celles-là élisent, parmi leurs devanciers ou leurs contemporains, un maître authentique, un modèle qu'elles aspirent à imiter pour pouvoir le dépasser un jour : *les adultes succèdent aux adultes*. Nos maîtres sont ceux dont nous continuerons la tâche spirituelle, et qui nous lèguent la consigne mystérieuse d'apporter au monde plus de vérité, de beauté ou de justice. Ce sont ceux qui nous transmettent le feu sacré par leurs œuvres qui suscitent notre enthousiasme. Voilà les modèles sur lesquels nous aurons toujours les yeux levés et dont nous envierons la muette approbation. Ils règlent notre goût et fixent notre instinct de gloire ou notre ambition ; c'est par rapport à eux que nous nous situons. Rêvez-vous d'être poète ? « Vous choisirez, dit Th. de Banville, parmi les grands poètes celui pour lequel vous vous sentez la plus

(1) *De l'Histoire comme science*, p. 234.

forte et la plus étroite sympathie, puis, parmi les ouvrages de ce grand poète, celui de tous que vous sentez et admirez le mieux : alors, ayant pris ce livre, fermez tous les autres et ne lisez plus que celui-là. Lisez-le sans cesse, sans repos, sans trêve, comme un Luthérien lit sa Bible ou comme un bon Anglais lettré lit son Shakespeare, et, croyez-moi, cette *fréquentation obstinée d'un maître* vous vaudra mieux que tous les enseignements possibles (1). »

Le conseil donné par Banville est excellent, mais un peu étroit. D'abord, il convient mieux au poète qu'au savant : celui-ci apprend le métier de savant au contact d'un maître qui travaille sous ses yeux et qui surveille les expériences de son disciple. Puis, l'artiste aime à élargir son horizon ; il recherche avidement les œuvres de tous les maîtres, passés et présents. De tous temps, les artistes ont été passionnés pour les belles œuvres, et aux époques où les moyens de communication étaient difficiles, ils n'ont reculé devant aucun sacrifice pour pouvoir les contempler. L'écrivain est plus favorisé que l'artiste, parce qu'il se procure facilement des livres. Savants, écrivains ou artistes choisissent le maître avec lequel ils se sentent le plus d'affinités. Mais, même s'ils ont une préférence secrète pour un vieux maître depuis longtemps disparu, ils prennent leurs modèles ou leurs contre-modèles parmi leurs prédécesseurs *immédiats* : ils s'insèrent dans une tradition *vivante*. Le futur romancier s'inspire des romans parus dans sa jeunesse, de même que le savant prolonge les découvertes récentes et que

(1) *Petit Traité de Poésie française*, p. 70. Le livre de chevet de Th. de Banville était la *Légende des siècles* de V. Hugo : c'est là qu'il apprit la technique du vers. Car, ajoute-t-il, on ne devient pas versificateur en lisant des traités de versification, pas plus qu'on ne devient menuisier « en écoutant débiter des théories sur la façon de raboter les planches ».

l'inventeur utilise les dernières créations. Ainsi Houdon, Rude, Barye, Carpeaux et Rodin forment une chaîne de sculpteurs dont la filiation est directe ; en peinture, Delacroix et Chassériau, Puvis de Chavannes et Maurice Denis se tiennent par la main.

C'est ce qui explique les changements en littérature et en art : *les générations spirituelles se succèdent en s'opposant* ⁽¹⁾. On voit surtout les défauts de ceux qu'on connaît bien, et on tâche de faire mieux qu'eux. Et, pour faire mieux, on fait d'abord autrement. Au principe de tradition s'ajoute un principe de discontinuité qui communique à chaque génération sa physionomie propre. Toute la raison d'être des disciples est de se distinguer de leurs maîtres, d'être différents d'eux. Et comme il n'y a pas cent façons d'être original, ils retombent forcément sur de vieilles conceptions, amendées par le travail ultérieur des esprits. Il n'est pas rare que les petits-enfants ressemblent à leurs grands-parents ; les générations littéraires obéissent aussi à une sorte d'*atavisme social* ⁽²⁾. Les classiques engendrent les romantiques qui commencent par prendre le contre-pied des règles classiques ; aux romantiques succèdent les réalistes qui sont une manière de classiques ; et les symbolistes, issus des réalistes, sont une nouvelle et plus subtile incarnation du romantisme. « C'est une loi en littérature, écrit E. Faguet, c'est même la seule dont je sois certain, qu'à une période de sensibilité et d'imagination succède une période d'ob-

(1) Il y a deux façons d'hériter : de la fortune ou des dettes. Dans le premier cas on fait valoir la fortune ou on la dépense, dans le second on travaille pour payer les dettes. La fortune est toujours grevée de dettes.

(2) A Malherbe et à ses disciples (Malherbe est né en 1555. Racan en 1580 et Maynard en 1582), poètes raisonnables et oratoires, succèdent les précieux et les burlesques, poètes extravagants et sentimentaux. Boileau qui combat les précieux et les burlesques rejoint Malherbe dont il fait un dieu.

servation, et qu'à une période d'observation succède une période d'imagination et de sentiment ⁽¹⁾. »

L'historien des générations spirituelles constate la variabilité des âges de la création humaine. Les mathématiciens, les musiciens, les poètes, tous les manieurs de symboles sont, en général, précoces, et leur période de production est ordinairement assez courte. Par contre, les naturalistes, les historiens, les philosophes, tous les observateurs sont plutôt tardifs. En outre, la transmission intellectuelle ne se fait pas toujours du vivant du maître : beaucoup de maîtres n'ont pas vu leurs disciples de leurs yeux charnels. Certains les attendent en vain ; d'autres, effacés par des renommées tapageuses, plus brillantes que durables, ont la joie d'être visités sur le tard par celui qui leur succèdera. Et c'est une plénitude de joie grave, qui dépasse l'ivresse trouble de la popularité : alors, le maître perspicace tressaille d'allégresse, et il peut entonner à la fois le *Magnificat* et le *Nunc dimitte servum tuum* !

Le rôle des maîtres éclate dans la science qui se fait et dans l'art qui s'élabore : il a été prépondérant dans le passé comme aujourd'hui. Tous les spécialistes connaissent les hommes qui comptent dans leur spécialité et ceux qu'on peut négliger sans scrupule ⁽²⁾. Les traditions se perpétuent par l'influence d'un individu sur un autre individu privilégié. Ce n'est pas le travail anonyme des masses qui fait avancer automatiquement l'humanité,

⁽¹⁾ Balzac, p. 175.

⁽²⁾ « Le nom des maîtres qui se trouvent à la tête de chaque catégorie de science, d'art ou de professions est souvent peu connu du monde, mais l'est toujours des adeptes... Souvent le maître est un homme obscur, mais il ne l'est pas pour le véritable étudiant ; *invisible aux autres, il resplendit à ses regards*. Tout son travail et sa culture lui apprennent à distinguer le maître » (EMERSON). Cf. PASCAL : « Archimède, sans éclat, serait en même vénération... *Oh ! qu'il a éclaté aux esprits !* » (éd. Br. n° 793).

mais bien le labeur volontaire de quelques pionniers qui reçoivent la consigne mystérieuse des maîtres, et qui la transmettent ensuite à leurs disciples. L'homme libre est vraiment l'artisan de l'histoire.

III

Ainsi conçue, l'idée de génération est une *hypothèse de travail* ou hypothèse directrice extrêmement précieuse, un principe auxiliaire — et non le moindre — d'explication historique. C'est un fil conducteur qui débrouille le chaos des faits particuliers quand on envisage : soit l'activité d'un grand homme, soit l'influence de son œuvre ou la courbe de sa renommée, soit même l'histoire d'une série tout entière avec ses ramifications, *pourvu qu'on dispose de documents assez abondants et minutieux*. Quelques exemples mettront en lumière ce rôle du concept de génération.

Le grand homme qui parle de sa génération n'est pas victime d'une illusion égocentrique. En effet, pour comprendre son œuvre, il faut la replacer dans son ambiance vitale, c'est-à-dire l'encadrer de ses prédécesseurs, de ses contemporains et de ses successeurs. Racine s'explique *d'abord* par Corneille qu'il continue avant de le renier; il s'explique ensuite par le « groupe » de ses amis littéraires et par ses rivaux contemporains ⁽¹⁾; il s'explique

(¹) « Fussions-nous un peu primés, ne désirons jamais qu'un homme de notre génération tombe et disparaisse, même quand ce serait un rival et quand il passerait pour un ennemi : car si nous avons une vraie valeur, c'est encore lui qui, au besoin et à l'occasion, avertira les nouvelles générations ignorantes et les jeunes insolents qu'ils ont affaire en nous à un vieil athlète qu'on ne saurait mépriser, et qu'il ne faut point traiter à la légère; son amour-propre à lui-même y est intéressé : il s'est mesuré avec nous dans le bon temps, il nous a connu dans nos meilleurs jours. » (SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. III, p. 25. V. les exemples qu'il donne.)

enfin par sa postérité immédiate, par les Campistron et les Lagrange-Chancel ⁽¹⁾.

Mais Racine n'existe pas seulement en tant qu'auteur qui s'insère dans la tradition théâtrale, qui s'inspire des auteurs à la mode et qui en inspire à son tour : il a traduit les aspirations d'une époque, celles du grand roi, de la cour et de la ville, et par suite, celles d'une partie de l'humanité, celles d'un public susceptible de reparaître. Il continue à exercer son attrait à travers les générations successives, et sa réputation passe par des alternatives d'éclat et d'éclipse momentanés. Sa gloire est précisément complémentaire de celle de Corneille auquel il a succédé : quand celui-ci a la vogue, Racine est en baisse, et réciproquement ⁽²⁾. Générations individualistes et générations disciplinées se reconnaissent tour à tour dans les héros de Corneille et dans les personnages de Racine.

Cet exemple nous amène à distinguer dans l'influence d'un auteur son action *littéraire* de son action *sociale*. Cette double influence, contemporaine de l'œuvre et postérieure à elle, est plus ou moins forte et plus ou moins durable. Le langage vulgaire contient une grande diversité de termes pour désigner l'action d'une œuvre : succès, influence, notoriété, réputation, popularité, gloire, célébrité, renommée, etc. Chacun de ces termes implique des nuances parfois notables. Mais le langage courant ne répond pas aux exigences d'une nomenclature scientifique. La distinction que nous proposons a l'avantage d'être simple et commode pour grouper les faits. C'est encore

(1) J'ai supprimé de mon travail la démonstration précise de cette triple assertion.

(2) Cf. l'esquisse de Renard dans l'*Histoire littéraire*, pp. 77 et 78, et ce qu'il dit de la gloire d'Homère, p. 450. — « La postérité, a-t-on dit, n'est pas autre chose qu'un public qui succède à un autre. »

l'idée de génération qui introduit le plus d'ordre dans le chaos des influences et qui rend le mieux raison des effets!

Détaché de l'homme, le livre acquiert une vie propre, même à l'égard de son auteur; c'est pourquoi certains écrivains refusent de retoucher leurs œuvres lorsqu'elles sont imprimées : « Une fois créée, écrivait P. Bourget en 1881, l'œuvre existe, indépendante, organique, sorte de personne qui répète aux initiés la parole intérieure que se prononçait l'artiste, — parole de désespoir ou de consolation, parole tentatrice ou fortifiante, qui retentit à jamais ⁽¹⁾. » Plusieurs critiques ont repris cette assertion, notamment Brunetière ⁽²⁾ et Lanson ⁽³⁾. Le livre, dit ce dernier, est un phénomène social qui évolue comme tout phénomène social. « Chaque génération se lit elle-même dans Descartes et dans Rousseau, se fait un Descartes et un Rousseau à son image et pour son besoin... Le livre fournit à tous les hommes d'une même génération à peu près le même contenu, conforme à leur conscience ou à leurs goûts actuels ou virtuels. » Un auteur n'agit pas selon ce qu'il est, mais selon ce qu'on le croit être. V. Giraud insiste, à son tour, sur cette idée : « Chaque génération, pourrait-on dire, conçoit ses grands hommes à sa manière : elle a besoin, pour se les représenter, d'une « monographie » à son usage, qui durera autant qu'elle — et qu'on refera après elle. Nous ne parlons plus de Bossuet ni de Voltaire comme il y a un demi-siècle. Il fut un temps où les études de Saint-Marc Girardin sur Rousseau paraissaient suffisantes, et il y a trente ans, le *Pascal* que

⁽¹⁾ Cité par V. Giraud dans les *Maîtres de l'Heure*, I, p. 280.

⁽²⁾ Brunetière montre comment la pensée de Fénelon a été déformée par le XVIII^e siècle qui le chérit. (V. son *Éloge* par La Harpe et le *Fénelon* de M. J. Chénier.)

⁽³⁾ *Histoire littéraire et Sociologie* dans *Revue de Métaphysique et de Morale* de juillet 1904, pp. 631 et 640.

vient de nous donner M. Boutroux aurait quelque peu surpris les lecteurs de Renan et de Scherer ⁽¹⁾. »

Ni Lanson ⁽²⁾ d'ailleurs, ni Giraud n'ont administré la preuve de cette opinion, qui implique la réalité des générations humaines. Essayons d'aller un peu plus loin qu'eux.

L'influence *littéraire* ou *technique* d'un écrivain s'exerce soit sur les hommes de métier contemporains, soit sur ses successeurs immédiats. L'œuvre littéraire est un moment de l'évolution d'un genre, c'est un intermédiaire entre deux états différents de cette évolution. L'auteur qui a du succès est imité à la fois dans sa conception de l'art et dans sa manière ou ses procédés. Lorsqu'il est dépassé, les créateurs l'oublient, et l'écrivain n'a plus d'existence que pour les critiques et les historiens. Seules, quelques grandes œuvres continuent à inspirer les écrivains à travers les âges, et sont douées d'une éternelle jeunesse. Leur imitation s'affirme surtout à certaines époques et chez certains écrivains, en vertu d'affinités individuelles ou collectives qu'il n'est pas toujours facile de préciser, mais qui sont réelles.

L'influence *sociale* d'un auteur est moins facile à saisir. Son succès contemporain résulte évidemment de l'accord qui existe entre sa mentalité et celle de ses lecteurs ; il exprime avec bonheur ce que chacun ressent confusément, et c'est à lui que s'applique le mot fameux : « Je dois les suivre, puisque je suis leur chef ⁽³⁾. » Par là

⁽¹⁾ *Essai sur Taine*, 2^e édit. Préface, p. xvi.

⁽²⁾ Il est plus facile de formuler des généralités sur l'influence que de les appliquer. A cet égard, le chapitre que Lanson consacre à l'influence de Voltaire est assez décevant : « L'influence de Voltaire sur son siècle et sur le xix^e siècle est certaine, dit-il, mais impossible à déterminer avec quelque précision. Je ne sais s'il sera jamais possible de le faire. » (p. 203).

⁽³⁾ Il y a entre une œuvre et ses admirateurs une ressemblance au moins affective. Les admirateurs, dit Hennequin dans la *Critique scientifique*, sont « des êtres faiblement semblables à l'auteur de ce qui les

s'expliquent ces cristallisations soudaines de l'opinion autour d'un nom hier inconnu, aujourd'hui célèbre. La révélation brusque d'un J.-J. Rousseau, d'un Lamartine ou d'un P. Loti ressemble fort au saisissement du cœur qui découvre l'amour. Le succès posthume d'une œuvre est plus caché, puisqu'il résulte à la fois de son action directe et de son action indirecte. Un auteur jette dans la circulation des façons de penser et de sentir qui se transmettent par la tradition anonyme, en subissant des amplifications et des déchets, en s'adaptant sans trêve aux conditions changeantes de la mentalité collective. Leur devenir même obéit à une sorte de flux et de reflux. Il est des époques où le nom d'un auteur est plus fréquemment cité, où on se réclame de lui avec insistance, où on le lit avec plus de faveur. Ce regain d'actualité n'est pas une reprise pure et simple de son influence viagère, il y a progrès ou du moins diversité dans la façon de le comprendre : on trouve en lui des aspects nouveaux, on met l'accent sur des virtualités dont le développement réclamait un état social approprié. Cette sympathie rétrospective ne s'explique que par une ressemblance passagère entre l'auteur ancien et son nouveau public ⁽¹⁾. Qu'il s'agisse d'influence *littéraire* ou d'influence *sociale*, nous sommes ramené à l'idée de génération ou de dominante de l'esprit public.

Lorsqu'un génie a imprimé aux esprits une secousse profonde et durable, on continue d'âge en âge à exploiter

émut et fixés dans cette similitude par cette émotion même », ou encore « des êtres doués d'une organisation mentale analogue et inférieure à celle qui a servi à créer l'œuvre. » Une œuvre à grand succès est représentative d'une époque ou au moins d'une portion du public à cette époque.

(1) « Chaque époque adopte et rajeunit tour à tour quelqu'un de ces génies immortels qui sont toujours ainsi des hommes de circonstance; elle s'y réfléchit elle-même; elle y retrouve sa propre image et trahit ainsi sa nature par ses prédilections. » (LAMARTINE, *Discours de réception à l'Académie*.)

ses richesses, et on revise périodiquement son procès toujours pendant devant l'opinion. Sans doute, la part des informations et des connaissances positives sur l'œuvre s'accroît sans cesse, et l'historien ou le critique fouille davantage le sujet; mais, ce qui est intéressant à noter, c'est l'image qu'on se fait de l'œuvre et le jugement qu'on porte sur elle, car cette image et ce jugement sont révélateurs de l'état de la conscience actuelle. Les œuvres sont tour à tour sympathiques ou antipathiques; tour à tour célébrées, honnies ou délaissées, elles fournissent aux âmes un aliment ou un principe d'opposition. Le rôle des critiques véritables, de ceux même qui tendent à l'objectivité, est d'enregistrer ces fluctuations de l'opinion, et c'est à ce titre que les critiques contemporains sont à leur manière des devins de leur époque, qui portent sur elle un diagnostic, des sortes d'historiens de la sensibilité et de la moralité humaines. Montaigne était essentiellement un critique : il prenait conscience de lui-même et de son temps à l'occasion des pensées des autres. Ainsi le critique lit sa propre pensée et celle de ses contemporains à travers les *Essais*. Notre Montaigne actuel est celui de Villey et de Strowski, bien différent de celui de Sainte-Beuve, de Prévost-Paradol ou de Faguet : il reste le bréviaire des honnêtes gens, mais la conception de l'honnête homme change à chaque génération. Notre Descartes est celui de Brunetière, d'Espinas, d'Adam, de Hamelin et de Gilson qui ne ressemble guère à celui des éclectiques, de Bouillier, de Saisset, de P. Janet, ni même à celui de Liard, de Fouillée, voire de D. Cochin qui retarde sur son temps. La destinée de l'œuvre de Pascal est particulièrement significative ⁽¹⁾ : chaque génération

(1) V. notamment le dernier chapitre du *Pascal* de BOUTROUX, et les leçons 19^e et 20^e du *Pascal* de GIRAUD.

croit découvrir le vrai Pascal, mais chaque étape de son exégèse marque seulement une transformation de la pensée publique. Ce qui complique ici le problème, c'est que l'influence des *Provinciales* et celle des *Pensées* sont pour ainsi dire antagonistes, et que, d'autre part, chaque génération contient des survivants ou des continuateurs de la génération précédente. Les *Pensées*, publiées en 1670, inspirent La Bruyère, les prédicateurs de la fin du règne de Louis XIV et les philosophes chrétiens (Malebranche, Leibniz); elles sont bientôt attaquées par la génération voltairienne, par les Bayle, les Fontenelle et tout le bataillon des « philosophes »; mais, tandis que Condorcet, A. Chénier et Goethe prolongent le courant voltairien, il se produit un revirement avec Vauvenargues, Rousseau, Jacobi et Kant : une génération sentimentale abolit le travail de la génération rationaliste. Avec Chateaubriand, Pascal redevient le grand penseur croyant, puis les romantiques le tirent à eux et en font une âme passionnée, tragique, déchirée par le doute. Les réalistes qui leur succèdent, se donnent un texte plus sûr et détruisent une partie des préjugés qui avaient défiguré le Pascal authentique. Enfin, les penseurs contemporains restaurent dans sa majesté l'apologétique pascalienne : les récents travaux de Lachelier, de Rauh, de Michaut, de Brunschvicg, de Boutroux, de Suarès et tant d'autres montrent que sa pensée est toujours agissante et très actuelle. Nous pourrions multiplier les exemples ⁽¹⁾ : telle œuvre dramatique importante reçoit des interprétations successives conformes aux préoccupations du temps ; *cette interprétation dure autant que le grand acteur ou la grande actrice qui*

(1) « Il adviendra de Taine comme d'autres grands inventeurs ou rajeunisseurs d'idées : on l'abandonnera pendant trente ans, — pour lui revenir » (J. LEMAITRE, *Contemporains*, 6^e série, p. 313).

incarne son époque. Comme les œuvres et les hommes, les grands événements ont le don de se réfracter à travers la sensibilité de chaque génération. On pourrait passer en revue les visages divers qu'a revêtus la Révolution française ou la figure de Napoléon I^{er}. Dans sa *Grèce du soleil et des paysages*, L. Bertrand a caractérisé les images successives qu'on s'est faites chez nous de la Grèce depuis A. Chénier.

Passons à des cas plus simples. Celui de Stendhal vient immédiatement à l'esprit ⁽¹⁾, bien qu'ici l'allure du phénomène principal soit modifiée par des circonstances accessoires. Henri Beyle, né en 1783, est l'aîné des grands romantiques : il est plus âgé que Lamartine de sept ans et qu'Alfred de Vigny de quatorze ans. Cependant, témoin de la Révolution et de l'épopée napoléonienne, il est emporté par le mouvement général qui entraîne les esprits vers l'affranchissement littéraire, et il approuve le romantisme dans *Racine et Shakespeare* (1823), bien qu'il méprise V. Hugo, Lamartine et Vigny. Romantique par son égotisme et son apologie de la passion, il n'est pas touché par le mal du siècle ; il professe au contraire le culte de la force parce qu'il manque lui-même de volonté, et il est doué d'une lucidité psychologique qui l'apparente aux classiques. Plus exactement, il alliait à un romantisme vécu un esprit positif qui était en avance sur son temps. Ses grands romans : *le Rouge et le Noir* (1831) et la *Chartreuse de Parme* (1839) paraissent en pleine période romantique, au milieu de l'indifférence générale. Seul Balzac le discerne en 1840, quelque temps avant sa mort ; mais l'œuvre de Balzac était en grande

(1) Un exemple plus conforme à la loi est celui d'*Obermann* publié par Senancour en 1804 et lancé par Sainte-Beuve en 1833. (Cf. MERLANT.) — La *Chanson de Roland*, retrouvée en 1837, met une trentaine d'années à atteindre le grand public. (Cf. STAFFER, *Réputations littéraires*, I, p. 246.)

partie terminée, et, par conséquent, Stendhal n'a pas eu d'influence sérieuse sur l'auteur de la *Comédie humaine*. Balzac, écrivain de transition, mais romantique à bien des égards, appréciait précisément dans son confrère les qualités qui l'éloignaient du romantisme : la notation précise du réel et l'acuité de l'analyse psychologique. Stendhal, qui avait conscience de son isolement, avait écrit « j'aurai du succès vers 1880 ⁽¹⁾ ». Et c'est ce qui arriva en effet : vers cette époque, il eut sa chapelle de dévots et ses thuriféraires en la personne des Taine, des Bourget, des Barrès. Pourquoi ce long retard ? Pourquoi devait-il attendre la fin du second Empire ou le commencement de la troisième République ? La génération réaliste

(1) D. Nisard avait dit : « Les vrais amis de l'écrivain supérieur ne sont-ils pas dans la génération qui vient après lui ? » Faguet commente ainsi cette pensée (*Annales* du 13 avril 1906) : « Je dis oui, et j'ajoute qu'ils ne peuvent être que là. Si l'écrivain est vraiment supérieur, il ne peut avoir de *vrais* amis que dans la génération qui le suit. Dans celle dont il est, il a des partisans, des fanatiques, des caudataires, des imitateurs. Il n'a que dans la génération qui le suit de *vrais* amis, c'est-à-dire des gens qui l'aiment pour ce qu'il a de vraiment bon, et c'est là précisément la marque de la vraie amitié. Et pourquoi n'a-t-il que *trente ans après lui* des hommes qui l'admirent pour ce qu'il a de bon ? Mais, parce que s'il est supérieur, il faut bien trente ans pour le comprendre et pour dégager ce qu'il a de bon, ce qu'il a de mauvais, ce qu'il a de juste, ce qu'il a de faux. Un Descartes est admiré tout de suite, mais il ne l'est à bon escient qu'à la fin du xvii^e siècle et ce n'est que soit Malebranche, soit Fontenelle, qui sont les vrais amis de Descartes. J'en dirai autant d'un Rousseau, non pas d'un Voltaire qui est plus superficiel, mais d'un Rousseau que ses contemporains admirent si souvent à faux et qui n'a ses vrais amis, sévères quelquefois mais sûrs, qu'au xix^e siècle. Et Aug. Comte, est-ce assez vrai ? C'est à cette sorte de loi nécessaire que songeait Stendhal parce qu'il se croyait supérieur, quand il disait, en 1840 : « Je ne serai compris qu'en 1880. » J'estime cependant que la pensée de Nisard n'est vraie absolument que pour les philosophes et que, pour les artistes, quoique étant juste encore, elle l'est moins. » — Stendhal avait entrevu la loi des générations. Toute croyance où il entre du *non démontré* obéit, disait-il, aux lois de la *cristallisation* : « Il y a cristallisation même en mathématiques (voyez les Newtoniens en 1740) » ; il y en a en musique ; il y en a en philosophie : l'immortalité des grands philosophes allemands, tant de fois proclamée « ne peut jamais aller au delà de trente ou quarante ans ». (*de l'Amour*, c. vi.) L'engouement est comme l'amour, il a son rythme.

qui succéda immédiatement au romantisme eût dû faire fête à l'auteur du *Rouge et Noir*. Son œuvre lucide n'avait, semble-t-il, qu'à laisser passer la vague romantique, le règne malsain de la mélancolie, des épithètes et de l'outrance verbale pour être goûtée comme elle le méritait. Quarante ans n'étaient pas nécessaires pour cela : moins de trente ans suffisaient, puisque en 1840 le romantisme touchait presque à son déclin. Mais des accidents vinrent contrecarrer le jeu de la loi normale. D'abord Balzac lui barrait la route : l'œuvre de Balzac était si considérable qu'elle masquait toutes les autres ; puis les grands réalistes comme Flaubert étaient encore tout imprégnés de romantisme : c'étaient des romantiques à rebours ! Stendhal payait cher l'inconvénient d'avoir été en marge de son temps et, par suite, en dehors de la tradition, de la lignée vivante des romanciers. Seul un hasard heureux pouvait le tirer de la demi-obscurité où il restait plongé. Ce hasard heureux fut l'admiration posthume de Jacquinet, professeur à l'École normale, qui eut la chance d'avoir Taine pour élève. Alors les circonstances favorisaient son adoption. Mais, malgré le talent ⁽¹⁾ (d'ailleurs relatif) de Stendhal, on se demande quelle serait aujourd'hui sa réputation sans cet enchaînement d'accidents imprévisibles : sa prophétie se serait-elle réalisée ? Stendhal aurait peut-être une élite de lecteurs : l'article de Balzac lui en avait attiré ; aurait-il franchi le cercle restreint de l'élite ? Il est permis d'en douter.

L'exemple de Puvis de Chavannes (1824-1898) est presque classique. Un peu plus jeune que Courbet né en 1819, et plus âgé que Manet de neuf ans, Puvis naît à la vie artistique quand le réalisme triomphe dans la littéra-

(1) A lui plus qu'à tout autre s'applique le mot connu : « le génie est le talent d'un homme mort. »

ture et dans l'art. Formé tout seul, loin des écoles, sous l'inspiration des vieux maîtres, Puvis s'essaie à la peinture idéaliste qui était alors un anachronisme. De 1854 jusqu'à la fin de sa carrière, il poursuit le même idéal, incapable de s'asservir aux goûts de l'époque, attendant le retour du public. Durant trente ans, il se développa sans défaillance comme une force logique : « Il marcha comme un somnambule, écrit Robert de la Sizeranne, sans entendre, sans prendre garde, suivant fidèlement la lumière qu'il était seul à voir ⁽¹⁾. » Il marche posément vers le grand art, l'art simple, calme et profond. « Il croît toujours tout droit vers le même idéal, se développe sans hâte, change sans heurt, ne se transforme qu'en s'élevant, n'arrive à la gloire que par la fidélité et ne monte dans la gloire que pour la transformer en de la force. » Pendant neuf années consécutives, ses envois furent refusés à tous les Salons, et, une fois admis, furent attaqués par tous les critiques. Mais il avait la foi, il avait une idée juste, il avait le temps, « le temps sans lequel ni la foi ni la justesse des idées ne sauraient triompher » : il a duré. Si Puvis a pu passer trente ans de sa vie impunément méconnu, c'est parce qu'il avait du pain. « C'est parce qu'il n'était point, pour vivre, tenu d'être un « professionnel », qu'il put rester à son gré un novateur. S'il devint un grand artiste, c'est qu'il était de naissance et de caste sociale, ce qu'on est convenu d'appeler un « amateur ». Il put attendre le déclin du réalisme et la renaissance de l'idéalisme dont il préparait la venue : vers 1884-1885, il eut la joie d'assister vivant à son triomphe. Il n'attendit qu'une génération : mais parfois un profond artiste doit attendre deux ou trois générations

(1) Puvis de Chavannes dans *Revue des Deux-Mondes* du 15 novembre 1898.

avant de rencontrer un public capable de le comprendre et de l'aimer.

Le cas de R. Wagner (1813-1883) en musique ressemble à celui de Puvis en peinture et lui est exactement parallèle. C'est en 1885 que se fonda la *Revue wagnérienne* où Téodor de Wyzewa prêcha l'idéalisme, tandis que Barrès se réfugiait dans son moi, sous l'œil menaçant des Barbares. Les œuvres de Wagner furent d'abord accueillies par un tolle général; puis, discernées par une élite, elles finirent par s'imposer au grand public qui s'engoua d'elles jusqu'au délire. L'exemple de la musique est spécialement intéressant, car, pour être goûtée, elle exige une éducation de l'oreille. Un novateur doit attendre la disparition des oreilles accoutumées aux vieux accords, et qui sentent des dissonances là où les jeunes perçoivent des accords nouveaux. Suivant P. Landormy, il faut au moins cinquante ans pour qu'un novateur soit goûté du public. Mais les exemples mêmes qu'il donne dans son *Histoire de la musique* prouvent que ce stage de la foule est plus court. Fanelli qui composa en 1883 ne trouva à se faire exécuter qu'en 1912, c'est-à-dire au bout de trente ans : dans l'intervalle Cl. Debussy s'était imposé. Lorsqu'un artiste se renouvelle après sa maturité et commence dans sa vieillesse une seconde carrière, il éprouve le sentiment de l'incompréhension dans son succès même : « Il faut du temps au public pour s'habituer aux conquêtes qu'un grand artiste rapporte de ses plongées au fond de l'Océan. Bien peu suivaient Christophe dans la témérité de ses dernières compositions. Sa gloire était toute due à ses premières œuvres ⁽¹⁾. » Le cas, qui est exceptionnel en littérature, serait donc normal en musique ; un compositeur original serait toujours en

(1) JEAN CHRISTOPHE, *La Nouvelle Journée*, p. 9.

désaccord avec le public contemporain. Mais c'est la règle pour tous les artistes, dans la mesure où ils innovent. Dans une de ses *Promenades aux Salons*, André Michel écrit : « Taine m'a dit plus d'une fois, quand il résistait à quelques-uns de mes enthousiasmes juvéniles et qu'il me voyait troublé de ces divergences : « Il y a trente « ans entre nous, ne cherchez pas d'autre explication. »

La loi des âges fait sentir ses effets dans le domaine philosophique et scientifique comme dans le domaine artistique et littéraire. Une philosophie originale recrute ses premiers adeptes parmi les jeunes gens ⁽¹⁾ et subit l'hostilité ou l'indifférence des philosophes qui ont leur siège fait. Le succès ne vient qu'après la disparition du gros des opposants, par la montée des jeunes : il faut des cerveaux vierges pour apprécier des idées nouvelles. Le jeune homme qui s'instruit *par goût*, s'imprègne de l'ambiance contemporaine, lit les livres actuels, ceux qui viennent de paraître et dont on parle. On ne médite les vieux maîtres que par affinité de doctrine, à moins qu'on ne soit obligé de les étudier pour préparer un examen ou un cours.

J'ai dit ailleurs pourquoi le succès de Cournot avait tant tardé chez nous : il ne pouvait coïncider avec celui de Renan et de Taine, les fondateurs de la religion de la science ; pourquoi sa réputation, en train de s'affermir quand il mourut (en 1877), avait alors comme avorté ; pourquoi enfin elle s'était définitivement assise dans les premières années du vingtième siècle. Je n'y reviendrai

(1) « Nous ne conquérons jamais ceux qui nous précèdent dans la vie. En vain nous prétent-ils du talent, nous ne pouvons pas les émouvoir. A vingt ans ils se sont choisis une fois pour toutes leurs poètes et leurs philosophes. Un écrivain ne se crée un public sérieux que parmi les gens de son âge ou, mieux encore, parmi ceux qui le suivent. » (M. Barrès à propos d'une réimpression de *l'Homme libre*, dans la *Revue Bleue* du 10 septembre 1904.)

pas. L'exemple d'A. Comte est analogue, quoique plus simple. Le *Cours de philosophie positive*, professé d'abord devant un auditoire d'élite et publié à partir de 1830, n'obtint la célébrité que vers 1860. C'est toujours le même processus, avec un rythme plus ou moins étendu : d'abord l'ignorance officielle et l'admiration de quelques esprits, puis le renom universel. Schopenhauer donna la 1^{re} édition du *Monde comme Volonté et Représentation* en 1818, alors que les Kantiens triomphaient : ce livre dut attendre jusqu'en 1844 pour obtenir une deuxième édition qui eut un succès d'estime, et le franc succès ne date que de 1851, époque de la publication des *Parerga et Paralipomena*. Le comte de Gobineau (1816-1882) écrivit ses principaux ouvrages de 1850 à 1880 : l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* est de 1853 et 1855. La gloire ne lui est venue dans son pays qu'au début du vingtième siècle : « La pensée du comte de Gobineau, écrit R. Dreyfus en 1905, nous offre l'intérêt le plus proche et le plus actuel. Aucune pensée n'est si chargée, si riche de réponses ou de suggestions sur les problèmes qui sont devenus les nôtres. Elle est même douée à notre égard d'une proximité, d'une actualité, dont elle était dépourvue pour les contemporains du penseur (1). » Je pourrais encore citer l'exemple du D^r Liébault à qui son élève Bernheim fit un sort. Ce n'est pas un bon signe pour une philosophie d'obtenir un grand succès contemporain : elle plaît alors par des caractères extrinsèques, comme sa qualité littéraire ou sa clarté apparente, et elle risque de devenir caduque. Si elle dure, ce n'est pas parce qu'elle a forcé l'attention du public qui l'a vu naître. Le cartésianisme n'a régné en France qu'à partir de 1680 environ. Pour qu'un artiste ou un écrivain survive, il faut qu'il tra-

(1) *Cahiers de la quinzaine*, 14 mai 1905.

verse victorieusement trois générations au moins : avec la troisième génération, il entre dans l'âge critique de la renommée ; quand il l'a franchi à son honneur, il est sûr de durer, bien qu'il faille toujours compter avec les fluctuations de l'opinion.

L'idée vit dans les têtes pensantes, et, comme telle, elle est soumise à la loi des âges, à la loi des trois générations ⁽¹⁾. Toute idée forte est une « pensée de jeunesse exécutée par l'âge mûr » : une idée demande donc une génération pour croître, c'est-à-dire la durée de l'existence pensante d'un homme ; elle en demande une autre pour s'affermir parmi les disciples ; une troisième pour se développer et se répandre. Le créateur reste fidèle à son idée, l'admirateur reste fidèle à sa première admiration, et chacun de ces moments embrasse la portion virile d'une existence. Parfois le rythme est un peu différent et comprend une période d'éclosion, une de sommeil et une de diffusion.

Cette loi apparaît nettement dans le domaine des applications. Le système métrique fut établi par la Constituante en 1791. Il fut rendu obligatoire en France et aux colonies par la loi de 1837 qui interdisait l'emploi des anciennes unités à partir du 1^{er} janvier 1840. Cinquante ans s'étaient écoulés depuis la publication du décret de la Constituante, et bien des traces du vieux système subsistaient encore dans l'usage. Seuls en effet les enfants qui n'avaient pas utilisé l'ancien système pouvaient apprendre le nouveau, pour l'adopter ensuite. Et il fallait attendre, pour que cette adoption fût générale, la disparition des personnes adultes en 1791, c'est-à-dire au moins soixante ans. Entre une idée scientifique et son application industrielle, il s'écoule ordinairement une génération. L'emploi

(1) Cf. GOLDFRIEDRICH, *Die historische Ideenlehre in Deutschland*.

du fer dans la coque des navires, conçu vers 1830, fut généralisé seulement vers 1860. De la découverte de Brannot à la fabrique de bougies l'*Étoile*, il y a un intervalle semblable.

C'est peut-être en science que la loi se vérifie le mieux. Lorsqu'un novateur surgit, il groupe d'ordinaire autour de lui les jeunes esprits en quête de vérité ⁽¹⁾; et, en même temps, il ligue contre lui tous ceux dont il ébranle l'autorité ou dont il lèse les intérêts, bref tous ceux dont il contrarie les idées acquises au prix de longs efforts. Les premiers « circulateurs » avaient moins de trente ans : les médecins plus âgés que Harvey lui firent une guerre à outrance ⁽²⁾. Les premiers adeptes du darwinisme furent de jeunes naturalistes ou des chercheurs qui marchaient déjà dans la même direction; mais les savants dont le siège était fait, les disciples de Cuvier s'entêtèrent dans leur attitude. W. Hittorf n'a vu accepter son idée fondamentale sur la migration des ions que dans un âge avancé, après avoir enduré tous les déboires de l'inventeur repoussé. La théorie de l'ondulation lumineuse de Fresnel ⁽³⁾

(1) « Tout auteur qui donne au public des idées nouvelles, dit Helvétius, ne peut espérer d'estime (d'estime sentie) que de deux sortes d'hommes : ou des jeunes gens qui, n'ayant point adopté d'opinions (et n'ayant point à rougir d'en changer), ont encore le désir et le loisir de s'instruire, ou de ceux dont l'esprit, ami de la vérité et analogue à celui de l'auteur, soupçonne déjà l'existence des idées qu'il lui présente. » (*de l'Esprit*, l. II, c. 4.) — Cf. *de l'Homme*, l. IV, c. 6 : « Le génie a pour protecteurs et pour panégyristes la jeunesse et quelques rares hommes éclairés et probes. »

(2) « On voit tous les jours, dit Malebranche, des personnes assez estimées par leurs lectures et leurs études, qui font des livres et des conférences publiques contre les expériences visibles et sensibles de la circulation du sang, contre celles du poids et de la force élastique de l'air, et d'autres semblables. La découverte que M. Pecquet a faite de nos jours (celle des vaisseaux chylifères) est de celles qui ne sont malheureuses que parce qu'elles ne naissent pas toutes vieilles, et pour ainsi dire avec une barbe vénérable. » (*Recherche de la vérité*, l. II, c. II, § 2.)

(3) Arago et surtout Fresnel ont redécouvert les théories optiques de Thomas Young qui, durant une génération, dormirent enfouies dans les in-folios de la *Société Royale*. (Helmholtz.)

eut pour adversaires les partisans de l'émission qui ne voulaient pas abandonner leur thèse favorite. L'hypothèse d'Avogadro-Ampère (1811) ne fut appliquée à la notation chimique que vers 1840 par Gerhardt.

La théorie de la gravitation universelle ne s'imposa pas d'emblée : elle dut attendre la disparition de la vieille génération de savants. Et le continent retarda encore sur l'Angleterre. Les *Principes* de Newton, parus en 1687, ne furent traduits en français qu'en 1739 par la marquise du Chastelet. L'Angleterre était alors à la mode en France, et les *Lettres anglaises* de Voltaire avaient popularisé le nom de Newton. Cette théorie, dit Cournot, « ne pouvait plus rencontrer de contradicteurs chez des géomètres qui appartenaient à une génération nouvelle, dégagée des préventions auxquelles sont sujets les contemporains d'une grande découverte, pour peu qu'elle devance son point précis de maturité ⁽¹⁾ ».

La chimie pneumatique fut longue à s'implanter, car elle eut à lutter contre la doctrine de Stahl et contre maints préjugés d'école ⁽²⁾. La lettre suivante de Lavoisier à Chaptal nous en fournit la preuve : « Vous voir adopter les principes que j'ai annoncés le premier, écrit-il, est pour moi une véritable jouissance. Votre conquête, celle de M. de Morveau et d'un petit nombre de chimistes épars en Europe ⁽³⁾, est tout ce que j'ambition-

⁽¹⁾ *Considérations*, t. II, p. 2.

⁽²⁾ A l'époque des grandes découvertes de Lavoisier, « Guyton dans sa province croyait encore au phlogistique, et Buffon, devenu dans sa vieillesse chimiste à sa façon, ne croyait à rien qu'à ses propres idées. » (COURNOT, *Considérations*, t. II, p. 15.) Buffon a recueilli dans son *Histoire des minéraux* l'essai de nomenclature de Guyton de Morveau, son compatriote.

⁽³⁾ Par exemple le vieux Black (l'inventeur de la théorie du calorique) qui écrivait en 1791 à Lavoisier : « Je cherche à faire comprendre à mes élèves les principes et les explications du nouveau système que vous avez si heureusement inventé, et je commence à le leur recommander comme plus simple, plus aisé, mieux soutenu par les faits que l'ancien système. »

nais, et le succès passe mes espérances, car je reçois de toutes parts des lettres qui m'annoncent de nouveaux prosélytes, et je ne vois plus que les personnes âgées ⁽¹⁾ qui n'ont plus le courage de recommencer de nouvelles études ou qui ne peuvent plier leur imagination à un nouvel ordre de choses, qui tiennent encore à la doctrine du phlogistique. Toute la jeunesse adopte la nouvelle théorie, et j'en conclus que la révolution est faite en chimie. » En effet, les jeunes gens sont maîtres de l'avenir, mais les anciens détiennent les places et ont la haute main sur l'enseignement. Pour qu'elle régnât sans conteste, la chimie des gaz devrait attendre la disparition complète des tenants de la vieille chimie. Cet exemple est d'autant plus significatif qu'il y a peu de transformations en science qui soient comparables à celle opérée par Lavoisier en chimie. De bonne heure Lavoisier prévît la révolution qu'il accomplirait « en physique et en chimie ». Le 20 février 1773, après avoir cité dans son registre de laboratoire les travaux des chimistes anglais, il ajoute qu'ils lui ont « présenté des portions séparées d'une grande chaîne; ils en ont fourni quelques chaînons, mais il reste une suite d'expériences nécessaires à faire pour former continuité ». Le *Traité* de 1789 qui établissait cette continuité, attendit avant d'être adopté dans l'enseignement. Autre exemple en chimie : en 1815, l'anglais Prout émet l'idée que les poids atomiques de tous les corps simples doivent être des multiples de celui de l'hydrogène. Cette idée tombe dans l'oubli, et J.-B. Dumas la reprend trente ans plus tard, en l'appuyant de nombreuses expériences. On sait quelles résistances elle rencontra chez nous avant d'être admise par tous les chimistes.

Le savant français qui a peut-être eu le plus à souffrir

(1) Priestley et Baumé étaient du nombre; tous deux moururent en 1804.

de l'hostilité des savants contemporains est aussi celui qui a le mieux compris la nécessité de cette lutte. Dans la *conclusion* de sa *Philosophie zoologique*, parue en 1809, J. Lamarck (né en 1744) écrit : « Les hommes qui s'efforcent par leurs travaux de reculer les limites des connaissances humaines savent assez qu'il ne leur suffit pas de découvrir et de montrer une vérité utile qu'on ignorait, et qu'il faut encore pouvoir la répandre et la faire connaître ; or la *raison individuelle* et la *raison publique* qui se trouvent dans le cas d'en éprouver quelque changement, y mettent en général un obstacle tel qu'il est souvent plus difficile de faire reconnaître une vérité que de la découvrir. » Dans l'*Avertissement* du même ouvrage, il parle de l'ascendant qu'ont toujours les idées qui sont admises en général sur de nouvelles qui tardent à les faire rejeter, et il ajoute que cet obstacle est dans le fond plus avantageux que nuisible à l'état des connaissances générales, « car, par cette rigueur qui rend difficile à faire admettre comme vérités les idées nouvelles que l'on présente, une multitude d'idées singulières plus ou moins spécieuses, mais sans fondement, ne font que paraître et bientôt après tombent dans l'oubli. Quelquefois, néanmoins, d'excellentes vues et des pensées solides sont, par les mêmes causes, rejetées ou négligées. Mais il vaut mieux qu'une vérité, une fois aperçue, lutte longtemps sans obtenir l'attention qu'elle mérite, que si tout ce que produit l'imagination ardente de l'homme était facilement reçu. » Lamarck avait éprouvé combien il est malaisé de répandre des idées nouvelles parmi les vieillards qui ont leurs habitudes intellectuelles organisées, et parmi les hommes mûrs, qui ont aussi fait leur choix, qui agissent, et n'ont guère le temps de réfléchir.

Les mathématiques nous offrent le même spectacle que l'astronomie, la chimie ou les sciences naturelles.

Abel fut mal compris des anciens dont les conceptions mathématiques étaient fixées. « Déraciner des préjugés et élucider des conceptions établies mais obscures, écrit à ce sujet M. Mittag-Leffler, est une tout autre tâche que d'exposer la vérité depuis le commencement... Tout mathématicien véritable sait combien il est plus difficile de corriger des étudiants âgés, qui ont déjà suivi une école médiocre ou mauvaise, que des jeunes, dont l'intelligence n'a pas encore été troublée par des doctrines obscures ⁽¹⁾. » Weierstrass ne fut pas mieux partagé que son maître : « J'ai renoncé depuis longtemps, écrit-il à Sophie Kowalewsky le 27 août 1883, à faire pénétrer mes recherches scientifiques parmi mes collègues âgés; c'est à la jeunesse que je me suis adressé et près d'elle j'ai trouvé fréquemment compréhension et adhésion enthousiaste. »

Il serait facile de multiplier les exemples. Combien de temps ont mis à s'implanter l'*Ausdehnungslehre* de Grassmann, la théorie des groupes de Galois, le principe de Carnot, la mécanique chimique de Gibbs ⁽²⁾ ! On a raconté par le menu les luttes que dut soutenir Pasteur pour faire accepter ses expériences si concluantes sur la génération spontanée : « Une génération tout entière dut passer, écrit M. F. Houssay, avant que les esprits, préparés dès leur formation, acceptassent le *fait* de la panspermie comme obligatoire dans le domaine de la connaissance actuelle ⁽³⁾. » La théorie de Mendel, publiée en 1865, ne fructifia qu'en 1900, au bout de trente-cinq ans.

⁽¹⁾ *Revue du Mois* du 10 juillet 1907, p. 22.

⁽²⁾ « C'est vraiment drôle à voir les efforts que font certaines intelligences, pour tâcher d'accorder avec les nouveaux faits l'hypothèse gratuite de deux fluides magnétiques différents des fluides électriques, *uniquement parce qu'on n'y a pas encore habitué son esprit*. » (Lettre d'A. M. Ampère à M. Roux de Genève, 21 février 1821.) Littré a raconté les difficultés qu'éprouva Ampère à faire admettre sa loi par les savants français (Laplace) et étrangers. (*Essai sur la philosophie des sciences*, t. II.)

⁽³⁾ *Nature et Sciences naturelles*, p. 211.

Souvent une découverte passe inaperçue ou tombe rapidement dans l'oubli, et c'est la génération suivante qui la redécouvre et en recueille les fruits. C'est ce qui faisait dire plaisamment à Wells que, si l'humanité était privée tout à coup des moyens d'expérimenter, elle pourrait s'occuper pendant plusieurs siècles au dépouillement du travail effectué.

La pensée scientifique et la pensée commune sont un produit de l'adaptation des idées aux faits. La pensée est en perpétuel mouvement, car elle doit s'ajuster sans cesse aux faits nouveaux. Mais seuls les cerveaux neufs ont assez de souplesse pour se plier aux exigences de la nouveauté; les cerveaux meublés le sont pour la vie : leur horizon est fermé, leurs associations d'idées forment un système qui répugne à tout ce qui lui est étranger, et dont la quiétude n'est troublée que lorsque les intérêts immédiats sont en jeu ou lorsque la personne est menacée. Plutôt que de reprendre leur formation par la base, ils préfèrent nier ou ignorer ce qui la contredirait : « Toutes les époques, écrit E. Mach, ont en général une prédilection pour les jugements sous l'influence desquels elles ont atteint les résultats pratiques et intellectuels les plus considérables. Les grands savants, ceux qui voient de loin, sont souvent amenés à entrer en lutte avec les idées de leurs contemporains. Ils apportent une modification : les jugements, qui étaient jusque-là prédominants, sont obligés de subir un compromis avec de nouveaux jugements, qu'on avait rejetés sans conteste, et tous les jugements sont modifiés. Les travaux de Clausius et de W. Thomson, en thermodynamique, et les travaux de Faraday et de Maxwell, en électricité, nous en offrent des exemples ⁽¹⁾. »

(¹) *La Connaissance et l'erreur*, p. 191. Bouasse cite quelque part un *Traité d'optique* écrit en 1890 où il n'est pas dit un seul mot d'*électrooptique*.

La loi de l'âge est si tyrannique que les agents les plus actifs du progrès scientifique, deviennent à leur tour des obstacles aux nouveaux progrès : la constatation de la loi n'en affranchit point ceux qui l'ont subie. Harvey dont la découverte fut combattue par les médecins âgés de plus de trente ans, ne profita pas de la leçon, et s'opposa dans sa vieillesse aux nouveautés anatomiques. Cauchy, absorbé dans sa pensée, ne sut pas deviner le génie d'Abel et de Galois, et il ne sut pas rendre justice au général Poncelet. Berzélius, qui avait tant contribué au progrès de la chimie par sa théorie électrochimique, devint dans la suite un véritable obstacle au développement de la science à laquelle il avait voué toute sa vie. « Le changement nécessaire lui était devenu aussi impossible que peut l'être à un artério-scléreux l'ascension d'une montagne⁽¹⁾. » Berthelot entrava le développement de la chimie en France, en maintenant le principe du travail maximum contre les expériences de Sainte-Claire Deville. Plutôt que d'abandonner sa théorie, il préféra recourir à des subterfuges et invoquer une « énergie étrangère » ou une « masse cachée »⁽²⁾. Les savants qui ont laborieusement édifié un système, ne se résignent pas à le voir abattu par les démentis de l'expérience, et lui donnent des coups de pouce pour l'accommoder aux faits. Le même Berthelot s'opposa pendant plus de vingt ans à l'adoption de la théorie atomique, et il entraîna à sa suite tous nos chimistes, sauf Friedel et Wurtz⁽³⁾ : « Le retard des Français en chimie, écrit Ostwald dont le témoignage est irrécusable, est le

(1) OSTWALD, *L'Évolution d'une science*, p. 123.

(2) V. *l'Introduction à la Mécanique chimique* de P. Duhem.

(3) Le fameux rapport de MM. Cornu et Lemoine (1884) concluait à l'adoption des *équivalents* en chimie minérale et des *atomes* en chimie organique !

résultat de l'orientation despotique et réactionnaire dans laquelle s'est exercée l'influence de Berthelot. » Et le savant allemand s'étonne de « cette disposition des Français à se soumettre à une pareille dictature, en contraste si bizarre avec leur radicalisme politique⁽¹⁾ ». Il est en effet piquant de voir un radical en politique se montrer réactionnaire en science, alors qu'il justifie son radicalisme politique par le progrès des sciences ; mais tous les jeunes gens sont plus ou moins radicaux (c'est-à-dire qu'ils veulent faire table rase du passé ; or le radicalisme politique français est surtout un parti négatif, inspiré uniquement par la haine de la religion catholique), et tous les vieillards plus ou moins réactionnaires : un progressiste par rapport à la génération qui le précède devient conservateur par rapport à la génération qui le suit ! Le mieux qui puisse arriver, c'est que le savant qui a fait sa découverte, se désintéresse ensuite des progrès ultérieurs de l'idée. Ainsi Volta, l'inventeur de la pile électrique (1800), ouvrit la voie à l'électrochimie. Celle-ci se développa si rapidement que l'initiateur était, au temps de Davy et d'Ohm, comme un anachronisme vivant. Volta mourut en 1827 sans avoir compris un mouvement auquel il n'avait pris aucune part ; du moins, il ne chercha pas à l'entraver.

Des faits que nous venons d'alléguer entre mille autres, nous ne pouvons pas logiquement inférer l'existence *objective* de générations intellectuelles. L'histoire montre qu'il y a un intervalle à peu près uniforme entre l'apparition d'une nouveauté et sa vulgarisation : toute découverte, pour être adoptée par la majorité des esprits, doit attendre la disparition du vieux public, et cette disparition exige au moins une trentaine d'années. Ordi-

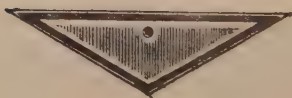
(1) Les *Grands Hommes*, p. 309.

nairement, une idée vraiment neuve, c'est-à-dire opposée aux théories régnantes, ne triomphe que lorsque les tenants des idées anciennes ont disparu. Mais comme les découvertes et les inventions ⁽¹⁾ sont innombrables dans tous les domaines, nous retombons dans la confusion que nous voulions éviter : si chaque nouveauté est un point de départ, nous aboutissons à un réseau inextricable de générations. Les séries bifurquent, se ramifient, s'anastomosent, et il est difficile de voir clair dans cet enchevêtrement d'influences qui se croisent à travers les intelligences du monde civilisé. L'histoire de la chimie, aussitôt après sa fondation, paraît obéir à la loi des générations : les chimistes du début du XIX^e siècle, continuant l'œuvre de Lavoisier, font de la chimie minérale ; puis apparaît une nouvelle race de chimistes qui crée la chimie organique ; ensuite on s'attaque à la chimie biologique (colloïdes), etc. L'histoire des mathématiques est plus difficile à débrouiller à cause de ses multiples directions, mais elle offre aussi ses périodes et ses époques, ses périodes de détente et ses époques de création. Après une période d'engourdissement, les idées acquièrent tout d'un coup une plasticité étonnante et bourgeonnent en tous sens : les génies s'entassent et se poussent du coude. Puis la nature, comme fatiguée d'avoir produit tant de beaux génies, se repose et n'enfante plus que des vulgarisateurs. Deux générations environ séparent la découverte du calcul infinitésimal (vers 1685) de celle de la géométrie analytique (vers 1630). Les génies créateurs sont espacés et se présentent de front (Descartes, Pascal et Fermat ; Leibniz

(1) On discerne aussi un rythme trentenaire dans l'évolution technique, par exemple dans l'histoire de la filature et du tissage. Un intervalle de trente ans sépare la machine de Wyatt de la *jenny* de Hargreaves et du *water-frame* d'Arkwright-Highs. (V. P. MANTOUX : *La Révolution industrielle au XVIII^e siècle en Angleterre.*)

et Newton; d'Alembert, Euler et Clairaut; Lagrange, Laplace et Legendre; Abel, Jacobi et Galois). Une même idée commande les travaux de toute une génération : c'est l'idée de dérivée, d'intégrale, de groupe, de géométrie non-euclidienne. L'œuvre des grands créateurs est ensuite mise au point par une nuée de petits savants et de professeurs. Un génie mathématique ne fait qu'une grande découverte, et celle-ci doit avoir porté ses fruits pour rendre possible une autre grande découverte.

Mais l'histoire des sciences, *qui est internationale*, offre un terrain peu favorable à l'étude de la loi des générations, et nous avons dû interrompre nos recherches dans cette direction où nous nous étions primitivement engagé. L'histoire des séries spirituelles confirme l'extension de la *loi des âges* à l'évolution des idées. Mais, si l'on veut passer de la loi des âges à la loi des générations, il faut envisager le problème sous un autre biais, et essayer d'embrasser tout le développement d'une nation.



CHAPITRE III

GENERATIONS SOCIALES

L'histoire n'est que l'histoire du cœur; nous avons à chercher les sentiments des générations passées, et nous n'avons à chercher rien autre chose.

(TAINE.)

I

LE développement de l'humanité est conditionné à la fois par des facteurs constants et par des circonstances accidentelles. Les facteurs constants sont de deux sortes : psychologiques et géographiques. L'homme, en tant qu'espèce zoologique distincte, est une donnée invariable dans ses grandes lignes. Il a une existence d'une durée uniforme, divisée en âges réguliers ; il a des instincts permanents et des besoins fondamentaux ; il est doué de certaines facultés susceptibles de progrès, mais non de métamorphoses : c'est un être agissant, passionné et réfléchi. D'autre part, le milieu cosmique et terrestre qui est le théâtre de son activité ne subit que des changements partiels et restreints. L'acteur et la scène restent sensiblement identiques au cours de l'histoire.

Envisagé de la sorte, l'homme relève du naturaliste ou de l'anthropologiste, et non de l'historien. Mais l'homme a en lui un *principe de changement* et de nouveauté qui

transforme sa condition primitive ⁽¹⁾. Peu à peu, grâce à son intelligence, il s'affranchit des nécessités du milieu et se crée des conditions factices de développement. Les générations humaines sont d'abord d'une grande monotonie; puis la série change d'aspect au bout de quelques termes, parce que l'influence exercée sur chaque génération par le travail de celles qui l'ont précédée devient de plus en plus marquée : « Les générations qui se succèdent au cours de l'histoire, écrit M. de Roberty, ne succombent que physiologiquement; leur expérience collective, la *pensée sociale* qui les anime, ne meurt pas avec elles. Quand une génération d'hommes disparaît, quand elle semble avoir quitté pour toujours la scène où se joue le grand drame humain, sa socialité s'est déjà entièrement transformée en connaissances, en croyances philosophiques ou religieuses, en conceptions esthétiques et en œuvres d'art, enfin en idées pratiques et en actes de toutes sortes. Et une nouvelle vague d'interaction mentale, surgissant du même fonds organique et inorganique inépuisable, s'élève aussitôt avec la génération suivante, vague qui charrie et transmet plus loin l'ensemble des résultats, positifs ou négatifs, précédemment obtenus ⁽²⁾ ».

La civilisation se superpose à un ensemble de conditions cosmiques, géographiques et anthropologiques qui la dominent, même quand elle s'en est affranchie; ses acquisitions sont artificielles et fragiles. Mais elle laisse des traces matérielles qui, en s'accumulant, acquièrent bientôt l'importance des milieux naturels ⁽³⁾. D'un autre

⁽¹⁾ L'homme aime le changement, parce que le changement est la condition même de la conscience. On ne sent que les différences, à tel point que les *mêmes* différences finissent par devenir imperceptibles.

⁽²⁾ *Sociologie de l'Action*, p. 22.

⁽³⁾ « La vie supérieure de l'homme individuel, de la personne humaine, doit son développement bien plus aux conditions de la vie sociale qu'aux

côté, elle modèle peu à peu l'esprit et enrichit l'âme de dons de plus en plus stables, quoique toujours précaires. Toutefois, l'humanité n'a inventé ni un nouveau sens, ni un nouveau péché capital : la nature subsiste à la base, et elle reparait avec ses instincts natifs et ses exigences inchangées dans les moments critiques de la vie. D'ailleurs, les ruraux, qui forment la majorité des hommes, restent soumis au déterminisme local et ne participent que dans une faible mesure aux changements apportés par la civilisation. Seuls les urbains et l'élite de la population se meuvent dans un milieu spirituel sans cesse enrichi. Mais ce sont ceux-là précisément qui conduisent les hommes et qui dirigent l'histoire. Le rythme des générations scande-t-il la marche de la civilisation ?

Mais comment caractériser les générations sociales ? Le problème serait simplifié, si parmi les séries entre lesquelles se partage l'activité humaine, l'une d'elles était prédominante et commandait toutes les autres. C'est ce que les historiens croient généralement ; mais ils ne sont pas d'accord sur la série dominatrice. Les plus anciens font de la *politique* le chef d'orchestre de l'histoire, tandis que les modernes ont une préférence marquée pour la *série intellectuelle ou scientifique*. Déjà Descartes disait que le savant gagne des batailles par l'esprit, et Pascal superposait la grandeur spirituelle aux grandeurs charnelles⁽¹⁾. Voltaire mettait au-dessus des héros sacca-geurs de provinces, les grands hommes qui ont excellé dans l'utile ou l'agréable⁽²⁾, et il complétait l'histoire politique et militaire par le tableau des progrès de

conditions organiques de la vie inférieure et animale de l'homme individuel. » (COURNOT, *Vital. et Ration.*, p. 190.)

(¹) Cf. sa théorie des trois ordres et sa lettre à la reine Christine.

(²) Cf. sa lettre à Thiériot du 13 juillet 1735.

l'esprit humain. Depuis, l'idée a fait son chemin, et la *culture* est passée au premier plan dans les ouvrages d'histoire. Bientôt on a subordonné les arts de la guerre aux arts de la paix, et, par un renversement du pour au contre, on a presque négligé « l'histoire-bataille » pour ne plus considérer que l'histoire de la civilisation.

Mais, cette école même a ses détracteurs, et elle a été combattue par d'autres écoles. Les partisans du *matérialisme historique* subordonnent la marche des événements aux conditions économiques et aux inventions techniques. Le Play et K. Marx sont d'accord pour reconnaître la prépondérance de l'histoire du travail, et plus d'un historien a appliqué leurs idées (Thorold Rogers). Signalons encore la conception *juridique* de l'histoire, ébauchée par Fénelon, admise par Montesquieu et par A. de Tocqueville. Dans son ouvrage sur la *Démocratie en Amérique*, de Tocqueville montre l'influence des lois successorales : « Elles influent incroyablement sur l'état social des peuples, dont les lois politiques ne sont que l'expression. Elles ont de plus une manière sûre et uniforme d'opérer sur la société : elles saisissent en quelque sorte les générations avant leur naissance ⁽¹⁾. » De son côté, le philosophe Cournot insiste sur l'importance du droit *historique* ou *traditionnel*, qu'il oppose au droit *rationnel*. Et des jurisconsultes comme Summer Maine, ou comme l'école historique allemande, ont vu dans les transformations juridiques le principe directeur de l'histoire. Mais le droit régit surtout les rapports des hommes avec les biens *matériels*, et entre les individus considérés comme personnes juridiques : il ne pénètre pas dans le for intérieur des consciences et n'explique donc qu'un côté des faits. C'est pourquoi certains historiens considèrent la *religion*

(1) G. JULLIAN, *Historiens français du XIX^e siècle*, p. 423.

comme la matrice sociale par excellence ; mais, à part la *Cité antique* de Fustel de Coulanges, cette conception n'a guère dépassé la sphère théorique, sauf pour l'explication des sociétés primitives (totémisme). L'un de ces points de vue est-il vraiment central, à l'exclusion des autres ?

Considérons d'abord la politique : les uns voient en elle une maîtresse, et les autres une esclave. Mais elle ne mérite ni cet excès d'honneur, ni cette sévérité. D'âge en âge, Étatistes et Individualistes ⁽¹⁾ se jettent à la face les mêmes arguments, sans parvenir à modifier leurs positions respectives. Au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècles, on avait une tendance à amplifier le rôle de l'État ⁽²⁾, et de nos jours on a une tendance à le diminuer : certains vont jusqu'à subordonner la vie publique à la vie privée, et n'attribuent à l'État que des fonctions négatives. Transportons la question sur le terrain des faits, car la dialectique est impuissante à trancher le débat.

L'observation historique nous révèle que l'influence de la politique est variable suivant les pays, les époques et les régimes, mais qu'elle est toujours considérable, plus considérable qu'on n'est porté à le croire généralement ⁽³⁾.

⁽¹⁾ L'anarchie est la forme extrême de l'individualisme, comme le collectivisme est la forme aiguë de l'étatisme. Le socialisme conséquent tourne le dos à l'anarchie, et tend la main à la monarchie absolue.

⁽²⁾ Les théoriciens politiques du ^{xviii}^e siècle admettent tous un postulat qui a été formulé par Helvétius dans *l'Esprit*, à savoir que la morale dépend de la législation et celle-ci de la forme du gouvernement, en sorte que pour rendre un peuple meilleur et plus heureux, il suffit de changer ses lois et par suite son gouvernement.

⁽³⁾ Il y a en politique des coïncidences troublantes. La plupart des révolutions politiques durent une trentaine d'années :

Guerres de religion (1561-1593) : 32 ans ;

Querelle des Armagnacs et des Bourguignons (1404-1435) : 31 ans ;

Guerre des deux Roses (1454-1485) : 31 ans ;

Révolution française (1784-1816) : 32 ans ;

Révolution d'Angleterre (1626-1657) : 31 ans ;

Révolution des Pays-Bas (1556-1588) : 32 ans, etc.

(Cf. MILLARD, *Le Destin de l'Allemagne*, p. 73-74.)

Si réduit que soit le pouvoir politique, il remplit les trois fonctions législative, exécutive et judiciaire. Ces fonctions à leur tour en impliquent d'autres et entraînent une mainmise ou un contrôle de l'État sur la plupart des activités sociales.

En dernière analyse, le gouvernement, quel qu'il soit, est maître de la guerre ou de la paix : action politique et action militaire sont donc étroitement associées. Cette vérité, proclamée par Ferrari, est admise par tous les écrivains militaires allemands. Dans son livre sur la *Conduite de la guerre*, le maréchal Von der Goltz montre que la guerre est la résultante et la continuation de la politique : « Un peuple, écrit-il, qui dans son développement historique en sera arrivé à l'inertie, puis même au recul, n'aura pas de politique offensive, et dès lors il ne fera plus la guerre qu'à son corps défendant. De ce fait seul, il ressort clairement qu'il attendra d'être attaqué; il s'en tiendra donc à la défensive stratégique, et celle-ci aura pour conséquence la défensive tactique.

« Au contraire, à des nations ou à des états qui tendent à se développer vigoureusement, s'imposera la nécessité d'atteindre tel ou tel but positif; pour y arriver, leur politique sera offensive et aura comme corollaire l'offensive stratégique ⁽¹⁾. » L'art militaire et la diplomatie sont donc sous la dépendance immédiate de la politique. Mais il ne suffit pas d'assurer la paix à l'extérieur : l'État doit à ses ressortissants la sécurité au dedans comme au dehors. Le gouvernement édicte des lois qui réglementent les droits des citoyens, pour empêcher qu'ils empiètent les uns sur

(¹) C'est la doctrine même énoncée par le maréchal Foch dans son *Discours de réception à l'Académie française*, le 3 février 1920 : « De même qu'un gouvernement ne peut avoir dans la paix que la politique de son état militaire, de même une armée, quand elle entre en campagne, ne peut avoir qu'une attitude et une tactique : celles correspondant à la politique jusqu'alors pratiquée par l'État... »

les autres; il nomme la magistrature qui a pour mission de les faire respecter, et qui est aidée dans sa tâche par la police. Comme les magistrats, les juriconsultes sont au service du gouvernement et élaborent le droit destiné à le consolider. Pour remplir son rôle doublement défensif, l'État a besoin d'argent : il établit des impôts et organise la gestion des finances publiques. Par l'assiette de l'impôt, il pèse fortement sur la vie économique du pays et, pour assurer les services généraux de la nation, il se fait obéir par une armée de fonctionnaires, car « qui paie commande ». En outre, l'État ne peut se désintéresser de l'éducation des futurs citoyens : il est amené à organiser l'instruction publique ou à favoriser les entreprises privées, et, par là, il influe sur le développement scientifique artistique et industriel du pays. D'autre part, il l'encourage par ses libéralités et ses faveurs : tout gouvernement qui veut durer (et c'est le ressort de tous les gouvernements, comme des individus et des organismes sociaux) doit promouvoir l'essor des forces vives de la nation. Sans vouloir tout réglementer, il atteint cependant par ses lois et par son action toutes les manifestations sociales. Et il est difficile de fixer ses limites : à mesure que la vie collective devient plus complexe, la fonction de l'État grandit sans cesse. Le nombre des ministères croît toujours et ne diminue qu'en apparence. Les rouages de l'administration publique sont singulièrement plus compliqués dans notre démocratie que dans la monarchie absolue de Louis XIV.

En concluons-nous que la politique commande le rythme de toutes les activités sociales? Admettrons-nous que l'État finira par englober toutes les fonctions collectives? L'observation des réalités nous révèle plutôt le contraire : en se perfectionnant, l'administration s'affranchit de plus en plus de la tutelle du gouvernement, et la vie politique ne doit pas être confondue avec la vie

sociale ⁽¹⁾. Les institutions et les séries ont une existence relativement autonome. L'État peut l'entraver ou la favoriser, la faire dévier ou l'accélérer, il n'est pas en son pouvoir de la supprimer. Les institutions poursuivent leur cours à travers toutes les vicissitudes politiques et sous tous les gouvernements ⁽²⁾. Les lois qui règlent les rapports des personnes entre elles et avec les choses, sont elles-mêmes sous la dépendance de la vie morale et religieuse du pays. Le droit civil dérive du droit coutumier, et la coutume sort des croyances et des sentiments populaires, elle plonge ses racines dans la vie commune et dans les usages quotidiens. Si l'on a pu montrer comment les lois peuvent contribuer à former les mœurs et le caractère d'une nation, on aurait pu également prendre la contre-partie de cette thèse. Au lieu d'une subordination univoque, il y a un jeu d'actions et de réactions très complexe, un échange mutuel de services. Sous les révolutions, l'historien discerne la continuité de la vie sociale : « Le passé, dit Fustel, ne meurt jamais complètement pour l'homme. L'homme peut bien l'oublier, mais il le garde toujours en lui. Car, tel qu'il est à chaque époque, il est le produit et le résumé de toutes les époques antérieures. » Les révolutions politiques les plus radicales

(¹) Cournot a bien mis ce point en lumière, ce qui me dispense d'insister. Cf. *Traité*, § 454 et § 489. — Mansuétus distingue les institutions *naturelles* et les coutumes essentielles (mariage, propriété, agriculture, commerce, industrie, sciences, etc.) des institutions *politiques* (armée, magistrature, enseignement). Celles-ci ont également leur fondement dans la nature et elles ont un cours naturel, mais troublé davantage par l'influence politique. « Les institutions *naturelles* et *politiques* subsistent ensemble et enchevêtrées les unes dans les autres, sans que leurs différences et leur antagonisme se manifestent aux esprits superficiels... Les institutions politiques étant essentiellement un mal, leur seule raison d'être est la nécessité. » (Mansuétus : *Le Milieu social*, chez Guillaumin, 1902.) — Mansuétus est le pseudonyme d'un homme d'État français.

(²) On a vu des savants honorés successivement par tous les régimes (Laplace, Lagrange, etc.).

sont moins profondes qu'on ne le croit communément. Les armées et les chefs militaires de l'ancien régime encadraient les soldats de la République, et la Convention recueillait les fruits de la science antérieure. « Un des grands mérites du livre sur *l'Ancien régime et la Révolution* (d'Alexis de Tocqueville), dit C. Jullian, est d'avoir montré combien, après 1789, les institutions, les habitudes, l'état d'esprit d'autrefois, ont persisté dans la France nouvelle, à son insu légataire universelle de la France monarchique. » On attribue à la Révolution de prétendues nouveautés qui sont le fait du régime aboli : « La centralisation administrative et la prédominance de Paris, écrit de Tocqueville, sont l'œuvre de l'ancien régime ; le morcellement de la propriété est antérieur à 1789 ; la royauté française avait favorisé l'égalité des hommes... » Les générations critiques sont les filles et les héritières des générations organiques ; qu'elles le veuillent ou non, elles sont gouvernées par les préjugés de leurs mères, par leurs croyances, leurs pensées et leurs sentiments. *Non fît statim ex diverso in diversum transitus* ⁽¹⁾.

Si la politique ne commande pas le train des choses humaines, cet honneur échoit-il au savoir et à la science ? Cette thèse a de nombreux partisans, dont les plus connus sont A. Comte et S. Mill ⁽²⁾, qui estiment que la marche

(1) SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, II, xiv.

(2) « Quelque faible que soit la tendance spéculative dans l'humanité, écrit S. Mill, ce n'en est pas moins le progrès de la spéculation qui, en gros, a régi celui de la société. » (*Logique*, t. II, p. 330.) La principale cause déterminante du progrès social, dit-il encore, est « l'état des facultés spéculatives de la nature humaine, manifesté dans la nature des croyances auxquelles elle est arrivée au sujet de l'homme et du monde » (*id.*, p. 328). Et plus loin : « Les propositions admises par l'intelligence déterminent essentiellement l'état mental et politique de la communauté. » Par facteur intellectuel, S. Mill entend donc non seulement les connaissances scientifiques, mais toutes les opinions et croyances, y compris les croyances religieuses. Même généralisée ainsi, cette thèse ne résiste pas à l'examen, car

de l'humanité est conditionnée par les progrès intellectuels ⁽¹⁾. Dans son *Histoire de la Civilisation en Angleterre*, Buckle classe ainsi les grands moteurs de changements chez les peuples civilisés : 1° la somme des connaissances acquises par les hommes les plus capables; 2° la direction qu'elles suivent, ou les sujets auxquels elles se rapportent; 3° l'étendue de leur cercle de diffusion et la facilité avec laquelle elles pénètrent dans toutes les classes. Il ne s'agit en tout cela que de progrès intellectuels, et Buckle estime « que les progrès que l'Europe a faits depuis l'état de barbarie jusqu'à la civilisation sont *entièrement* dus à son activité intellectuelle ». Naturellement, les savants ont adopté d'enthousiasme cette théorie si flatteuse pour eux ⁽²⁾, ainsi E. Mach et W. Ostwald : « L'ensemble des faits qui constitue une civilisation, écrit ce dernier, repose en *premier et dernier lieu* sur la science, qui doit s'entendre à la fois comme la floraison la plus

elle implique des corollaires évidemment inexacts, comme celui-ci : « L'état de la science à une époque quelconque est la limite des perfectionnements industriels possibles à cette époque. » D'une manière générale, S. Mill fausse les rapports de la science et de l'art (V. le chapitre final de la *Logique* intitulé : *de la Logique de la pratique, ou de l'art, comprenant la morale et la politique.*) La même remarque est applicable à tous ceux qui subordonnent l'art à la science, ou qui confondent la connaissance théorique et la connaissance pratique.

⁽¹⁾ Dans sa *Philosophie expérimentale en Italie*, M. Espinas exprime une thèse analogue en apparence : « Quand une nouvelle conception du monde et une nouvelle théorie de l'esprit humain se développent au sein d'une société, écrit-il, il se fait dans la manière d'envisager la vie un changement corrélatif; les sciences morales tout entières, et avec elles les arts correspondants, la politique et l'éducation, ne tardent pas à se transformer à leur tour » (p. 145). Mais cette affirmation est corrigée par les assertions complémentaires du même auteur dans les *Sociétés animales* et dans les *Origines de la Technologie* : « Partout, dit-il, la pratique a devancé la théorie. Partout l'action s'est adaptée aux circonstances sans le secours de la pensée abstraite » (*Sociétés animales*, 1877, p. 53). Les diverses techniques, y compris la morale, ont une existence indépendante des spéculations et se sont constituées en dehors de la réflexion. Ensuite, la philosophie et les sciences influent sur elles; mais c'est une des multiples interactions qui jouent au sein des sociétés complexes.

⁽²⁾ Cf. le discours de Louis Pasteur à Milan en 1876.

haute et la racine la plus profonde de toute culture humaine. » Mais, c'est peut-être E. de Roberty ⁽¹⁾ qui a donné à la thèse sa forme la plus systématique. Selon lui, il y a un retard constant des actes sur les conceptions esthétiques, de celles-ci sur les idées philosophiques et de ces dernières sur les connaissances; l'acte retarde donc sur le sentiment, le sentiment sur l'idée, l'idée sur la constatation des faits. C'est ce que de Roberty appelle la *loi du retard* ou de *précession* : l'action est *toujours* en retard sur la pensée. Des quatre séries qui composent la réalité sociale (science, art, philosophie et technique), la série scientifique est prédominante, les autres sont des séries dérivées. Et Roberty de conclure à la nécessité de répandre le plus largement possible les connaissances, « non seulement pour consolider les progrès déjà atteints, mais aussi et surtout pour accélérer la marche générale de l'évolution ». Cette conséquence est admise sans contestation par nombre d'éducateurs, qui croient que la diffusion des connaissances change la mentalité d'un pays et rend les hommes à la fois meilleurs et plus habiles.

Mais il est à remarquer que cette thèse est relativement récente. C'est à tort qu'elle se réclame de l'autorité de Socrate, car celui-ci ne parlait que de la science *morale*. En réalité, elle est fille du XVIII^e siècle, le *siècle des lumières*, spécialement de la génération des *Encyclopédistes*; et elle a été propagée en France surtout par la génération des Taine, des Renan et des Berthelot, par la génération des dévots de la science. Aujourd'hui, l'amour pour la science n'a pas diminué; mais l'ambition des savants est devenue plus modeste ⁽²⁾ : ils ne songent plus, sauf quelques attardés, à régenter la morale et à régler toute

⁽¹⁾ V. *Sociologie de l'Action*, surtout de la page 182 à 186.

⁽²⁾ Cf. les réflexions de H. POINCARÉ sur la morale dans *Dernières Pensées*.

l'existence. De plus en plus, les chercheurs se pénètrent du relativisme de la science et de son caractère économique. D'ailleurs, le progrès des lumières au XVIII^e siècle ne semble pas avoir élevé le niveau de la moralité générale, et la diminution du nombre des illettrés ne s'accompagne pas d'un fléchissement correspondant de la criminalité ! Enfin, la guerre est inexplicable dans l'hypothèse de la prééminence des facteurs intellectuels.

L'influence de la science sur la vie collective est certes considérable à notre époque. Mais est-elle souveraine ? Pour qu'il en fût ainsi, il faudrait que la science présidât toujours à l'évolution sociale ⁽¹⁾. Or, elle a été créée par des races exceptionnellement douées et elle s'est organisée à la suite de longs tâtonnements; elle n'étend pas encore partout son empire, et, dans les pays mêmes où elle croît avec le plus de vigueur, elle est une esclave en même temps qu'une reine. Le progrès scientifique n'est pas *nécessaire*, il a ses arrêts, ses reculs et ses éclipses; il est à la merci d'une lassitude morale, d'une crise mystique, d'une invasion, d'un retour de barbarie. Les institutions qui ont devancé la science continuent à peser sur elle d'un poids sans cesse accru. *Les inventions ont précédé les découvertes* ⁽²⁾, et celles-ci sont sous la dépendance des perfectionnements techniques, car la science s'élabore dans les laboratoires à l'aide d'instruments et de richesses accumulées. Elle n'est pas contenue seulement dans les livres, elle vit par des corps sociaux et des objets matériels qui cristallisent le savoir antérieur.

(1) La Révolution a été préparée par les « philosophes », mais elle a des causes profondes indépendantes de la propagande littéraire : les paysans, qui n'avaient pas lu Voltaire ou J.-J. Rousseau, sentaient l'injustice des terres exemptes d'impôts.

(2) C'est en imitant la nature que l'homme est arrivé à la comprendre : la première conception philosophique de la nature est celle d'un mécanisme.

« D'autre part, la croissance de la science se fait, non seulement *par*, mais *dans* des hommes vivants... Ceux-ci ont moins besoin des résultats tout prêts et complets transmis par leurs prédécesseurs que des pensées et des impulsions fécondes qu'ils ont reçues en même temps que les résultats ⁽¹⁾. » Que la chaîne spirituelle des savants vienne à défaillir, que la société s'enlise dans la poursuite du bien-être et refuse aux chercheurs les crédits dont ils ont besoin, voilà la science en péril. Son esprit pourrait même se perdre sans que l'humanité cessât de vivre, tandis qu'elle ne pourrait se passer de technique ni de religion.

Les sciences les plus abstraites progressent par le concours des sciences les plus engagées dans la matière : l'avancement des mathématiques est réglé par les exigences des astronomes et des physiciens. Les historiens des sciences ont généralement aperçu les multiples dépendances qui relient entre elles les différentes provinces du savoir ; ils ont constaté l'enchevêtrement de ces séries en apparence parallèles dont la disposition est sans cesse remaniée ; ils ont enfin compris que l'histoire d'une science particulière n'était qu'un rameau détaché d'un arbre gigantesque aux ramifications innombrables, dont le dessin général donnait seul à chaque science sa physionomie véritable. Mais ils n'ont pas assez remarqué les fortes attaches de la science avec l'organisme social tout entier, non pas même les plus clairvoyants, ceux qui ont discerné le rôle capital de l'astrologie et de la médecine dans la formation des sciences.

Tous se sont ingéniés à expliquer le sommeil de la science qui a suivi l'essor grec et qui s'est prolongé jusqu'à la Renaissance, et ils ont fait appel à des raisons

(1) H.-G. ZEUTHEN, *Quelques traits de la propagation de la science de génération en génération* (1907) dans *Rivista di Scienza*, 1909, t. V, p. 34.

logiques et dialectiques. Ils n'ont pas vu que l'arrêt de la science était déterminé *surtout* par une insuffisance technique, et que son réveil devait suivre l'acquisition de procédés matériels indispensables. On fait honneur à la Renaissance, et c'est vrai en grande partie⁽¹⁾, d'avoir rallumé le flambeau qui était tombé des mains vacillantes de la Grèce, que les Romains n'avaient pas su entretenir, et que les barbares avaient étouffé. Mais le flambeau s'était éteint de lui-même, faute de support et d'aliments, car l'humanité avait alors d'autres soucis. Durant l'inter-règne, la science grecque ne resta pas enfouie dans les manuscrits, elle fut étudiée par les Arabes et par les Scolastiques avec une ardeur et une souplesse d'intelligence qui n'ont jamais été dépassées. Mais elle avait coupé ses attaches avec le réel et s'était transformée en dialectique. Ce n'est pas qu'on dédaignât l'expérience, comme on le croit généralement : il y a chez les grands scolastiques des théories correctes de l'induction, et les initiateurs de la science moderne (les F. Bacon, les Descartes et les Galilée) sont encore tout imprégnés de la scolastique qu'ils exorcisent. La vraie raison est tout autre : il fallait attendre que la science disposât d'instruments plus précis et plus puissants pour compléter ses acquisitions, et ouvrir la voie royale de l'expérimentation et de la mesure. Qui dira, par exemple, la part des maîtres verriers dans l'éclosion de la science moderne ? La mécanique attendait l'invention de la poudre et des armes à feu ; les astronomes attendaient la lunette et les horloges à poids ou à ressort ; les physiciens, la boussole, le mercure et les tubes de verre ; les chimistes, la balance et les cornues ; les biologistes, le microscope et les colorants ; tous les savants attendaient le papier et l'imprimerie. La

(¹) V. les Études de P. Duhem sur *Léonard de Vinci*, surtout le t. III.

Renaissance utilise les procédés techniques lentement amassés par le moyen âge, les merveilles réalisées par les horlogers, les chirurgiens, les alchimistes, les artisans qui ont édifié nos cathédrales. Le labeur technique du moyen âge a présidé à l'enfantement de la science actuelle. Depuis, l'essor des sciences a été continu, et elles ont bénéficié de tous les progrès techniques réalisés ultérieurement. Mais il est difficile de déterminer la part respective de la science et de l'art dans cette collaboration étroite. On répète souvent que l'usine sort du laboratoire et que l'industrie est une application de la science : il est aussi vrai de dire que le laboratoire est une annexe de l'usine et que le progrès industriel commande le développement scientifique. Je ne sais plus quel savant a dit que l'histoire de la mécanique se résume dans celle du canon. En somme, les deux séries, la technique et la scientifique, sont parallèles et partiellement indépendantes l'une de l'autre, mais elles s'entrecroisent et s'entr'aident de telle sorte qu'il est impossible d'attribuer la prééminence à l'une d'elles, au moins dans l'état actuel de la civilisation ⁽¹⁾.

En fut-il toujours ainsi ? Les créations de l'intelligence pratique ont précédé les essais de l'intelligence théorique ⁽²⁾. Si haut qu'on remonte dans l'histoire de l'humanité et même dans la préhistoire, on est frappé par l'importance de la fabrication et de l'outillage. L'homme est d'abord un fabricant d'outils, c'est par l'outil qu'il s'élève au-dessus de l'animalité et qu'il maîtrise l'instinct : sa main est l'instrument de sa fortune, non moins que son

(1) Elles n'alternent pas davantage comme le croit L. Weber (V. *Le Rythme du Progrès*) qui reprend une idée saint-simonienne.

(2) L'intelligence pratique diffère notablement de l'intelligence spéculative, et il est rare qu'elles soient associées chez un même individu.

cerveau. La pensée humaine se manifeste par l'adaptation des mouvements aux fins pratiques résultant des besoins élémentaires, puis par l'invention de membres artificiels et de recettes qui décuplent le pouvoir de ses membres : « Croit-on que le levier, le javelot, les pratiques comme celles de se laver et de laver les aliments, de cuire ceux-ci, de fendre les os, de dépecer la viande avec des cailloux, qu'en un mot les découvertes les plus humbles et les plus essentielles aient été dues à des raisonnements fondés sur des idées générales ? Si nous ne nous trompons, la théorie mécanique du boomerang, cet instrument de chasse qui revient, après avoir touché le but, vers celui qui l'a lancé, embarrasserait nos savants actuels. Il a fallu de longs efforts pour expliquer théoriquement les procédés chimiques dont l'humanité se sert depuis des temps immémoriaux dans la préparation des métaux, du vin, du laitage, etc. ; l'horticulture a précédé la botanique, et c'est aux éleveurs que Darwin a emprunté l'idée de la sélection, loin que ceux-ci la tiennent de lui. *La pratique partout a devancé la théorie* ⁽¹⁾. » Dans son beau livre sur *l'Histoire comme science*, M. P. Lacombe a insisté avec raison sur le rôle éminent de l'outillage dans l'évolution de l'humanité ⁽²⁾. Il a montré que les inventions capitales produisent des effets inattendus et en quelque sorte indéfinis. Les transformations de l'outillage ont des conséquences lointaines, qui n'apparaissent que lorsque les machines se sont vulgarisées et que nous nous sommes familiarisés avec elles ⁽³⁾.

(1) ESPINAS, *Les Sociétés animales*, p. 53. Ce que M. Espinas dit du boomerang s'applique *a fortiori* à la bicyclette et aux autres engins d'une civilisation avancée.

(2) Voir les chapitres XI et XII.

(3) Bergson a repris à son compte la définition de l'homme par la fabrication, mais il la dénature par l'opposition factice qu'il établit entre l'instinct et l'intelligence, entre la vie et la raison.

Nous venons d'indiquer l'influence de l'invention technique sur le développement des sciences. Il nous resterait à montrer son influence sur la vie sociale tout entière, sur l'organisation de la vie individuelle et sur les rapports des individus entre eux ⁽¹⁾. Elle commande l'évolution des arts utiles et même des beaux-arts, spécialement de l'architecture et des arts décoratifs qui sont étroitement liés aux progrès de l'industrie. Elle facilite l'échange des idées et accroît la sphère d'action des hommes par la commodité et la rapidité croissantes des moyens de transport. Bref, les progrès techniques ont leur retentissement sur toute la vie sociale; leurs effets, d'abord limités et faibles, vont toujours s'intensifiant dans le temps et s'amplifiant dans l'espace, ils introduisent dans les sociétés un principe permanent de changements dont la portée est incalculable. Ces progrès, qui émanent de quelques individus et dont le bénéfice s'étend à toute l'humanité, prolongent l'organisme et complètent pour ainsi dire la nature humaine, comme un capital s'ajoute à d'autres capitaux. Ils font désormais partie de la constitution de l'homme social; et, à ce titre, ils ressemblent aux facteurs généraux (géographiques et anthropologiques) qui conditionnent toute l'histoire, avec cette différence qu'ils apparaissent au cours de l'évolution et qu'ils agissent à partir d'une certaine date, comme les *postulats* en géométrie. Mais ils n'ont pas l'ancienneté des forces et des instincts primitifs. D'un bond, le Japon rejoint les vieilles nations civilisées en adoptant leurs engins de destruction et leurs méthodes de combat, mais il ne dépouille pas son âme. Et si un cataclysme venait à priver la civilisation des machines dont elle est si fière : au lendemain de la catastrophe, les hommes se retrouveraient, dans les différents pays, sensiblement identiques à ce qu'ils

(1) V. sur ce point Lacombe et G. Renard.

étaient avant l'ère du machinisme. L'homme, placé dans des conditions analogues à celles de ses lointains ancêtres, réagit de la même manière aux excitations externes et se conduit comme eux à l'égard de ses semblables. Par dessous l'apport technique (et par dessous l'apport scientifique) on retrouve des âmes modelées par les puissances ancestrales.

Même à notre époque où l'industrie a pris un si prodigieux essor, les milieux artificiels créés par elle sont assez localisés : les ruraux échappent en partie à son emprise, et le perfectionnement des instruments agricoles n'a pas bouleversé les conditions de vie des populations adonnées à la culture ; tel coin du pays n'a guère changé depuis des siècles. Sans doute, les hommes utilisent les produits d'une industrie perfectionnée ; mais leur activité est toujours assujettie aux besoins permanents de la nature et conditionnée par des outils simples, légèrement perfectionnés, dont l'usage remonte aux temps de la préhistoire. Quand tout le monde était condamné à gagner son pain à la sueur de son front, la tyrannie exercée par la technique était impérieuse et universelle ; maintenant, elle ne s'exerce plus directement que sur une certaine catégorie d'hommes. Les autres, affranchis par la richesse de la nécessité du travail, ne relèvent plus qu'indirectement des contraintes techniques, mais ils en sont les esclaves. Le progrès même de la technique soustrait une classe d'hommes de plus en plus nombreuse aux exigences de la pratique. Aujourd'hui, l'homme se nourrit mieux, s'habille mieux, se loge mieux, s'éclaire mieux, il va toujours plus vite et toujours plus loin. Mais ses mobiles d'action n'ont pas changé essentiellement, les puissances d'émotion capables d'ébranler tout son être sont restées les mêmes, et son idéal de vie n'a subi que des retouches. L'emploi d'une technique nouvelle, d'un usage bientôt généralisé, ne réussit pas à transformer les esprits. Il n'y a pas une géné-

ration du chemin de fer, une de la bicyclette, une de l'automobile et une de l'aéroplane, bien que ces acquisitions soient parmi les plus considérables de l'époque actuelle. Sinon, les générations seraient toujours plus courtes, puisque le progrès technique va s'accélégrant grâce à l'accumulation des mécanismes et des procédés, et que le nombre des inventeurs s'accroît sans cesse par l'appât du lucre et de la gloire. L'adoption de nouveaux moyens de transport, plus commodes et plus rapides que les anciens, modifie nos habitudes, mais n'atteint pas notre volonté ni les sources de notre sensibilité. Elle affine peut-être notre intelligence qui est sollicitée par plus d'objets et aiguisée au contact de plus d'intelligences, elle augmente aussi notre capacité de production, sans altérer profondément en nous les sentiments de famille et l'instinct religieux, l'amour de la patrie ou les goûts artistiques. Je vois bien les effets des inventions sur les institutions et sur la vie sociale qu'elles diversifient, je vois moins leur influence sur les besoins élémentaires de l'individu, car les tendances qu'elles créent sont factices et surajoutées. Par suite, je ne puis admettre la subordination de tous les facteurs sociaux à l'élément technique. Comme le remarque M. P. Lacombe, ce n'est pas *l'économique* qui nous sert à apprécier la valeur relative des civilisations, mais la part faite à la science et à l'art dans chaque société (1).

Moins encore que la science ou la technique, la *philosophie* peut prétendre au rôle de guide de l'humanité, parce qu'elle-même marche à la remorque de la science et de la technique. Si paradoxale que cette opinion puisse

(1) *Loc. cit.*, p. 283. Le *matérialisme économique* est une hypothèse féconde dont on ne saurait condamner l'usage, mais qui n'explique pas tous les aspects de la réalité sociale : la question sociale n'est pas seulement une question de ventre, comme le croyait K. Marx. Certains socialistes français ont vu plus juste et plus large.

paraître, le philosophe est un retardataire, car la philosophie est presque toujours en retard sur le mouvement général des esprits ⁽¹⁾. Qu'est-ce que la philosophie, sinon un essai de systématisation des connaissances humaines, ou un effort pour interpréter les résultats de l'activité humaine, sinon une vue d'ensemble sur la nature et sur l'humanité ? Si, à l'origine, la méditation du philosophe a devancé la recherche du savant, elle a été précédée à son tour par les manifestations de l'intelligence pratique. Actuellement, elle reçoit plus qu'elle ne donne, depuis que la psychologie s'est détachée d'elle pour se constituer en province autonome : si parfois elle inspire le savant et si elle assure la coopération des spécialistes, elle doit ses principaux rajeunissements aux progrès scientifiques. Une vue globale de la nature résulte évidemment de la confrontation des résultats obtenus par les différents chercheurs qui se partagent l'exploration de la nature, résultats qui sont sans cesse remaniés et accrus. Souvent même, un grand savant traduit directement la vision philosophique qui se dégage de ses propres travaux et de ceux de ses confrères. Le philosophe professionnel doit faire grand cas de ces philosophies partielles, car la plupart des philosophes ont été eux-mêmes des savants qui, d'une spécialité, ont embrassé le vaste domaine des choses. Mais la philosophie n'est pas seulement une mise en œuvre des matériaux fournis par les sciences de la nature, elle est encore une réflexion générale sur la culture, une systématisation des lois de l'action, une vue d'ensemble sur le labeur de l'humanité. A cet égard, le retard de la philosophie sur l'histoire est encore plus accusé. Il existe un écart prodigieux entre le spectacle que nous offre l'activité économique

(1) Bien que les admirateurs posthumes des philosophes en fassent des devanciers, ce qui est aussi partiellement vrai.

et industrielle de l'heure présente et, d'autre part, la pauvreté ou l'insuffisance des philosophies de la technique. La philosophie de l'action n'est pas encore constituée, et ses ébauches sont tout imprégnées de l'esprit des philosophies conceptuelles. Donc, en dépit des assertions de Guyau dans son *Irréligion de l'avenir*, la philosophie ne conduit pas la marche de l'humanité, qui va plus vite et plus loin qu'elle ; elle peut tout au plus servir de guide à une élite, et c'est un flambeau vacillant.

La science, la technique et la philosophie seraient stériles si elles n'étaient pas transmises et vulgarisées. Faut-il voir dans *l'éducation* le premier moteur des changements humains ⁽¹⁾ ? Tous les penseurs accordent avec raison une extrême importance à la formation des enfants et des jeunes gens : « L'espoir de la patrie, dit Mirabeau, réside surtout dans la génération qui s'élève, et l'esprit de cette génération ne peut être regardé comme indépendant des maîtres qui l'instruisent ou des écrivains qui vont s'emparer de ses premières opinions. »

L'éducation reflète les conceptions dominantes d'une société ; mais elle retarde considérablement sur l'évolution générale, puisqu'elle communique les résultats acquis et consolidés. Le savoir descend de l'élite à la masse par l'intermédiaire des maîtres. Les maîtres appartiennent à la génération virile, qui a été formée par la génération précédente, la génération des vieillards et des académiciens. L'enseignement supérieur devance l'enseignement secondaire d'au moins une génération, et il suit d'assez loin le progrès scientifique, sauf dans le cas exceptionnel où le maître est lui-même un inventeur. « La critique universitaire, écrit E. Faguet, par prudence

⁽¹⁾ *A priori* on peut répondre non, si on admet que la science ne commande pas l'histoire.

et circonspection, est toujours en retard d'une génération, soit de vingt-cinq ou trente ans, sur le public, et par conséquent n'adopte que des écrivains tout à fait majeurs⁽¹⁾. » Ce que Faguet dit de la critique littéraire s'applique *a fortiori* à l'art et à la science. Les professeurs ont un acquis qui pèse sur tout leur enseignement durant une génération. Ils ont suivi les leçons de maîtres qui leur ont appris à travailler, leur ont inculqué un esprit et une méthode, et, en même temps, leur ont transmis leurs propres idées. Au moment de leur formation, ils ont lu les écrivains contemporains; et au cours de leur carrière, ils se renouvellent rarement et dans une faible mesure. Désormais, leur profession les absorbe, ils ont à se perfectionner dans leur métier, à clarifier leur savoir et à simplifier leurs méthodes; ils ont déjà de la peine à se tenir au courant des nouveautés scolaires⁽²⁾ et n'ont plus avec l'actuel que des contacts fugitifs et de plus en plus espacés. Les maîtres contemporains sont des disciples de Brunetière ou de Faguet en littérature, de Lachelier et de Boutroux en philosophie, les plus récents procèdent de Bergson. L'esprit qui anime l'enseignement est le messager d'une époque disparue, il incarne des principes et des connaissances qui n'ont plus cours dans le monde; les adultes inculquent aux enfants et aux jeunes gens des façons de voir périmées.

En outre, les traditions de l'enseignement sont durables, comme celles de tous les grands corps sociaux. Un individu peut se convertir : un organisme séculaire ne change que lentement. En entrant dans une école, le

⁽¹⁾ *Balzac*, p. 180.

⁽²⁾ Les manuels sont en retard sur la science qui s'élabore, sauf ceux qui sont écrits par des maîtres. Mais il est dangereux de les adopter dans l'enseignement, témoin les fâcheux résultats donnés par la *Grammaire historique*.

nouveau maître se plie aux règlements de la maison et s'imprègne bon gré mal gré de la mentalité du groupe. Ses velléités d'innovation sont réprimées par les anciens et neutralisées par l'esprit de la collectivité. Une levée de boucliers de la part des étudiants contre les méthodes de l'enseignement supérieur n'influe pas immédiatement sur l'enseignement : il faut attendre que la nouvelle génération ait remplacé l'ancienne dans les chaires que celle-ci détient présentement; il faut que les disciples ingrats soient devenus maîtres à leur tour. Encore auront-ils atténué leur programme et adouci leur méthode. Toujours les adultes qui prennent la place des anciens sont moins avancés que les jeunes; *la génération enseignante retarde sur la génération scolaire.*

L'éducation délibérée que reçoivent les enfants est complétée par celle qu'ils se donnent à eux-mêmes ou qu'ils reçoivent des événements, et dont la part est toujours plus grande à mesure qu'ils avancent en âge. Les maîtres n'absorbent pas à leur profit toute l'attention des élèves : le groupe éduqué résiste à la direction que veut lui imprimer le groupe éducateur, et l'influence de celui-ci est limitée par celle du milieu proprement scolaire. Les jeunes s'éduquent entre eux, et cette éducation mutuelle est très efficace; les écoliers sont des maîtres à leur façon et des maîtres docilement acceptés. J'irais jusqu'à dire que, dans une école, la qualité des camarades importe plus que la qualité du personnel enseignant. L'enfant imite ses pairs et obéit à leurs suggestions. De plus, la vie du dehors filtre à travers les mailles de la discipline intérieure. Les adolescents se grisent du vin trouble de la littérature qui s'élabore, pendant que les maîtres s'évertuent à leur faire admirer les beautés des écrivains classiques. Des livres introduits en cachette par les externes ou apportés de vacances en contrebande sont

dévorés par les internes. A. Thierry s'initiait à l'histoire pittoresque et s'enflammait en lisant les *Martyrs*, tandis qu'on lui enseignait l'histoire à la manière de Vertot ou de l'abbé Velly. Mais cette action du dehors sur le dedans est assez restreinte et ne s'exerce avec fruit que sur une élite : la masse des élèves est moutonnière ; en matière d'instruction, elle reçoit passivement l'empreinte du maître, et emmagasine ses idées en leur faisant subir un déchet considérable.

Certes, l'histoire de la pédagogie et des établissements scolaires reflète la vie de la société ; mais la montre des pédagogues retarde singulièrement sur le cadran de la nation ou de l'humanité. Les écoles enseignantes sont même plus rétrogrades que les Académies, qui sont peuplées de vieillards et de talents consacrés. Assurément, je ne veux pas médire des Académies, corps essentiellement conservateurs, qui jouent dans l'évolution sociale un rôle important et nécessaire. Mais il faut bien reconnaître qu'elles représentent la tradition et la génération défunte. « Il est permis de dire que c'est un symptôme inquiétant pour une école littéraire, quand ses chefs ont enfin leur fauteuil sous la coupole : l'hommage qui lui est rendu est presque funéraire, elle est bien près d'être morte, dès qu'elle a sa place en ce musée des antiques⁽¹⁾. » Qu'on songe, par exemple, aux difficultés que les romantiques, sauf Lamartine, ont éprouvées à forcer les portes de l'Académie. V. Hugo échoue en 1836 et en 1840, il ne réussit à se faire admettre qu'en 1841. On lui préférerait Dupaty, un de ces immortels qui sont morts de leur vivant ; et Thiers disait alors à V. Cousin : « Je donnerai ma voix à M. Hugo, quand vous m'aurez montré quatre

(1) G. RENARD, *La méthode scientifique dans l'histoire littéraire*, p. 427. Les pages que G. Renard consacre à l'Académie française sont à retenir.

vers de lui qui soient seulement médiocres. » A. de Vigny essuie trois échecs successifs en 1841, 1842, 1844, et n'est jugé « dignus intrare » qu'en 1845, un an après Sainte-Beuve. Il a raconté dans le *Journal d'un poète* ses visites aux Académiciens. Chateaubriand lui dit solennellement : « Les hommes de mon âge doivent vous faire place, Messieurs, c'est juste ; nous devons disparaître de la scène, nous l'avons occupée trop longtemps. » Royer Collard le reçut mal : « Quels sont vos ouvrages ? questionna-t-il, car je ne lis rien de ce qui s'écrit *depuis trente ans* ; je l'ai déjà dit à un autre. » On n'est pas plus ingénu ! Cet autre était V. Hugo, à qui Royer Collard avait dit : « On ne lit plus à mon âge, Monsieur, on relit ⁽¹⁾. » Musset est reçu à l'Académie en 1852, quand il n'est plus que l'ombre de lui-même. Michelet et Balzac sont encore moins heureux. Mais l'aventure n'est pas propre aux romantiques ⁽²⁾ : plus tard Leconte de Lisle échoue régulièrement de 1873 à 1886 ; il pouvait se consoler en pensant qu'il avait non moins régulièrement la voix de V. Hugo, mais il dut attendre la mort du maître pour lui succéder.

Berthelot, dont on ne peut récuser le témoignage, a fait les mêmes constatations à propos de l'Académie des sciences. « Le corps académique entier, dit-il, a singulièrement vieilli ⁽³⁾. » Ce vieillissement, qu'il attribuait à la prépondérance des sections dans l'élection des membres, tient aussi à des causes permanentes, à « la défiance naturelle et fatale des hommes qui vieillissent pour les idées et les personnes des générations nouvelles qui vont les remplacer ». « Il arrive un jour, écrit-il encore, où l'homme ne relève plus que du but idéal qu'il a donné à

⁽¹⁾ Lettre de Doudan à M^{me} de Staël, 1^{er} avril 1840.

⁽²⁾ Les romantiques furent académiciens avant de devenir *classiques*, c'est-à-dire d'être étudiés dans les classes.

⁽³⁾ *Science et philosophie*, p. 212.

sa vie, sans qu'aucune récompense scolastique puisse le grandir ou lui imprimer une impulsion nouvelle. » Berthelot lui-même ne voyait pas que sa propre immobilité faisait obstacle au progrès scientifique de son pays, comme Duhem et Bouasse le lui ont vertement reproché.

Étendue à toutes les Académies, l'enquête donnerait partout le même résultat. Il s'explique d'ailleurs aisément par la psychologie des âges et par la différence entre les jugements contemporains et le jugement de la postérité. Il n'est pas étonnant que l'Académie exige qu'un candidat ait fourni ses preuves avant de l'admettre en son sein ; il n'est pas étonnant non plus que, comme toute institution, elle commette des erreurs. Ce qui est moins excusable, c'est qu'un corps d'hommes éclairés préfère des hommes médiocres à des talents robustes. Mais on compte les exceptions et, somme toute, l'Académie est fidèle à sa mission conservatrice. Il serait également injuste de reprocher à l'enseignement son retard involontaire et systématique sur la marche des idées.

C'est en vain que le sociologue et l'historien cherchent la directrice de l'histoire : *il n'y a pas de série uniformément maîtresse*. L'examen de la morale, de la religion, de la littérature, etc., aboutirait à la même conclusion. « Les différentes catégories de faits sociaux, écrit Xénopol, ne suivent pas toujours une marche égale et parallèle dans l'évolution. Il y en a qui vont de pair, d'autres qui restent en arrière, comme pour se reposer, reprendre des forces, et rattraper plus tard celles qui les ont devancées ; d'autres, enfin, suivent pendant quelque temps une marche rétrograde, avant de s'élancer de nouveau sur l'onde qui les porte en avant⁽¹⁾. » Ces

(1) *Principes fondamentaux de l'histoire*, p. 253.

avances et ces retards prouvent que les institutions et les séries ne forment pas une hiérarchie régulière et fixée une fois pour toutes. Comme les facultés de l'homme, elles ont entre elles des rapports de dépendance et d'interaction ; c'est tantôt l'une, tantôt l'autre qui domine : à telle époque la science, à telle autre l'industrie ou l'art. Aucune d'elles n'est subordonnée à toutes les autres, non pas même l'intelligence, car, de quelle intelligence s'agit-il : de celle du savant ou de celle du technicien, de celle de l'artiste ou de celle du philosophe ? Le mouvement intellectuel est tour à tour et simultanément dirigeant et dirigé. L'augmentation de l'intelligence humaine est peut-être un idéal ⁽¹⁾, ce n'est pas une cause exclusive et souveraine. Toutes les fonctions sociales s'enchevêtrent et concourent ensemble à l'évolution historique. Il est intéressant de les considérer isolément, et d'évaluer leur action sur les multiples rouages de la société. De chaque point de vue on découvre des aspects nouveaux, sans qu'on parvienne jamais à épuiser la réalité. Bref, il est téméraire de transformer une hypothèse *heuristique* en hypothèse *explicative* : c'est fausser l'ordre naturel des choses et mutiler l'histoire. « L'histoire, écrit Fustel de Coulanges, n'étudie pas seulement les faits matériels et les institutions : *son véritable objet est l'étude de l'âme humaine* ; elle doit aspirer à connaître ce que cette âme a cru, a pensé, a senti aux différents âges de la vie du genre humain. »

Nous ne pouvons faire nôtre la thèse de Dromel, de Ferrari et de Lorenz qui, tous trois, s'accordent à considérer la politique comme la *rectrice* du mouvement social. Par suite, nous ne pouvons donner à la règle des

⁽¹⁾ Cf. P. LACOMBE : « Si on pouvait croire que la nature vise pour nous un but, on dirait : ce but, c'est l'accroissement de l'intelligence humaine. » (*De l'Histoire comme science*, p. 281.)

majorités et à son corollaire, la période de seize ans, l'importance que Dromel lui attribue. Selon nous, l'histoire politique d'un pays ne résume pas toute sa vie. L'histoire *juridique, morale et religieuse* que certains prennent comme guide dans l'exploration de la vie intime des nations, nous fait déjà pénétrer plus avant dans ses « organismes intérieurs et profonds ». Mais aucune série n'a le privilège de commander toutes les autres et de diriger l'histoire. *L'histoire est menée par des hommes, et ces hommes sont guidés par le mouvement général des esprits* : c'est ce mouvement qu'il s'agit d'embrasser; et, pour en percevoir le rythme, il faut s'établir en son centre. Sinon, l'histoire manquera d'unité et de continuité véritable : les historiens retomberont dans la faute de Voltaire qui découpe le *Siècle de Louis XIV* en tranches arbitraires et qui s'expose ainsi à des redites. Toutes les histoires spéciales, celles des institutions et des séries, relèvent de l'histoire générale dont le mouvement entraîne tout. Et l'histoire générale, l'histoire vécue par la masse des hommes, est impossible en dehors de l'idée de génération.

Or, ce qui caractérise la génération, ce n'est ni son savoir, ni sa puissance matérielle. Certes, la science étend nos connaissances et l'industrie accroit nos moyens d'action; mais l'une et l'autre sont des instruments au service de l'homme, comme son cerveau et ses mains. La science est indifférente au bien comme au mal, et les machines sont les esclaves de nos besoins : le savoir et l'outillage ne définissent pas l'homme. *La génération ne peut se définir qu'en termes de croyances et de désirs, en termes psychologiques et moraux*. Ce n'est pas un appareil à découper le temps, mais une unité spirituelle, un *état d'âme collectif* qui implique une philosophie de la vie contemporaine, et non pas une philosophie abstraite,

mais une conception latente qui justifie les actes et imprègne les habitudes.

Notre conception de la vie dérive de notre éducation, en donnant à ce mot le sens le plus large⁽¹⁾. Les enfants s'appliquent à combler les lacunes dont souffrent leurs parents et à éviter leurs erreurs; ils rectifient leur idéal dont l'usage a révélé l'insuffisance, et subissent la pression des événements quotidiens avec d'autant plus de force qu'ils sont plus ignorants. Mais tous les événements ne sont pas égaux en importance et en volume : beaucoup n'intéressent qu'une catégorie restreinte de personnes et n'ont que des répercussions superficielles. D'autres, au contraire, remuent l'être jusqu'en ses fibres les plus intimes et ont le pouvoir d'ébranler toutes les âmes, de secouer la masse de la nation. Ceux qui les auront vécus en resteront marqués d'une empreinte indélébile. La leçon des faits, qui contredit l'héritage de leurs parents et de leurs maîtres, amène les adolescents à préciser leurs amours et leurs haines, à reviser la table traditionnelle des valeurs, à établir une hiérarchie des fins et des types d'humanité qui inspirera désormais leur conduite. De là découlera leur mission sociale, la tâche à laquelle ils consacreront le meilleur de leurs forces; de là viendra l'attitude qu'ils adopteront vis-à-vis des autres hommes : compatriotes et étrangers, vieux et jeunes, vivants et morts; de là sortira leur conception de l'amour et de la beauté, bref leur morale, leur esthétique et jusqu'à la nuance de leur religion. La génération sociale résulte d'un sourd travail des âmes qui enfante un nouvel idéal d'activité humaine; c'est une transformation spirituelle qui a pour corollaire

(1) La « psychologie des âges » ne saurait exagérer la puissance des premières impressions (morales, religieuses, sensorielles, intellectuelles, amoureuses, etc.).

une nouvelle conception de la vie ou un remaniement de cette conception.

Des descriptions concrètes vérifieront cette analyse rapide. Voici deux exemples que nous n'avons pas forgés pour les besoins de la cause. Dans ses *Propos littéraires*⁽¹⁾, E. Faguet résume l'enquête des *Déracinés* de Barrès sur la génération née aux environs de 1860 et qu'on peut appeler « la génération de 1880 ». « Cette génération, la première de la France diminuée, historiquement analogue à celle de 1815, fut, dit-il, ambitieuse, passionnée de recherches philosophiques, à peu près étrangère aux passions de l'amour, très peu artiste, assez généreuse et sans aucun principe dirigeant, malgré son très vif désir d'en trouver un. » Par contre, la génération précédente, celle à laquelle appartient Faguet, et qui avait vingt ans en 1868, « était surtout joviale, gaie, un peu crieuse, point du tout concentrée, ambitieuse extrêmement peu. » Faguet insiste sur ce dernier trait qui caractérise à ses yeux la jeunesse française de 1848 à 1870 ; elle était insouciant et nullement impatiente de faire son trou : « Quand nous causons souvenirs de jeunesse, M. Sarcey et moi, dit-il, nous nous trouvons absolument du même âge⁽²⁾. » Et il ajoute : « J'ai très bien vu, à partir de 1870 et surtout à partir de 1880 — ce qui s'explique parce qu'il faut, pour que le changement soit sensible, qu'une génération ait complètement remplacé l'autre — l'esprit de la jeunesse changer à cet égard absolument. » Philosophique comme sa devancière, la génération de 1880 contraste avec elle par son ambition, son peu de goût pour l'amour et son manque d'équilibre ; c'est une géné-

(1) T. III, p. 342.

(2) Faguet est né en 1847 et Sarcey en 1828 : vingt ans de différence, c'est beaucoup ! Mais Faguet et Sarcey se sentent du même âge *par rapport* à la nouvelle génération qui contraste fort avec ses devancières.

ration inquiète, mal assise, qui se cherche en gémissant : « une immense inquiétude plane sur toute cette jeunesse ⁽¹⁾. »

Ne chicanons pas trop E. Faguet sur les limites de cette génération, puisque aussi bien il admet la relativité des dates : appelons-la, si l'on veut, la *génération d'après la guerre* ⁽²⁾. « L'année terrible » change l'atmosphère morale de la France et creuse un fossé entre ceux qui étaient sortis du collège avant 1870 et ceux qui, nés depuis 1860, par exemple, n'eurent pas le temps de connaître la France d'avant la guerre : « Des hommes qui ne différaient par l'âge que d'un petit nombre de saisons, furent datés, séparés comme par un déluge de sang. La génération du lendemain a grandi dans les ruines. Ces petits qui s'ouvraient à la vie n'entendaient parler que d'un écroulement total. On les prémunissait contre une menace toujours suspendue sur leurs têtes... Tout étranger prenait à leurs yeux figure d'ennemi. » Combien différents étaient les sentiments de leurs aînés ! « Notre seule qualité de Français, dit M. de Vogüé, nous conférait la prééminence sur tout le genre humain... Nous ne vîmes d'abord dans le grand écroulement qu'un accident très fâcheux, mais réparable comme tant d'autres qui l'avaient précédé ⁽³⁾. » Sur la génération issue de la guerre, tous les témoignages concordent : qu'on lise par exemple la préface du *Disciple* de Bourget, datée de 1889, et la préface que M. de Vogüé, à la même époque, dédiait à ceux qui ont vingt ans. « On n'était pas gai à cette époque, déclare P. Bourget... Notre aurore était mélan-

⁽¹⁾ M. Abel HERMANT proteste contre cette description.

⁽²⁾ Cf. P. BOURGET, dans *Revue des Deux-Mondes* du 13 janvier 1912.

⁽³⁾ *Discours* académique du 17 janvier 1907, en réponse au discours de M. Barrès.

colique et embrumée d'une vapeur de sang... Nous nous disions que notre œuvre à nous était de refaire... une France nouvelle. » Et J. Lemaître : « Ces jeunes gens sont venus à un mauvais moment... Chez beaucoup l'impression a été si forte qu'elle leur a laissé au cœur une amertume foncière et les a pour longtemps rendus incapables des gaités abondantes, régulières et saines de leurs aînés. » Voilà un trait que Faguet avait déjà noté à la suite de Barrès. Albert de Mun dans sa réponse au discours académique d'H. de Régnier en indique un autre, également noté par Faguet : cette génération, façonnée par le spectacle de l'invasion, « semblait chercher son chemin dans le crépuscule ».

Mais c'est peut-être Romain Rolland qui a donné de la génération qui nous occupe la peinture la plus pénétrante et la plus large. Son témoignage confirme d'ailleurs les précédents : « J'ai écrit, dit-il, dans la préface de la *Nouvelle Journée*, la tragédie d'une génération qui va disparaître. Je n'ai cherché à rien dissimuler de ses vices et de ses vertus, de sa pesante tristesse, de son orgueil chaotique, de ses efforts héroïques et de ses accablements sous l'écrasant fardeau d'une tâche surhumaine : toute une *somme* du monde, une morale, une esthétique, une foi, une humanité nouvelle à refaire — voilà ce que nous fûmes.

« Hommes d'aujourd'hui, jeunes hommes, à votre tour ! Faites-vous de nos corps un marchepied, et allez de l'avant. Soyez plus grands et plus heureux que nous. »

Car Jean Christophe, sur le déclin de l'âge, assiste à la faillite de ses rêves de jeunesse. « Christophe avait comme amis des gens pour qui son art, sa foi idéaliste, ses conceptions morales étaient lettre morte ; ils avaient des façons différentes d'envisager la vie, l'amour, le mariage, la famille, tous les rapports sociaux : — de

bonnes gens d'ailleurs, mais qui semblaient appartenir à une autre époque de l'évolution morale ⁽¹⁾. »

Ce « nouveau sang », dont nous avons déjà parlé au début de notre étude, voici comment R. Rolland le caractérise : « Un nouvel ordre naissait. Une génération se levait, *désireuse d'agir plus que de comprendre*, affamée de bonheur plus que de vérité. Elle voulait vivre, elle voulait s'emparer de la vie, fût-ce au prix du mensonge. Mensonges de l'orgueil — de tous les orgueils : orgueil de race, orgueil de caste, orgueil de religion, orgueil de culture et d'art, — tous lui étaient bons, pourvu qu'ils fussent une armature de fer, pourvu qu'ils lui fournissent l'épée et le bouclier, et qu'abritée par eux, elle marchât à la victoire ⁽²⁾. » Cette génération de conquérants se détournait de l'intelligence dont on avait abusé, « elle abominait le dilettantisme des Renan et des Anatole France, cette dépravation de la libre intelligence » ; « par réaction contre l'abus écœurant des idéologies, elle érigeait le mépris de l'idéal en profession de foi. » Affamée de certitude, elle éprouvait le besoin de l'ordre et de la discipline, elle admirait la raison et l'équilibre classique ; « dans le même temps que les mœurs devenaient plus libres, l'intelligence le devenait moins ; elle demandait à la religion de la remettre au licou. » Mais ce qu'elle ôtait à l'intelligence, elle le donnait à l'action, elle avait le sentiment de sa force et voulait dépenser son énergie : elle s'adonnait aux voyages, à la musique, à l'amour, aux sports, à l'aviation surtout. Et elle entendait consacrer

⁽¹⁾ *La Nouvelle Journée*, p. 233.

⁽²⁾ *Id.*, p. 104 et *passim*. — Les orgueils dont parle R. Rolland reposent sur des réalités : l'hérédité est une loi naturelle qui détruit la chimère de l'égalité ; les classes sociales sont un fait nécessaire et bienfaisant ; on peut être fier d'être chrétien, quand on songe à ce que le christianisme a apporté au monde ; enfin la culture n'est pas une illusion.

cette force au triomphe de la France et du droit, car, réagissant contre la foi humanitaire de ses devanciers, elle avait un sentiment très vif de la grandeur nationale. « La génération nouvelle, robuste et aguerrie, aspirait au combat et avait, avant la victoire, une mentalité de vainqueur. Les prouesses de la race, les vols fous par-dessus les Alpes et les mers, les chevauchées épiques à travers les sables africains, les nouvelles croisades... achevaient de tourner la tête à la nation. »

Une génération est donc une *façon nouvelle de sentir et de comprendre la vie*, qui est opposée à la façon antérieure, ou du moins différente d'elle.

II

COMMENT atteindre cette conception dominante de la vie ? Par le langage, par la littérature et par l'art. A défaut d'une série dominante, n'avons-nous pas là des séries éminemment *expressives* et qui reflètent toute la vie des âmes groupées en sociétés ?

L'évolution de l'âme humaine dont Fustel de Coulanges réclamait à juste titre l'étude, n'est-elle pas inscrite d'abord dans l'histoire du langage, pour qui saurait l'interpréter convenablement ? Ne s'est-elle pas déposée et enregistrée matériellement dans le vocabulaire et la grammaire, au fur et à mesure que l'âme se transformait ? Le Dictionnaire d'un peuple n'est-il pas l'abrégé de l'histoire de la race, et le vocabulaire d'une époque ne contient-il pas la somme de ses connaissances, de ses rêves, de ses espoirs et de ses échecs ? La série linguistique est donc la série que nous cherchons : elle doit nous offrir l'image mouvante des générations successives.

Le programme est, en effet, tentant pour un linguiste,

mais il est irréalisable aujourd'hui. Ce que nous voudrions connaître, c'est l'histoire spirituelle de la langue, et c'est ce que nous connaissons le moins ⁽¹⁾. De toutes les parties de la linguistique, la phonétique ou histoire des sons est de beaucoup la plus avancée, et elle n'intéresse pas l'historien des mœurs. Pourtant, quelques savants, se basant sur ce fait que l'enfant altère l'héritage linguistique, ont essayé d'introduire le concept de génération dans l'histoire naturelle des langues.

C'est, je crois, M. l'abbé Rousselot qui utilisa le premier cette notion dans son étude sur le patois de la Charente : *Les modifications phonétiques du langage dans le parler d'une famille de Cellefrouin* (1891). Comparant trois ou quatre générations d'une famille réunies autour d'une table, son oreille exercée de phonéticien reconnu dans leur prononciation des mêmes mots, des différences souvent très faibles, mais parfois aussi très marquées. Par exemple, M. Rousselot prononçait *di* à la deuxième personne du singulier du passé défini du verbe « dire » : en étudiant le patois de sa mère, il s'aperçut que celle-ci prononçait *diré* en accentuant fortement *di* et faiblement la syllabe *ré*. En effet, l'enfant qui apprend à parler de la bouche de sa mère, recueille imparfaitement les sons entendus et les reproduit nécessairement mal. Il n'entend plus les sons faibles, expirants, que la mère prononce encore : c'est à ce moment que tombent les consonnes ou les voyelles ; mais leur chute, brusque en apparence, a été préparée par un affaiblissement progressif.

De la génération familiale à la génération sociale la transition était naturelle, et le pas fut vite franchi. On constate, en effet, que, dans un même groupe social ou

(1) Cf. F. BRUNOT : « L'histoire immatérielle de notre langage est en retard sur l'histoire matérielle. » (*Histoire de la Langue française*, A. Colin, 1903, Préface, p. VII.)

dans une aire linguistique définie, tous les individus d'une même époque éprouvent des changements identiques dans leur prononciation, et que ces changements affectent un même son dans tous les mots sans exception où il se rencontre ⁽¹⁾. On s'explique ainsi que *tous les enfants d'une même génération* (l'expression est de M. Dauzat, un vulgarisateur de la linguistique) placés dans les mêmes conditions, apprennent leur langue de la même manière.

Telle est en effet l'explication qu'adopte M. A. Meillet dans la première édition de sa savante *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* ⁽²⁾. Dans son étude sur la *Linguistique*, qui a paru dans la deuxième série de la *Méthode dans les sciences* ⁽³⁾, M. Meillet

(1) Tel n'est pas l'avis de M. F. Brunot qui signale le grand embarras qu'éprouve l'historien de la langue à fixer des dates : certains phénomènes ne peuvent pas être datés avec précision, *même à un siècle près* : « Un phénomène comme la substitution de *mon* à *m'* devant une voyelle ne peut pas être plus sûrement situé dans la suite des siècles que l'altération du *k* latin devant *e* et *i*. » (*Histoire de la Langue française*, Préface, p. xx.) « Un phénomène phonétique ne se produit pas en un jour, un nouveau tour syntaxique ne s'impose pas en une génération » (*id.*). — Dans ses *Souvenirs*, Cournot fournit un bon exemple, aisé à discuter, de changement phonétique et orthographique : le changement de la *prononciation* français en français (p. 18) et de l'*orthographe* français en français (p. 37).

(2) « *A partir d'un moment donné, tous les enfants nés au même endroit ont telle ou telle articulation différente de celle de leurs aînés et sont incapables d'émettre l'articulation ancienne. Par exemple, les Français du nord sont nés, à partir d'un certain moment, incapables de prononcer l' mouillée et y ont substitué l'y qui en tient aujourd'hui la place dans les parlers français... On peut encore observer tel parler où les générations anciennes ont l mouillée, où les enfants de 1850-1855 par exemple ont tendu à substituer y à l mouillée, et où ceux de 1855-1860 ne connaissent plus du tout l mouillée, prononcée par leurs aînés.*

« De même, les enfants nés à partir d'une certaine date présentent telle ou telle nouveauté dans la flexion, ainsi le duel s'est conservé en Attique jusqu'à la fin du v^e siècle, mais, vers 410 avant J.-Ch., il commence à être négligé dans les inscriptions... ; à partir de 329, il ne se rencontre plus sur les inscriptions attiques.

« Dans certaines langues, à certains moments, les innovations se précipitent, tandis que, ailleurs, les générations successives conservent presque sans changement le même parler. »

(*Introduction*, éd. 1903, p. 7 et 8.)

(3) Paris, Alcan, 1911, p. 284, 300 et 304.

s'exprime ainsi : « Même dans la forme la plus courante du parler le plus un, en dehors de toute hétérogénéité de la population, en dehors de toute langue spéciale, il existe un ordre de différences qu'on ne peut éliminer, celui qui est dû aux différences d'âge entre les sujets. Il ne s'agit pas ici des particularités que présentent les enfants dont l'apprentissage linguistique n'est pas achevé, ou les vieillards dont les organes sont altérés par l'âge; mais *chaque génération apporte des innovations*; et des sujets également normaux, mais d'âges différents, ont en principe des différences appréciables dans leur langage. » Et plus loin : « La langue se transmet normalement par le fait que les enfants, en apprenant à parler, s'assimilent la langue de leur entourage, donc du groupe social auquel ils appartiennent par leur naissance... A chaque fois que des enfants apprennent à parler, le langage qu'ils se fixent diffère de celui de leur entourage, et *ces changements, petits à chaque fois, s'accumulent dans la suite des générations.* »

Remarquons que dans cet exposé plus récent le concept de génération est devenu vague : s'agit-il des générations familiales ? C'est vraisemblable, si l'on considère que l'entourage immédiat de l'enfant est sa famille, et d'abord ses parents, ensuite que l'enfant apprend sa langue *maternelle* surtout de la bouche de sa mère, qui est plus souvent avec l'enfant que le père ou tout autre membre de la famille. Mais, d'autre part, la famille ne constitue qu'exceptionnellement un groupe linguistique; elle-même se confond avec d'autres familles dans l'unité d'un parler local ou d'une aire linguistique plus étendue. Et, dans ce cas, on n'a plus affaire à des générations distinctes, mais à une succession ininterrompue d'enfants, séparés respectivement de leurs parents par l'intervalle d'une génération, mais qui, pris ensemble,

n'offrent plus de groupements temporels définis. D'ailleurs, l'apprentissage linguistique des enfants ne se termine pas dans la famille : ils subissent l'influence de leurs camarades et ensuite de leurs maîtres. Leur langue s'altère par la contamination du parler de leurs contemporains, et par les emprunts qu'ils font au parler local et aux langues qu'on leur enseigne : « Il est maintenant reconnu que l'*emprunt* joue dans le développement des langues un grand rôle ; il est non pas exceptionnel, mais fréquent et normal, tout comme la *transmission du parler des parents aux enfants*... Ces emprunts sont en partie impossibles à discerner de ce qui provient de la transmission de la langue d'une génération à la suivante, et ils peuvent s'étendre à tous les phénomènes linguistiques : prononciation, grammaire, vocabulaire ⁽¹⁾. » La langue des enfants change aussi par l'usage même qu'ils en font, car ils apprennent à parler plus vite et plus économiquement : « A chaque fois qu'un élément linguistique est employé, l'usage en devient plus facile au sujet parlant, plus habituel et par suite moins expressif ; des groupes de mots d'abord autonomes tendent ainsi à s'unir, des prononciations à s'abréger, et ceci entraîne des réactions ⁽²⁾. » Ce travail d'imitation et d'apprentissage ne dure pas toute la vie : une fois les gens adultes, leur langue est fixée et ils n'en changeront plus. A vingt-cinq ans, un homme a sa langue toute faite ⁽³⁾, et même sa

(1) MAILLET, *loc. cit.*, p. 301 et 302.

(2) *Id.*, p. 304.

(3) Il s'agit, bien entendu, de la langue parlée, non de la langue écrite ou de la langue littéraire. Mes enfants, nés en Normandie de parents lorrains, ont adopté un accent lorrain plus léger et des locutions qui n'ont pas cours en Normandie. Mais je constate en même temps la contamination du parler lorrain par le parler normand, contamination qui porte à la fois sur les *phonèmes*, les *morphèmes* et les *mots*, et qui est plus accentuée chez mon fils cadet que chez ma fille aînée.

prononciation, contractée dès le bas âge, est déjà arrêtée jusque dans ses détails depuis longtemps.

Que conclure de ces remarques ? M. Meillet, interrogé par nous ⁽¹⁾, nous répondit qu'il avait d'abord attribué une grande importance à l'idée de génération, mais qu'il devenait toujours plus sceptique à l'égard de cette idée *qui ne repose pas sur une observation précise de l'enfant* : à l'heure actuelle, il s'en défie. L'idée, exprimée dans la première édition de son *Introduction*, a été atténuée d'une édition à l'autre, et elle le sera encore davantage dans la quatrième édition qui est en préparation. Suivant M. Meillet, elle se réduit à ceci : *les enfants nés à partir d'une date donnée*, par exemple depuis 1880, présenteraient certaines innovations en commun, par exemple dans la prononciation ou dans la flexion des mots. M. Meillet n'estime pas, d'ailleurs, qu'il faille abandonner en linguistique le concept de génération ; mais il convient de l'assouplir, de le nuancer et de l'adapter étroitement aux faits. En définitive, M. Meillet s'arrêterait à cette formule : « C'est par les jeunes que le changement linguistique intervient ⁽²⁾. »

Parmi les partisans les plus convaincus de l'hypothèse des générations en linguistique, il faut encore citer le professeur suisse Louis Gauchat qui explique l'évolution des langues par l'*alternance des générations phonétiques*, et qui estime que chaque génération offre une unité linguistique ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Le 19 avril 1915.

⁽²⁾ La formule : *le progrès se fait par les jeunes*, est une vérité incomplète. En effet : 1° les jeunes vieillissent ; 2° ils sont remplacés par d'autres jeunes. En vieillissant, les jeunes consolident leurs innovations, et cela demande une trentaine d'années, car les innovations sont inexistantes si elles ne sont pas transmises aux héritiers naturels. D'autre part, une équipe de jeunes est entièrement remplacée au bout d'une génération : il y a place alors pour d'autres innovations ; jusque-là, elles ne pouvaient être que timides et incertaines.

⁽³⁾ L. GAUCHAT, *l'Unité phonétique dans le patois d'une commune*, dans

Mais tous les linguistes n'admettent pas l'hypothèse des générations phonétiques. Déjà M. Bréal, après avoir signalé que chez les indigènes de l'Amérique et de l'Australie la langue se modifie d'une génération à l'autre, ajoute, en ce qui concerne la langue des civilisés : « On a prétendu, non sans vraisemblance, que les enfants sont les premiers auteurs des changements de phonétique, car il s'établit, à titre de compromis, dans chaque maison, entre grands et petits, une sorte de *sabir*. Ces embryons de langues n'ont chez nous aucune chance de durée, parce que l'action individuelle est annulée par le grand nombre ⁽¹⁾. » J'avoue ne pas comprendre les raisons de la distinction entre langues barbares et langues civilisées au point de vue du rôle des enfants; et je ne trouve pas pertinent l'argument de M. Bréal, qui est de l'âge de Gaston Paris et qui subit l'influence des théories germaniques sur la création anonyme et inconsciente des masses. Car les changements collectifs ont leur source dans les changements individuels, et le milieu linguistique est lui-même composé d'individus. Plus sérieuses sont les objections adressées à la thèse Meillet-Vendryes par M. Terracher, dans l'ouvrage intitulé : *les Aires morphologiques dans les parlers populaires du Nord-Ouest de l'Angoumois (1800-1900)* ⁽²⁾.

Il n'y a, dit-il, ni chez l'abbé Rousselot, ni chez Gauthat, un semblant de démonstration de la théorie énoncée par Meillet et Vendryes que l'identité des tendances articulatoires existe chez tous les individus d'une même génération : « Qui a jamais constaté ces modifications du sys-

Aus romanischen Sprachen u. Literaturen. Cf. également VENDRYES, *Réflexions sur les lois phonétiques*, dans les *Mélanges Meillet*.

⁽¹⁾ *Essai de Sémantique*, 4^e éd., p. 324.

⁽²⁾ Paris, Champion, 1914, p. 130 et sq.

tème articulatoire dans une génération appartenant à un groupe social disparu ? » C'est un truisme de dire que le langage change avec les hommes ; mais la génération n'est pas cause de ces changements. 1° Comment des enfants qui apprennent à parler chacun dans des conditions généalogiques différentes, peuvent-ils présenter les mêmes divergences articulatoires d'avec leurs aînés ? D'ailleurs, qu'est-ce qu'une génération ? Où commence-t-elle ? Où finit-elle ? — 2° Il y a des phonèmes qui semblent particulièrement sujets aux modifications, par exemple *k* devant *e*, *i*, or il est resté en logondorien. Y a-t-il donc des cas où l'alternance des générations ne parvient pas à ébranler des phonèmes très instables ? Et pourquoi ? — 3° Pourquoi l'étude historique des langues nous montre-t-elle des *périodes où les transformations s'accumulent* et se précipitent, à côté d'autres où aucune modification ne s'introduit ?

Cette critique est très intéressante, à notre point de vue, parce qu'elle est plus théorique que technique, et qu'elle pose surtout des points d'interrogation. Nous croyons que si la notion de génération était scientifiquement établie, les deux derniers arguments de M. Terracher tomberaient d'eux-mêmes. Bien plus, le troisième est plutôt un argument favorable à la thèse : l'accumulation des changements phonétiques à certaines *époques*, qui contrastent avec les *périodes* de stabilité relative, accumulation que M. Terracher admet comme M. Meillet, est un phénomène qui nous est maintenant familier et qui sert de point de départ à notre étude. De ce que la comparaison n'a pu être instituée scientifiquement entre deux générations phonétiques, et pour cause (la génération phonétique disparaît sans retour), il ne s'ensuit pas que cette comparaison ne vérifierait pas la thèse initiale Meillet-Vendryes. Mais ne pourrait-on pas dès maintenant faire

porter la comparaison sur la grammaire et le vocabulaire ? M. Terracher a raison d'être sceptique : la science n'avance que par le doute provisoire ; mais le scepticisme n'exclut pas la curiosité, que dis-je, il l'appelle et la renforce.

Pour arriver à quelque précision sur cette question de l'unité linguistique dans un groupe humain quelconque, conclut M. Terracher, il faut que l'étude du langage de l'enfant soit plus avancée qu'elle ne l'est, ou plutôt qu'elle soit dirigée dans un autre sens. Assez bien renseignés sur l'acquisition du langage par l'enfant dans ses trois ou quatre premières années ⁽¹⁾, nous ne savons presque rien de l'influence du père, de la mère (dont l'influence est prépondérante), de la nourrice, et nous savons beaucoup moins encore de la conservation ou de la disparition de ces particularités généalogiques du premier âge, lorsque l'enfant, vers cinq ou six ans, entre en contact avec les autres sujets de la communauté linguistique. Donc, la question reste ouverte, et elle ne sera tranchée ultérieurement que par les observations des linguistes de profession. Car les philosophes qui ont étudié avec complaisance comment leurs enfants apprenaient à parler, se sont placés à un point de vue trop général, hantés qu'ils étaient par le problème de l'origine des langues ou par celui des premières manifestations de l'intelligence.

Il est certain qu'au sein des familles, la langue se transforme surtout par l'apport des jeunes qui imitent leur entourage : les mots se transmettent comme le feu ! Là, la génération linguistique est un fait. Il est non moins certain que des enfants, appartenant à des familles différentes, introduisent dans le parler courant, à peu près à la même époque, des modifications communes. Voilà un

(¹) La meilleure monographie existante est celle de Cl. et W. STERN, *Die Kindersprache*, Leipzig, 1907.

autre fait : comment s'explique-t-il ? Peut-il s'expliquer en dehors de l'hypothèse des générations linguistiques ? L'avenir nous l'apprendra.

Si M. Meillet, qui attend un surcroît d'information, ne croit plus guère à la génération phonétique, il croit du moins aux générations de linguistes, comme cela résulte de son histoire de la linguistique. « De 1874 à 1880, dit-il, en substance, la linguistique a subi une transformation radicale. » Depuis Bopp et Grimm qui avaient fondé la grammaire comparée et fixé le système des *consonnes* primitives de l'indo-européen, et des voyelles *i* et *u* (ou), la science piétinait sur place. La reconstitution simultanée du *vocalisme* proethnique des langues indo-européennes par Fick, J. Schmitt, Collitz, Ascoli, L. Havet, etc., ouvrit soudain à la linguistique des horizons nouveaux. Les linguistes actuels datent de 1875, ils appartiennent vraiment à une autre génération que leurs prédécesseurs. « Les travaux antérieurs à 1875, nous a déclaré M. Meillet, ne comptent pas ; je ne les ai pas vus. Ferdinand de Saussure dont j'ai été l'élève, en tenait encore compte, mais il a dispensé ses disciples de les connaître. Né en 1857, F. de Saussure a écrit en 1877 (à vingt ans) le *maître-livre de ma génération* ⁽¹⁾. » Plus jeune de onze ans que F. de Saussure, M. Meillet continue son œuvre dans le même esprit ; mais ses idées ont évolué et acquièrent chaque jour plus de souplesse : il accorde à « l'historique » une importance toujours croissante, ce qui confirme les vues de Cournot que d'ailleurs M. Meillet a lu.

Vers 1875, la linguistique traversa donc une crise de croissance : il se produit alors dans son évolution une sorte de mutation brusque ou de cassure géologique. Le phéno-

(1) *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (daté de 1879 et paru en 1878). Cf. les travaux de Scherer, 1875 ; Leskien, 1876 ; K. Verner, 1877 ; Osthoff et Brugmann, 1878.

mène n'est pas propre à la linguistique, il se rencontre dans l'histoire de toutes les sciences, et il montre une fois de plus l'importance du facteur individuel dans la vie scientifique. Une génération scientifique, c'est la durée de l'influence d'un maître, qui coïncide avec la durée de son existence virile. On a beaucoup insisté depuis quelques années sur la vie indépendante des idées, et c'est juste ; mais on a oublié qu'une grande idée est portée par un homme, et ne peut durer socialement que si cet homme dure ou est bien placé pour la propager, c'est-à-dire s'il a des disciples qui recueillent sa succession et, au besoin, remplacent le maître prématurément disparu.

Il serait beaucoup plus intéressant pour nous de savoir si les langues obéissent au rythme des générations sociales. Je me consolerais volontiers de la faillite des générations phonétiques (qui est d'ailleurs incertaine), s'il était démontré qu'il existe des générations sémantiques et grammaticales (non de grammairiens). L'émission des sons relève surtout de la physique (bien que l'hérédité physiologique y ait sa part), et son histoire, qui nous révèle la paresse persistante de l'homme (loi du moindre effort), ne nous apprend presque rien sur l'histoire des hommes. Mais la phonétique n'est qu'une province, la plus accessible actuellement, de la linguistique, cette science jeune dont les perspectives sont immenses : l'étude des variations dans le vocabulaire (contingent et signification des mots) et la grammaire, serait autrement significative pour l'historien psychologue. Or, l'histoire lexicologique et syntaxique de notre langue ⁽¹⁾ est encore dans l'enfance. M. F. Brunot et ses élèves ne me contrediraient pas sur ce

(1) Cette histoire n'est pas simple : il faut distinguer la langue *littéraire* de la langue *populaire*, la langue *écrite* de la langue *parlée*. Mais une histoire de la langue *littéraire* serait déjà précieuse pour l'historien des générations.

point. L'*histoire de la langue française* de Brunot, qui est une excellente *mise au point*, est divisée d'une façon arbitraire : ses périodes, de durées très inégales, sont calquées sur celles de l'*histoire de la littérature française* de Petit de Julleville, dont le livre de M. Brunot s'est ensuite détaché. Or, cette histoire de la littérature, écrite par un groupe de spécialistes, ne respecte pas suffisamment l'unité chronologique des œuvres et des écrivains : on n'y saisit pas le mouvement continu des esprits et l'enrichissement graduel de l'âme nationale, comme dans une œuvre élaborée par un cerveau unique. Aussi persistai-je à penser que le concept de génération sociale est une idée d'avenir pour le linguiste.

La langue littéraire, issue du langage populaire, résume le sourd travail des âmes et enregistre sans interruption les variations de la sensibilité et du goût, de la connaissance et de l'activité. Les mots sont chargés de toute l'expérience de la race, et les éditions successives du dictionnaire contiennent l'abrégé de son histoire : tout élargissement d'horizon s'accompagne d'un enrichissement de la langue ! La langue employée par un homme le définit tout entier, et c'est l'homme que nous voulons atteindre derrière les faits historiques. Une bonne histoire de la langue française nous apprendrait l'histoire de notre sang. On sait l'importance des mariages dans l'altération des patois : tous les changements introduits dans la race par les alliances et les immigrations étrangères sont inscrits dans le vocabulaire et la syntaxe.

Mais les linguistes ne sont pas encore en état de nous fournir cette histoire idéale. En attendant, nous pouvons nous adresser aux écrivains ⁽¹⁾. La littérature suit pas à

(1) On nous objectera que les écrivains, et même tous les intellectuels, ne forment qu'une très faible partie de la nation, qu'ils ne sont pas la véri-

pas l'évolution de la langue : la courbe de l'histoire littéraire est rigoureusement parallèle à celle de l'histoire linguistique, et leur allure est identique. Les périodes d'éclat littéraire coïncident avec les époques de maturité de la langue : Boileau ⁽¹⁾ et Voltaire l'avaient déjà remarqué. En dépouillant la production littéraire d'une période, on fait, du même coup, l'inventaire de sa langue et de ses acquisitions en tous genres. Or, par un hasard heureux, de toutes les spécialités de l'histoire, c'est l'histoire littéraire qui est actuellement la plus avancée. Les analyses accumulées par une nuée de critiques, de biographes et d'historiographes, autorisent dès maintenant une vue d'ensemble sur l'évolution du type français à travers les âges.

III

C'EST pas fortuitement que nous nous sommes adressé tout à l'heure à des écrivains pour avoir le portrait schématique d'une génération et que nous avons insisté, au début de notre étude, sur la tentative de M. Giraud, car *les lettres fournissent sur la société le point de vue le plus compréhensif* : comme les variations des fonds d'État sont le thermomètre du crédit d'une nation, ainsi les productions littéraires reflètent le mouvement général de sa vie. Déjà M^{me} de Staël considérait la littérature dans ses rapports avec les institutions sociales, et de Bonald écrivait que *la littérature est l'expression de la société* d'aujourd'hui et la fabricatrice de la société de demain ⁽²⁾. Depuis, la thèse a été singulièrement perfec-

table élite d'un pays. Mais qu'importe, s'ils sont suffisamment représentatifs, s'ils traduisent les aspirations de la masse.

⁽¹⁾ Cf. la *Septième Réflexion sur Longin* (1694).

⁽²⁾ V. FAGUET, *Politiques et Moralistes du XIX^e siècle*, t. I, p. 71.

tionnée, notamment par Guyau ⁽¹⁾. Pas plus qu'aucune autre série, la littérature ne dirige l'évolution sociale ; mais elle traduit plus complètement qu'aucune autre tous les aspects de la vie collective, *elle est le miroir fidèle des changements spirituels en même temps que des tendances profondes et mystérieuses des peuples*. La série littéraire est la seule qui, avec la langue, suive vraiment le cours de l'évolution morale, parce qu'elle a précisément pour but de représenter la vie. Elle est située en quelque sorte au carrefour de toutes les influences qui s'entrecroisent dans une société. Les écrivains se recrutent dans tous les milieux et s'adressent à tous leurs contemporains ; ils expriment donc les aspirations et les inquiétudes de tous les groupes sociaux. D'autre part, la littérature reçoit l'appoint de toutes les séries : théologie, morale, droit, philosophie, sciences, techniques, et jusqu'à la mode ! Bref, les lettres sont un réactif éminemment sensible et délicat de toutes les nouveautés nationales et humaines. Chaque livre est un fragment de psychologie collective et l'indice d'une mentalité généralisée : il a eu du succès parce qu'il répondait à une attente. Un monument littéraire porte l'empreinte d'une époque, et permet de reconstituer sa physionomie intime, ses idées, ses sentiments et ses volontés : il nous livre le secret des âmes, ce à quoi tout aboutit et ce dont tout part, en définitive ⁽²⁾.

Même quand elle est en retard ou en avance sur les événements, la littérature ne laisse pas d'être représentative du moment, car les regrets et les espérances entrent

⁽¹⁾ V. *l'Art au point de vue sociologique*, 1^{re} partie, c. 2. Guyau complète l'assertion de Bonald en renversant sa formule : *la société est l'expression de la littérature*.

⁽²⁾ La littérature nous fait connaître « cet état général des âmes qui fait les livres et que les livres font ». (G. LANSON, Préface aux *Lettres choisies du XVIII^e siècle*.)

dans les réalisations. L'homme est un être successif, intermédiaire mouvant entre le passé et l'avenir : son présent est à la fois une suite de son passé et une anticipation de son avenir. La littérature nous révèle dans une indissoluble unité le passé, le présent et l'avenir. Elle exprime les jugements de l'homme sur l'histoire, et ses luttes présentes, comme ses rêves et ses ambitions. En reflétant une forme de la sensibilité, elle est par là-même éducatrice de la sensibilité ; en enregistrant une expérience de la vie, elle la dépasse et prépare un idéal nouveau, car l'idéal est « l'expression de l'âme, mais d'une partie de l'âme, de celle qui n'est point satisfaite ⁽¹⁾ ». En même temps qu'elle imite, la littérature innove, et c'est déjà innover que de prendre le contre-pied de ce qu'on imite ! Bref, elle est un point de départ nouveau pour les hommes nouveaux, elle est une école permanente de sensibilité, d'intelligence et de volonté.

L'écrivain n'exprime pas seulement la vie vécue, mais encore la vie rêvée, qui est le complément de la vie réelle. « La littérature française, écrit M. Lanson ⁽²⁾, a enregistré, dans son long et riche développement, tout le mouvement d'idées et de sentiments qui se prolongeait dans les faits politiques et sociaux ou se déposait dans les institutions ; mais, de plus, toute cette vie intérieure et secrète de souffrances ou de rêves qui n'a pas pu se réaliser dans le monde de l'action... *La littérature souvent est complémentaire de la société* : elle exprime ce qui nulle part ailleurs ne se réalise, les regrets, les malaises, les aspirations des hommes. Elle est bien par là encore l'expression de la société, mais alors il faut donner au mot

(1) MILLIQUET, *la Formation de l'Idéal*, dans *Revue Philosophique* d'août 1908.

(2) *L'histoire littéraire* dans le livre des *Méthodes*, p. 224 et 246. — Une nation morte politiquement, comme la Pologne, peut encore vivre par sa littérature et mériter de revivre.

un sens qui ne comprenne pas seulement les institutions et les mœurs, et qui s'étende à ce qui n'a pas d'existence actuelle, à l'invisible que ni les faits, ni le pur document d'histoire ne révèlent. » M. Lanson pourrait ajouter que la réalité du lendemain est faite en partie de ces regrets et de ces aspirations. Sous l'Empire qui les opprime, Chateaubriand et M^{me} de Staël préparent le retour l'un de la royauté, l'autre de la république. Pour qui sait attendre, les écrivains ont toujours le dernier mot : fils des événements, ils en sont aussi les pères ; ce sont eux qui les annoncent, et ce sont eux qui les célèbrent.

Mais, dira-t-on, la littérature n'a pas le monopole de cinématographier la vie mouvante : l'art, lui aussi, est fonction de la société, et il enregistre à sa façon l'évolution de la sensibilité et du goût. Je répondrai que c'est une raison de plus pour considérer la littérature comme le témoin le plus autorisé des générations successives, car c'en est le plus clair, le plus sûr et le plus complet.

La littérature fait partie des arts ; comme eux, elle exprime la vie intérieure de chaque époque, mais elle l'exprime plus directement.

Tous les arts sont étroitement solidaires et peuvent se suppléer ou collaborer à la traduction du même idéal. Poésie, musique, peinture, sculpture, architecture sont autant de langages qui parlent aux différents sens ou aux différentes puissances de l'âme. Ce n'est pas sans raison que les Muses étaient sœurs dans la mythologie antique. Certains artistes s'associent pour travailler à la même œuvre, d'autres ont les mêmes sources d'inspiration. Tous les arts ensemble obéissent au même rythme, parce qu'ils expriment les variations de la beauté dans le cœur des hommes et qu'ils traduisent, chacun dans leur langue, des conceptions identiques, parallèles ou complémen-

taires. « Il y a, dit Pascal, un certain modèle d'agrément et de beauté... Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée, soit maison, chanson, discours, vers, prose, femme, oiseaux, rivières, arbres, chambres, habits, etc... Et il y a un rapport parfait entre une chanson et une maison qui sont faites sur le bon modèle ⁽¹⁾. » Suivant Pascal, la beauté de l'art est de même essence que la beauté de la nature, et l'art de chaque époque exprime sa vision particulière de la nature. L'intermédiaire entre la nature et l'art, est la femme qui rehausse sa beauté naturelle par les artifices de l'art : la femme est donc le modèle auquel nous devons comparer toutes les formes de l'art. « Il y a toujours, écrit M. Renard, un rapport entre le genre de beauté féminine qui attire des adorateurs et le genre de beauté littéraire qui attire des admirateurs ⁽²⁾. » Les types de femmes qui tour à tour ont été à la mode, correspondent aux types de beauté qui ont séduit dans le même temps les écrivains et les artistes.

Cette solidarité des arts se révèle dans le curieux parallélisme qui existe entre l'évolution littéraire et l'évolution artistique. A mesure qu'on connaît mieux l'histoire des arts, qui, chez nous, était en retard sur l'histoire des lettres, on voit s'accuser davantage le synchronisme. Toutes les révolutions littéraires s'accompagnent de révolutions artistiques, et *vice versa*. On trouvera les preuves de cette assertion dans la *Littérature française* de Petit de Julleville (cf. les chapitres que Rocheblave consacre à l'art dans ses rapports avec la littérature) et dans l'*Histoire*

(¹) *Pensées*, éd. Brunschvig, I, 32 et 33 (Pascal compare les sonnets prétentieux aux reines de village). La constatation de Pascal subsiste dans l'hypothèse où « le bon modèle » n'est pas unique. Cf. le *Discours sur les Passions de l'amour*.

(²) *Histoire littéraire*, p. 392 : Renard fournit quelques exemples intéressants. Je pourrais invoquer aussi le témoignage de Poussin et de Rodin.

littéraire de M. Renard (chapitre sur la littérature et les arts). « L'art français aux xvii^e et xviii^e siècles, écrit par exemple Rocheblave, présente les mêmes caractères que la littérature, subit les mêmes influences, poursuit le même développement. Si bien que l'art peut servir de contre-épreuve à la littérature ou la littérature à l'art. » Ainsi, « en feuilletant l'œuvre énorme de Jacques Callot et d'Abraham Bosse, on assiste à la résurrection d'une société que ni la peinture ni la sculpture ne nous rendent et que la littérature romanesque et grotesque ne nous figure qu'en partie ⁽¹⁾ ». Les œuvres religieuses des Marchand, des Lalande, des Dubuisson « transposent en musique les nobles architectures de Versailles ». (Combarieu.) « L'art du xix^e siècle passera par toutes les étapes de la littérature, classicisme et romantisme, réalisme, naturalisme, symbolisme, pour aboutir comme elle au cosmopolitisme et à l'anarchie d'aujourd'hui. » Géricault et Delacroix en peinture, David d'Angers en sculpture, Berlioz et Chopin en musique, etc., sont romantiques comme V. Hugo, Lamartine et Michelet; Courbet est le Balzac et le Flaubert de la peinture, Manet en est le Zola; et quelle merveilleuse affinité entre tous ces artistes de l'inconscient : Claude Debussy, Maurice Barrès, Maeterlinck et Henri Bergson !

Mais ce ne sont pas seulement les beaux-arts ou « arts majeurs » qui suivent une marche parallèle à la littérature : ce sont aussi les arts décoratifs qu'on appelle, je

(1) Cf. FEILLET : « Littérature et art ont habituellement une marche parallèle, presque identique, présentant les mêmes vicissitudes, les mêmes alternatives de grandeur et de décadence que l'histoire politique du pays ; échos et organes de la nation, ils expriment ses impressions, ses sentiments, ses idées, ses abattements, ses joies, ses tristesses. » (*La Misère au temps de la Fronde*, p. 1. M. Feillet éclaire l'histoire de la Fronde par l'œuvre de Callot.)

ne sais trop pourquoi, « arts mineurs », car leur liaison avec les grands arts est si étroite que toute ligne de démarcation est arbitraire. Ainsi l'art du mobilier, complément de la maison, et l'art du jardin, prolongement de la maison, ont des destinées pareilles à celles de l'architecture et de la peinture. Une série d'études récentes sur l'histoire du jardin : celle de L. Coprehot sur les jardins du xvii^e siècle (les *Jardins de l'Intelligence*), celle de Mornet sur les jardins du xviii^e (dans le *Sentiment de la Nature au xviii^e siècle*), celle d'A. Véra sur les jardins du xx^e (*Le Nouveau Jardin*), nous a appris que le jardin enregistre fidèlement les états successifs de l'imagination et du goût. L'histoire de l'ameublement ou des modes obéit également au même rythme. « Toujours un changement de la décoration intérieure et du mobilier accompagne et trahit un changement dans les goûts littéraires (1). »

Mais tous les arts ne sont pas également expressifs, ou plutôt tous ne conviennent pas également à l'expression des mêmes états d'âmes. Aussi, lorsqu'un état d'âme est prédominant, tend-il à faire prédominer l'art qui est le mieux adapté à son expression. Il est exceptionnel que tous les arts brillent simultanément d'un vif éclat ; presque toujours certains sont sacrifiés, relégués dans l'ombre par une époque qui n'est pas favorable à leur développement. L'architecture demande la richesse et la sécurité ; la peinture est un art de luxe qui suppose une clientèle d'amateurs raffinés ; par contre, la poésie et la musique n'exigent que des trésors intérieurs, et peuvent jaillir dans les périodes les plus tourmentées et les plus sombres. Ainsi la beauté circule d'un art à l'autre, et trouve son

(1) G. RENARD, *l'Histoire Littéraire*, p. 389. Sur les variations du costume, p. 393. — Théoriquement, il devrait y avoir trois styles par siècle.

expression la plus achevée dans l'art élu par chaque époque, dans celui qui s'harmonise le mieux avec ses tendances. A l'époque de saint Louis, la cathédrale est le rendez-vous de tous les artisans et la synthèse de l'âme du temps : alors la littérature ne nous offre rien de pareil. Pour comprendre la Renaissance, il faut visiter les châteaux de la Loire qui, mieux que l'œuvre de la Pléiade, figurent la vie élégante et somptueuse de l'époque. Les qualités psychologiques et sociales du ^{xvii}^e siècle s'épanouissent dans l'art dramatique, et le romantisme éclate surtout dans la poésie lyrique. Peut-être la musique est-elle la manifestation la plus significative de l'âme française d'hier : les compositions de Debussy éclairent les essais des peintres impressionnistes et des poètes tels que Verlaine ou Mallarmé !

L'histoire littéraire ne peut donc s'isoler de l'histoire artistique : *la série esthétique tout entière reflète l'aspect mouvant des générations*. C'est la même vie qui s'exprime dans tous les arts, tantôt plus directement, tantôt plus gauchement, qui coule ici en minces filets, et qui là s'épanche en larges nappes. Pour comprendre le passé, il faut donc consulter tous ses trésors d'art, sans en exclure aucun ; mais il faut s'adresser *d'abord* aux documents littéraires qui parlent une langue intelligible à tous. L'écrivain se sert, en effet, des mots ; il traduit ses conceptions à l'aide du vocabulaire et de la syntaxe que tout le monde connaît : on entre chez lui de plain-pied et sans initiation préalable. Les autres arts sont d'un accès plus difficile et d'une signification plus restreinte.

Mais il y a plus : grâce à la diversité de ses formes, la littérature exprime, plus directement et avec plus de souplesse que n'importe quel art, tous les changements sociaux qui déposent leur empreinte dans la langue. Il serait facile de montrer que la religion et la morale, la

technique et la science, le droit et la politique sont des affluents de la littérature. Ainsi, « la littérature et le droit passent au même moment par des phases analogues ⁽¹⁾ ». D'autre part, suivant l'expression magnifique de M. de Vogüé, à propos de N. Gogol, « l'écrivain consacré par les suffrages de ses compatriotes nous apparaît comme un *gardien à qui tout un peuple a confié son âme pour un moment...* Il sent, il aime, il souffre à titre de prêt, il est comptable de toutes ses acquisitions à la communauté humaine ⁽²⁾. »

Écoutons V. Hugo :

Tout, dit-il,
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore.

Notre analyse de la *mentalité esthétique* ⁽³⁾ confirme cette fonction sociale du *vates* : l'artiste est un émotif qui vibre aux moindres souffles, et dont l'âme recueille et amplifie les voix éparses de son siècle. Et il est d'autant plus grand qu'il est plus représentatif. Certaines œuvres ressuscitent tout un monde qui, sans elles, serait inaccessible, et dont elles propagent la vie jusqu'à nous.

En résumé, c'est l'histoire littéraire qui nous fournira le tableau des générations sociales ⁽⁴⁾, l'histoire des arts

⁽¹⁾ G. RENARD, *op. laud.*, p. 230.

⁽²⁾ *Le Roman Russe*, p. 71 et 95.

⁽³⁾ Dans *Espèces et variétés d'intelligences*.

⁽⁴⁾ L'idée d'expliquer l'histoire par l'évolution littéraire et artistique n'est pas absolument neuve. Ed. Quinet l'a eue et l'a appliquée dans ses *Révolutions d'Italie*, « livre d'histoire de premier ordre... livre aujourd'hui trop peu lu », déclare M. C. JULIAN dans l'Introduction aux *Extraits des Historiens français du XIX^e siècle* (p. LXXI à LXXII). C'est grâce à sa connaissance approfondie de la littérature allemande que Quinet a deviné les ambitions de la Prusse, au moment où tant de Français étaient aveuglés par les préjugés révolutionnaires.

servant de contre-épreuve et, au besoin, comblant les lacunes de la littérature. Ne nous étonnons donc plus que les critiques usent et abusent du terme de génération : ils sont bien placés pour palper la substance des âges successifs, et pour apercevoir l'évolution historique de l'intérieur des âmes.

Leur concept de génération est purement *empirique* : est-il susceptible de devenir *scientifique* ? Autrement dit, la génération littéraire, conçue comme l'expression de la génération sociale, est-elle une réalité historique ? A la question ainsi posée, nous n'hésitons pas à répondre affirmativement. Tous ceux qui sont familiers avec l'histoire de la littérature française y discernent des périodes d'un tiers de siècle environ. Ils se trompent souvent dans l'application, parce qu'ils procèdent à tâtons et sans méthode ; ils pressentent le parallélisme historico-littéraire plutôt qu'ils ne le démontrent ⁽¹⁾. Mais on peut substituer à leurs intuitions des criteriums relativement rigoureux, et fixer les principes du discernement des générations. Il est déjà significatif que, en ce qui me concerne, j'ai vu clair dans l'histoire de France à mesure que je prenais une conscience plus nette de l'idée de génération.

(1) « Quand on suit de période en période la littérature de la France, on voit comme elle est étroitement liée à l'histoire de la France. Elle a sans cesse accompagné notre peuple dans toutes les tribulations, dans les tristesses et les joies. Elle a été sensible toujours aux événements qui, de quelque façon, touchaient la vie nationale, qui l'exaltaient ou la chagrinaient ; sensible aux idées qui soudain se levaient, sensible à tous les mouvements qui agitaient la conscience et, très souvent, la troublaient. » (A. BEAUNIER, *Nos Maîtres*, dans *Revue Hebdomadaire* du 4 août 1917, p. 21.)

TROISIÈME PARTIE

Essai d'Application

CHAPITRE PREMIER

GÉNÉRATIONS HISTORIQUES

« Cette guerre, une fois de plus, prouvera que les littérateurs d'une génération font les idées, les mœurs d'une génération suivante, et que leur savoir encyclopédiste prévoit les événements trop méconnus par l'ignorance des majorités politiques et de leurs chefs. »

(P. ADAM.)

I

UN tableau exact du développement *littéraire* ⁽¹⁾ de la France confirmerait notre thèse. Mais, dessiner cette fresque mouvante des générations qui se succèdent en s'opposant, écrire la Légende des Générations françaises en respectant la continuité de l'histoire, ce serait retracer d'un point de vue original toute l'histoire de notre pays puisque, par hypothèse, la vie de la nation se mire dans le cours des lettres et des arts. Laissons cette tâche immense à l'érudit doublé d'un artiste qu'un labeur aussi magnifique pourrait tenter ! Seulement, personne n'est obligé de nous croire sur parole ; et, pour montrer que cette tâche est réalisable, nous allons esquisser le tableau du développement littéraire

(1) C'est-à-dire basé sur des textes littéraires : les *documents historiques*, qu'il faut consulter d'abord, nous apprennent les faits ; les textes littéraires nous révèlent les états d'âme collectifs.

de la France *depuis la Renaissance* ⁽¹⁾ jusqu'à nos jours, en marquant les grandes Époques de l'âme nationale. Encore nous contenterons-nous d'un crayon léger, et soulignerons-nous de préférence, dans la ligne pointillée qui va de 1515 à 1915, les traits les plus saillants ou ceux que nos prédécesseurs ont négligés.

Nous avouons ne pas connaître suffisamment le moyen âge pour nous aventurer en deçà de François I^{er}. Du reste, la période antérieure se reflète plutôt dans les monuments artistiques que dans les œuvres littéraires, bien que quelques-unes d'entre elles soient très significatives. Mais c'est surtout la maison de Dieu qu'il faudrait prendre comme centre de ses investigations : le moyen âge s'épanouit à l'ombre de la cathédrale ; V. Hugo l'a pressenti et M. Mâle l'a confirmé. Il faudrait utiliser également les admirables travaux de M. Bédier.

Avant d'exécuter un dessein où les meilleurs esprits se sont achoppés ⁽²⁾, il importe de fixer encore quelques points de méthode. Nous avons admis qu'un siècle est rempli par trois existences viriles, représentées elles-mêmes par trois générations d'hommes actifs au sein d'une même famille. Un triptyque, réunissant les portraits représentatifs chacun d'un âge d'hommes de ces trois générations successives, condenserait la physionomie du siècle. Mais le point de départ du siècle ne doit pas être pris arbitrairement : il faut partir d'une coupure naturelle des événements. Par suite, il faut choisir une

(1) Je ne saurais souscrire à cette assertion de Chateaubriand : « A compter du règne de François I^{er}, nos écrivains ont été des hommes isolés dont les talents pouvaient être l'expression de l'esprit, non des faits de leur époque. » (*Mémoires O.-T.*, éd. Biré, t. I, xvii.) D'abord *l'esprit* d'une époque résulte en partie des faits; ensuite la littérature individuelle est une exception, et l'œuvre qui a du succès traduit les aspirations d'une période.

(2) Balzac a peint sa génération presque tout entière (celle des roman-

famille dont le rythme coïncide avec celui des générations sociales. Ce serait précisément le cas pour les dynasties régnantes, si celles-ci marchaient toujours du même pas que la société. Or, en dépit de Lorenz, la durée des règnes est capricieuse (la vie des princes est soumise à plus de hasards que celle des particuliers!); et, si les règnes courts sont prolongés par les régence et suivis parfois de règnes longs, le principe de compensation, qui se vérifie d'autant mieux que la série se prolonge davantage, ne nous est d'aucun secours pour fixer la physiologie d'une génération individuelle : la personnalité du souverain n'est vraiment intéressante que quand elle est tout à fait centrale, ce qui arrive rarement. D'autre part, il n'est aucune famille particulière dont la destinée soit assez importante pour refléter tout le cours de la vie sociale. L'historien des générations consultera donc les grands hommes, qui sont tels parce qu'ils sont des ministres ou des interprètes de la société, spécialement ceux dont l'activité s'insère naturellement dans la suite des faits et ne la sectionne pas de façon arbitraire. Il consultera surtout les grands écrivains, poètes ou prosateurs, qui sont les porte-voix de leur époque ou qui condensent en formules claires et portatives le savoir de tout le monde. Or, ceux-ci ne se présentent pas par dynasties charnelles : à la différence des princes héritiers, ce sont des hommes nouveaux. La difficulté consiste, par conséquent, à choisir pour chaque siècle, au moins trois écrivains dont l'influence se place bout à bout, et à les choisir suffisamment représentatifs pour qu'ils résument leur époque et par le privilège du génie et par le privilège

tiques); il avait entrepris l'histoire de toute la société. « Une génération, disait-il, est un *drame à quatre ou cinq mille hommes saillants*. » (Lettre à Hipp. Castille, du 11 octobre 1846.) Nous ne rivaliserons pas avec Balzac.

de l'opportunité ⁽¹⁾. Mais ces conditions sont rarement réunies, et il sera souvent nécessaire de disperser ou d'élargir l'enquête. Parmi les innombrables vies qui chevauchent les unes sur les autres, il s'agit de discerner dans chaque siècle celles qui sont l'expression amplifiée d'une multitude de vies, de la majorité des existences contemporaines, et qui incarnent l'*opinion*, « reine pour un temps », suivant le mot profond de Pascal ⁽²⁾. Le discernement des *témoins* d'une génération est affaire de tact, si l'on veut tomber sur les articulations de l'histoire et sauvegarder la perspective des faits.

Heureusement, il y a des hommes *qui durent* plus que leurs contemporains, car ceux qui se bornent à accompagner leur génération, à naître et à mourir avec elle, n'en distinguent pas la couleur qui teinte à leur insu toutes leurs pensées et même les inactuelles, sauf quand ils ont le loisir de confronter leur âge mûr à leur jeunesse ; mais cette comparaison date généralement de la fin d'une carrière, quand on écrit des mémoires ou des souvenirs. Pour goûter le charme du pays natal, il faut en être sorti ; pour saisir l'originalité de son époque, il faut pouvoir s'en évader. L'historien recueillera donc le témoignage des hommes *anachroniques*, qui survivent à la génération qui les a portés ⁽³⁾, et surtout le témoignage de ceux qui enjambent une génération entière, qui, ayant fréquenté

⁽¹⁾ *Le Génie du christianisme* « est venu juste et à son moment. Par cette raison, il m'a fait prendre place à l'une de ces époques historiques qui, mêlant un individu aux choses, contraignent à se souvenir de lui ». (CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. II, p. 292.)

⁽²⁾ *Pensées*, Br. n^{os} 309 et 311.

⁽³⁾ « Il n'y a qu'au versant d'un siècle, au tournant d'un temps dans un autre, qu'on trouve de ces *physionomies qui portent la trace d'une époque finie dans les mœurs d'une époque nouvelle*. Elles traversent rapidement les points d'intersection de l'Histoire et il faut se hâter de les peindre, quand on les a vues, parce que plus tard rien n'en saurait donner l'idée. » (BARBÉY D'AUREVILLY.)

la génération pénultième, vivent assez pour saluer la génération qui suit la leur, bref de ceux qui touchent les petits-fils des hommes dont ils ont enregistré l'action.

Les historiens savent assez quels trésors renferme la conversation des vieillards, qui fait revivre l'âge disparu, décoloré par l'histoire livresque. La Bruyère, qui avait souvent écouté de vieux courtisans à Chantilly, des contemporains du grand Condé qui s'asseyaient autour du petit-fils, avait noté ce trait, mais incomplètement : « Le souvenir de la *jeunesse*, écrit-il au chapitre *de l'Homme*, est tendre dans les vieillards : ils aiment les lieux où ils l'ont passée ; les personnes qu'ils ont commencé de connaître dans ce temps leur sont chères ; ils affectionnent quelques mots du premier langage qu'ils ont parlé ; ils tiennent pour l'ancienne manière de chanter et pour la vieille danse, ils vantent les modes qui régnaient alors dans les habits, les meubles et les équipages ; ils ne peuvent encore désapprouver des choses qui servaient à leurs passions, qui étaient si utiles à leurs plaisirs, et qui en rappellent la mémoire. Comment pourraient-ils leur préférer de nouveaux usages et des modes toutes récentes, où ils n'ont nulle part, et dont ils n'espèrent rien, que les jeunes gens ont faites... ⁽¹⁾. » La Bruyère ne s'intéresse qu'à la psychologie du vieillard, et il voit dans ses causeries une confirmation du trait observé par les anciens : « *laudator temporis acti*. » Évidemment, la remarque est juste, et les premières impressions, avec tout le décor qui leur est associé, laissent en nous des empreintes ineffaçables. Mais, pour que l'observation fût complète, il faudrait ajouter *âge mûr* à *jeunesse* : les souvenirs et les images de jeunesse intéressent davantage

(¹) *Les Caractères*, éd. Hémardinquer, p. 288. Il faut également noter l'importance sociale des *filz de vieux*.

le biographe, ceux de l'âge mûr davantage l'historien. Ce que le vieillard raconte avec le plus de complaisance, c'est le temps où il a marqué dans les affaires, où il a remporté ses succès : c'est la période féconde de son existence. C'est pourquoi son témoignage doit être recueilli avec piété. Je citerai comme exemples, entre mille, de chevauchement sur deux générations contiguës : au ^{xvi}^e siècle, Agrippa d'Aubigné (1550-1630) ⁽¹⁾ et Montaigne ; au ^{xvii}^e siècle, Corneille et M^{lle} de Montpensier ; au ^{xviii}^e siècle, Voltaire et J.-J. Rousseau ; au ^{xix}^e siècle, V. Hugo, Michelet, G. Sand et Sainte-Beuve. Mais il est des témoins plus rares et plus précieux encore : ce sont les *centenaires* ou les gens qui, grâce à leur position dans la durée (position défavorable pour eux, surtout pour certains d'entre eux, mais favorable pour l'historien), sont spectateurs ou figurants d'une génération active, puis accompagnent jusqu'au bout sa remplaçante, et enfin assistent, sur leurs vieux jours, à la naissance de sa petite-fille. Tels sont Saint-Evremond et M^{lle} de Scudéry, plus tard Fontenelle ou encore Chateaubriand. Voilà les guides que l'historien doit suivre de préférence, pour s'orienter dans la carte compliquée des générations. Moi-même, je dois peut-être à ma situation dans le temps de m'intéresser au problème des générations, et j'explique par elle bien des particularités de mon existence.

Considérons, par exemple, Corneille (1606-1684). Après avoir été idolâtré par toute une génération qui saluait en lui le roi spirituel de son époque, il eut la douleur de survivre à ses succès, de se voir passé de mode et

(1) Cf. ROCHEBLAVE, *Vie d'un héros* : « Quand la duchesse de Ferrare eut atteint soixante ans, elle se trouva à peu près la seule survivante de sa génération. La direction des affaires était presque exclusivement entre les mains de tout jeunes gens. »

remplacé par un disciple qui le reniait ⁽¹⁾. Ses derniers succès datent de la fin de la Fronde : après le début éclatant mais interrompu de *Don Sanche*, « comédie héroïque » (1650) et après le triomphe de *Nicomède* (1651), il subit l'échec de *Pertharite* (1652), et il renonce au théâtre jusqu'au moment où Fouquet le rappellera à la scène (1659). Mais alors, il se trouve en présence d'un rival qui achève de détruire sa renommée. Au printemps de 1667 (31 ans après le *Cid*), il avait fait jouer l'*Attila*, connu surtout par l'épigramme de Boileau : *après l'Attila, holà !* ; et, en novembre de la même année, éclatait la première d'*Andromaque* : Racine le détrônait définitivement dans la faveur du public. Corneille, qui avait oublié de mourir ou de se renoncer à lui-même vers la soixantaine, ne s'en consola jamais. Cette grande âme connut la jalousie, l'atroce jalousie : il fut sans justice à l'égard de son jeune rival, qui fut sans pitié à l'égard de son maître : « Corneille ne pensait qu'à Racine, et Racine ne pensait qu'à Corneille, et ce n'était pas pour s'entr'aimer.

« L'épine au cœur d'Eschyle s'appelle Sophocle, et au cœur de Corneille Jean Racine ⁽²⁾. » La loi des générations est si tyrannique que le poète qui survit à la sienne change pour plaire à celle qui lui succède : il ressemble à une coquette qui se farde pour réparer les outrages des ans. Voltaire, Hugo, Goethe et quelques autres, eurent assez de vigueur et de souplesse dans le génie pour se renouveler et s'adapter à la génération nouvelle suffisamment pour n'être pas délaissés et même pour obtenir un regain de popularité : Corneille n'y parvint pas,

(1) Le mot de La Bruyère : « La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos que celle qui la termine », s'applique mieux au moral qu'au physique. « A parler humainement, écrit encore La Bruyère, la mort a un bel endroit, qui est de mettre fin à la vieillesse. » Mais la vieillesse sociale est plus douloureuse encore que la sénilité organique.

(2) J. LEMAITRE, *Racine*, p. 229, cf. p. 186.

malgré des efforts héroïques qui s'accommodaient mal avec son fier génie; ses *Stances à la Marquise* (1658) se doublent d'un émouvant appel à la postérité. La du Parc, qui dédaignait le vieux poète, devait bientôt suivre le char du jeune poète à la mode. Corneille lui-même est alors influencé par Racine, quoique dans une faible mesure : « On peut sans y mettre trop de complaisance, écrit J. Lemaître, distinguer comme un reflet racinien dans la dernière tragédie de Corneille, *Suréna*... La concurrence du jeune et odieux Racine a pu être pour quelque chose dans ce suprême renouvellement du vieux poète. » Mais le vieil athlète de la Fronde ne réussit pas à donner le change au nouveau public : dès *Andromaque*, il était dépossédé sans appel de la faveur populaire. Et, par un juste retour des choses, le vainqueur qui avait recueilli sa succession et séduit la du Parc, une fois sorti du théâtre et retiré de la lutte, devait rendre à la mémoire de Corneille le plus bel hommage qui lui ait jamais été décerné.

La vie de la *Grande Mademoiselle* (1627-1693) est parallèle à la carrière de Corneille : comme lui, elle a traversé deux générations, l'une en héroïne, l'autre en victime et en comparse. Dans l'espace de quelques années, elle a vu tout changer autour d'elle, et elle a pu confronter deux périodes qui contrastaient violemment : celle des précieux et celle des classiques. Actrice de premier plan sous la Fronde, elle ne se résigne pas à disparaître de la scène au moment où ses compagnes plus sages s'isolent dans la pénitence ou n'aspirent plus qu'à jouir de la société et de la conversation; elle s'obstine dans ses aventures romanesques : mais elle sort de l'histoire pour entrer dans le roman, et Dieu sait quel roman ! « La Grande Mademoiselle, écrit Arvède Barine sa biographe, était tout indiquée pour faire comprendre par son exemple la révolution morale qui nous a donné la figure de *Phèdre*

34 ans — l'espace d'une génération — après la figure de *Pauline*. » M^{lle} de Montpensier avait assisté et contribué au triomphe de Corneille, elle avait applaudi les Chimène et les Emilie dont elle se sentait la sœur; bien plus, elle avait voulu transporter leur idéal dans le réel. Mais, à l'issue de la Fronde qui marquait la victoire de la discipline sur l'individualisme des grands, l'atmosphère spirituelle de la France se trouva comme purifiée après un orage. « Non seulement les fils ne voyaient plus les choses avec les mêmes yeux que leurs pères, dit encore A. Baring, mais les mêmes choses avaient pris d'autres aspects aux yeux des pères. » Architecture, meubles, costumes, tout le décor avait changé, et des hommes nouveaux s'installaient à la place des anciens. Jean Racine se préparait à tenir l'emploi de Corneille, et tous ceux qui avaient fréquenté chez la Grande Mademoiselle s'apprêtaient à monter des cabales contre le nouveau favori. Les vieux Cornéliens se sentaient dépaysés au milieu des jeunes gens domestiqués par le Roi et pleins d'irrévérence à l'égard de leurs aînés. Les âmes altières et généreuses qui subordonnaient leurs passions à la volonté, ne pouvaient comprendre cette jeunesse docile et empressée, qui cédait à l'amour comme à un maître. Les stoïciens impénitents, devenus chagrins, proclamaient bien haut la décadence des mœurs, et les dames de la carte du Tendre se détournaient avec dédain des jeunes hommes raisonnables et positifs qui faisaient cortège à des beautés moins farouches. « Une génération nouvelle, toute moderne, la génération des Henriette, des La Vallière et des Montespan avait comme chassé de la cour les héroïnes de la Fronde : Montbazon, Chevreuse ou Longueville (1). »

(1) BRUNETIÈRE, *Époques du Théâtre français*, p. 99. — Cf. DELTOUR, *Les Ennemis de Racine au XVII^e siècle*, spécialement le chap. III.

Plus significatives encore, s'il se peut, sont les vies de Saint-Evremond et de M^{lle} de Scudéry qui servent de trait d'union entre la première et la dernière génération du XVII^e siècle, et qui relient les deux régence par dessus le règne de Louis XIV dont ils ne font pas partie. Saint-Evremond (1613-1703), formé sous Richelieu et Mazarin dans la société des *libertins* et des *précieuses*, échappe par l'âge (et aussi par l'exil : en 1661 il se retire en Angleterre pour éviter la Bastille, et y réside jusqu'à sa mort) à l'influence du grand roi et de la grande littérature qui florit sous son règne : « Il reste Cornélien en face de Racine, et parmi les débats du jansénisme et du quiétisme, il tient pour Épicure. Dans ses dernières années, Bayle le charme et il goûte Chaulieu : le critique et le poète qui frayent la voie à l'incrédulité hardie et à la galanterie sensuelle du siècle prochain ⁽¹⁾. » M^{lle} de Scudéry (1607-1701) s'associe d'abord à la gloire de son frère Georges et compose des romans qui sont le régal des précieuses, puis elle se sépare du siècle : elle ne pardonna jamais à Boileau des attaques qu'elle devinait irréductibles, et elle ne comprit pas l'auteur des *Satires* : « Racine, Molière, La Fontaine, Bossuet passèrent : M^{lle} de Scudéry ne s'en aperçut pas. Elle demeura fidèle à ses amitiés de jeunesse. Ses *Samedis* furent presque le dernier asile de la conversation et de la société précieuses. Elle nous apparaît entourée de Conrart, de Chapelain, de Godeau, de Pellisson : quand ils disparaissent, elle les remplace par Huet, un érudit digne du vieux temps, par Fléchier, par M^{me} Deshoulières, les promoteurs de la société nouvelle ⁽²⁾. »

Vers l'âge de cinquante ans, Chateaubriand, qui

⁽¹⁾ LANSON, *Choix de Lettres du XVII^e s.*, p. 447.

⁽²⁾ LANSON, *idem*, p. 273.

était né en 1768, écrivait : « Les vieillards d'autrefois étaient moins malheureux et moins isolés que ceux d'aujourd'hui : si, en demeurant sur la terre, ils avaient perdu leurs amis, peu de chose du reste avait changé autour d'eux ; étrangers à la jeunesse, ils ne l'étaient pas à la société. Maintenant un trainard dans ce monde a non seulement vu mourir les hommes, mais il a vu mourir les idées : principes, mœurs, goûts, plaisirs, peines, sentiments, rien ne ressemble à ce qu'il a connu. Il est d'une *race différente* de l'espèce humaine au milieu de laquelle il achève ses jours ⁽¹⁾. » Le contraste était, en effet, saisissant entre la France nouvelle d'après la Révolution (dont l'Empire n'est que la suite), et la France de l'ancien régime qui avait connu « la douceur de vivre ». Mais Chateaubriand s'illusionnait dans son orgueil d'écrivain quand il croyait le dépaysement propre aux vieillards de son temps. Tous les vieillards éprouvent ce sentiment à *des degrés divers d'intensité*, suivant qu'ils ont traversé dans leur âge mûr des crises sociales plus ou moins profondes : ils sont les reliques d'un passé aboli au milieu d'un monde nouveau qui veut vivre et qui se détourne d'eux.

Citons, pour finir, le témoignage particulièrement autorisé d'un philosophe mort récemment : « Ceux d'entre nous qui sont des sexagénaires, écrit W. James, ont éprouvé pour leur propre compte un de ces insensibles *changements du climat intellectuel*, produits par d'innombrables influences, qui font que *la pensée d'une génération passée paraît aussi étrangère à la génération suivante que si elle était l'expression d'une autre race humaine* ⁽²⁾. »

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, I^{re} partie, liv. VII.

(2) *Philosophie de l'expérience*, trad. fr., p. 27.

En utilisant avec perspicacité la correspondance et les mémoires des avancés et des retardataires, l'historien arrive à saisir la physionomie propre à chaque génération. Il suffit, d'ailleurs, de feuilleter un recueil de lettres du xvii^e ou du xviii^e siècle, par exemple, pour sentir le passage d'une atmosphère morale à une autre, surtout quand leur auteur a tenu compte de la date de naissance des épistoliers et pris soin de grouper ensemble les correspondances contemporaines. D'une génération à la suivante, le ton change et le style se modifie : la première génération du xvii^e siècle, emphatique et oratoire, use de longues périodes chargées d'incidentes, de pronoms et de participes, émaillées d'archaïsmes et de tours brusques ; la seconde génération, raisonnable et pondérée, a une phrase plus simple et plus nette, plus correcte aussi, d'un tour plus aisé et plus naturel, à la fois sobre et élégante ; la troisième génération, satirique et amoureuse du fait précis, a le style alerte et coupé, d'un dessin qui confine à la sécheresse, mais rehaussé de traits piquants et d'images pittoresques. Or, Pellisson qui écrit d'abord dans le goût de la *Clélie* et de Descartes, adopte ensuite une forme presque classique, pendant que M^{lle} de Scudéry subit la même évolution, plus accentuée encore par la durée de sa vie ⁽¹⁾.

Mais il est des périodes assez ternes et pour ainsi dire dépourvues de sommets, que les contemporains, même le moins engagés dans le train des choses, ne discernent que confusément. Pour celles-ci, il faut avoir recours à des méthodes plus objectives, au moins en apparence. L'évolution du théâtre est particulièrement significative, et aussi celle du roman quand il est « une représentation abrégée de la vie commune ». (Balzac.)

(1) Cf. LANSON, *op. laud.*, p. 392 et p. 276. On constate le même processus de Lucrèce et Cicéron à Sénèque et Tacite.

Les générations particulièrement énergiques qui offrent des contours arrêtés permettent de situer approximativement les autres. Les renommées qui ont une certaine durée fournissent aussi de précieux points de repère : la défaveur ou le déclin de la réputation est un indice qui ne trompe guère. En opérant des sondages réitérés de l'opinion publique, et en les resserrant progressivement, on finit par tomber sur les jointures de l'histoire. Je signalerai encore la méthode ingénieuse renouvelée de la statistique, inaugurée, je crois, par M. Mornet dans son étude sur le *Sentiment de la nature au XVIII^e siècle*. Constatant la coexistence de deux courants opposés, il eut l'idée d'ordonner chronologiquement les faits en séries parallèles : la série décroissante indique les survivances, la série croissante les nouveautés.

Il est facile de diversifier les procédés et de trouver les méthodes appropriées à chaque époque, quand on est familier avec l'idée de génération sociale, et qu'on l'a décomposée en ses éléments fondamentaux. La génération est un cadre régulier qui juxtapose les *nouveautés* aux *survivances* d'une part, aux *anticipations* de l'autre : loin de supprimer les transitions, elle les explique, puisqu'elle est essentiellement transitoire. La pensée chemine toujours sous la double pression du passé qu'elle repousse et de l'avenir vers lequel elle s'élance. C'est une synthèse provisoire et mobile du passé et de l'avenir ; elle continue en même temps qu'elle prépare, et sa nouveauté est faite à la fois de ce qu'elle ne veut plus être et de ce qu'elle aspire à être et qui sera. Les âmes haletantes ne se reposent jamais dans le présent, mais, grosses du passé, elles sont sans cesse tendues vers l'avenir : « L'homme, dit La Bruyère, ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre. » Un penseur peu connu et qui mériterait de l'être, Pierre Lavroff, dans

son *Histoire de la pensée* ⁽¹⁾, classe ainsi les divers éléments historiques de chaque période : 1° les survivances du passé ; 2° les problèmes caractéristiques de l'époque, et 3° les germes de l'avenir. Il n'y a jamais d'arrêt dans l'histoire : les hommes courent, penchés en avant vers l'insaisissable avenir, et ils trébuchent sur des tombeaux. La dialectique de Hegel est l'image de la vie qui se pose en s'opposant et se fait en se défaisant. Les générations passées de mode ressemblent à l'aïeule et à la mère qui tendent les bras à leurs petits-enfants et à leurs enfants ; mais ceux-ci leur tourneront le dos dès qu'ils sauront marcher.

Voilà un cadre commode qui nous permet de classer toutes les manifestations d'une époque. A propos de chaque génération, nous nous demanderons ce qu'elle combat en le prolongeant, ce qu'elle réalise, et ce qu'elle prépare. Mais pour remplir ce cadre général des *survivances*, des *nouveautés* et des *anticipations*, nous avons besoin d'un questionnaire précis. Ce questionnaire nous est fourni par l'étude des espèces d'intelligences et des variétés du caractère. En définitive, c'est l'homme qui change, c'est lui qui est le support et le véhicule de tous les changements ; c'est donc la *variation du type humain* et principalement du type *éthologique* qu'il nous faut atteindre. Chaque âge d'hommes est caractérisé par la prédominance d'une race d'hommes. Mais l'homme est à base de sentiment et d'action plutôt que de raison : ce sont les hommes d'action qui mènent l'histoire, tandis que les intellectuels la préparent ou l'écrivent. Le royaume des caractères est au-dessus de la cité des intelligences. Une génération est moins une direction de la curiosité qu'une nuance de la sensibilité et une tonalité du vouloir, les deux étant ordinairement liées ;

(1) Cf. RAPPOPORT, *Philosophie de l'histoire*, pp. 189-180.

c'est une attitude en face de la vie : optimiste ou pessimiste, grave ou frivole, lâche ou virile, sereine ou désabusée, pusillanime ou héroïque. Chaque époque aura donc les yeux fixés sur un *type idéal d'humanité* ou d'activité, ce qui revient au même. Or, les hommes d'action n'ont pas le temps de réfléchir sur les conditions mêmes de leur activité : ils ignorent les sentiments qui les poussent à agir et les mobiles qui les guident ou les fins vers lesquelles ils tendent. Ce sont les artistes qui nous fournissent le portrait des hommes d'action, dominateurs de leur époque ; ce sont les écrivains qui dégagent les admirations et les haines communes, les postulats tacites qui gouvernent l'état d'âme et règlent l'activité d'une génération.

Mais le type éthologique est apparenté à l'intelligence *pratique*, rarement et à un degré moindre, à l'intelligence *esthétique* ou *spéculative*. L'intelligence pratique, à son tour, prend plusieurs directions : la direction *éthique* (morale personnelle), la direction *domestique* et économique (morale familiale), la direction *politique* (morale sociale) et la direction *religieuse* (rapports avec la divinité). Pour embrasser la complexité du réel, il faut l'envisager simultanément sous ces quatre aspects. Cependant, les problèmes posés par la vie se ramènent à un seul, que chaque génération résout tant bien que mal : celui de la destinée ou du salut, problème à la fois moral et religieux, qui soutient des rapports étroits avec tous les autres problèmes pratiques, terrestres et ultraterrestres, individuels, domestiques, nationaux et internationaux. Il s'agit, en définitive, de déterminer l'*idéal humain* de la génération, son idéal terrestre qui est connexe de son idéal religieux (1). Cet idéal est une certaine conception de

(1) En sorte que les deux facteurs les plus universels de l'humanité sont le facteur *économique* d'une part, le facteur *religieux* de l'autre.

la nature humaine et de la vie, qui découle des expériences antérieures de l'humanité.

A propos de chaque génération, nous nous demanderons donc avant tout quels sont ses jugements de valeur : ce qu'elle pense de l'homme et de Dieu, du monde et de l'au-delà, de la famille et de la société, de la patrie et des étrangers, de la nation et de l'humanité, mais aussi ce qu'elle pense de la femme et des enfants, de l'argent et de la pauvreté, de la science et de l'art, comment elle conçoit l'amour et la beauté, la justice et la vérité, bref ce qu'elle pense du beau, du bien et du vrai. Chaque génération a son art préféré, ses femmes et ses modes préférées; chacune a sa science et ses savants préférés; chacune a ses héros et ses saints préférés; chacune a son pays préféré, qui n'est pas toujours le sien; chacune enfin a sa philosophie et sa théologie, au moins négative, qui commande tout le reste.

En résumé, l'historien des générations, qui voudrait être complet, pourrait adopter le cadre suivant :

SURVIVANCES	NOUVEAUTÉS	ANTICIPATIONS
esthétiques	esthétiques	esthétiques
théoriques	théoriques	théoriques
pratiques	pratiques	pratiques

mais en accordant aux facteurs pratiques, c'est-à-dire aux types éthologiques et aux formes de la conduite l'attention principale et la plus détaillée. Quand il aura fait passer par ce crible tous les éléments d'une génération, il lui sera facile d'en reconstituer la physionomie singulière.

Il ne risquera plus de prendre un mouvement factice

et passager pour la caractéristique d'une époque, et il saura discerner les grands événements qui projettent leur lueur sur l'âme humaine en quête du salut individuel et collectif. Les événements sont extérieurs à nous, en tant qu'ils résultent du concours spontané des hommes et des choses; mais ils n'existent que par leur répercussion sur les âmes individuelles, ils ont leur source et leur fin dans les hommes qui les préparent, qui les accomplissent ou qui les subissent. Ce ne sont pas les événements les plus tapageurs qui forgent les âmes : parfois, une génération est marquée du sceau indélébile d'un fait que les snobs jugent insignifiant, parce qu'il n'éclate pas aux yeux charnels. Restituer ces faits significatifs est la partie la plus délicate de la tâche historique : elle exige une vue épurée et déliée, qui ne s'arrête pas aux manifestations criardes. Par exemple, il ne faut pas prendre une unification momentanée de l'âme nationale pour le trait dominant d'une époque. Au moment de la mobilisation générale en 1914, toutes les âmes françaises communiquèrent dans le même état d'âme indéfinissable que je n'oublierai jamais. C'était comme un voile qui s'étendait sur la nature, qui endeuillait les pensées, les personnes et les choses, et c'était en même temps un bondissement précipité du cœur, après un temps d'arrêt : on appréhendait, mais on n'était pas inquiet; on se disait : « enfin, ça y est, ça ne pouvait pas durer »; on acceptait virilement, avec une mélancolie résignée mais active, et presque joyeuse, un destin formidable. L'âme française a connu dans le passé des heures analogues; je n'en veux pour preuve qu'une page de Prévost-Paradol dans la *France nouvelle* : « Plusieurs personnes éclairées qui ont vu sans intérêt personnel et sans passion le passage du gouvernement de la Restauration au gouvernement de Juillet, m'ont souvent répété, dit-il, qu'il s'était opéré alors dans l'état

moral et social de la France, une sorte de changement subit, assez analogue à ces modifications brusques de la température que produit le coucher du soleil sous le ciel du Midi ⁽¹⁾. » L'historien des générations relèvera avec soin ces degrés du thermomètre affectif de la nation ; mais il en mesurera les effets et en évaluera les suites avant de décider si ce sont des ruptures de la chaîne des hommes, ou seulement des indices fugitifs de la mentalité générale.

La *grande peur* qu'ont éprouvée nos pères sous la grande Révolution, pas plus que le phénomène de 1830 décrit par Paradol, ne marque une époque décisive de l'histoire de France : elle a submergé la nation comme un raz de marée ou précipité instantanément les tendances latentes dans les cœurs ; mais sa puissance d'expansion est-elle égale à sa force d'explosion ? Il est des épidémies qui laissent peu de traces, tandis que certaines maladies invisibles, qui ont leur siège dans un corps apparemment sain, affectent viscéralement l'organisme. Ce sont les conséquences qu'il faut toujours envisager : seul est *historique* le fait qui a des effets à longue échéance ou simplement durables ; le fait historique par excellence est celui qui transforme la mentalité nationale en modifiant les âmes. Ordinairement, ce fait n'est pas isolé, mais il est précédé de frissons intermittents à forme sinusoïdale, de grondements sourds et de plus en plus rapprochés, avant-coureurs des éruptions et des orages. Les refontes du type humain sont la résultante d'une accumulation de brèves secousses, suivies d'une fièvre collective.

Il n'est donc pas de critérium absolu de discernement des générations. Cependant bien des indices ne trompent pas : telle une levée de boucliers presque unanime des

(1) Cf. l'impression d'A. THIERRY dans les *Extraits* de C. Jullian, pp. 93 et sq.

jeunes gens contre les doctrines enseignées ; tel encore le succès soudain et retentissant d'une œuvre puissante qui contraste violemment avec les œuvres antérieures et qui ouvre une nouvelle ère de la sensibilité⁽¹⁾ ; telles surtout la formation d'une nouvelle école littéraire, qui rompt bruyamment avec le passé et qui groupe de jeunes talents dont le mot d'ordre est le retour à la nature, c'est-à-dire à la sincérité, à la vérité, à l'observation naïve de l'homme et du monde.

L'analyse sommaire qui va suivre confirmera ces indications.

II

Voici comment je me représente à vol d'oiseau l'évolution historique de la France, depuis 1515 environ⁽²⁾ : la date de 1492 admise par Cournot à la suite de Heeren n'est pas une coupure nationale ni vraiment naturelle.

Nul ne contestera que la Renaissance conjuguée avec la Réforme constitue une cassure nette dans notre développement national, en même temps qu'une date dans l'histoire de l'humanité civilisée : les souffles de l'Italie, de l'Italie paganisée et corrompue dans son clergé, respirés en France par des hommes nouveaux, inspirent simultanément le mépris du moyen âge et l'admiration de l'antiquité. Toutes les écoles françaises d'art, de poésie, de philosophie avaient épuisé leur sève, et leurs rameaux se desséchaient ; certains architectes italiens, assistant à la décadence de la cathédrale, qualifièrent de *tudesque* ou de *gothique* une architecture qu'ils considé-

(1) Souvent une génération date d'un livre que la société acclame parce qu'elle se reconnaît en lui. Ce livre est presque toujours un coup d'essai, qui est un coup de maître.

(2) La tentative la plus approchée de la nôtre est sans contredit celle de

raient comme barbare en comparaison des temples grecs ! Mais la révolution esthétique et intellectuelle se doubla d'une réforme morale et religieuse. Le courant d'humanisme et de paganisme pratique qui est son corollaire inévitable, coïncide avec le courant anti-scolastique en philosophie, anti-logique en science, anti-gothique en art, anti-clérical et anti-catholique en religion. De toutes parts, on *proteste* contre le passé, et on inaugure une tradition nouvelle qui est faite autant de haine contre l'Église que d'amour pour le Paganisme, en attendant que l'instinct de négation, plus réfléchi, découvre la tradition expérimentale et rationaliste qui deviendra la loi souveraine des intelligences. On ne se rend pas compte que le moyen âge qui agonise, a eu lui aussi pour maîtres, dans ses beaux jours, l'expérience et la raison. On brise avec frénésie les chaînes rivées par l'Église catholique, qui entraîne dans son sort tous ses auxiliaires et tous ses associés, fussent-ils accidentels ou temporaires. On voulait abolir à jamais et d'un seul coup toutes les

Brunetière dans le *Discours* substantiel qui orne le haut des pages de son *Manuel d'histoire de la littérature française* (1897), véritable monument historique qui résume une vie de labeur. Dans toute la critique moderne, pourtant si riche, je ne connais rien qui approche de ce *Discours* comme originalité, comme densité et comme justesse. Brunetière a compris la nécessité de donner à l'histoire la continuité de la vie, puis de la diviser par *Époques* successives dont l'évolution de la langue marque les étapes. Il a vu nettement que le principe du changement littéraire est le désir de « faire autrement » que ses devanciers. Mais que valent ses divisions ? Je ne parle pas de son moyen âge qui, de son aveu même, est insuffisant ; mais sa division de l'âge classique du xvi^e au xix^e siècle, en *neuf époques*, est juste en gros, bien que certaines époques soient trop longues et d'autres trop courtes. En revanche, il a mal saisi le xix^e siècle où il était trop engagé. Par endroits, il substitue sa dialectique à l'histoire et mêle trop d'idéologie à la constatation des faits ; mais ses erreurs mêmes et surtout ses hésitations chronologiques sont instructives. Il n'y avait plus qu'un effort à faire pour découvrir le rythme des générations. En retraçant l'évolution littéraire de la France, Brunetière ne se doutait pas qu'il esquissait le tableau de notre histoire nationale, et moi-même je ne m'en suis pas rendu compte quand je l'ai lu pour la première fois.

peurs qui avaient hanté l'imagination des croyants du moyen âge : peur du clergé et de l'excommunication, peur de la mort et de l'enfer, peur de la fin du monde et du jugement dernier ! L'humanité, semblable à un prisonnier évadé, voulait s'épanouir en liberté et jouir sans arrière-pensée des richesses accumulées par le travail. La bourgeoisie avide de plaisirs se dressait en face de la noblesse et brisait les tables de la chevalerie. Le château somptueux où le soleil pénètre à flots remplace la sombre maison de Dieu. Le manoir cuirassé et massif du moyen âge se transforme en une demeure de plaisance, délicieusement ornée, entourée de pavillons et de jardins fleuris, de pares peuplés de statues mythologiques et de fontaines. Le maître du logis fait exécuter son *portrait* par les peintres, et la galerie des ancêtres se substitue aux chemins de croix et aux scènes religieuses commandées par les chapitres des cathédrales. Dans ce cadre nouveau se déploient des fêtes mondaines qui ont la magnificence des vieilles cérémonies de l'Eglise. Celui qui veut connaître cette époque doit étudier nos châteaux de la Loire avec la ferveur que le médiéviste met à analyser la cathédrale : Fontainebleau construit par François I^{er}, et Chambord commencé en 1523 incarnent toute une génération (1).

Aussi bien, la tradition chrétienne s'était peu à peu vidée de son contenu ; la religion était devenue formaliste et pharisaïque, le clergé avait fait alliance avec le siècle qui le détestait. La Renaissance rompt avec le passé qu'elle hait, et cette émancipation de la tutelle ecclésiastique s'accompagne d'un réveil de l'antiquité, sur lequel elle s'appuie. Quand on renie une tradition, il faut bien se réclamer d'une autre, nécessairement plus ancienne !

(1) Philibert Delorme entre au service du roi en 1548, et P. Lescot commence le nouveau Louvre en 1545.

Mais l'historien doit discerner ce qui se cache sous les mots, car on ne ressuscite pas ce qui est mort : la Renaissance n'accepte pas en bloc l'héritage des anciens, elle repousse tout ce qui a préparé le christianisme et qui s'est infiltré dans la théologie ; si elle acclame Épicure, elle jette l'anathème à Aristote. L'humanité réformée et qui se croyait rajeunie, cherche dans l'antiquité et trouve dans une certaine antiquité la loi qu'elle voulait adopter en haine de la religion : la loi de l'individualisme, la loi du libre développement des puissances individuelles, des plus basses comme des plus hautes, et avant même les plus hautes ; la loi des trois concupiscences, endormies par le christianisme : *libido sentiendi*, *libido sciendi*, *libido dominandi*, la loi qui avait causé la chute originelle. Le courant de naturalisme gaulois, comprimé par la discipline religieuse et un moment réduit à un mince filet, mais dont on retrouvait la trace jusque dans la décoration des cathédrales, renversant toutes les digues, s'épanouissait sans honte à la face du Ciel. L'individualisme engendrait jusqu'à cette émulation de gloire qui distingue les artistes de la Renaissance des artisans anonymes du moyen âge, et cette vertu païenne qui drapait les pires excès.

De cette époque date la création de l'esprit laïque au sein de la société chrétienne, le *libertinage* ou la libre-pensée *publique* et le désordre avoué des mœurs, le rationalisme étroit qui devait porter ses fruits au XVIII^e siècle, et la légende de la « nuit du moyen âge » qui s'est perpétuée jusqu'au seuil du romantisme. C'était en vérité un réveil de l'individu, succédant à une longue période de contrainte et d'abdication de l'orgueil humain. Même pour les chrétiens classiques, *gothique* est resté synonyme de barbare (Cf. La Bruyère). Je me suis souvent demandé par quelle aberration du goût l'humanité était passée si longtemps à côté de la cathédrale, je ne dis pas sans y

entrer, mais sans lui rendre justice. Une erreur trois fois séculaire fournit à l'homme une singulière leçon de modestie. Mais il n'est de pires aveugles que ceux qui ne veulent point voir : le goût français et européen était aveuglé par des préjugés religieux, les plus tenaces de tous. Il a fallu attendre les yeux neufs de Chateaubriand converti pour voir ce que les plus grands artistes n'avaient point soupçonné. Au signal donné par Chateaubriand, la société française s'extasiait de nouveau devant le génie du christianisme, et la beauté de la religion devait lui faire soupçonner sa bonté et sa vérité.

A partir de 1520, la Réforme, qui n'est pas d'origine française ⁽¹⁾, secondait, et d'une manière très efficace, le mouvement individualiste : ne procède-t-elle pas du libre examen qui est essentiellement individuel ? Les Réformateurs, il est vrai, remontaient à un passé moins éloigné que les Humanistes, ils voulaient sauvegarder la tradition morale inaugurée par le Christ et par saint Paul, en la débarrassant des surcharges romaines, mais aussi des éléments qui pouvaient gêner l'individu. L'humanisme était plus conséquent : il allait jusqu'au bout de son principe négateur, et il rejoignait, par delà le christianisme, la nature antérieure à la religion, la nature supposée naturelle. En admettant le contrôle personnel de la foi, le moine saxon Luther, qu'il le voulût ou non, frayait la voie à l'allemand D. Strauss, et préparait les ironies contre la Bible et les sarcasmes contre Jésus du parisien Voltaire. Brunetière a essayé d'opposer la Réforme à la Renaissance ⁽²⁾, mais les oppositions qu'il signale recouvrent des

⁽¹⁾ Cependant la *période confessionnelle* a été précédée d'une *période de ferveur religieuse* qui fait honneur à la foi de nos aïeux plus qu'à leur clairvoyance. (V. A. AULIÈRE, *L'échec de la Réforme en France au XVI^e siècle*, Paris, A. Colin, 1918.)

⁽²⁾ V. son *Discours*, de la p. 70 à la p. 73.

affinités primordiales. L'histoire nous offre régulièrement un pareil spectacle : ceux-là même qui, alors, paraissent se tourner le dos ou qui se combattent avec le plus d'acharnement, collaborent, sur des plans différents, à la même œuvre de destruction et à la défense du même idéal *humain*. Ceux qui admiraient exclusivement le latin de Cicéron (il y en avait jusqu'au sein de l'Église) étaient les frères de ceux qui proscrivaient le latin, chanté par les sacristains, et qui favorisaient l'essor d'ailleurs légitime des langues nationales. Les iconoclastes fanatiques de la beauté médiévale donnaient la main aux admirateurs positifs de la beauté grecque. Ceux qui s'élevaient avec violence contre le relâchement trop réel des mœurs ecclésiastiques, étaient les alliés inconscients de ceux qui célébraient le retour au paganisme. Il ne sert à rien de se raidir contre la mollesse du monde, dès qu'une fois on a admis le principe qui autorise toutes les licences, et dont se réclameront les débauchés.

Vers 1515, on voit surgir des hommes nouveaux, audacieux et énergiques, qui s'affirment dans toutes les branches de l'activité : religion et morale, politique, diplomatique et art militaire, administration et économie politique, sciences et érudition, lettres et beaux-arts. Tout part désormais de l'individu pour aboutir à l'individu⁽¹⁾. L'interdit jeté sur la femme par les Conciles est levé ; le prêt à intérêt condamné par l'Église, qui avait adopté la théorie d'Aristote, se pratique au grand jour, et la banque se libère du monopole des Juifs et des Lombards : la stratégie moderne succède aux tournois chevaleresques et la grande chirurgie naît des blessures de guerre : on ose enfin disséquer des cadavres humains ; la science secoue le joug de l'autorité, et, armée d'instruments de

(1) François I^{er} est le type accompli du païen.

mesure dus aux artisans du moyen âge, se soumet à la méthode expérimentale. La découverte du Nouveau Monde commence à faire sentir ses effets; le premier voyage autour du monde (Magellan, 1519) procure à l'homme la connaissance de l'étendue de son domaine. Bientôt le télescope et le microscope, reculant les bornes de l'univers, découvriront à l'homme les deux infinis entre lesquels il est suspendu dans l'immensité des espaces; la terre perdra sa prérogative de centre du Monde et le système astronomique d'Epicure s'en trouvera rajeuni. En même temps, l'imprimerie vulgarisée multiplie les exemplaires des chefs-d'œuvre antiques et des livres séculiers; la fondation du *Collège de France* (1529) établit à côté de la Sorbonne théologique une Université laïque qui est un foyer d'humanisme. La philosophie se sécularise et s'inspire des systèmes païens, en attendant qu'elle s'individualise (car la philosophie antique était essentiellement sociale et traditionnelle), et qu'elle ne reconnaisse plus pour guides que la raison et la fantaisie individuelles. Que de changements en l'espace d'une génération!

La Renaissance littéraire et artistique en France est en retard d'une génération sur l'émancipation des esprits et des cœurs: la première génération, occupée à remanier la société, n'a guère le loisir d'écrire, elle fonde. Nous retrouverons le même phénomène à l'époque de la Révolution: une génération *politique* très active est immédiatement suivie de la génération *esthétique* qui lui fait cortège. Le fait, confirmé par l'étude des bouleversements sociaux dans l'antiquité et dans les temps modernes, n'enlève pas à la littérature son rôle de miroir contemporain. Mais le miroir est terni pour quelque temps; la littérature et les arts sont des fonctions de luxe qui végètent ou ne s'exercent que par intermittences durant les périodes de crise. Alors

les écrivains sont plutôt les fils spirituels déjà désabusés des hommes d'action de la génération précédente, et ils sont généralement issus de la même classe sociale et de la même profession. Et les petits-fils, selon la chair et selon l'esprit, des hommes d'action, renient souvent leur héritage : Sainte-Beuve a été frappé par ce contraste en étudiant les ascendants des solitaires jansénistes (famille Roannez) ; M^{mo} de Maintenon est la petite-fille du farouche huguenot Agrippa d'Aubigné, comme le lieutenant E. Psichari est le petit-fils d'E. Renan. Donc, *la période qui s'étend de 1515 à 1550* est assez pauvre en écrivains et en œuvres : Calvin ⁽¹⁾ intéresse surtout les théologiens, et Marot est l'héritier direct, par son père, des grands rhétoriciens. Plus significatif est Melin de Saint-Gelais, qui fut le poète à la mode jusqu'à la venue de Ronsard, et qui introduisit en France le sonnet italien ; ou encore le *Cymbalum Mundi* (1537) de Bonaventure des Periers qui contient d'après attaques à peine déguisés contre la religion, et qui fut dénoncé à la fois par les catholiques et par les protestants. Mais le plus authentique représentant de cette génération hardie est François Rabelais ⁽²⁾ né sur les confins de l'Anjou et de la Touraine. Il est encore tout barbouillé du moyen âge : il tient des Fableaux, du Roman de Renart et de Jean de Meung, et il manque de goût ; mais en même temps qu'il continue le passé, il ouvre l'avenir par son rire énorme, sa verve satirique, son appétit livresque et sa grossièreté lubrique. Il rajeunit un vieux thème en opposant *Physis* (Nature notre mère) à *Antiphysie*, et en étalant au grand jour le courant naturaliste qui se cachait jusque-là. Il est le pre-

(1) Son installation à Genève (1536-1541) marque une date dans l'histoire du protestantisme français.

(2) Ses éditions s'espacent de 1532 à 1553.

mier chez nous qui proclame la bonté de la nature humaine, et qui assigne pour fin à l'éducation de libérer l'instinct. Ses héritiers directs seront, au xvii^e siècle, La Fontaine et Molière, déjà plus timides; au xviii^e siècle, Diderot et J.-J. Rousseau, qui divinisent tous deux la Nature, mais qui ne l'entendent pas de la même façon : tant cette idée recèle en ses flancs de conceptions opposées (l'idée de Providence aussi bien que l'idée de Vie physiologique). L'idéal de Rabelais est purement humain; Gargantua et Pantagruel sont plus que des fantaisies de son imagination débridée : l'humanité qui se réveille a des appétits de géant ! Leur règle de vie s'oppose point pour point à l'idéal ascétique du moyen âge, exprimé dans le livre anonyme de l'*Imitation*. Elle affranchit l'individu de toutes les servitudes qui contrariaient son plein épanouissement : la devise symbolique de l'abbaye de Thélème est « Fais ce que voudras. » En a-t-on mesuré la puissance d'anarchie ?

Mais les Français, qui n'étaient plus des Gaulois ni des Celtes depuis qu'ils s'étaient mariés aux Latins, et qui avaient pris conscience de leur distinction sous le ciel d'Italie, ne pouvaient s'arrêter à cette forme épaisse du naturalisme : la « douceur angevine », la finesse du pays des bons vins et des fruits délicieux, allait y introduire le sentiment de l'art. Tout, chez les Italiens de la Renaissance, est « conditionné et déterminé par l'idéal qu'ils se sont formé de l'art » (S. A. Symonds). Chez nous, la Renaissance fut anti-chrétienne avant d'être polie par l'art antique : *cette métamorphose est l'œuvre de la Pléiade*. Pontus de Tyard naît en 1521, dans le Maconnais; Ronsard, en 1524, à Vendôme, d'une famille originaire des bords du Danube, établie en France depuis Philippe de Valois; du Bellay en 1525, à Lyré, près d'Angers; R. Belleau, en 1528; Jodelle et Baïf en 1532.

J. de Baïf que le hasard de la carrière paternelle avait fait naître à Venise, descendait d'une vieille famille de l'Anjou ! La rencontre de Ronsard avec du Bellay a lieu en 1548, l'année même où un arrêt du Parlement (17 novembre) interdit la représentation des *Mystères*, le plus populaire et le moins artiste des genres littéraires du moyen âge. Le manifeste de la jeune école paraît en 1549, un an avant la publication des quatre premiers livres d'*Odes* de P. de Ronsard. Désormais, la Pléiade va régner sur l'opinion jusque vers 1580 (les superbes funérailles de R. Belleau (1577) précèdent de peu celles de l'école). Si Ronsard obtint de son vivant une réputation prodigieuse, comparable à celles de J.-J. Rousseau, de V. Hugo et de Bergson, c'est parce qu'il incarnait les aspirations de son temps : la renommée viagère révèle l'accord de l'œuvre avec l'époque, mais elle ne garantit pas sa durée. On ne le vit que trop pour Ronsard qui atteint son apogée vers 1575, au moment de la visite du Tasse, puis dont l'astre pâlit et finit par s'éteindre avant la mort du poète, survenue en 1585. Depuis, les critiques ont fait de vains efforts pour ressusciter Ronsard, parce que son œuvre, malgré sa perfection, répond à des besoins trop superficiels de l'âme nationale. (Ses successeurs, généralement des Grecs, sont A. Chénier, A. Samain, Moréas et H. de Régner.) Elle traduit l'état d'âme d'une génération foncièrement épicurienne et voluptueuse, accessoirement amoureuse de la mythologie et de l'hellénisme, qu'allait prolonger chez nous jusqu'en 1589 la dynastie indigne des derniers Valois, efféminée par le sang des Médicis. Seuls, les *Discours sur les misères du temps* ont un accent qui nous émeut encore aujourd'hui, et qui annonce la génération suivante ! Ronsard était un artiste épicurien, qui savourait « la volupté presque sensuelle que procure la lecture » de l'*Énéide* ou de

l'Iliade: « je veux lire en trois jours *l'Iliade* d'Homère ! », et, comme les Grecs ou les Latins, il voulait éveiller chez ses lecteurs une impression de beauté plastique, quasi matérielle. Peu importe d'ailleurs que lui ou ses successeurs se soient inspirés des Latins plutôt que des Grecs, puisque, ce qu'ils goûtaient chez eux, c'était toujours le culte païen de la nature, des forêts et des sources, de la femme et de l'amour. Et ce n'est pas par hasard qu'ils ont choisi pour modèles les alexandrins et les élégiaques. Peu importe même le décor antique dont ils s'entourent, comme cette fête du bouc célébrée à Arcueil après la représentation de *Cléopâtre* (1552). Il faut voir ce qui se cache sous ces apparences trompeuses, et qui traduit la conception de la vie des Français du temps. Or, ce que Ronsard restaure, c'est l'hédonisme grossier d'Aristippe de Cyrène, teinté d'Horace, et d'autant plus séduisant ⁽¹⁾. Écoutons les conseils de Ronsard :

Vivez si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie. (*à Hélène.*)
 Donc, si vous me croyez, mignonne,
 Tandis que votre âge fleuronne
 En sa plus verte nouveauté,
 Cueillez, cueillez votre jeunesse. (*à Cassandre.*)

C'est le *carpe diem* d'Horace, renouvelé d'Épicure. Il faut se hâter de jouir, car le monde passe et la mort vient vite :

O Dieux, que véritable est la philosophie
Qui dit que toute chose à la fin périra,
Et qu'en changeant de forme une autre vêtira !
.....
La matière demeure et la forme se perd. (*Aux bûcherons de la forêt de Gastine.*)

(1) La doctrine de Ronsard dément l'interprétation qu'il donne de la fête du bouc. (V. MAURRAS, *L'Avenir de l'Intelligence*, p. 28.) — Le sujet d'*Eugène*, comédie de Jodelle, qui fut représentée en même temps que *Cléopâtre*, « se rattache aux plaisanteries contre le clergé qui forment le fond de nos plus cyniques fabliaux » (Ch. M. des Granges).

Ceux qui seraient tentés de croire que ce matérialisme n'est que de la rhétorique, n'ont qu'à lire les vies de Jodelle, de du Bellay, de M. Régnier tués prématurément par la débauche. Toute restauration du paganisme s'accompagne chez nous d'une reprise plus ou moins franche du culte phallique. L'œuvre de Ronsard et de ses disciples accuse un relâchement général des mœurs françaises, et il n'est pas jusqu'à la *mélancolie* du temps qui n'ait une source impure : *Medio de fonte leporum, surgit amari aliquid !* Toutefois, les calvinistes opposaient à Ronsard G. du Bartas dont la *Première Semaine* d'inspiration biblique (1578) eut plus de trente éditions en quelques années, mais qui eut peut-être plus de lecteurs à l'étranger que chez nous. La France chrétienne et virile n'était pas morte.

L'idylle païenne fut, en effet, de courte durée : elle durait encore quand la France connaissait déjà les horreurs de la guerre civile et de la pire de toutes, la guerre religieuse. Alors la société française fut déchirée par ses fils et ébranlée jusqu'en ses fondements : tout, depuis le principe de l'autorité royale jusqu'au principe de l'autorité en matière de religion, devait être remis en question. Les deux générations que nous allons traverser ont une physionomie tourmentée, comme les deux époques qu'elles résument et qui offrent peu d'éclaircies. *Vers 1580, à la génération élégante et frivole incarnée par la Pléiade, succède une génération austère : génération de rudes soldats et d'intègres magistrats, qui avait à résoudre, au dedans comme au dehors, des problèmes pressants. Cette génération, toute en contrastes, réunit des âmes sensuelles voire grossières⁽¹⁾ et des âmes vigoureuses, et oppose*

(1) Ce courant cynique affleure surtout dans le *Moyen de parvenir* de, BÉROALD DE VERVILLE, dans le *Parnasse satyrique* et dans les *Satires* de RÉGNIER.

violemment le courant stoïcien qui devait l'emporter, au courant épicurien issu de la Grèce antique et de l'Italie moderne qu'avait capté la France décatholicisée. Le gros de la nation se détournait avec dégoût des crimes de Catherine et des débauches de Henri III avec ses « mignons » pour écouter la voix grave des Michel de l'Hospital et des de Thou, ou pour suivre de hardis capitaines comme La Noue, Montluc et d'Aubigné. Les écrits de cette époque sont plutôt des actes que des œuvres, discours et pamphlets, commentaires et mémoires, ou manifestes politiques comme la Satire Ménippée (1594). Pour dégager les traits essentiels de cette génération troublée, il faut lire attentivement trois œuvres maîtresses : du côté catholique, les *Essais* de Montaigne et surtout les *Traité*s de Du Vair ; du côté protestant, les *Mémoires* et les *Tragiques* de d'Aubigné. Par la date de sa naissance (1533), par son scepticisme et son épicurisme, par la nonchalance de sa nature primesautière, enfin par son culte fervent de l'antiquité, Montaigne se rattache au groupe de la Pléiade ; mais il ne fait pas partie de l'école, et, comme tous les moralistes qui observent avant d'écrire, il a réfléchi sur le tard. Il a commencé par traduire l'*Apologie* de Raymond de Sebonde, et il a des mots chrétiens ; par endroits, on sent passer dans son œuvre le souffle stoïcien qui tonifiait alors les grandes âmes : les *Essais* où s'entrecroisent et luttent le courant épicurien et le courant stoïcien, s'encadrent mieux dans la génération de 1580 que dans celle de 1550. Montaigne reflète une période indécise qui imposait des méditations sérieuses : pour les jeunes, l'indifférence n'était plus de saison. L'auteur des *Essais* est surtout frappé de l'insta-

mais il est partout latent. (Cf. le *Saint-Cendré* de MAINDRON.) D'ailleurs il s'apparente par certains côtés au courant stoïque.

bilité sociale : tout branle autour de lui, les opinions et les hommes, et il se réfugie dans sa librairie pour échapper à l'affliction des temps. Parfois même, il en sort pour faire acte de bon citoyen, ou pour donner son adhésion au parti national. Sa philosophie mobiliste, comme celle d'Héraclite d'Éphèse, la cité des révolutions, se cramponne au point fixe de la coutume et des institutions sociales, voire de la tradition religieuse. Elle agite le grave problème de la destinée humaine, et rôde autour de la mort dont le spectacle s'imposait alors à tous les regards. Le voluptueux humaniste conclut que « philosopher c'est apprendre à mourir » ; il faut savoir mourir, la mort est l'épreuve suprême de l'homme ! Retranchons le tour païen, et nous sentirons l'accent presque chrétien qui perce sous la nonchalance ; nous comprendrons tout au moins que son disciple Charron ait écrit un *Traité de la sagesse* (1601) pour donner une direction morale à ses contemporains. Mais le véritable guide de cette génération fut Guillaume du Vair (1536-1621) ⁽¹⁾ : ce bon Français, dont les actes valaient encore mieux que les paroles, fournit à cette génération son « bréviaire », le *Manuel d'Épictète* ⁽²⁾, et il sut tirer de la morale stoïcienne des leçons qui s'adaptaient à merveille aux événements. Le prodigieux succès des *Vies parallèles* de Plutarque, traduites par Amyot (1559), est dû aux mêmes causes : on appréciait dans Plutarque le stoïcisme *pratique* qui anime ses « cas humains représentés au vif ». On se réfugiait dans l'antiquité — une autre antiquité que celle de la Pléiade — pour se libérer de l'influence étrangère, principalement de l'italienne, pour essayer

⁽¹⁾ L'œuvre parallèle de d'Aubigné s'adressait à un public plus restreint.

⁽²⁾ Le fils d'Etienne Pascal, d'origine auvergnate comme du Vair, connaîtra sa traduction du *Manuel* presque par cœur.

de se viriliser et, en se virilisant, de se nationaliser. Le besoin d'un ordre social stable s'avérait de plus en plus, et la France s'avisait qu'elle ne serait pleinement la France qu'en redevenant elle-même.

Et même certains esprits : H. d'Urfé (né en 1567), et François de Sales (né en 1548), tempérant la rudesse stoïque de l'heure, préparaient l'avènement de la société polie qui devait florir au XVII^e siècle. Le classicisme commence à poindre ; mais il aura à livrer encore un rude combat avant de triompher, et il sera comprimé durant la génération qui va suivre. G. du Vair fut, en effet, le maître de Balzac et le conseiller de Malherbe (1555-1628). Malherbe débordé cette génération, mais il lui appartient bien par son allure décidée et par son œuvre de jeunesse : en regard de ses vers italianisants, il convient de placer sa correspondance d'un ton si gaillard et d'une franchise si roide. Il innove sur le tard en poésie, à la faveur du règne bienfaisant et trop court de Henri IV ; il fonde une école éphémère de vieillards, en dehors du courant général de la vie. Son œuvre, qui devance les temps, sera reprise quand les circonstances seront plus favorables, quand la société aura fini de se discipliner et que la langue aura acquis plus de maturité. Peut-être, si le règne de Henri IV avait été normal et suivi immédiatement de la poigne de Richelieu, peut-être Malherbe aurait-il eu des successeurs avant Boileau ⁽¹⁾ ! Mais il y avait encore dans la société française trop de ferments de révolte, dans la langue trop de tours anciens et de locutions étrangères : la France devait passer à travers bien des agitations et des soubresauts avant d'atteindre le port que Malherbe avait touché.

(1) On constate le même stationnement dans le domaine de l'économie politique (cf. СОУЗЛОТ, *Considérations*, t. II, p. 90).

Il est assez difficile de fixer la limite extrême de la génération de 1580 : la date de 1610 est moins *sociale* que *politique*, c'est un accident qui respecte Marie de Médicis. Nous hésitons entre la date de 1618, début de la *Guerre de Trente ans*, et la date de 1615 ou 1616 (mariages espagnols), point de départ de l'influence espagnole qui, désormais, va se combiner avec l'influence italienne ou plutôt lutter contre elle, jusqu'à ce que toutes deux soient chassées momentanément de France. En effet, le type espagnol sera prédominant dans la génération suivante, qui foisonne en écrivains normands, de la race des conquérants et des corsaires.

Nous allons retrouver dans les siècles ultérieurs approximativement les mêmes coupures qu'au xvi^e siècle : entre la quinzième et la vingtième année⁽¹⁾, vers la cinquantaine, et entre quatre-vingts et quatre-vingt-cinq ans, chaque siècle voit briller et engendrer en même temps⁽²⁾ une nouvelle race d'hommes qui occupera la scène durant un tiers de siècle, et qui sera glorifiée par une nouvelle génération d'artistes appartenant à la même race.

La période qui se termine avec la Fronde, en 1653⁽³⁾, est très vivante et très pittoresque : c'est une tragi-comédie menée par des bouffons généreux, une mascarade *romantique* qui attend la dilection de V. Hugo, le pinceau de Th. Gautier et la brosse d'Ed. Rostand, ce revenant du romantisme. Mais cette période a des dessous

(¹) Le siècle commence-t-il vers + 15 ou vers - 15 ? Nous optons pour la première solution. Cournot fait commencer le xix^e siècle en 1814. (V. ses *Souvenirs*, p. 241.)

(²) Les naissances de la génération qui suivra celle qui monte s'échelonnent aux alentours de ses débuts. Théoriquement, l'écart entre deux hommes faisant partie de la même génération ne doit pas dépasser seize ans et demi, mais il faut tenir compte du genre de productions.

(³) Cette date est importante à bien des égards et vraiment discriminante. C'est vers 1653 que s'est produite la déviation du jansénisme. (V. STROWSKI, *Pascal et son temps*, t. I, p. 282.)

tragiques ; on l'a appelée à juste titre le « siècle de fer », et il fallait se hâter d'en rire pour n'en point pleurer.

Au premier aspect, cette génération a deux faces : la préciosité qui réagit contre la grossièreté de la cour de Henri IV (V. les *Historiettes* de Tallemant des Réaux) et le cynisme qui la prolonge, marchant de pair avec le libertinage (V. le livre du P. Garasse). Le règne de la galanterie précieuse est aussi celui du burlesque. Les poètes de cabaret fraternisent avec les précieuses : le chantre de la *Crevaillle* s'appelait Sapurnius pour les habitués de la chambre bleue ! La « carte du tendre » est contemporaine de l'*Ovide en belle humeur* et du *Roman comique*. Le plaisant et le sérieux se coudoient dans la même œuvre. C'est la génération des personnalités successives, des mariages disproportionnés et des âmes sublimes dans des corps grotesques. On rencontre partout le même désaccord et le même contraste plaisant : entre les corps et les âmes, entre le physique et la mise, entre les actes et les prétentions, entre le rôle et le rang social, et, jusque dans l'architecture, entre la brique et la pierre, dont l'emploi alterné forme un ensemble très gai (mélange de style italien et de style flamand). Personne n'est à sa place : les grands se ravalent au niveau de la halle, et les humbles usurpent la grandeur. Les figurants de l'histoire comme de Retz « basset à jambes torses », ou le prince de Conti, bossu par derrière, singe par devant, ont je ne sais quoi de discordant, et les écrivains seraient ridicules, n'étaient leur esprit et leur cœur. L'abbé d'Aubignac avait un nez démesuré planté au milieu d'une face piri-forme. Mais que dire du nez de Cyrano et de toute la personne de Scarron, le poète à la mode, parce qu'il est le burlesque incarné, avec son corps en forme de Z, véritable « raccourci de la misère humaine » ?

Mais, à côté des Voiture et des Scarron qui voisinent

avec les Ménage et les Chapelain, il faut placer les Balzac et les Corneille, les Descartes et les Pascal, qui sont de la lignée stoïcienne ⁽¹⁾. En regard des aventuriers et des héroïnes de bals masqués, il faut voir les artisans de la contre-Réforme en France : les vies droites du cardinal de Bérulle ou de Saint-Cyran et les figures austères des Messieurs de Port-Royal. D'un côté, les gueux de Callot dont le burin a été soulevé au moins une fois par le patriotisme ; de l'autre, les admirables portraits de Philippe de Champaigne. Rarement époque rassembla des hommes d'action de l'envergure et des caractères de la trempe des Richelieu et des Vincent de Paul, des Condé et des de Retz. Le malheur avait forgé les âmes des pères, et les fils se roidissaient encore contre l'infortune.

Sous les dehors turbulents et picaresques de cette génération haute en couleur, il faut savoir discerner les âmes héroïques et les imaginations hardies. Le burlesque n'est que l'ironie prolongée de l'emphase, et la préciosité est une forme du pédantisme, du désir de paraître grand : or, on le devient un peu, si on ne l'est pas naturellement, en le voulant paraître, et on l'est déjà quand on raille la fausse grandeur. Les précieuses étaient des âmes romanesques, des M^{mes} Bovary, quand elles n'étaient pas de grandes dames et de grandes âmes comme M^{me} de Longueville et M^{me} de Chevreuse : les temps furent cause que quelques-unes manquèrent leur destinée, mais elles méritent notre respect et notre sympathie. Derrière leur affectation du débraillé ou du raffinement, burlesques et précieux cachent une âme indépendante, diversement amoureuse du panache et également généreuse : un souffle

(1) Strowski a bien vu ce double caractère de la première génération du XVII^e siècle : il distingue, d'une part, les stoïciens ; d'autre part, les beaux-esprits libertins et épicuriens. (V. *Pascal et son temps*, t. I, c. II et III, surtout p. 128 et sq.)

d'épopée agite tous ces grotesques. Ce n'est pas sans raison que les poèmes épiques abondent à cette époque : quelques-uns étaient de beaux sujets et quelques autres renferment de beaux vers ; mais l'exécution est inférieure à la conception : l'épopée rate comme la Fronde. Pourtant, il y a l'œuvre de Corneille, le véritable interprète de sa génération, qui a insufflé son âme grandiose à ses personnages surhumains, de Corneille qui allie le trivial au sublime, la galanterie à l'emphase, toujours hésitant entre la tragédie et la comédie, cherchant à gagner le suffrage des beaux esprits et recueillant celui des grands esprits. Car le héros de l'époque, c'est le héros cornélien, qui tient de Don Quichotte et de Roland, le « généreux », l'homme bien né qui ne craint pas la laideur, mais qui fuit la bassesse. Le sage stoïcien de l'époque précédente perd de sa raideur et devient un type bien français, le digne successeur du chevalier chrétien. C'est dans Descartes qu'il faut chercher la psychologie du généreux, immortalisé par Corneille : ouvrons le *Traité des Passions* au début de la troisième partie. Après avoir parlé des six passions primitives dont la première (ce rang est significatif) est l'*admiration* ou l'amour des choses rares et extraordinaires, Descartes nous entretient de l'*estime* et du *mépris*, qui sont des espèces de l'admiration, inspirées par la grandeur ou la petitesse. Ces deux passions sont remarquables, principalement quand nous les rapportons à nous-mêmes : nous devons nous estimer à proportion de l'empire que nous avons sur nos volontés : « Ceux qui sont *généreux* en cette façon sont naturellement portés à faire de grandes choses, et toutefois à ne rien entreprendre dont ils ne se sentent capables, et, parce qu'ils n'estiment rien de plus grand que de faire du bien aux autres hommes et de mépriser son propre intérêt, pour ce sujet, ils sont toujours parfaitement courtois, affables et officieux envers chacun. Et

avec cela ils sont entièrement maîtres de leurs passions, particulièrement des désirs, de la jalousie et de l'envie, de la haine envers les hommes, de la peur et enfin de la colère » (art. 156), bref, de toutes les passions basses qui placent l'homme au-dessous de celui qu'il envie ou qu'il craint. Ce cours de morale pratique, illustré à chaque scène de l'œuvre de Corneille, Descartes le fait passer dans sa vie qui est d'un héros fier, ombrageux et stoïque : cette âme « forte et généreuse » adresse à M. de Zuylichem, après la mort de sa femme, une lettre de consolation digne d'Épictète ou du vieil Horace (avril 1637). Descartes subordonne la raison à la volonté, et, quand il fait appel à la raison, c'est de *sa* raison qu'il s'agit : l'évidence est essentiellement personnelle et incommunicable. Aussi nulle époque n'a poussé plus loin l'amour du quant à soi, nulle n'a été plus indépendante vis-à-vis de toutes les puissances et toutes les autorités : l'Église et les Jésuites, le roi et les ministres, les grands et les riches ; nulle n'a affiché un individualisme plus effréné, et c'est pour cela que nulle n'a été plus anarchique en surface. Mais au sein de ces natures vigoureuses s'élaborait déjà le règne de la raison, issu des excès mêmes de l'individualisme. La langue française devenait plus abstraite et gagnait en clarté ce qu'elle perdait en couleur et en vie ; l'Académie s'organisait avec le sérieux Conrart et le tenace Vaugelas ; le type de « l'honnête homme » qui ne se pique de rien, se dégageait par contraste du pédant et du précieux ; le sens de la dignité personnelle se préparait à devenir le sens de l'honneur national.

La France, malade depuis deux générations, était lasse des guerres de religion, lasse des troubles et des révoltes stériles, lasse de la mainmise étrangère, lasse de la guerre. Elle aspirait de toutes les forces de son être à l'ordre et à la sécurité ; elle attendait un maître qui sût utiliser ses

énergies et assurer sa prospérité. Au lendemain des crises qui l'ont ébranlée jusqu'en ses fondements, la France assagie retrouve spontanément la tradition monarchique et chrétienne. Le sentiment qui domine alors, parce qu'il exprime le besoin universel, est le désir de la paix, d'une paix durable : « la paix est le plus grand des biens », écrit Pascal vers 1660, et il note à plusieurs reprises que « la guerre civile est le plus grand des maux ». Ce désir intense de la paix s'associe au culte de la force qui, seule, peut garantir la paix au dedans comme au dehors : le tyran lui-même serait préférable à la guerre. Alors, au signal du chef d'orchestre, la France se tranquillise et se discipline ; elle devient amie de l'ordre et de la raison, soumise à l'autorité et respectueuse de la hiérarchie, elle se remet au travail régulier et ordonné. Pendant que chacun regagne son poste, les termes nobles et les termes ignobles longtemps confondus se séparent, et les genres littéraires réintègrent chacun leur domaine : d'un côté les grands, de l'autre les petits ; ici la tragédie, là la comédie. Ne sourions pas : cette organisation est l'image de celle qui se produit dans la société. La France atteignait son âge mûr caractérisé par l'équilibre, par la mesure dans la force, dans l'intelligence et dans l'humeur, bref, par le bon sens et par la décence. On voit apparaître un type humain majestueux (on disait alors *pompeux*), c'est-à-dire harmonieux et souverain jusque dans son aspect physique, rehaussé par la perruque (cf. les portraits de Rigaud), guidé par la raison qui réfrène les écarts de l'imagination et de la sensibilité, qui règle la pensée et châtie la parole, en un mot qui gouverne toute la conduite. Louis XIV et Bossuet sont les prototypes les plus remarquables de cette *génération dogmatique et autoritaire*, parce qu'elle connaît bien l'homme et le Français, amie de la beauté rationnelle, de la littérature raisonnable et de la vie ordonnée.

Si je voulais la caractériser fortement, je prendrais pour guide Pascal né en 1623, après Furetière (1619), La Fontaine (1621) et Molière (1622), avant Nicole (1623), Bossuet (1627) et Bourdaloue (1632). Évidemment, B. Pascal a ses racines dans la Fronde, mais il a été formé dans un milieu très particulier : élevé par son père, puis absorbé par des recherches scientifiques, enfin confiné dans la retraite, il n'a eu avec le monde que des contacts fugitifs, assez aigus cependant pour qu'il pût en pénétrer les ressorts : il s'est assimilé les livres fondamentaux de son époque et il a percé à jour les principaux spécimens de l'humanité. Il aurait élaboré et même dépassé le classicisme, et il aurait tenu une place éminente, la première peut-être, dans le chœur des classiques, si la mort n'avait interrompu prématurément sa carrière glorieuse. On sent qu'il n'est déjà plus de la génération de Descartes : il s'est évadé du cartésianisme comme il s'était évadé d'Épictète et de Montaigne. Dans toute l'histoire de notre littérature, je ne connais rien de plus significatif, comme document *humain* et comme document *social*, que l'*Entretien* de Pascal avec M. de Saci sur Épictète et Montaigne ⁽¹⁾, postérieur à 1654 et probablement antérieur aux *Provinciales* (1656). La France, sortie de la Fronde, venait de subir une série d'épreuves qui avaient prouvé l'impuissance et du stoïcisme et de l'épicurisme : l'épicurien est un égoïste qui se console dans les temps d'affliction par le contentement de la bête, mais qui est un danger de corruption sociale ; le stoïcien plus respectable, mais orgueilleux, est un danger permanent de troubles dans un État. L'épicurien ne recherche que la satisfaction de ses sens, le stoïcien, que l'estime de soi. Mais ceci est aussi déréglé que cela, et engendre la guerre, qui est le plus grand des

(1) A rapprocher du *Socrate chrétien* de BALZAC (1652).

maux. La racine commune, quoique diversement, de l'épicurisme et du stoïcisme est l'individualisme, qu'il faut extirper à tout prix, si l'on veut seulement être un bon citoyen. « Le moi est haïssable », proclame un des hommes les plus superbes qui furent jamais. Pour participer à l'ordre social, pour avoir la paix, qui est le plus grand des biens, il faut renoncer à la fois aux jouissances égoïstes et aux volontés personnelles. La politesse, en dehors de laquelle il n'est pas de société, consiste à se gêner pour les autres; la vie concertée exige des concessions et des sacrifices du moi. La raison nous commande la soumission, et une « humilité vertueuse », intermédiaire entre la superbe stoïque et la bassesse épicurienne. Le libre examen doit être confiné dans les sciences de raisonnement et d'expérience : en matière sociale, il faut obéir et faire plier la machine. Pascal va plus loin : il confond le devoir civique avec le devoir religieux (tous deux ne faisant qu'un avec le devoir humain) : pour être un bon Français, il faut être chrétien. Le salut se trouve dans le christianisme, qui nous prêche des vertus socialement bienfaisantes. L'*Apologie*, pour laquelle Pascal demandait à Dieu dix années d'existence, eût identifié le salut individuel et le salut social. Il ne put que l'ébaucher, mais la substance de cette Apologie a passé dans l'enseignement de Bossuet, qui l'a débarrassée des éléments proprement jansénistes et presque protestants qui l'altéraient.

Pascal est le premier des classiques, il a donné le premier chef-d'œuvre classique par la langue et par le tour, et il a formulé le premier les règles de la rhétorique classique. « Évidemment, écrit Brunetière, Molière, Boileau, Bossuet ont lu les *Lettres provinciales* ⁽¹⁾. » Au moment où paraissaient les *Provinciales*, Molière se for-

(1) *Discours*, p. 159.

mait en province, Boileau s'apprêtait à écrire ses premières *Satires*, et Bossuet se perfectionnait dans l'art de la prédication (le *Sermon sur la loi de Dieu* est de 1653). Je ne parle pas de La Fontaine, qui est à part, dont la traduction de l'*Eunuque* est d'ailleurs de 1654, mais dont le premier recueil de *Fables* ne sera imprimé qu'en 1668. Molière et La Fontaine, écrivains tardifs, plus âgés d'une quinzaine d'années que Racine et Boileau, se groupent néanmoins avec eux, vers 1664, dans la *Société des quatre amis* pour affirmer leur idéal commun. C'est pourquoi on a appelé cette école, l'*école de 1660*, mais elle est post-datée. Le début de la génération n'est pas douteux, ni sa fin non plus. Quand Louis XIV impose à l'Académie Boileau et consent à y laisser entrer La Fontaine (en 1684, l'année où meurt P. Corneille et où naît Watteau), la carrière du grand critique est virtuellement terminée. Molière est mort; Racine s'est retiré du théâtre au bon moment (1677), car le succès l'eût bientôt déserté : il ne veut plus être qu'historiographe avec son ami Boileau; le second recueil de *Fables* a paru en 1678; Bossuet ne prêche plus qu'en de rares occasions. Louis XIV, Racine et Boileau étaient en retard de quelques années sur leur génération.

La génération qui représente la France de 1653 à 1685 environ, est composée d'écrivains issus en majorité de familles bourgeoises et parisiennes ou du bassin parisien : race essentiellement sociable et pondérée, qui a le goût de l'observation et le sens du ridicule. Elle fonde une véritable « école de la vie civile », éminemment française et nationale ⁽¹⁾, qui se groupe spontanément autour du roi. Tous admirent les anciens, mais ce n'est pas en tant

(1) Pour la démonstration de cette assertion, je renvoie au *Discours* de BRUNETIÈRE, p. 189 à 198.

qu'anciens : c'est parce qu'ils ont bien attrapé la nature et atteint la perfection dans leur art. La nature, voilà le guide souverain, et, par nature, il faut entendre la nature humaine dans son type normal, en éliminant tout ce qui est individuel, rare et exceptionnel. Tous sont hostiles à l'enflure et à la disproportion, tous combattent la préciosité et le burlesque, le romanesque et le faux. La Fontaine, que Marino faillit gâter, fut ramené par Horace à « l'art de la simple nature », et il veut, avant tout, peindre juste : « Maint passage des *Lettres* de La Fontaine nous avertit que la fantaisie de ses *Fables* n'est que de l'expérience accumulée et transformée par un cerveau de poète ⁽¹⁾. » C'est la méthode même de Pascal dans ses *Pensées*. Molière, le contemplateur, introduit la vérité dans la comédie, pendant que Racine l'introduit dans la tragédie, et que Furetière essaie de la mettre dans le roman. Boileau va plus loin dans le même sens, et entraîne son contemporain et ami Racine : il admet, comme ses pairs, que le vrai seul est beau, mais il bannit de l'art tout ce qui est malsain :

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur !

et il ramène la littérature au ton de la bonne compagnie. Car, ces « réalistes » croient que l'art a une fonction morale, qui est de « perfectionner la nature » (Bossuet), de rendre l'homme plus raisonnable et donc meilleur. Ils n'attachent tant de prix à leur art et tant de soins à l'exécution, que parce qu'ils reconnaissent sa portée sociale : les plus « naturalistes », Molière et La Fontaine, ont fait à ce sujet des déclarations expresses. Ils exposent de la vie et de l'amour une conception *saine*, basée sur la modération et la discipline. S'ensuit-il qu'ils soient des chré-

(1) LANSON, *Lettres du XVII^e siècle*, p. 326.

tiens, comme l'eussent souhaité Pascal et Bossuet ? Il s'en faut de beaucoup : à part Boileau, dont la vie sérieuse s'harmonise avec l'œuvre, Racine a mené joyeuse vie jusqu'au moment où l'affaire des poisons lui a fait prendre conscience de sa responsabilité d' « empoisonneur public » ; La Fontaine est un épicurien qui s'est converti la veille de sa mort, et Molière un franc *libertin*. On cite de la même époque des « conversions » éclatantes ; donc le courant libertin, que Bossuet chercha à endiguer durant toute sa carrière, subsistait à côté du courant national, et n'attendait que l'occasion de reparaitre au grand jour. Ce fut une génération raisonnable et civile, mais non pas foncièrement chrétienne : on ne le vit que trop par ses suites. Combien Molière avait eu raison d'attaquer les Tartuffes, les Don Juans et les Philamintes : le seul *bon sens* eût préservé la France de bien des chutes.

Entre 1680 et 1685 ⁽¹⁾, on a la sensation de pénétrer dans un climat nouveau, qui dure jusqu'à la régence. C'est le temps des La Bruyère (né en 1643) et des Fénelon (1651), des Bayle (1647) et des Fontenelle (1657), tous esprits de la même famille, religion à part. Le type dominant de l'époque, c'est le bel esprit chimérique, souvent décrit par Malebranche, et dont Fénelon, l'abbé de Saint-Pierre, La Motte-Houdar nous offrent des spécimens. On croit d'abord se retrouver en pays connu :

(1) J'inclinerais volontiers pour la date de 1682. Le 6 mai, Louis XIV fixe sa résidence à Versailles : cette date, qui a une grande signification sociale, intéresse aussi les artistes et les écrivains. Les seigneurs achèvent de quitter la province et, en venant résider à la cour, se séparent du reste de la nation ; la Cour se sépare de la Ville ; Paris cesse d'être le centre politique du royaume. Le règne des courtisans commence et le roi s'éloigne du peuple. La même année paraissent la *Déclaration des 4 articles* et la *Lettre de Bayle touchant les comètes*. En 1683, Marie-Thérèse meurt, Fontenelle publie ses *Dialogues des morts* ; en 1684, c'est le mariagemorganatique du roi avec M^{me} de Maintenon, La Bruyère entre dans la maison des Condé.

pour faire pièce aux classiques, on ramène les modes de la Fronde et le goût espagnol, mais la ressemblance est superficielle. L'histoire ne se répète jamais, car trop d'ingrédients divers entrent dans sa composition, et sont dosés différemment. De nouvelles puissances grandissent : la science et la richesse, qui se feront les complices du libertinage. Bayle dit que « chaque siècle (entendez chaque génération) se comporte comme s'il était le premier venu » ; et il rêve d'écrire un livre « de *centro oscillationis moralis* », où il montrerait « les réitérations continuelles de la bascule ». Mais les poids de la balance ne sont plus les mêmes d'une génération à l'autre. La lecture des *Caractères* de La Bruyère (livre précieux à cause de ses éditions successives de 1688 à 1696), ou des romans de Lesage, les titres seuls des pièces de Dancourt indiquent qu'il y a quelque chose de changé dans la mentalité et dans la condition des Français.

Bayle, au nom des protestants et des libertins, dirige de la Hollande, le pays de la liberté et des écrits licencieux, le combat contre la religion catholique. En 1685, c'est « la France toute catholique sous Louis le Grand », en 1687 « le Commentaire sur le Compelle intrare », en 1690 « l'Avis aux réfugiés », pendant que le fameux *Dictionnaire* s'élabore. Bayle enlève à la religion le monopole de la morale qu'il laïcise d'un seul coup. Leibniz dira plus tard : « Il y a un certain degré de bonne morale indépendante de la religion » et il ne fera d'ailleurs que reprendre la thèse scolastique. Bayle, lui, affirme que l'honnêteté ne dépend nullement de la religion, et qu'un athée peut avoir les qualités que La Bruyère lui dénie dans le même temps, être : « sobre, modéré, chaste, équitable » ; bien plus il affirme qu'il vaut mieux être athée qu'idolâtre ou fanatique. La situation était renversée au profit de la libre-pensée, dont « le grand diocèse » se

constituait peu à peu. L'Église de France s'était avilie aux yeux des honnêtes gens en persécutant les jansénistes ; elle s'était attiré des ennemis implacables, dont certains unirent dans leur rancune la France au catholicisme et ne désarmèrent pas même après la Révolution, en laissant bannir les protestants du royaume ; elle s'était ridiculisée, ce qui est plus grave chez nous, par l'affaire du Quiétisme ⁽¹⁾ : on « s'arracha » et on « dévora » la *Relation* de Bossuet sur le Quiétisme (1698), la galerie applaudissait cette lutte d'évêques et marquait les coups (le chapitre du *Siècle de Louis XIV* sur les affaires religieuses donne le ton). Et ce qui achevait de discréditer la religion catholique, c'était la conduite scandaleuse de certains moines ou abbés : « Ce garçon si frais, si fleuri, et d'une si belle santé, est seigneur d'une abbaye et de dix autres bénéfices ⁽²⁾ » ; c'était la bigoterie qui gangrenait la Cour ; c'était l'hypocrisie, pire que l'indifférence du dilettante ⁽³⁾ ou l'irréligion déclarée, car elle détruit le respect et jusqu'à l'estime. « Un dévot est celui qui sous un roi athée serait athée. » Ce mot terrible est de La Bruyère, qui consacre aux *Esprits forts* le dernier chapitre des *Caractères*, le plus important à ses yeux, mais non le plus fort.

Les esprits forts avaient pour auxiliaires les philosophes et les savants, tandis que les nouveaux riches achevaient de perdre les mœurs de la ville. Ce n'est pas

(1) Doctrine d'importation espagnole qui est manifestement contraire à notre tempérament national, et qui fait entre la foi et les œuvres une distinction trop commode. La majorité du public était alors proquiétiste, tant à cause de l'influence espagnole qu'à cause de la réaction contre l'école du bon sens.

(2) V. la suite dans les *Caractères* de LA BRUYÈRE, éd. Hémardinquer, p. 185.

(3) « Quelques-uns achèvent de se corrompre par de longs voyages... ils voient de jour à autre un nouveau culte... » (LA BRUYÈRE, *Caractères*, id., p. 418.)

seulement au *Traité théologico-politique* de Spinoza, encore moins à R. Simon que je songe, mais aux suites du cartésianisme et au crédit de la science vulgarisée. L'esprit critique, débordant le domaine des sciences pures, s'attaquait aux problèmes historiques, sans en excepter le problème religieux : l'exégèse laïque est née, et on jugera désormais sur documents. Les libertins n'allégueront plus seulement les contradictions des philosophes et les scandales des mauvais pasteurs, mais l'infailibilité de la raison ; de la défensive ils passeront à l'offensive, et les débauchés qui se cachaient sous le manteau de la religion pourront se réclamer d'eux et s'afficher. Il est difficile de faire au libre examen sa part, et l'évidence cartésienne atteint toutes les formes de l'autorité. Le cartésianisme triomphe alors dans toutes les classes de la société et sous toutes ses formes ; Malebranche l'applique à la religion, au grand scandale de Bossuet et d'Arnauld. Pour Malebranche, la raison n'est pas seulement le principe de la morale, c'est aussi celui de la religion (que nous sommes loin de Pascal !) : la religion n'est qu'une forme secondaire et passagère de la métaphysique. Encore un pas, et voilà la religion détrônée au profit de la philosophie : l'auteur de *l'Irréligion de l'avenir* sera l'héritier de Malebranche. En attendant, la religion avait à faire face à un nouvel adversaire, le plus redoutable de tous : la science, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Auparavant, il n'y avait eu entre la religion et la science que des escarmouches intermittentes : les adversaires étaient trop inégaux (la science n'étant pas encore un pouvoir social) pour que l'issue de la lutte fût douteuse. Mais, à présent, ils peuvent se mesurer du regard avant de s'affronter : à présent la science en impose aux plus ignorants, elle a des appuis considérables dans le monde, elle a la faveur des femmes qui ont été jusqu'ici les plus

fermes soutiens de la religion. La lutte qui s'ouvre est un duel à mort : il faut que l'une des deux puissances soit absorbée par l'autre ; car la science ne peut pas transiger, et il est impossible de ruser avec elle. Dans les générations suivantes, nous assisterons aux péripéties de la lutte, qui est loin d'être terminée à l'heure actuelle. Par deux fois, vers la fin du *xviii^e* siècle et vers la fin du *xix^e*, les partisans de la science ont cru tenir la victoire et poussé des cris de triomphe. Par deux fois, la religion qu'on croyait morte s'est redressée après l'assaut, et ni la religion du Progrès, ni la religion de la Science n'ont réussi à la supplanter. Chaque fois, la superstition avait envahi la société qui était devenue incrédule ; la première fois, le retour du catholicisme a été triomphal avec Chateaubriand..., mais n'anticipons pas le cours des événements.

La génération qui nous occupe s'est passionnée presque d'un bout à l'autre pour la querelle des anciens et des modernes. La lecture du poème de Ch. Perrault à l'Académie française le 27 janvier 1687 met le feu aux poudres. La société se partage aussitôt en deux camps : le plus nombreux est celui des modernes, qui ont les suffrages des jeunes gens et des femmes. Le débat ne se réduit plus aux proportions d'une querelle entre archaïsants et novateurs, comme jadis à Athènes et à Rome, sous Périclès et sous Auguste, mais il prend de suite une ampleur qui l'étend bien au delà du domaine littéraire. Il ne s'agit pas seulement de savoir si les anciens sont les modèles éternels du beau, mais s'ils doivent continuer à être les instituteurs de la jeunesse et si les modernes ne doivent pas prendre leur place ; bien plus, il s'agit de savoir si la science ne doit pas avoir dans les préoccupations de l'humanité le rang que la littérature a conservé jusqu'ici, si la civilisation ne dépend pas plus des sciences et des arts

utiles que des lettres et des beaux-arts, et enfin si le progrès n'est pas la loi de l'histoire. Les écrits des modernes, soutenus par la majorité du public, annonçaient une révolution du goût dont le temps devait accroître les effets : le règne social de la science commençait. Depuis la Renaissance, la science était restée confinée dans le sanctuaire, elle était le monopole des savants; la littérature vivait séparée de la science : les écrivains n'étaient qu'exceptionnellement des savants et beaucoup faisaient profession de ne point l'être. Mais alors, la science se vulgarise, elle devient à la mode et les femmes se piquent d'être savantes; le galant Fontenelle, l'homme du jour, met l'astronomie à la portée des dames. En même temps, il se ménage des entrées dans le sanctuaire; c'est le premier écrivain qui est admis à l'Académie des sciences, réorganisée en 1699, et qui en devient le secrétaire perpétuel. Plus tard, l'Académie française s'honorera en accueillant des savants dans son sein.

Pendant que la science était en train d'affermir son prestige vis-à-vis de la religion et vis-à-vis de la littérature, une puissance plus tangible s'élevait dans l'État. A la Ville, la ploutocratie balançait le crédit de l'aristocratie, rassemblée à la Cour : les riches usurpaient tout doucement la place des grands, oisifs et inutiles, par conséquent malfaisants. Si la génération précédente avait été celle des bourgeois parisiens et l'avant-dernière celle des gentilshommes ou des « généreux », celle-ci est la génération des *parvenus* : Turcarets à la Ville et Tartuffes à la Cour. Les financiers (P. T. S.) deviennent une puissance avec laquelle tout le monde, roi compris, devra compter, et ils n'ont pas encore la sottise ou l'impudence de se fabriquer des généalogies : abrités derrière leur richesse, ils peuvent se moquer des titres et des railleries faciles de la noblesse. « Si le financier manque son

coup, dit La Bruyère dont il faut lire attentivement les *Biens de fortune*, les courtisans disent de lui : c'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru : s'il réussit, ils lui demandent sa fille. » En 1694 le marquis Louis-Provence de Grignan, petit-fils de l'aristocratique M^{me} de Sévigné, épouse la fille d'un fermier général : « Il faut bien fumer ses terres », déclare philosophiquement la belle M^{me} de Grignan. Tour à tour l'agiotage, la fureur du jeu (V. le *Joueur* de Regnard), l'arrivisme, le désir de paraître, et, pour paraître, de se singulariser, « les grands repas et les amours illégitimes », la débauche crapuleuse enfin sortent des coulisses de l'histoire. « Il n'y a rien qui mette plus subitement un homme à la mode et qui le soulève davantage que le grand jeu. Cela va de pair avec la crapule. » Dans le monde, il n'y a plus de place pour l'esprit ni pour les gens de mérite : les Jourdain et les nouveaux riches accaparent l'attention. Ils fêtent le peintre des « Fêtes galantes » et de « l'Embarquement pour Cythère ». Le style dit Régence succède au Louis XIV avant 1690. Le théâtre s'adapte à ce nouveau public : la condition des comédiens grandit, surtout celle des actrices, et l'Opéra prend son essor. On voit figurer sur la scène les gens d'affaires, et le demi-monde, et les chevaliers d'industrie, toute une séquelle d'intrigants, d'aigrefins, de fripons âpres au gain et durs aux malheureux. Dans ce déclassement universel qui résulte de l'instabilité des fortunes, le vertige de la nouveauté gagne tous les esprits. Jadis les classes restaient à peu près immuables, et les familles ne s'élevaient que par échelons ; la même mode pouvait durer toute une génération ! Mais le riche ne se distingue que par la mode : sa richesse éclate dans ses habits et s'étale aux yeux de tous, on ne peut la contester, comme on discute du mérite ; mais, comme la mode s'imité et descend en cascade, il faut la

changer souvent, pour continuer à se distinguer du commun. Plus le nombre des riches augmente, plus aussi les fortunes sont considérables, et plus la mode devient éphémère. La Bruyère ne tarit pas sur ce chapitre : sa galerie d'amateurs est délicieuse, car les riches aiment « ce qui est rare, unique », « ce que les autres n'ont point ».

Simultanément la condition des écrivains se transforme. Ils vont s'affranchir de la tutelle des grands, et tomber sous la dépendance de ces nouveaux Mécènes qui veulent être flattés. Puis l'artiste aspirera à l'indépendance que procure la richesse : il battra monnaie avec sa gloire et deviendra l'esclave du public. Pour le moment, les écrivains, cédant au goût dominant de la nouveauté, s'efforcent de briller : ils deviennent des *hommes de lettres*, plus soucieux de plaire que d'être vrais, plus attentifs à leurs intérêts qu'à la beauté durable. *Cydias* fait de la littérature son métier, il a une enseigne et il travaille sur commande. Mais il y a du bel esprit et du « nouvelliste » chez tous les écrivains de l'époque, même les plus sérieux, et jusque chez les prédicateurs : la simplicité et le naturel ont disparu, le joli remplace le beau ; on fabrique un livre comme on fait une pendule ; on est *styliste* : on adopte un style « nuancé, bordé, huilé et à pièces emportées ». Du même coup, la curiosité se déplace : on n'analyse plus les caractères, on fait des études de mœurs sur les divers états et les différentes conditions des hommes. On s'inspire avant tout de l'actualité : le succès de *Télémaque* est dû, pour la meilleure part, à ceux qui savaient lire entre les lignes, qui cherchaient les allusions, savouraient les critiques et guettaient les idées du futur grand ministre. On étudie donc des individus et, naturellement, les individus contemporains. Mais ces individus sont tout en dehors et en surface,

les fortes individualités ayant disparu. Pour les peindre, la psychologie se fait superficielle; en revanche, elle acquiert le sens du pittoresque et, pour tout dire, celui de l'histoire qui est perception du changement. De leur côté, les reines de la mode aspirent au titre distingué d'auteur : les femmes de lettres se multiplient, incarnation la plus récente du pédantisme, car la science n'est pas à la portée de toutes. Un prélat grand seigneur traite de l'éducation des femmes, jusque-là très négligée. Tout conspire à mettre la femme sur le pavois : les savants qui la flattent, les écrivains qui la courtisent, les riches qui la dégradent. La femme fera les délices du xviii^e siècle, elle est en train de devenir l'arbitre de la société, la maîtresse des destinées de la France : sous son règne, tout va s'avilir et se dissoudre.

Le tableau de cette génération frivole, à la fois critique, irréligieuse et efféminée, sur laquelle nous avons tenu à insister parce qu'elle prépare le xviii^e siècle ⁽¹⁾ — ce qu'on n'a pas suffisamment vu — ne serait pas complet si nous ne disions un mot du peuple qui commence à sentir sa misère, à mesure que la passion de la guerre et du bâtiment s'empare du roi, que le faste de la Cour augmente, que l'absentéisme se généralise, et que la richesse contraste plus insolemment avec la pauvreté. Le tiers-état commence à préoccuper les écrivains : sur ce point, La Bruyère devance J.-J. Rousseau; mais sa voix n'est pas isolée, témoins Fénelon, Vauban, Boisguilbert, Bossuet lui-même qui ont visité la province et qui ont eu le cœur serré à la vue des paysans qui manquent de pain, pendant que d'autres se gorgent. C'est également un signe des temps que l'apparition des *Contes* de

(1) « La littérature et le savoir de notre siècle tendent beaucoup plus à détruire qu'à édifier. » (ROUSSEAU, Préface de l'*Emile*.)

Perrault tirés du folk-lore, et c'en est un autre que le succès de *Gil Blas*, l'ancêtre de *Figaro*. « Le règne des laquais commence », va bientôt s'écrier l'auteur des *Lettres Persanes*.

On pourrait présumer que, plus on approchera du temps présent, plus la tâche de l'historien ira se compliquant, à cause de l'intervention de nouveaux facteurs. Mais on voit tout se simplifier si on prend l'homme pour centre et l'idée de génération pour fil conducteur. Au fond, ce sont toujours les mêmes acteurs qui sont en scène et les mêmes passions qui sont en jeu. La psychologie de la génération se superpose à la psychologie tout court, qui ne bouge guère, et les mêmes idées reparaissent sans cesse avec d'autres noms et sous des accoutrements différents. On a pu remarquer que la génération qui termine un siècle est d'ordinaire assez trouble : ce sont des époques de transition, de véritables nœuds de l'histoire qu'il est difficile de débrouiller (*experto crede Roberto*). Au contraire, les deux générations qui suivent, les générations médianes, sont généralement plus homogènes et plus faciles à clarifier. C'est si vrai que les critiques n'hésitent guère sur les deux générations du XVIII^e siècle que nous allons passer en revue, non plus que sur la génération *romantique* et sur la génération *réaliste* au XIX^e siècle. L'incertitude est grande quand on arrive aux générations terminales : la génération révolutionnaire paraît si pleine de choses qu'on la démembre arbitrairement, et la génération qui nous précède immédiatement paraît si trouble qu'on y patauge à plaisir. Nous insisterons donc particulièrement sur ces deux générations extrêmes, dont la vue nette éclaire tout ce qui suit.

Nous avons vu les écrivains se mettre au service de la science et s'attacher à la poursuite du joli plutôt que du beau. De plus en plus la littérature sera le truchement de

la science et le porte-voix de la philosophie : c'est-à-dire que l'art s'évadera des lettres. Il se réfugie dans les beaux-arts qui n'ont jamais brillé d'un plus vif éclat ni rayonné davantage au dehors. L'histoire de la peinture au XVIII^e siècle reflète admirablement l'évolution du goût et de l'opinion. On y discerne aisément trois époques.

Watteau avait été le peintre favori de l'âge finissant des « modernes ». A son art léger, spirituel et galant, succède l'art sensuel et gras de Boucher (1704-1770), tandis que Chardin (1699-1779) peint des natures mortes pour les bourgeois. C'est l'âge de la polissonnerie et des ripailles; la recherche du confort prime celle de l'élégance qui s'alourdit et devient maniérée. — Dans la génération suivante, Fragonard (1732-1806) prolonge la vie de l'art érotique, d'autant plus pernicieux qu'il est plus charmant; mais, sous l'influence de Diderot, les faveurs du public vont aux peintres de la vie familière et rustique, à Greuze (1725-1805), le représentant de la « peinture morale » qui correspond au drame bourgeois, et au paysagiste Hubert Robert (1733-1808). — Enfin le public s'engoue pour l'art gréco-romain de David (1748-1825) et de Prud'hon (1760-1823) dans le temps où A. Chénier ramène la poésie aux sources grecques. La génération révolutionnaire s'acharne contre l'art national du moyen âge (si quelques conventionnels n'étaient pas intervenus, la Cathédrale de Reims aurait disparu), et veut restaurer l'art antique qui va de pair avec l'art érotique (Clodion) : en 1783, le *Serment des Horaces* fit sensation, comme une génération après le *Radeau de la Méduse* (1817) de Géricault. Mais les plus grands artistes de ce siècle individualiste sont des portraitistes : le pastelliste Latour et le sculpteur Houdon.

La génération qui s'étend de 1716 à 1750 environ, prolonge la génération précédente et renforce ses traits plu-

tôt qu'elle ne la contredit. Débarrassés des protestants et des jansénistes, et travaillant à l'être des jésuites avec le concours du Parlement resté fidèle aux jansénistes, les libertins deviennent les guides de l'opinion : « L'impiété, dit Massillon dans son *Petit Carême* (1718), est presque devenue un air de distinction et de gloire. » Les impies se rassemblent dans les Cafés, en attendant que des « bureaux d'esprit » leur soient ouverts. Parallèlement, le pouvoir de l'argent augmente, et l'influence des femmes continue de grandir : pour faire son chemin dans le monde, il faut plaire aux dames, qui dépassent les hommes en hardiesse d'idées et en dévergondage de mœurs. Les écrivains le comprennent trop bien : un grave magistrat nous entretient des intrigues du harem, et Voltaire, plus pratique, fait un ménage à trois avec la marquise du Châtelet. Le *Préjugé à la mode* (1735) de La Chaussée est construit sur cette idée, alors acceptée de tous, qu'un homme de qualité ne peut aimer sa femme : ne vit-on pas un seigneur divorcer, parce que sa femme n'aimait que lui ? Dans *Mélanide* qui pourrait s'intituler le Père rival du Fils (1741), une épouse séparée de son mari le retrouve au moment où il dispute à son fils la main d'une jeune fille. Je passe sous silence la méthode de Voltaire pour séduire les femmes chez qui l'on trouve un emploi, et je jette un voile sur les romans pornographiques de Crébillon fils : le *Sopha* est de 1745 ! Je ne parlerai pas non plus des amours équivoques qui se mêlent aux amours adultères ; mais chacun sait que M^{me} de Warens a voulu être l'initiatrice de Jean-Jacques. C'est l'époque de la comédie larmoyante et de la sensiblerie, cette buée de la sensualité, qu'il ne faut pas confondre avec le sentiment : la sensibilité vraie ne peut co-exister avec la corruption du cœur et la sécheresse de la raison qui procèdent de l'égoïsme ! Les héroïnes de Marivaux ne sont que tou-

chantes, celles de Voltaire sont faussement pathétiques, et Crébillon crée l'horreur tragique pour faire pendant à la pitié. L'abbé Prévost introduit la sensiblerie dans le roman, il s'attendrit et fait pleurer sur le sort des courtisanes; il crée le type de l'homme sensible et de l'homme fatal (Cleveland); et, pour une fois, il attrape le sentiment dans *Manon Lescaut*, mais avec quels personnages et dans quel cadre! Nous sommes en plein romantisme morbide, et nous songeons à la *Dame aux Camélias*. On devient philanthrope (le mot avait été créé par l'abbé de Saint-Pierre) dans le temps où l'on cesse d'être francophile : on aime les étrangers pour se dispenser d'aimer ses compatriotes, comme on aime la femme des autres pour se dispenser d'aimer la sienne. Pour le moment, c'est l'Angleterre qui est à la mode : les écrivains de la reine Anne venaient de se former à l'école de nos classiques; on leur rend la politesse au centuple, comme savent le faire des Français, qui passent pour le peuple le plus poli du monde. De toutes parts, l'influence anglaise pénètre chez nous par Voltaire, par Montesquieu, par Buffon, par l'abbé Prévost, par vingt autres; elle s'insinue dans toute la société et jusque dans la médecine, dans l'ameublement ou dans l'art des jardins. Les *Lettres anglaises* (1734) sont une date sociale. On prend à l'Angleterre pêle-mêle ce qu'elle a de bon et ce qu'elle a de mauvais, je veux dire d'inassimilable à notre tempérament national. On acclimata chez nous la sensibilité de Richardson, et l'incrédulité des Bolingbrooke et des Collins. Mais on importe surtout d'Angleterre un esprit concret, pratique, expérimental, qui détruit la science cartésienne; on découvre Locke et Newton pour faire pièce à Descartes. Cette génération innove donc, par rapport à la précédente, en s'écartant de la tradition philosophique et scientifique abstraite, qui était exclusivement française. Ce n'est pas que

tout soit à blâmer dans cette réaction, qui fut salutaire à certains égards. Le goût des sciences naturelles remplace avantageusement celui des mathématiques pour la masse du public, et même pour Voltaire qui avait l'esprit de tout le monde, et qui était « un peu faible en géométrie ». Les recherches expérimentales de Montesquieu ont donné de la consistance et une assise matérielle à ses théories sociales; Buffon n'a pas perdu son temps en traduisant de l'anglais des traités de sciences; et Voltaire n'aurait peut-être été que l'envieux et sceptique admirateur du siècle de Louis XIV, s'il n'avait fait de la physique expérimentale avec M^{me} du Châtelet qui, entre parenthèses, était une vraie savante (dans la Préface de sa traduction des *Principes* de Newton, elle formule le principe de la conservation de l'énergie et devance Helmholtz). Tant d'efforts convergents achevaient de donner à la Science tout son lustre et à l'idée de Progrès toute son ampleur.

Mais la pensée sérieuse, la secrète pensée de tous les hommes de cette génération est d'assurer le bonheur du genre humain (qu'on ne sépare pas de celui des Français) par l'organisation rationnelle de la société : on veut faire de la société un éden. La recherche du bien-être passe au premier rang des préoccupations : Voltaire célèbre à l'envi les bienfaits du luxe, sans songer qu'il est réservé aux riches et que son étalage aigrit les malheureux. Montesquieu, dont la vision est plus étendue et plus désintéressée, étudie les rapports des hommes entre eux et essaie de déterminer les conditions du bonheur social ⁽¹⁾. Les philosophes croient naïvement qu'un bon gouvernement et de bonnes lois assureraient automatique-

(1) Il laisse échapper dans *l'Esprit des Lois* un curieux aveu sur le christianisme, mais c'est une opinion isolée dans son œuvre, et sans écho.

ment le bonheur des hommes. Toutefois, cette enquête élargit le champ de la curiosité anthropologique. Alors on voyage beaucoup dans l'espace et même dans le temps : à l'encontre de Descartes, on croit que l'histoire est nécessaire pour connaître l'homme ; on a le sens du pittoresque : on s'intéresse au Persan et au Turc, à l'Anglais et à l'Italien, au Prussien et au Russe, voire au Chinois ou au Mexicain, et on évoque les races disparues. De cette enquête sur les hommes on tire la conception d'un homme abstrait, identique sous tous les climats, qui a droit au bonheur et auquel on doit le procurer. Les classiques avaient établi la psychologie générale de l'homme, qu'ils croyaient immuable ; leurs successeurs s'étaient attachés à la peinture des mœurs, et, en voulant « glaner » après les anciens, ils avaient découvert le Français de leur temps avec ses multiples variétés : il était réservé à leurs héritiers de découvrir l'homme en soi, le civilisé, ou le « bon Européen » qui aspire à la fraternité universelle. Ce type général ressemble à première vue à l'homme des classiques, et Taine s'y est mépris ⁽¹⁾, mais qui ne voit qu'il est aux antipodes du réel ? Les classiques avaient creusé l'homme en profondeur, et avaient retrouvé la psychologie du Latin ou du Grec sous le Français vivant du ^{xvii}^e siècle ; les philosophes du ^{xviii}^e siècle circulent à travers les hommes de toute couleur et de toute race, et, confrontant leurs observations superficielles, imaginent un être moyen, une sorte d'entité statistique, qu'ils dotent d'attributs purement rationnels. Il est si facile de se convaincre que tous les hommes sont unifiés par le pro-

(1) L'erreur de Taine, que Krantz partage, est de considérer Descartes comme le représentant du classicisme, alors que le classicisme sort de Descartes autant par réaction que par imitation. D'ailleurs, il se trouve que les « philosophes » sont anticartésiens, bien qu'ils aient l'esprit abstrait, mais le leur est superficiel tandis que Descartes l'avait profond.

grès, et si consolant aussi de penser qu'on les dote du bonheur en leur offrant les présents de la Civilisation. L'idée égalitaire et cosmopolite s'ébauche, pendant que la France roule vers les abîmes, et elle continuera de se développer jusqu'à la catastrophe.

Un homme cependant, presque un étranger, mais de souche française, vint l'avertir sans ménagements du péril de mort qui la menaçait; il fut, tout le premier, surpris du retentissement de ses coups, et il redoubla leur violence au sein de la *nouvelle génération*, qui groupe avec J.-J. Rousseau (né en 1712), Diderot (1713), Vauvenargues, Condillac et Helvétius (1715), d'Alembert (1717), Sedaine (1719), Grimm et d'Holbach (1723) ⁽¹⁾, Beaumarchais (1732) ⁽²⁾. Je ne sais pas s'il existe dans toute notre histoire un écrivain dont l'influence puisse être comparée à celle de Jean-Jacques. C'est vraiment le Précurseur, et c'est aussi l'accident imprévu qui contrarie le développement logique d'une société, et qui est acclamé par elle tandis qu'elle achève de se perdre. Il parut donc au milieu du siècle des lumières, et il cria bien haut que c'étaient de fausses lumières. Son âpre éloquence de « paysan du Danube » produisit dans le clan philosophique un véritable « effet de terreur », le mot est de Garat. Et il écrasa les « petits bons mots » des philosophes avec ses sentences, « comme on écraserait un insecte entre ses doigts ». Voltaire croyait être spirituel en lui écrivant, après avoir lu son second *Discours* : « Vous me donnez envie de marcher à quatre pattes. » Toute l'œuvre de Rousseau lui répliquait que la voie qui mène

⁽¹⁾ Voltaire inaugure alors une seconde carrière ; mais, malgré sa popularité et son intervention retentissante dans l'affaire des Calas, il est éclipsé aux yeux de la jeune France par son rival qu'il déteste.

⁽²⁾ Dans un tableau complet, il faudrait insister sur Beaumarchais qui est très représentatif de cette époque.

au pourceau n'était pas la sienne, mais celle de la philosophie frelatée, celle des sciences, des arts, des lettres et du luxe. Au fond P. M. Masson l'a bien vu ⁽¹⁾, c'était la révolte de la droiture contre la corruption du monde et les blasphèmes de l'impiété, c'était la protestation d'une conscience restée chrétienne, et même le rappel au respect sinon à l'amour de Jésus-Christ. N'exagérons pas cependant : les idées de Rousseau sont assez troubles et charrient une partie des préjugés de la société qu'il combat ; il est plus protestant que catholique. S'il annonce Chateaubriand et le Concordat, La Mennais et les néo-catholiques, il ne continue assurément pas Pascal et Bossuet.

C'est la nature qu'il oppose à la civilisation et à ses fleurs artificielles, c'est-à-dire la sensibilité à la raison raisonnante ; mais « sa religion naturelle » (comme si une religion pouvait être naturelle !) n'a qu'un degré de chaleur de plus que celle de Voltaire, et son idée de la nature est plus naturaliste que chrétienne. Il croit, contre la *Genèse* et contre Calvin, à la bonté native de l'homme, et il ne songe pas à se demander si cette bonté ne serait pas héritée de la religion. Au lieu de remonter aux sources religieuses de sa nature, il célèbre la vertu moralisante qui émane de la nature extérieure, sans se douter que celle-ci conduit aussi bien et plus facilement au panthéisme qu'au monothéisme. Mais son instinct était plus sûr que son intelligence et son accent plus juste que sa doctrine. Il proclamait par sa bouche que l'isolement de la société et la retraite au sein de la nature pouvaient seuls alors révéler au mondain sa turpitude et sa mécon-

(¹) V. la *Conclusion* de son livre sur la *Religion de J.-J. Rousseau*, t. III, p. 331 à 339. — Maurras est trop grec, J. Lemaitre trop hellénisant et tous deux sont trop renaniens pour rendre pleine justice à Jean-Jacques, auxquels ils ne pardonnent pas le *Contrat social*.

naissance de l'homme véritable, sinon le guérir de ses vices. Pour retremper l'humanité pervertie, il fallait élever les enfants à la campagne, loin des villes, des lieux de plaisir et des spectacles. Rousseau admet avec tous ses contemporains, que l'homme est le fils de l'éducation, que tant vaut l'éducation, tant vaut l'homme; avec les Encyclopédistes il fait table rase de l'hérédité et de l'histoire. Et il répète sur tous les tons que les occupations champêtres et la vie frugale sont seules capables de rendre à l'homme sa pureté, sa droiture, sa moralité : pour sauver l'humanité, il est urgent de la rebarbariser ! Voilà le fonds des prédications de Jean-Jacques. Il parle aux Français du XVIII^e siècle le langage qui leur convient et qui peut les toucher : s'il parlait religion, ils ricaneraient. Mais on n'accompagne pas impunément une génération dépravée : en vivant au milieu d'elle et en l'étudiant, ne fut-ce que dans les livres, on s'y mêle insensiblement. Jean-Jacques n'est pas seulement le Français régénéré par la Suisse rustique, républicaine et protestante, il est aussi l'enfant de son siècle.

On n'a pas assez remarqué ce qu'il y a de rousseauisme latent ou même déclaré chez ses pires ennemis. Le rationalisme est frère du fidéisme, parce qu'ils procèdent tous deux de l'orgueil humain : la religion de la science de l'orgueil de l'espèce, la religion du cœur de l'orgueil individuel ! La morale de la raison pure et la morale du sentiment postulent également que l'homme peut arriver au bien par ses seules forces et sans le secours divin : il faut que l'humanité traverse une tourmente pour éprouver sa faiblesse et son impuissance radicales.

Rousseau se servait donc des mêmes mots que les « philosophes », et un étranger aurait pu croire qu'il défendait les mêmes thèses : « Personne ne s'intéresse

plus vivement au bonheur ou au malheur de ses amis ; il en perd le sommeil et le repos, et il n'y a point de sacrifice qu'il ne soit prêt à leur faire. Son âme naturellement sensible aime à s'ouvrir à tous les sentiments doux. » Qui s'est peint de la sorte ? J.-J. Rousseau ? non ; Vauvenargues ? pas même, mais le mathématicien pré-trophobe d'Alembert, disciple de Voltaire et co-directeur de l'*Encyclopédie*. « Voulez-vous savoir l'histoire abrégée de toute notre misère ? Il existait un homme naturel ; on a introduit au-dedans de cet homme un homme artificiel, et il s'est élevé dans la caverne une guerre civile qui dure la vie entière. » Est-ce du Rousseau ? Non pas : c'est du Diderot, laïcisant à sa façon le problème pascalien, que Voltaire et Condorcet préféraient escamoter. Mais l'homme artificiel qu'il faut expulser de la caverne, pour Diderot c'est le chrétien ; pour Rousseau c'est le civilisé. Quand Diderot s'écrie : « O nature, tout ce qui est bien est renfermé dans ton sein ! Tu es la source féconde de la vérité ! », on est encore tenté de rapprocher cette exclamation de l'apostrophe célèbre de Rousseau sur la Conscience. Et le rapprochement prend de la consistance quand on confronte les définitions que Diderot et Rousseau donnaient de la nature. Tous deux identifient, en effet, nature et sensibilité, sensibilité et instinct du bonheur, instinct et vertu. Mais la nature, pour Diderot, se réduit à nos appétits les plus grossiers, que la religion veut réfréner mais que chacun a le droit de satisfaire pleinement : je pourrais citer là-dessus des mots ignobles de Diderot, et je rappelle seulement ses entretiens « pédagogiques » à sa fille et aux amies de sa fille. Rousseau se détourne avec dégoût de cette nature-là, qui est viciée par les mœurs et sophistiquée par le raisonnement. Sa nature propre, qui est passionnée pour le bien, lui prêche le Devoir (cf. l'interprétation kantienne), ce qui n'est plus

du tout la même chose. Dans cette société athée avec délices ou hypocritement déiste, il tient pour Dieu et pour l'espérance au royaume de Dieu, bref pour la dignité de l'homme :

Os homini sublime dedit, cælumque intueri jussit!

C'est pourquoi il est le représentant de la religion dans la caverne — j'allais dire dans la taverne — des philosophes. Il avait une nature droite et généreuse, comme d'autres ont une nature oblique et mesquine, et il pouvait se rendre en vérité ce témoignage qu'il était meilleur que tous ces gens-là. Mais il était homme, et comme tel, exposé à l'orgueil et aux faiblesses des sens, d'autant plus qu'il avait manqué d'éducation première. La lecture de ses *Confessions* est le meilleur antidote à ses paradoxes, et la réponse péremptoire à ceux qui tenteront de le diviniser. M^{me} de Boufflers n'en revenait pas : ce pourraient être, disait-elle, « celles d'un valet de basse-cour, et même au-dessous de cet état ⁽¹⁾ ».

Pourtant, c'était l'époque des grandes amoureuses et des passions volcaniques, qui s'abritaient derrière les superstitions, et se mêlaient aux pratiques de Mesmer et de Cagliostro. Car il faut bien mettre en regard des *Confessions* les mœurs désolantes de l'époque, et les doctrines qui poussaient sur ce fumier. Pendant que la France s'amusait et que les écrivains se jalousaient, la monarchie était en train de se décomposer dans un foyer d'intrigues et dans un tourbillon de plaisirs, où papillonnaient les descendants de la vieille noblesse. Le clergé, le régulier comme le séculier, était sérieusement atteint, au cœur et à la tête, et il avait perdu plus qu'il ne pensait à l'expulsion des jésuites. Symptôme plus alarmant

(1) Cf. le jugement de CHATEAUBRIAND dans ses *Mémoires d'O.-T.*, passim.

encore, les vieux cadres sociaux, ceux qui survivent à tous les régimes, commençaient à craquer : la magistrature se discréditait par ses erreurs judiciaires et par ses basses rancunes, l'administration par son impuissance à résoudre les difficultés économiques. Dans le même temps, les philosophes rêvaient d'assurer le bonheur du genre humain par le bien-être et par la science, en purgeant la terre des « crimes du fanatisme », et en détruisant la « stupide » vénération des peuples pour les lois et les usages anciens. Le *De rerum natura* était leur bréviaire, et l'arsenal des libre-penseurs qui s'affichaient partout : Lucrèce ne nie-t-il pas le miracle au nom du déterminisme, la Providence au nom de l'existence du mal, la création au nom de l'atomisme ? Le cardinal de Polignac écrivait un *Anti-Lucrèce* en latin, et il ne réussissait qu'à montrer l'influence profonde du poète épicurien.

Les philosophes dévalaient la pente sur laquelle glissait déjà la génération précédente. Mais on n'a pas suffisamment vu qu'ils avaient pour auxiliaires infatigables et cossus les envoyés du roi de Prusse, les précurseurs des Büchner et des Haeckel, qui propageaient chez nous leur matérialisme épais, bientôt enfiévré par l'influence morbide du *Werther* de Goethe (traduit en 1776-1777). Cependant, constate un historien étranger, « l'hostilité que montrait en France la religion naturelle envers la religion positive (le joli euphémisme !) » ne se manifesta en Allemagne qu'en de rares occasions. La théologie protestante était plus élastique que celle des catholiques (! ?) ⁽¹⁾ » Dites que l'incrédulité était un article d'exportation à l'usage des bons Français. L'installation chez nous du commis-voyageur et de l'espion en idées

(1) HÖFFDING, *Histoire de la Philosophie moderne*, traduction française, t. II, p. 9.

qu'est M. Grimm ⁽¹⁾, ou du lourd baron Paul Heinrich Dietrich von Holbach (1723-1789), le grand ami de Grimm et de Diderot, ne laisse pas d'être singulière. Helvétius (1715-1771) d'origine hollandaise (v. la *Germanie* de Tacite, ch. 29), condamné pour son livre *De l'Esprit* (1758) qui n'était rien moins que spirituel, se réfugiait à l'étranger et, naturellement, auprès de Frédéric II. La Mettrie (né en 1709, mort prématurément d'indigestion en 1751), un Breton celui-là, de la même famille spirituelle que Le Dantec, mais disciple du Hollandais Boërhave, fondateur de l'iatro-mécanisme, avait perdu sa place de médecin militaire en partie à cause de son *Histoire naturelle de l'âme* (1745). Réfugié en Hollande, il avait dû quitter ce pays hospitalier devant le scandale soulevé par l'*Homme-machine* (1748), et il avait été accueilli à bras ouverts par le roi de Prusse, dont il devint le lecteur et qui composa son oraison funèbre ⁽²⁾. La philosophie de La Mettrie dérive du cartésianisme, qu'il se borne à amputer de la substance pensante : l'opération est digne, en effet, du scalpel d'un médecin ! L'homme est une machine comme l'animal, il est même au-dessous de l'animal. La morale lui prescrit de rechercher son bonheur, qui est réductible aux plaisirs du ventre. Mais l'homme vit en société : il ne doit pas nuire à autrui ; et la société a pour règle son intérêt, qui est la mesure de la justice. Il faut donc distinguer la débauche qui porte

(1) Il faudra bien qu'on tire un jour au clair son rôle dans le complot contre Rousseau, qu'on aurait peut-être excusé d'être un « mauvais coucheur », mais à qui on ne pouvait pardonner d'être un « gêneur ». Il est certain qu'on aurait bien voulu s'en débarrasser, et Grimm aurait volontiers tiré la corde.

(2) Plus tard, il fut réhabilité en Allemagne, par Dubois-Reymond et A. Lange. — Saint-Lambert, l'auteur des *Saisons*, l'amant fidèle de M^{me} de Houdetot, prolonge le règne des « philosophes ». Dans les *Principes des mœurs chez toutes les nations ou Catéchisme universel* (1798), il enseigne que les vices et les vertus ne sont que des clauses de convention.

préjudice à la société, et la volupté qui ne nuit à personne, au contraire. Sur la volupté, La Mettrie donne des indications détaillées « où la sentimentalité et la sensualité s'allient d'une manière répugnante » (Höffding). Mais comment trouver la ligne de démarcation entre la volupté et la débauche ? Une des propriétés du plaisir est précisément d'être « étendu », et la volupté partagée n'est-elle pas une jouissance renforcée ? D'autre part, si la volupté est, de sa nature, volage et « papillonne », ne roulera-t-elle pas fatalement dans la débauche, et ne contribuera-t-elle pas à l'entretenir ? Soyez logique : si le plaisir est la fin suprême de l'homme, la société doit procurer à tous ses membres le maximum de plaisirs. Telle est précisément la conclusion du triste marquis de Sade (1740-1814). Pour le père du sadisme, la société a le devoir de fonder des établissements appropriés à la satisfaction de toutes les exigences du débauché ; et, conclusion inattendue, seule la république pourra réaliser ce bel idéal : car, l'idée républicaine, c'est l'égalité devant la jouissance, la seule égalité effective, puisque tout, en définitive, se ramène au plaisir. Le lecteur m'excusera d'avoir soulevé ces questions scabreuses, qu'on agitait alors dans les salons. Mais le peintre des mœurs doit avoir le courage de descendre dans les bas-fonds de l'idée, pour en mesurer tout le péril.

Nous serons plus à l'aise pour parler de l'*Encyclopédie* (dont les deux premiers volumes paraissent en 1751, le 28^e et dernier en 1775), entreprise honorable en son principe, à laquelle Rousseau ne refusa pas de s'associer, non plus d'ailleurs que l'étonnant abbé de Prades. C'était une idée excellente de vouloir systématiser les connaissances humaines, et surtout de donner aux « arts mécaniques » la place qui leur revient dans ce système. Mais, outre les inégalités inévitables qui résultent d'une exé-

cution collective, il faut regarder l'esprit qui anime les collaborateurs et qui meut cette lourde machine de guerre. Cet esprit, c'est le voltairianisme dans ce qu'il a de pire, avec la haine de la religion catholique et le mépris de toute saine tradition : Voltaire, moins l'admiration pour les classiques ! C'est le dédain de l'histoire (même et surtout de l'histoire de France) et de la psychologie tout à la fois, c'est-à-dire des deux flambeaux qui peuvent projeter quelque lumière sur l'homme. Les classiques suppléaient à leur méconnaissance de l'histoire, héritée de Descartes, par une connaissance profonde de l'homme. Les Encyclopédistes ne retiennent de Descartes que sa critique de l'autorité et, pour le reste, ils tournent résolument le dos aux classiques. Ce que ces « rationalistes » proclament, c'est le débridement de l'instinct et le débordement de la passion ; leur philosophie est le « sensualisme », doctrine bien nommée s'il en fut. Ils ne l'empruntent pas à Rabelais et à nos conteurs du xvi^e siècle, mais aux Anglais, dans un temps où l'Angleterre nous imposait l'humiliant traité de Paris (1763). Il est vrai que beaucoup de ces messieurs, qui se désintéressaient des affaires de la France (il faut mettre à part d'Alembert), ne pouvaient guère s'intéresser à notre empire colonial. Or, on pardonnerait plus volontiers à Voltaire son anticléricalisme, en admettant qu'il fût sincère, que son poème infâme de *La Pucelle* salissant la plus pure de nos gloires dans une période d'avilissement national, que ses félicitations à Frédéric II après la victoire de Rosbach remportée sur des Français, que ses plaisanteries indécentes à Catherine après le partage de la Pologne !

L'opinion publique, égarée par la propagande des philosophes qu'hypnotisait la cour de Postdam, si hospitalière aux ennemis de l'âme française, ne comprenait rien au « renversement des alliances », dirigé contre la

puissance inquiétante de la Prusse, alors que l'Autriche avait cessé d'être une menace pour la paix européenne. Toutefois, elle commençait à se ressaisir et à protester contre l'anglomanie : tout engouement est suivi d'une réaction, et le parrain de Shakespeare en France emboîtait le pas à la nation (un peu par jalousie), au moment même où Letourneur et Ducis traduisaient ou adaptaient les pièces du grand dramaturge anglais. La brouille de Rousseau avec Hume, où l'on n'a voulu voir que le mauvais caractère de Jean-Jacques, symbolise l'opposition d'intérêts qui soulevait alors contre l'Angleterre toute la jeunesse française. Bientôt, celle-ci allait saisir l'occasion de montrer ce qu'elle valait, en assistant la République naissante des États-Unis dans sa lutte contre la métropole. C'est le premier réveil de l'orgueil national après le honteux traité de Paris ⁽¹⁾ : il annonce le grand réveil du patriotisme révolutionnaire.

Historiquement, la Révolution (quand on en retranche ce qui ne vient pas d'elle) est moins une préparation de l'avenir qu'une liquidation du passé philosophique et libertin du XVIII^e siècle. C'est une purification (une catharsis, diraient les Grecs) de l'âme nationale et, *accessoirement*, de la monarchie française. La France avait été empoisonnée, non pas par son organisation politique, mais par les venins que la philosophie avait injectés dans ses veines, venins qui avaient reflué jusqu'au cerveau et corrompu la tête. Il y avait encore heureusement une partie saine dans la nation : la classe laborieuse et pay-sanne n'était pas trop infectée par la contagion ; tous les

(1) Dès 1765, le *Siège de Calais* de Du BELLAY qui mettait en scène le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et des bourgeois de Calais, obtient un succès d'enthousiasme : les désastres de la guerre de Sept ans avaient fouetté le patriotisme de la masse. A partir de ce moment, les tragédies nationales se multiplient.

gagne-petit, tous ceux qui peinent et qui souffrent, et les prêtres de campagne qui partageaient leurs misères et leurs souffrances, devaient profiter de la réunion des États-Généraux pour affirmer que le peuple français ne voulait pas périr, et qu'il saurait au besoin supprimer les membres gangrenés de l'organisme politique. Les excès qui devaient accompagner une opération aussi périlleuse ne sont pas le fait de ces gens-là, mais de la lie de la population parisienne déchaînée par la démence des philosophes et des orateurs de carrefour. La durée de cette opération devait d'ailleurs favoriser l'explosion de rancunes mesquines et de honteux appétits.

On peut dater la nouvelle génération de la première représentation du *Mariage de Figaro* (1784) qui fut un événement national, précurseur de la nuit du 4 août, car les nobles abdiquèrent moralement en donnant le signal des applaudissements aux tirades qui les discréditaient : « c'est le premier coup de canon de la Révolution », disait Napoléon. Cet événement est d'ailleurs encadré par le traité de Versailles (1783) et le scandale de l'affaire du collier (1785) qui influèrent fortement sur l'opinion dans le sens patriotique et antimonarchique. Voltaire et Rousseau sont morts en 1778, le premier après une apothéose éphémère, le second après avoir fondé un véritable culte : ses *Confessions* avaient paru en 1782; d'Alembert a disparu en 1783; Diderot l'année même (1784); Buffon ne tardera guère (1788), et d'Holbach le suivra de près (1789); Frédéric II lui-même était descendu dans la tombe en 1786. À la veille des grands événements, la coterie philosophique a quitté la scène du monde : on voit poindre des hommes nouveaux qui s'adresseront à un public nouveau. Précisément en 1784, un disciple de Jean-Jacques, Bernardin de Saint-Pierre, publiait ses *Études de la Nature*, bientôt suivies de *Paul et Virginie* (1788), qui

parut en même temps que le *Voyage du Jeune Anacharsis* de l'abbé Barthélemy. Alors A. Chénier se préparait dans l'ombre et voyageait à l'étranger.

Mais, avant d'essayer de condenser en quelques pages les idées et les sentiments dont les hommes de la Révolution ont vécu et pour lesquels beaucoup sont morts, il est indispensable de montrer l'unité historique de cette période, qui s'étend jusqu'à la chute du premier Empire.

Politiquement parlant, la Révolution française est une insurrection de la nation, éprise de liberté et d'égalité, contre l'absolutisme du roi et contre les privilèges des deux ordres qui étaient les piliers de cet absolutisme. Les représentants du Tiers-État, la partie vivante de la nation, avaient reçu le mandat d'obtenir l'abolition des abus qui révoltaient le peuple et, s'il le fallait, une constitution qui le garantit contre le retour de semblables abus. Ces abus se résumaient en un seul : l'inégalité devant la loi, synonyme d'iniquité ; et cette inégalité avait pour signe le « bon plaisir » du roi et pour symbole la lettre de cachet. Toutefois, la Révolution n'était pas primitivement dirigée contre la monarchie, qui avait favorisé de tout son pouvoir l'essor des forces démocratiques, et dont le dernier représentant, Louis XVI, avait assuré à la France une période de prospérité. Certaines injustices criantes, surtout d'ordre économique, qui pesaient sur la classe la plus laborieuse et la plus pauvre, injustices que les desservants de campagne, réduits eux-mêmes à la portion congrue, pouvaient toucher du doigt, ont contribué davantage au déclenchement de la révolte que toute la propagande des philosophes. Mais il ne s'agissait pas seulement de détruire l'ordre social existant : il fallait reconstruire, et c'est ici qu'interviennent les idées.

La Révolution a été menée par des assemblées, et ces assemblées par des hommes, et ces hommes par des

convictions. Ce sont d'abord les idées du XVIII^e siècle qui ont guidé les meneurs de la Révolution ; puis ces meneurs ont été menés à leur tour par les événements ; et les faits, dont le plus impérieux fut l'invasion, ont imposé les idées, les méthodes et les hommes. Une fois le mouvement lancé, personne n'était plus capable de l'arrêter : il eût fallu au roi une sûreté de coup d'œil, une rapidité de décision et une ténacité dans l'exécution qu'il ne possédait à aucun degré. Les prudents eux-mêmes, exaspérés par les résistances qu'ils rencontraient, perdaient le sens de la mesure et se laissaient entraîner par les violents, qui sont les inspireurs attitrés des foules. Les partis modérés étaient dévorés régulièrement par les partis avancés, et ceux-ci par les partis extrémistes. La discorde intérieure allait croissant, malgré les trêves sentimentales et les unions éphémères imposées par les difficultés extérieures. L'anarchie était encore aggravée par la lutte de la Commune de Paris contre les Assemblées nationales, et par les aboiements des tribuns de la rue. En réalité, personne n'était maître de la situation : on ne l'était qu'en apparence, et pour un moment.

La Révolution a usé bien des hommes (Mirabeau, Danton, Robespierre) et bien des idées (celles de Voltaire, de Montesquieu, de Rousseau) avant de tomber aux pieds du tyran qui devait mettre fin au péril extérieur et à l'anarchie intérieure, laquelle atteignit son apogée sous le Directoire : si ce n'avait pas été Bonaparte, c'eût pu être Desaix ou Kléber (tués tous deux le même jour en 1800), ou quelque autre qu'on eût inventé. Bonaparte fut la planche de salut saisie avec empressement par la France tout entière, qui, sous l'empire de la nécessité, marchait dans le sens de la concentration des pouvoirs (Comité de Salut public, Directoire, Consulat). Napoléon est l'homme de la Révolution, c'est, suivant la forte expression de

Cournot, la « révolution faite homme » ⁽¹⁾. Il est issu d'elle et il est chargé par elle d'exécuter ce qu'il y avait de réalisable dans son programme. Il commence par rassurer l'opinion, en sauvegardant les intérêts, en sanctionnant par le *Code civil* les résultats tangibles de la Révolution, cette « translation de propriété » qui tenait tant à cœur au pays ; et par calmer les consciences alarmées, en restaurant par le *Concordat* le culte catholique, fortifié par les échecs religieux des révolutionnaires, mais en supprimant les privilèges ecclésiastiques dont le pays avait souffert. Puis il entreprend de briser la coalition des rois qui voulaient étouffer la démocratie française, menacée à la fois dans ses intérêts et dans sa dignité ; simultanément, il rétablit l'ordre au dedans, en créant un budget stable et une administration forte. Que Napoléon ait ensuite tenté de capter au profit de sa famille les forces qu'il avait organisées, la chose n'a rien que d'humain, et c'est un accident dont nous avons payé les suites, mais qui n'altère pas notablement son rôle ni celui de la Révolution.

Pour comprendre la *génération révolutionnaire*, il importe de marquer comment elle s'oppose à la génération précédente, comment elle la continue, et enfin comment elle prépare la génération suivante. Par une réaction imprévue et pourtant naturelle, les successeurs des Encyclopédistes, qui au fond méprisaient les lettres comme la tradition classique, se remettent à l'école de l'antiquité. Ce retour à l'antique, où certains n'ont voulu voir que l'euphorie du classicisme mourant, a une tout autre portée et d'ordre social. Le mouvement date de loin : la découverte d'Herculanum (1709) puis celle de Pompéi (1753) avaient attiré l'attention des érudits comme le président de Brosses et le comte de Caylus. Le grand public n'avait

(1) V. les *Souvenirs*, p. 240 et 241.

pas tardé à emboîter le pas aux archéologues, et s'était passionné pour la résurrection de la Rome républicaine et de la Grèce voluptueuse. La traduction des *Géorgiques* de l'abbé Delille (1769) fut très remarquée et louée par Voltaire; de 1770 à 1789 paraissent jusqu'à quatre traductions de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, et pas une dans le goût de M^e Dacier ou de La Motte. Mais le grand succès était réservé au *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* de l'abbé Barthélemy (1788) : « L'abbé entraît à l'Académie française comme couronnement de son succès, et le chevalier de Boufflers, qui le recevait, le couvrait de fleurs. C'était un concert d'éloges dans toute la presse. Fontanes le complimentait en vers et M^{me} Vigée improvisait un souper grec en s'aidant de ses descriptions; aussi bien le mouvement antiquisant était alors à son apogée; l'imitation de l'antique, encouragée par l'école de David, va bientôt s'étendre de la constitution à la toilette des femmes et jusqu'aux derniers détails de l'ameublement ⁽¹⁾. » Rome va triompher dans les peintures et les décors, dans les discours de Mirabeau, dans la Constitution de l'an VIII et jusque dans l'attitude théâtrale de Napoléon, un Italien consul, puis *imperator*. Dans le même temps, A. Chénier ⁽²⁾ ressuscite la Grèce d'Aphrodite et d'Apollon, et il est si bien en harmonie avec son époque que les femmes se mettent à l'école des Grecques (de celles dont l'histoire nous a conservé le souvenir !), comme les hommes à l'école

⁽¹⁾ L. BERTRAND, *la Fin du classicisme*, p. 66.

⁽²⁾ A. Chénier, né en 1762, avait vingt-sept ans en 1789; son frère Marie-Joseph, de deux ans plus jeune, vécut jusqu'en 1811. — Nous n'insisterons pas sur le mouvement *néo-classique* ou *pseudo-classique* qui accompagne le retour à l'antique, et qui n'est qu'un rameau desséché du vieux tronc plein de sève : comme les espèces vivantes, les genres littéraires épuisés ont besoin de se retremper à leur source. Sur J. Delille (1758-1813), le « maître du chœur », consulter les historiens de la littérature, et ne pas oublier qu'il avait cinquante et un ans en 1789.

des Romains ou des Spartiates, et que les fêtes publiques de la Révolution sont des Saturnales ou des Bacchanales quand elles ne sont pas des Priapées. L'antiquité, une antiquité condensée et en partie de convention, renferme, nous l'avons vu, aux yeux des Français, un double courant : l'épicurien et le stoïcien, qui se côtoient à l'époque gréco-romaine (le courant proprement athénien, celui de Pallas Athénée ou de Minerve, la déesse de la sagesse et de la beauté harmonieuse, reine des Attiques et des Classiques, ne sera soupçonné que plus tard). Ces deux courants sont entrés en lutte à partir de la Renaissance, et au bout de trois générations, nous avons assisté à la victoire du second, grâce à Plutarque et à Corneille. Maintenant, les deux courants s'amalgament d'étrange façon et forment un hybride singulier. Jamais période n'a été plus ivre du vin antique que la génération révolutionnaire, qui associe dans un même culte la beauté plastique des corps et la mâle vigueur des âmes. Ce double courant, dont le confluent a fixé la *sensibilité* et la *volonté* du Français de la révolution, avait déjà circulé dans la génération précédente sous la double forme de l'*érotisme* des romanciers ou des poètes ⁽¹⁾ et du *civisme* de Jean-Jacques ou même du Montesquieu des *Considérations*. La nouvelle génération est païenne dans les moelles, et en même temps nourrie de la « vertu » des héros de Plutarque (Cf. les *Confessions* de J.-J. Rousseau, les *Mémoires* de M^{me} Roland et les Correspondances du temps). Il importe peu que cet idéal d'héroïsme soit vague et teinté de sentimentalité puérilement déclamatoire : les Lycurgues et les Philopœmens, les Brutus et les Catons de Plutarque ont quelque chose

(1) Mentionnons simplement Choderlos de Laclos (*Les Liaisons dangereuses* sont de 1782) et Restif de la Bretonne, le « Rousseau des Halles », ainsi que Pigault-Lebrun et Parny (1753-1814) dont l'œuvre est parallèle à celle d'A. Chénier. Cf. également le *Tableau de Paris* de S. Mercier (1740-1814).

d'emphatique, et encore les Horaces et les Nicomèdes de Corneille, que Napoléon préférait aux Grecs légendaires de Racine. Ce ton convenait à une époque d'exaltation, et d'ailleurs cette pointe de bravoure est dans le tempérament de la race : c'est sa façon à elle de se redresser contre la vilenie, et de se ressaisir au moment où elle menace de sombrer dans la fange ! Les mêmes individus avaient de fortes amours et des haines vigoureuses, des âmes païennes et généreuses jusqu'au sacrifice ; ces spartiates enflammés confondaient la *Venus genitrix* et la *Venus victrix*. Tout en partageant les goûts voluptueux de leurs devanciers, ils trouvaient dans l'antiquité guerrière le remède à ses propres poisons, et au poison qui s'était insinué dans les veines de la nation. Ces Asiatiques qui coiffaient le bonnet phrygien, le fameux bonnet rouge, et qui ressuscitaient le culte sanguinaire de Mithra, savaient mourir en beauté. L'heure du péril déchaîna le patriotisme latent dans leurs âmes, prêtes à renouveler les exploits de Léonidas aux Thermopyles. Ce patriotisme, ce dévouement absolu à la patrie, fusionna avec le républicanisme, c'est-à-dire avec l'amour de l'égalité et la haine des privilèges : la lutte contre l'étranger s'identifiait avec la lutte contre les ennemis du dedans.

Voilà ce qu'il y avait de changé dans la mentalité française. Elle s'était dégagée des influences étrangères en remontant à la source romaine ou grecque, et elle y avait capté le patriotisme ⁽¹⁾ qui se mourait d'asphyxie dans une atmosphère cosmopolite. Le Français s'écriait avec fierté : *civis sum*, et, avant de combattre pour sa liberté, il avait secondé la libération d'un grand peuple. Cette immense vague patriotique soulève tous les Français,

(1) Cf. *l'Hymne à la France* d'A. Chénier.

révolutionnaires et contre-révolutionnaires, les gens sans scrupules comme les honnêtes gens, les têtes frivoles comme les têtes sérieuses, et nettoie les impuretés de l'âme française : jamais son métal n'a brillé d'un plus vif éclat. Voilà le point culminant de la Révolution, celui d'où l'on aperçoit les courants et les remous qui viennent se perdre dans ce torrent impétueux ⁽¹⁾. Le cri sublime de la nation a jailli de la bouche d'un obscur soldat dans la nuit du 25 au 26 avril 1792, et la *Marseillaise* ⁽²⁾ retentira à travers les âges comme l'expression spontanée du patriotisme français, et son mugissement soulèvera les peuples asservis qui s'insurgeront contre leurs tyrans, comme pour montrer une fois de plus la puissance d'expansion de notre génie national. On ne comprend rien à la grande Révolution quand on oublie ce fier accent, et qu'on isole les répugnants massacres de l'intérieur des fluctuations de nos armées. Si le patriotisme n'absout pas, il explique ; il explique même les accès les plus coupables de la Terreur ⁽³⁾ : les bourreaux se croyaient les exécuteurs de la colère des soldats. Je n'ignore pas qu'alors, comme à toutes les époques troublées, la brute

(1) « Cette situation d'un pays donnant une passion vive à tout le monde, met du naturel dans les mœurs, détruit les niaiseries, les vertus de convention, les convenances bêtes, donne du sérieux à la jeunesse, et lui fait mépriser l'amour de vanité et négliger la galanterie.

« Cet état peut durer longtemps et former les habitudes d'une génération. En France, il commença en 1788... » (STENDHAL, *de l'Amour*, c. XL.)

(2) A part une ou deux strophes de circonstance. — Cf. les discours de Vergniaud du 3 juillet 1792 et de Danton du 2 septembre 1792 ; cf. aussi le *Chant du Départ* de M. J. Chénier mis en musique par Méhul (1794).

(3) Suivant Ed. Quinet, la Terreur n'était point nécessaire, elle ne fut point utile, elle était la négation même de la Révolution : « Par la Terreur, les hommes nouveaux redeviennent subitement, à leur insu, des hommes anciens. » Cette vue me paraît simpliste et plus idéologique que psychologique : je condamne le terrorisme jacobin avec autant d'énergie que Quinet, mais je cherche à comprendre la « Terreur » qui est un fait collectif.

humaine fut démuselée, que la lie du peuple envahit la rue avec des bandes de coupe-jarrets amenés du midi, et que les moins avouables rancunes ou les plus basses jalousies assouvirent leur lâcheté à l'abri de la plus sainte des causes ; il s'était glissé aussi parmi les chefs de la Révolution des âmes viles, comme ce Hébert qui avait besoin de « lécher le sang au pied de la guillotine » (C. Desmoulins). Mais, en ces heures d'énervement, le patriotisme français était devenu susceptible, et tout lui portait ombrage : le terrorisme est le mouvement réflexe de l'instinct de défense qui flaire partout le suspect et l'espion. Rappelons-nous les premiers jours de la guerre de 1914, où la nation tout entière eut le sens de l'ennemi à un degré d'acuité qui mettait à nu les tendances profondes de toutes les natures. Les tractations avec l'ennemi, les émigrations, la fuite de Louis XVI, avaient révolté la conscience de nos pères et soulevé les colères de la populace. Il faut ajouter que le patriotisme fut alors une religion qui versait dans tout l'être une ivresse sacrée, et une religion sanguinaire qui exigeait des victimes : « la liberté ou la mort », *sang pour sang* : ne réclamait-elle pas l'oblation totale de l'individu ? Ceux qui reprochent si amèrement à l'Église catholique les excès de l'Inquisition, sont les mêmes qui excusent et parfois célèbrent les excès de la Terreur rouge : il faut pourtant être logique avec soi-même, et comprendre l'homme, et jusqu'où peut aller le fanatisme religieux. Le patriotisme fut la religion de la France révolutionnaire, et la Révolution un des épisodes les plus instructifs de l'histoire religieuse de l'humanité. Les patriotes emprisonnés, gardaient jusqu'au pied de l'échafaud la sérénité des martyrs qui meurent pour attester leur foi. Rien ne manque au tableau, pas même les ombres de la superstition et le pullulement des sectes d'illuminés, de charlatans

ou d'occultistes. Cagliostro et le « philosophe inconnu » jouissaient d'un grand crédit, et le mesmérisme, d'origine allemande, succédait à l'athéisme holbachique.

Toutefois, ce que le patriotisme pouvait avoir de tendu, de dur ou même de féroce, se fondait au sein de la vie domestique. La décoration des intérieurs abonde en colombes se becquetant, en carquois, en flambeaux enrubbannés et en trophées symboliques, qui forment un étrange contraste avec le tragique de la frontière et de la rue ⁽¹⁾. L'âme française gardait un coin de fraîcheur qui s'épanouissait en chastes idylles ⁽²⁾, côtoyant les hécatombes infâmes ou les orgies brutales, quelquefois se greffant sur elles. Il y avait des ménages charmants et des amoureux naïfs. Les bourreaux eux-mêmes, leur besogne terminée, étaient attendris par les berquinades ou par les pastorales de Florian, ou bien ils faisaient une partie de campagne et s'abandonnaient au charme de la nature. Le succès de larmes de *Paul et Virginie* (1788) se prolonge sous la Révolution, et les fades poèmes de Delille sur les *Jardins* ou sur l'*Homme des champs* obtiennent une incroyable vogue. Les œuvres de J.-J. Rousseau alimentaient le courant lyrique qui inspirait à la fois le patriotisme ardent et l'amour de la nature chez les révolutionnaires. Mais les circonstances étaient plus fortes que la littérature : les jeunes gens recouvraient une âme virginale à l'approche du baptême de sang qui devait les régénérer. M^{me} Roland écrivait le 22 juin 1793 de sa prison de l'Abbaye à Buzot : « Les tyrans peuvent m'opprimer, mais m'avilir ? jamais, jamais ! » Au pied de l'échafaud, le voluptueux Chénier,

⁽¹⁾ Cf. une page merveilleuse des *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. II, p. 13 : « Tandis que la tragédie rougissait les rues, la bergerie florissait au théâtre... »

⁽²⁾ Cf. la *Jeune captive* d'A. Chénier, et ce que Taine dit de la vie des prisons.

mûri par la souffrance, retrouve dans ses *Iambes* les accents irrités des Prophètes contre « les bourreaux barbouilleurs de lois ». Il flétrit « les infâmes progrès », la lâcheté, compagne de « la peur blême et louche » ; il exalte la franchise auguste, la mâle constance et l'honneur. Son cœur gros de haine, mais affamé de Vérité et de Justice, invoque la Vertu ; il dit adieu à « l'ombre de bonheur », et son âme, qui fut toujours loyale, lave ses souillures et redevient presque candide. Les Révolutions mûrissent vite les individus et les peuples (!) ! Les plus pervers dépouillent leur léger vernis de civilisation, et trouvent au fond d'eux-mêmes l'homme indomptable des cavernes et des bois.

Nous sommes loin, semble-t-il, de la génération précédente, et cependant nous en sortons à peine : ces hommes sont encore tout imprégnés de ses tendances et tout imbus de ses préjugés. Si leur cœur est neuf, leur cerveau est barbouillé des grimoires de l'âge philosophique. Dans le temps où Chénier épiait à Saint-Lazare la venue du messenger de mort, Condorcet, l'éditeur impie de Pascal, s'empoisonnait dans sa prison, après avoir rédigé sans notes le testament philosophique du XVIII^e siècle. Son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* tend à prouver que l'homme, délivré de la superstition et régénéré par la philosophie, c'est-à-dire par le rationalisme scientifique, progressera indéfiniment, vaincra tous les fléaux de la vie et jusqu'à la mort elle-même. Condorcet prédit à l'humanité un splendide avenir d'égalité entre les individus et de fraternité entre les peuples. Poussant à leurs dernières conséquences les idées optimistes des Encyclopédistes, il fonde la religion du

(¹) Parmi les convertis de la Révolution on peut citer Isnard, La Harpe, Fontanes, etc.

Progrès (qui deviendra la religion de l'Humanité chez A. Comte et la religion de la Science chez Renan), après avoir établi les institutions pédagogiques qui assureront la propagation de cette doctrine et l'universalité de cette religion, car il est persuadé que l'instruction rend les hommes meilleurs et qu'il suffit de répandre les lumières pour les moraliser, c'est-à-dire pour leur assurer le bonheur. Condorcet n'est pas un isolé : A. Chénier partageait ses illusions et ses espérances millénaires. Non seulement il s'inspire du matérialisme théorique de Lucrèce qui fut si populaire au XVIII^e siècle ; non seulement il rêve d'exprimer en vers antiques toute la science de son temps, celle de Newton et celle de Buffon (V. l'*Invention* et les fragments de l'*Hermès*) ; mais il avait entrepris une histoire générale des littératures, où il devance Taine et Renan, et où son aveuglement à l'égard du catholicisme n'a d'égal que sa passion rationaliste et libertaire ⁽¹⁾. Il suffit de feuilleter les ouvrages des *Idéologues*, qui tiennent alors presque tous les journaux et qui emplissent les Académies, pour constater que l'esprit voltairien et encyclopédique est plus vivace que jamais. Les savants étaient des sceptiques comme Lagrange, ou des dogmatiques à rebours comme Laplace. « La science, dit Cournot dans ses *Souvenirs*, était pour Laplace un culte, une religion, la seule qu'il admit. » On se passait très bien alors du citoyen Dieu pour organiser le monde : les naturalistes n'en avaient pas plus besoin que les astronomes. Quant à Jésus-Christ, le citoyen Dupuis démontrait dans son savant ouvrage sur l'*Origine de tous les cultes* qu'il n'était qu'un mythe solaire, et que les douze apôtres

⁽¹⁾ Citons encore P.-L. Courier (1772-1823) qui, avant sa mort, « voulait faire un grand ouvrage contre les prêtres, si les prêtres ne le prévenaient pas en l'assassinant... On l'eût pu prendre pour un Grec païen, contemporain de Lucien de Samosate. » (COURNOT, *Souvenirs*.)

étaient les satellites de cet astre imaginaire. Dans ses *Ruines*, dont le succès fut si durable et si étendu, l'orientaliste Volney attaquait violemment les religions, et, recherchant les causes de la grandeur et de la décadence des empires, il exposait les principes qui devaient fonder la paix des sociétés et le bonheur des hommes. Ces principes, nous les connaissons, et il vaut mieux les voir à l'œuvre chez les Révolutionnaires.

Ceux-ci, malgré la diversité de leurs tempéraments et de leurs appétits, sont guidés par le même idéal abstrait (composé de pièces rapportées), qu'ils s'efforcent de réaliser par la même méthode, en croyant imiter les législateurs antiques. Ils croient que les hommes naissent libres et égaux non seulement en droit, mais *en fait* : seule l'éducation les différencie, d'où la nécessité d'une formation publique uniforme et obligatoire pour tous. Ils croient aussi à la bonté native de l'homme et à sa perversion par les institutions de l'ancien régime. Pour assurer le bonheur des hommes, il suffit de changer les lois : telles lois, telles mœurs, et le bonheur à son tour dépend de la moralité. Or, c'est le gouvernement qui fait les lois ; donc le problème social est réductible au problème politique. En changeant la constitution de la France, on procurera à tous les Français *ipso facto* la félicité et la vertu qui sont inséparables. Il faut donc abattre au plus vite le vieil édifice vermoulu, et lui substituer une organisation rationnelle, commandée par une sorte de géométrie sociale. Dédaigneux de l'histoire et de la psychologie, je n'ose pas ajouter de la sociologie qui n'était pas encore née, les révolutionnaires font, sans l'ombre d'une hésitation, table rase du passé ; ivres de philosophie et de raison, ils construisent sur ses ruines un palais tout neuf : ce sont des *radicaux* au sens étymologique et au sens complet du mot. Et en travaillant pour la France, ils ne doutent pas

un seul instant qu'ils travaillent pour l'humanité : n'ont-ils pas proclamé les droits *de l'homme* et du citoyen? Ils déclarent la paix au monde, et apportent à tous les peuples le flambeau de la liberté. Ces architectes audacieux sont des prêtres qui fondent la religion du Progrès et de l'Humanité.

On dut bientôt en rabattre de ces prétentions exorbitantes. Les révolutionnaires ne pouvaient apercevoir le vice de leur programme : les hommes ne changent pas si aisément de convictions, surtout de convictions aussi enracinées, aussi généreuses et aussi près d'aboutir! Mais la France se dégrisait peu à peu : elle souffrait de la gêne économique, de l'insécurité croissante, de la désorganisation des services, de la mauvaise gestion des finances, de l'anarchie intérieure et, par-dessus tout, des maux de la guerre. Elle voyait les constitutions succéder aux constitutions, et elle aspirait à l'ordre qui était le moindre des bienfaits qu'on lui eût promis. Sous la menace de l'étranger, il avait fallu recourir aux armées de l'ancien régime qui encadrèrent les conscrits de 1792 avec leurs officiers, leur matériel, et leurs procédés tactiques ou stratégiques : les cadres et les chefs ne se créent pas du jour au lendemain, et les circonstances qui révèlent les hommes ne les forment pas. Lazare Carnot, l'organisateur de la Victoire, né en 1733, était lieutenant de génie en 1773. Dans la diplomatie, il n'était pas davantage question d'improviser : on eut recours aux principes, aux méthodes et, au moins dans la coulisse, aux compétences de la monarchie défunte ⁽¹⁾. Les grandes institutions scientifiques et cosmopolites de la Convention sont l'aboutissement d'efforts séculaires : ainsi, elle se borna à rouvrir les portes de

(1) Talleyrand est né en 1754. — V. *L'Europe et la Révolution* d'A. Sorel.

l'Institut de France, et, pour l'établissement du système métrique, elle fit appel à des savants formés sous l'ancien régime (Méchain né en 1744 et Delambre en 1749). Dans le domaine juridique et administratif, en matière de subsistance, de finances, de ponts et chaussées, et pour toute la besogne des affaires courantes, on constate les mêmes emprunts des Jacobins aux idées et aux bureaux du passé : J. Cambon, le financier qui institua le grand livre de la Dette publique, était né en 1754, et le jurisconsulte Cambacérès en 1755. Enfin le premier consul et l'empereur utilisa largement les hommes, les procédés et les résultats du passé. En sorte que l'expérience de la vieille monarchie s'insinuait subrepticement dans les veines de la jeune démocratie, et empêchait à la lettre la faillite de la Révolution et de la France. L'historien impartial et le philosophe aboutissent à la même conclusion : « En ce qui touche l'organisation sociale, écrit Cournot, l'administration des intérêts sociaux, la législation civile, les principes de la Révolution française ont triomphé par la raison bien simple qu'elle ne faisait guère en tout cela que continuer et achever l'œuvre des siècles précédents; et qu'elle était moins une révolution qu'une secousse pour briser les derniers liens que le temps n'avait pu tout à fait user ⁽¹⁾. »

Ce ne sont pas seulement les idées du xviii^e siècle, mais encore les forces traditionnelles du passé qui ont imprimé à l'œuvre de la Révolution sa physionomie sociale. En revanche, la Révolution a engendré des idées (comme ce *principe des nationalités*, dont Michelet s'est fait l'apôtre, si opposé en son essence au principe démocratique et international) et des hommes qui sont l'antithèse de la Révolution et le levain de la société future. Si David, A. Ché-

(1) *Traité*, § 616.

nier et Napoléon ferment le passé, Chateaubriand et M^{me} de Staël ouvrent l'avenir. Les contre-révolutionnaires ont de commun avec les révolutionnaires leur amour de la France, mais ils ne s'entendaient pas sur la façon de l'aimer, c'est-à-dire de concevoir sa grandeur. Napoléon ne pouvait sentir ni les idéologues dont la révolution avait consacré l'échec, ni les noyateurs en littérature et en art qui contrecarraient sa politique : c'était un homme de réalisation prochaine, qui ne se souciait ni de l'idéal du passé ni de l'idéal de l'avenir, et qui qualifiait tous les rêveurs d'utopistes. Pourtant, ce réaliste si fort trébucha devant le Catholicisme, qu'il ne put asservir à ses fins, et il fut brisé par les forces morales qu'il dédaignait. Les excès du philosophisme avaient engendré un courant *historique et religieux* qui préparait la réaction romantique. Les meilleurs penseurs et les meilleurs écrivains de la période révolutionnaire sont des contre-révolutionnaires ⁽¹⁾ : de Bonald et de Maistre, nés tous deux en 1754,

(1) Je ne parle que pour mémoire du mouvement philosophique issu de l'*Ideologie* elle-même, c'est-à-dire de Condillac, continué par Destutt de Tracy et Cabanis. Ce mouvement qui devait laisser le matérialisme bien loin derrière lui, a une importance capitale dans l'histoire de la philosophie française. En effet, Maine de Biran et Ampère ont fréquenté la *Société d'Auteuil*. Tous deux sont des philosophes éminents ; et, si nous commençons à bien connaître le premier, nous ne sommes pas assez fiers du second, que nous soupçonnons à peine : il n'existe pas, à l'heure actuelle, de bon exposé de la philosophie d'Ampère, qui est de tout premier ordre. (Voir Ch. ADAM, *la Philosophie en France au XIX^e siècle*.) Tous deux sont des représentants de l'École française qu'on peut opposer hardiment à n'importe quelle école étrangère. Cournot et Taine sont les successeurs d'Ampère et de Maine de Biran ; Tarde et Bergson procèdent de Cournot. Cournot est le successeur d'Ampère dans l'Université, et il s'est inspiré de ses idées (cf. ses *Souvenirs*) ; d'autre part, il doit beaucoup à Maine de Biran (cf. SÉGOND, *Cournot et la Psychologie vitaliste*, p. 11). Mais, s'il a connu sa distinction de la *vie animale* et de la *vie humaine*, il ne pouvait soupçonner la superposition à ces deux vies de la *vie de l'esprit* ; il a donc retrouvé spontanément la théorie biranienne des trois vies (cf. les trois ordres de Pascal et la théorie des rapports de Malebranche). Toute cette lignée est si française qu'elle rejoint Pascal, qui dépassait Descartes en le prolongeant.

auxquels il faut associer Saint-Simon né en 1760, M^{me} de Staël née en 1766 et Chateaubriand né en 1768, tous des aristocrates. On peut hésiter sur le cas de Saint-Simon et de M^{me} de Staël; mais, si l'on va au fond des choses, on ne tarde pas à reconnaître que M^{me} de Staël et Chateaubriand sont des alliés qui tirent de J.-J. Rousseau des conséquences différentes, mais également latentes dans son œuvre : l'une le protestantisme, l'autre le catholicisme. D'autre part, Saint-Simon, s'il est en opposition avec l'école théologique et réactionnaire du comte J. de Maistre et du vicomte de Bonald, s'oppose encore plus à l'école philosophique du XVIII^e siècle. Je n'ignore pas qu'on peut trouver dans Turgot et dans Condorcet des traces d'une réaction contre l'aveuglement historique des Encyclopédistes : si la marche du progrès est nécessaire et infaillible, le moyen âge n'est pas cette période de régression qu'avait imaginée Voltaire dans son *Essai sur les mœurs*, mais *il doit* être supérieur aux âges précédents. A cette opinion timide, Saint-Simon ⁽¹⁾ substitue la thèse hardie que le moyen âge est une grande période *organique*, une ère importante de la Civilisation, et que la phase qui suit est une période d'anarchie morale et sociale, une phase *critique* : c'est un renversement du pour au contre. Saint-Simon réhabilitait ce que les Encyclopédistes avaient méprisé, et méprisait ce qu'ils avaient adoré; il déclarait que la chute du système médiéval sous les coups répétés de la philosophie avait inauguré une ère de négation et d'égoïsme, de souffrance pour les individus et pour les peuples; la Révolution qui avait appliqué leurs principes clôturait une période d'anarchie. Désormais, une nouvelle période organique s'ouvrait pour l'humanité :

(1) N'oublions pas qu'il avait pris part avec bravoure à la guerre d'indépendance des États-Unis.

une nouvelle organisation de la société devait être établie sur une nouvelle conception du monde. Saint-Simon voulait donc fonder une nouvelle religion, un nouveau christianisme, destiné à remplacer l'ancien, et il songeait à l'édifier sur les bases de la science et de l'industrie. C'est en quoi il devançait la philosophie positive, et en quoi aussi il se séparait de l'école théocratique, qui prétendait restaurer purement et simplement le Christianisme et la conception providentielle du monde. Mais il s'accordait avec elle pour admirer le moyen âge et pour recommander les vertus essentielles du christianisme, dont il voulait faire descendre le ciel sur la terre. Les admirables développements d'A. Comte sur le moyen âge chrétien, qui sont symétriques des descriptions de *Notre-Dame de Paris*, dérivent de l'idée mère de Saint-Simon, qui avait avec de Maistre ou de Bonald plus d'affinités qu'il ne pensait. Ce qui achève de le prouver, c'est la part de J. de Maistre qui a passé dans l'œuvre d'A. Comte ⁽¹⁾ comme dans celle de Cournot.

Je n'insisterai pas sur de Maistre, de Bonald ou La Mennais, car leur rôle a été bien mis en lumière par Brunetière et par d'autres. Le premier et le troisième seuls sont des maîtres écrivains, mais tous trois s'accordent pour reconnaître la nécessité du retour au christianisme et au principe d'autorité. Tous trois constatent que la Révolution n'a pu créer une organisation solide de la société, que l'Église s'est maintenue et rajeunie « malgré le syllogisme, l'échafaud et l'épigramme », suivant le mot de J. de Maistre. De concert, ils s'attachent à saper dans ses fondements l'individualisme, source de tous les maux, et à ruiner la philosophie « satanique » du XVIII^e siècle.

⁽¹⁾ « Je m'appropriai dès mon début tous les principes essentiels (de de Maistre). » (Préface du *Catéchisme*.)

Le logicien de Bonald exécute Montesquieu, Condorcet et Condillac; le puissant ironiste J. de Maistre se charge de Bacon, de Locke et surtout de Voltaire; le fougueux La Mennais s'en prend à Rousseau. A l'expérience d'un homme, ils opposent l'expérience *des* hommes, et montrent ce qu'il y avait de frelaté et d'étroit dans la science, dans l'histoire, dans la philosophie et dans la religion des révolutionnaires : la science baconienne n'est qu'une demi-science, une science à courte vue, l'histoire anticléricale une contre-vérité haineuse, la philosophie du libre-examen une élucubration anti-sociale, la religion naturelle une pure niaiserie. La racine de cet ensemble monstrueux est l'égoïsme et le désir de jouir; les fruits de cette doctrine inhumaine sont la corruption des individus et la décomposition des sociétés : il est urgent de revenir au christianisme intégral!

Avec plus de succès immédiat que les trois théologiens, M^{me} de Staël et Chateaubriand donnaient un enseignement sensiblement identique. Leurs attaches avec le xvm^e siècle sont plus visibles : M^{me} de Staël prolonge les idées de Montesquieu, de J.-J. Rousseau et de Condorcet; Chateaubriand fait suite à Bernardin de Saint-Pierre qui est le disciple immédiat de Jean-Jacques. Mais M^{me} de Staël retourne pour ainsi dire l'esprit du xvm^e siècle, et l'enflamme au contact de la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Sa grande idée de la « perfectibilité indéfinie » n'est plus une thèse scientifique, mais une thèse *morale* et plus précisément encore une thèse religieuse : elle croit en définitive à la régénération de la France par le protestantisme, et devance Ch. Renouvier qui sera le plus terrible adversaire de l'idée de Progrès au sens où l'entendaient les philosophes révolutionnaires. Ce qu'elle admire dans l'Allemagne, c'est surtout la nation protestante et idéaliste qui a su préserver sa vertu des atteintes du maté-

rialisme rationaliste ⁽¹⁾. Je ne jurerais pas que sa doctrine fût parfaitement cohérente ni surtout très française, mais ses intentions sont louables. Au fond, Chateaubriand opère une révolution analogue dans le sens catholique, révolution dont les effets devaient être plus sensibles et plus prolongés, car l'œuvre de Chateaubriand commande toutes les avenues du xix^e siècle. Pour comprendre Chateaubriand, il faut lire d'abord son *Essai sur les Révolutions* (1797) et, parallèlement, la première partie des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Alors seulement on sait tout ce qu'il doit au xviii^e siècle, et comment il s'en dégage. Ce n'est pas un penseur : c'est un pur artiste, qui se convertit à la manière des artistes, et qui voit alors clair dans sa conscience. Il saisit nettement tout ce que l'art et la littérature doivent au christianisme, et il devine la révolution morale et sociale que le Christ a opérée dans le monde. Son Apologétique est faible et par endroits ridicule, mais ses goûts et ses sentiments sont très sûrs. Il amplifie tout ce qui dans l'héritage de Rousseau pouvait s'accorder avec ses aspirations catholiques, avec le « Cœli enarrant gloriam Dei » du psalmiste, et il inaugure la grande tradition *historique* et *nationale* qui devait venger notre moyen âge et nos cathédrales du dédain et des outrages dont on les avait poursuivis trois siècles durant. Ce n'est pas lui qui a inventé, comme on l'a dit, « la mélancolie moderne », car on oublie Saint-Preux et les *Réveries du Promeneur solitaire*, Werther et Obermann. Mais il a fixé ce sentiment, que la Révolution avait accru et propagé chez tous les sensitifs, en un type inoubliable qui est *René* de Chateaubriand lui-même, l'être d'orgueil et de sensualité qui altère en lui le chrétien, et jette une ombre

(1) Michelet partage ses préjugés et propage chez nous la légende de la sainte Allemagne, qui sera admise par nos plus grands écrivains, sauf par Edg. Quinet : nous avons contribué à griser les Allemands !

sur cette grande mémoire. C'est la partie trouble de son œuvre, celle qui devait compromettre l'influence de son Apologétique sur ses successeurs immédiats.

La génération post-révolutionnaire ou romantique est contre-révolutionnaire en religion, en politique et en philosophie ; sa pensée est fille de celle de J. de Maistre, de Bonald et La Mennais. Elle est ou croit être chrétienne, monarchique et traditionaliste, comme la précédente avait été païenne, républicaine et rationaliste. Mais le christianisme des romantiques est fort inconsistent. On est revenu à la pratique religieuse après le long sevrage de la révolution ; on goûte le charme des cérémonies célébrées par Chateaubriand, on se laisse bercer par les orgues et enivrer par l'encens, on court aux sermons romantiques de Lacordaire ; bref, on est chrétien par les sens et par le cœur, voire par le désir, non par la raison et la foi : on sympathise avec la religion plutôt qu'on en vit. Si on proscriit la mythologie païenne, c'est pour en adopter une autre, celle des peuples du Nord : le merveilleux chrétien n'était plus dans les âmes, et Chateaubriand n'avait pu tenir sa gageure peu respectueuse dans *les Martyrs*. Ce christianisme esthétique dégénéra vite en humanitarisme ou en un vague panthéisme. Les romantiques de la seconde heure n'étaient plus que des chrétiens de regret : le parfum des vases sacrés s'était évaporé dans les cathédrales trop longtemps désaffectées ! Quelques-uns même, comme Vigny, répondaient « par un froid silence au silence éternel de la divinité », et cherchaient à édifier la religion de l'honneur sur les ruines de l'autel. De même le royalisme et le traditionalisme des romantiques reposent sur des bases bien fragiles : c'est un instinct plutôt qu'une doctrine ⁽¹⁾. On est monarchiste en souvenir des

(1) Cf. l'évolution politique de V. Hugo et de Lamartine.

maux causés par la République et par l'Empire aux classes privilégiées, mais on est prêt à évoluer vers le libéralisme : la Révolution laissait dans les esprits des traces durables, qu'une opposition de circonstance ne pouvait oblitérer.

En revanche, les romantiques innovent avec fureur en littérature et en art, ils révolutionnent le vocabulaire et la syntaxe, la versification et la poésie (Cf. Hugo : *Réponse à un acte d'accusation*), le genre épique et le genre dramatique, le lyrisme et le roman, la critique et l'histoire. Et ils s'imaginent prendre le contre-pied des classiques dont ils ne connaissaient que les descendants dégénérés : « Il fallut, dit Fromentin, que l'idée de David fût à bout de crédit, qu'on fût à court de tout et en train de se retourner comme le fait une nation quand elle change de goût, pour qu'on vit apparaître à la fois dans les lettres et dans les arts la passion sincère des choses champêtres. — L'éveil avait commencé par les prosateurs; de 1816 à 1825, il avait passé dans les vers; enfin de 1824 à 1830 les peintres avertis se mettaient à suivre. » Mais la passion de la nature n'est pas le thème unique ni le plus important des écrivains romantiques. Diderot, génie fumeux et prophétique, un des carrefours de la pensée française, où s'entrecroisent les courants du XVIII^e siècle et les tendances de l'avenir, avait prédit l'apparition de la grande poésie « après les temps de désastres et de grands malheurs, lorsque les peuples harassés commenceront à respirer. Alors les imaginations, ébranlées par des spectacles terribles, peindront des choses inconnues à ceux qui n'en ont pas été les témoins », car « la poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare et de sauvage ». La sensibilité française, remuée jusqu'en ses fibres les plus secrètes par la tragédie grandiose de la Révolution, allait trouver des accents qu'elle n'avait jamais connus.

On a défini le romantisme par « l'émancipation entière et absolue du Moi ⁽¹⁾ ». La formule est séduisante, mais équivoque. Car le mot « individualisme » recouvre au moins trois significations. L'individualisme, c'est d'abord et avant tout l'autonomie de la volonté, la suffisance de l'individu qui puise en lui-même sa loi, la loi de sa vie ; c'est ce qu'on a appelé plus tard le particularisme. Individualistes en ce sens, les romantiques ne le furent guère, à part Vigny, bien qu'ils aient eu la hantise du surhomme, de Napoléon : ils saluent, de loin, la génération de Louis XIII et de la Fronde, qui a produit de grands caractères, mais c'est par impuissance de les égaler. Être individualiste, c'est encore secouer le joug de l'autorité intellectuelle et n'admettre pour règle que l'évidence personnelle. Individualistes en ce sens, les romantiques ne le furent à aucun degré : ils ne pensaient point, et faisaient profession de mépriser la science ; cet individualisme était, d'ailleurs, celui des classiques et surtout des « philosophes » qu'ils confondaient dans une haine commune. Mais, si l'on entend par individualisme l'émancipation du moi inférieur, la liberté des sens et la fantaisie de l'image, oh ! alors on peut dire que les romantiques furent des individualistes forcenés. Le romantisme est essentiellement l'éréthisme de la sensibilité et le débordement de la passion : c'est la *religion de l'amour*. Cette forme de l'orgueil, de l'égoïsme ou de l'égotisme, comme on voudra, est précisément le contraire des deux autres, et la plus dangereuse des trois pour la santé d'une nation, celle qui faisait dire à Goethe : « j'appelle classique le sain, et romantique le malade. » Nous avons déjà rencontré deux ou

(1) L'expression est de Brunetière. Faguet voit plus juste quand il écrit que « le romantisme avait pour fond l'horreur du réel et le désir d'y échapper ».

trois fois le romantisme de la conduite ; mais il se justifiait jadis par la restauration intégrale du paganisme, ou par des principes philosophiques, par une sorte de chute du cartésianisme. Aujourd'hui, c'est le romantisme pur de tout alliage, la déification de la Passion en soi et la glorification de la débauche. « C'étaient essentiellement, écrit H. de Tourville en ses Cahiers inédits, des *émotifs* (en somme des jouisseurs, fussent-ils honnêtes). Ils pensaient que la vie résultait de l'émotion et non de l'émotion de la vie. Aussi ont-ils cherché l'émotion en dehors de la vie : et c'est ce qui les a menés à la déception ». Le théâtre de V. Hugo, les premiers romans de G. Sand, la vie et l'œuvre entière de Musset reflètent la même philosophie⁽¹⁾.

Divin dans son essence, l'amour est supérieur à toutes les conventions. Comme il est fatal, nul ne peut lui résister. Aspiration de l'âme vers l'infini, il purifie tous les actes à sa flamme immortelle et nous procure un « état surnaturel », avant-goût des joies paradisiaques ; il est toute félicité et toute beauté. Aimer, voilà la loi suprême, celle que tous doivent servir et à laquelle ils doivent tout sacrifier. L'amour justifie même la désertion du foyer et le geste du meurtrier, car il anoblit tous nos sentiments, il refait une virginité à la courtisane, transfigure les pires difformités et aureole les bandits ! Ce culte frénétique de l'amour s'associe aux instincts les plus morbides, et parfois la débauche va de pair avec la piété⁽²⁾.

(1) Cf. le beau livre de P. LASSERRE sur le *Romantisme français*, les *Amants de Venise* de Ch. MAURRAS et le *romantisme féminin* dans *l'Avenir de l'Intelligence* du même auteur. Les réformateurs sociaux s'inspirent des mêmes idées que poètes et romanciers (v. Ch. ADAM, *la Philosophie en France au XIX^e siècle*, spécialement sur *Enfantin* et *Fourier*). M. L. MAIGRON a étudié les ravages de la littérature romantique dans la bourgeoisie provinciale de 1834 à 1848 (v. *le Romantisme et les Mœurs*).

(2) Le livre de STENDHAL intitulé *de l'Amour* (1822) contient bon nombre de propositions romantiques. Stendhal est un apologiste sans restriction de l'amour : « Tous les développements sincères de cette passion, dit-il,

Ce fut une pauvre génération de névropathes et d'em-brasés, qui prenaient la fougue du plaisir pour le signe de la vitalité. Quelques-uns surent garder leur équilibre, grâce à la robustesse de leur tempérament ou à leur bon sens natif : ceux-là ne mettaient pas en pratique leurs théories, ou pas assez pour détraquer leur organisme et briser leur existence ; c'étaient des épicuriens habiles ou des débauchés en imagination. D'autres furent préservés par un travail assidu ou par la passion de l'art qui canalisait leurs puissances affectives ; mais la plupart furent des victimes, et c'est pitié de lire leur histoire.

Ce besoin d'amour qui tarissait en eux les sources de la vie et qui les acculait parfois au suicide quand il ne les menait pas à la folie, ils l'avaient hérité de l'âge précédent. Leurs pères avaient vécu trop intensément dans la fièvre de l'action ou dans les transes de la peur, et ils avaient légué à leurs fils une capacité de sentir qui ne trouvait désormais plus d'emploi. Elle cherchait un dérivatif dans la poursuite de l'émotion pour l'émotion : ces désœuvrés trompaient leur « soif d'action inapaisée » par la recherche de plaisirs qui exacerbaient leur sensibilité et dilataient leur moi. Et les déceptions sentimentales venaient augmenter leur désillusion précoce. La Révolution avait accumulé les ruines, elle avait détruit le vieux monde avec une férocité joyeuse : ceux qui avaient été les témoins impuissants de son œuvre « satanique » en avaient éprouvé une détresse indicible. Le spectacle quotidien de

ont un caractère de beauté. » (c. 1). — « L'amour est comme la fièvre ; il naît et s'éteint sans que la volonté y ait la moindre part. » — « L'homme n'est pas libre de ne pas faire ce qui lui fait plus de plaisir que toutes les autres actions possibles » (c. v). — Mais c'est peut-être chez H. Heine qu'on trouve l'explosion la plus brutale de la frénésie romantique. « Les Madeleines les plus compromises, écrit-il, furent purifiées par les flammes de mes ardeurs et redevinrent vierges entre mes bras : ces restaurations de virginité faillirent parfois, il est vrai, épuiser mes saintes forces. » (Cf. ce que L. Veuillot dit de Heine dans les *Odeurs de Paris*.)

tant de vies sacrifiées ou gaspillées avait fait lever en leur âme une « mélancolie » poignante, une sorte de spleen social, un désenchantement de la vie qui aspire à rentrer dans le néant avant même de connaître la vie. Ce sentiment, commun à Chateaubriand et à M^{me} de Staël, voile d'un crêpe toute la génération romantique : le « mal du siècle » ⁽¹⁾ est l'état d'âme collectif de la nation entre 1815 et 1850. Ce sont bien les fils de *Werther* et de *René* qui souffrent sans savoir pourquoi, ou qui ont des motifs trop précis (des deuils et des ruines de famille) de souffrir, qui doutent avant d'avoir cru, et qui cherchent un apaisement à leur morne ennui, à leur dégoût de la vie. Ce n'est plus un sentiment passager d'isolement dans le monde et dans la société, mais une lassitude morale, une tristesse indéfinissable qui vous prend tout entier, et contre laquelle il est urgent de réagir, si l'on veut seulement avoir la force de vivre. Ce problème vital a été diversement résolu par les romantiques. La plupart, habitant « un monde vide » avec « un cœur plein », et désabusés de tout « sans avoir usé de rien », ont entretenu « cette coupable mélancolie qui s'engendre au milieu des passions, lorsque ces passions, sans objet, se consomment d'elles-mêmes dans un cœur solitaire ». C'est Chateaubriand qui parle de la sorte, et qui met inconsidérément le christianisme à l'origine d'un état d'âme inquiétant qui devait avoir des suites fâcheuses : le vague de la passion n'est que trop disposé à se concrétiser !

(¹) Cf. les *Mémoires* de Ségur, le chapitre du *Genie du christianisme* sur le *Vague des passions*, et la *Confession d'un enfant du siècle* de Musset, qui s'inspire d'Ed. Quinet. R. Canat a rassemblé des textes intéressants dans un livre confus, mais suggestif : *Le Sentiment de la solitude morale* chez les romantiques et les parnassiens. La solitude morale est « la douloureuse certitude que chaque individu est comme muré dans son moi, et que tout ce qui existe lui est impénétrable ». — Cf. encore l'*Enfant d'Austerlitz* de P. ADAM.

Les plus forts se sont complus dans l'admiration de leur génie et se sont retirés dans leur tour d'ivoire : un homme supérieur se passe des autres hommes, mais il en souffre, tel Moïse ! D'aucuns même se sont donné « l'illusion de la vie publique », et se sont lancés dans l'arène politique, sans se demander si la foule les suivait. Par un contraste piquant, qui ne saurait étonner un psychologue, cette génération de désabusés est une génération de prophètes et de messies ⁽¹⁾. Ces gens qui ne savent pas organiser leur vie privée, rêvent d'organiser la vie du pays. Ils sentent confusément qu'ils ont reçu la mission de restaurer la société française, et ils élaborent des plans de réforme ou écrivent des Bibles de l'humanité. Tous avaient commencé par se replier sur soi et par écouter avec volupté les vibrations de leur lyre, ou par entamer des soliloques avec eux-mêmes ⁽²⁾. Mais ils n'ont pas tardé à sentir le vide dans leur âme, et ils ont fait appel à tous les moyens pour extérioriser leur sensibilité. Les purs se sont réfugiés en Dieu ou dans la grande Nature ; ceux-là même ont connu les défaillances de la chair et ils ont lavé leurs blessures dans la paix sereine des choses. Presque tous ont appelé la Femme consolatrice, qui leur apportait la volupté décevante et l'oubli momentané de leurs maux. Les plus détachés du romantisme se sont inclinés devant l'idole du jour : A. Comte divinise Clotilde de Vaux. Mais les plus sages se sont consacrés à l'histoire ⁽³⁾. L'histoire

⁽¹⁾ Cf. le Dr G. DUMAS, *Psychologie de deux messies positivistes* (Saint-Simon et A. Comte). Comte espérait conquérir le monde par sa pensée en trente-trois ans.

⁽²⁾ D'où en partie le succès des *Méditations* de Lamartine (1820) : « Ce fut, dit Th. Gautier, comme un souffle de fraîcheur et de rajeunissement, comme une palpitation d'ailes qui passait sur les âmes. » Cf. le témoignage de Sainte-Beuve dans une lettre à Verlaine.

⁽³⁾ « Je voudrais, dit A. Thierry, que mon exemple servît à combattre l'espèce d'affaïssement moral, qui est la maladie de la génération nouvelle ;

et la poésie sont deux compagnes, car la poésie est faite de souvenirs. La sensibilité et l'imagination se développent ensemble, et ces deux qualités sont nécessaires à l'historien qui ressuscite les hommes et les événements dans leur ambiance véritable. C'est parce qu'ils étaient des émotifs que les romantiques eurent la passion de l'histoire ; mais c'est la Révolution qui leur donna le sens de l'histoire, et spécialement de l'histoire de France.

M^{me} Roland écrit dans ses *Notes* : « S'il m'avait été donné de vivre, je n'aurais plus eu, je crois, qu'une tentation : c'eût été de faire les *Annales* du siècle, et d'être la *Macaulay* de mon pays, j'allais dire le *Tacite* de la France, mais cela ne serait point *modeste*... J'ai pris dans ma prison une véritable passion pour Tacite. » Cette passion, Chateaubriand l'avait, et il la communiqua à A. Thierry. Mais la même vocation était latente chez tous les fils et spécialement chez les victimes de la Révolution et de l'Empire. La révolte de Chateaubriand sous l'Empire avait été celle de vingt proscrits sous la Révolution : « Lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé de la vengeance des peuples. » Cela s'applique à Robespierre comme à Napoléon I^{er}. Les Français qui avaient résidé à l'étranger en qualité d'émigrés ou de soldats, avaient acquis le sens de la diversité des races et des milieux. Mais, ce qui est plus nouveau et plus rare, ils avaient acquis chez eux le sens du changement et de la continuité dans le changement, qui est proprement le sens historique. Ils avaient vu périr la vieille France, et ils avaient éprouvé soudain pour ce

qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. » (*Dix ans d'études historiques*, Préface.)

passé auquel ils semblaient ne pas tenir et qu'ils critiquaient naguère avec tant d'insouciance, une tendresse rétrospective, un amour insoupçonné, comme si quelque chose d'eux-mêmes s'était irrémédiablement perdu. Au sein de l'affreux cataclysme, la société de l'ancien régime leur paraissait charmante, et les lys reflourissaient dans les cœurs; pour le moment, ils tâchaient de soustraire les reliques du passé à la fureur des vandales, et ils découvraient tout d'un coup la vertu des cathédrales qui incarnaient la vie et la foi de leurs aïeux ⁽¹⁾. Et puis, ils assistaient à un drame effarant qui avait leurs parents, leurs frères, leurs amis pour acteurs : ils voyaient les événements se précipiter avec une hâte fébrile; ils voyaient les hommes s'élever au faite de la puissance et s'effondrer en un clin d'œil. Que de changements entassés en peu de temps : comme les choses et les hommes passaient vite ! Cette vie électrisante, faite d'une succession rapide de craintes et de joies domestiques, collectives ou nationales, que leur brièveté même resserrait davantage, achevait d'exalter les consciences, et de leur donner le sens du mouvement et de la vie. La prodigieuse destinée de Bonaparte était, à elle seule, la plus saisissante des leçons. Les promenades militaires de Napoléon à travers l'Europe, ses bulletins de victoire, ses revers, et finalement l'invasion bientôt suivie de sa chute, amplifiaient les secousses qui avaient ébranlé l'imagination des Français. Beaucoup d'entre eux déversèrent le trop-plein de leur âme et l'exubérance de leur sensibilité dans des travaux historiques. En regard de ces influences déterminantes, l'imitation de l'étranger, de W. Scott par exemple, qu'on a exagérée à plaisir, ne compte pas beaucoup : il faut remonter à la source des

(1) *L'Ecole des Chartes* fut fondée en 1816.

affinités qui ont mis à la mode tel ou tel écrivain anglais ou allemand.

Alors, on vit surgir une pléiade d'historiens incomparable. Guizot était né la veille de la Révolution (1787), mais A. Thierry naît en 1793, Mignet en 1796, Thiers en 1797, Michelet en 1798; un peu plus tard, ce sera le tour de Quinet, 1803, de Tocqueville, 1803, H. Martin, 1810, L. Blanc, 1811 ⁽¹⁾. Mais les poètes eux-mêmes, les critiques et les romanciers, et les philosophes, ou ceux qui s'intitulent tels, sont encore des historiens. Tous les poètes du xix^e siècle sont hantés par l'idée d'une *Légende des Siècles* : c'est un héritage de la Révolution que Vigny, Hugo et Lamartine légueront à Leconte de Lisle et à Hérédia. V. Hugo chante en vers et en prose l'épopée impériale, il ressuscite le vieux Paris dans *Notre-Dame de Paris* et le passé de la France dans plusieurs de ses drames. Lamartine écrit l'*Histoire des Girondins*, et des *Voyages* qui sont de l'histoire dans l'espace, une préparation à l'histoire véritable. Vigny est halluciné par l'époque de Louis XIII (*Cinq-Mars* et la *Maréchale d'Ancre*), et A. Dumas père lance le roman historique avec un succès inouï. Mérimée écrit la *Chronique du règne de Charles IX* (1829). Balzac fera encore de l'histoire, mais de l'histoire contemporaine (1799-1830). Le philosophe V. Cousin s'empare, à son tour, de la société du xvii^e siècle, et croit vivre à l'époque des Précieuses et de la Fronde. Villemain, suivant le mot d'A. Thierry, « élève l'histoire littéraire à toute la dignité de l'histoire sociale ». Mais il faudrait tout citer.

Le développement de l'histoire devait amener une

(1) Sauf A. Thierry et de Tocqueville, ces historiens se suivront de près dans la tombe : Guizot et Michelet en 1874, Quinet en 1875, Thiers en 1877, L. Blanc en 1882, H. Martin en 1883, Mignet en 1884.

réaction contre la génération romantique et contre les excès de la « couleur locale », de même que le mépris de la science devait engendrer le culte de la science. D'ailleurs, dans le temps où triomphaient les romantiques, des historiens (Thiers et Guizot), des critiques (Nisard), des philosophes (Comte), des dramaturges (C. Delavigne), prolongeaient la tradition cartésienne, classique, idéologique, et préparaient le retour du classicisme sous une forme inédite.

De tout temps, il y a eu des classiques et des romantiques, des réfléchis et des inspirés, des intellectuels et des sentimentaux, des observateurs et des imaginatifs. Mais, à chaque époque, un type composite d'homme domine : une génération, c'est un état d'âme individuel généralisé et devenu social sous la pression des circonstances, puis renforcé par la contagion du génie. *A la génération romantique s'oppose, vers 1850, la génération réaliste et utilitaire qui s'affirme, comme à l'ordinaire, par la critique de sa devancière que les faits ont condamnée* ⁽¹⁾. *L'Aventurière* d'E. Augier (1848) proteste contre l'introduction des courtisanes dans la famille, et *Gabrielle* (1849) contre l'adultère passionnel. C'était une révolte du bon sens contre la religion de l'amour et contre les héroïnes à la G. Sand, un rappel à la vie régulière et à la dignité du foyer : ce théâtre répondait aux besoins d'une société prosaïque et bourgeoise. Peu après (1852), Leconte

(1) Sur la génération réaliste, il faut consulter *Renée Mauperin*, des frères de Goncourt, qu'ils avaient d'abord intitulée la *Jeune Bourgeoisie* et où ils ont voulu « peindre la jeune fille moderne telle que l'éducation artistique et garçonnière des trente dernières années l'ont faite — montrer le jeune homme moderne tel que le font au sortir du collège, depuis l'avènement du roi Louis-Philippe, la fortune des doctrinaires, le règne du parlementarisme ». Cette analyse psychologique d'une génération a été écrite en 1864 : c'est un document précieux, à rapprocher des *Notes sur Paris* d'H. Taine et des portraits robustes de L. Veuillot, écrivain plein de verve et observateur étonnant.

de Lisle dans ses *Poèmes antiques* (la *Préface*, supprimée dans les éditions actuelles, contient des renseignements intéressants sur l'état d'esprit de cette époque) s'élevait avec vigueur contre l'indécence de la poésie personnelle et contre la vulgarité du frisson lyrique ⁽¹⁾; puis G. Flaubert dans l'*Éducation sentimentale* et dans *Madame Bovary* (1857) exposait à quels égarements peut mener l'éducation romantique. C'est une levée générale de boucliers contre le romantisme, à laquelle participent les romantiques de la seconde heure (Musset et Gautier), tandis que les romantiques qui continuent à produire (V. Hugo, Sainte-Beuve, G. Sand, Michelet) essaient de se renouveler.

A une période échevelée succède une période mieux équilibrée, et qui eût pu être saine, sans l'invasion cosmopolite qui accompagne le prodigieux essor économique du second Empire, et qui prépare la vague pacifiste d'avant 1870. Paris devient la capitale des plaisirs du monde, la « Cosmopolis » où affluent les « ventres dorés », où se tiendra la première « Exposition universelle » et où se créent les mœurs interlopes du « tout-Paris », qu'il ne faut pas confondre avec le Paris des Français et des Parisiens de France : c'est au public du tout-Paris que s'adresse surtout l'opérette de L. Halévy et de l'Allemand naturalisé Offenbach ! La femme du *demi-monde* fait alors son entrée en scène avec sa vulgarité tapageuse, son argot trivial, son luxe criard et sa luxure bestiale. Elle remplace la lorette, comme le marchand de porcs de Chicago remplace le dandy. La gangrène s'étend bientôt et le mal devient chronique. A. Dumas fils écrivait en 1867 : « En l'an 2000, si les choses continuent, la prostitution aura pénétré fatalement dans toutes les familles. Le mal ne sera plus aigu, il sera constitutionnel, il

(1) Cf. les *Montreurs* dans les *Poèmes barbares* (1862).

sera passé dans le sang de la France » ; et, deux ans plus tard, dans la Préface de l'*Ami des femmes* (1869), il décrivait les symptômes précurseurs de la catastrophe : « Toute société où vous dominez, s'écriait-il, que vous vous appelez Poppée, Laïs ou Dubarry, est une société qui va s'écrouler et faire place à une autre... Après vous, il n'y a plus que l'invasion des barbares, de l'étranger, ou de la populace. » Ce qu'il y avait de malsain et de morbide ou pour tout dire de *mortifère* dans cette génération, apparaît suffisamment dans les *Fleurs du Mal* (1857) de Baudelaire, et aussi dans les œuvres de Barbey d'Aurevilly. Bien des signes accusent la décomposition de la société, malgré certaines réactions salutaires.

Le gros de la nation était formé par une génération de bourgeois voltairiens et gourmets, pour ne pas dire pot-au-feu, gens laborieux, sensés et pratiques, qui avaient le respect des traditions de famille et que les égarements romantiques avaient ramené à une saine conception du ménage. Mais ils croyaient à la toute-puissance de l'argent, et les méthodes corruptrices leur convenaient à merveille ; en religion, ils se contentent ordinairement des idées de M. Homais. E. Augier est l'héritier de Molière : ses pièces, aussi peu poétiques que celles du grand comique, ont comme elles une portée sociale et morale ; malgré son voltairianisme, il prêcha la vertu conjugale et, par son bon sens, il restaura la tradition française. A. Dumas fils, plus fougueux et d'un sang moins pur, marche sur le bord du vice contre lequel il fulmine. Il écrit des pièces à thèse, augmentées de volumineuses préfaces, qui sont des plaidoyers véhéments de prédicateur laïque, plus significatifs que la pièce elle-même. Mais le rôle d'« évangeliste » lui sied moins encore qu'à Renan ; les évangelistes « néo-chrétiens » viendront après lui, en attendant la restauration des *Évangiles* tout court.

Le trait dominant de cette génération fut la religion de la science et de l'humanité (les deux vont de compagnie) associée au règne de la grande industrie et du confort. Son portrait a été tracé de main de maître par P. Bourget dans ses *Essais de Psychologie contemporaine*, parus à son déclin de 1881 à 1885. Bourget, il nous l'a raconté dans sa *lettre autobiographique*, considérait les écrivains comme « des éducateurs de l'âme » et il avait voulu étudier les sources de sa formation morale. Il dégage donc la vie de cet amas de littérature, et trace « un portrait moral de sa génération à travers les livres dont il avait été le plus profondément touché ». Tour à tour il a interrogé ces maîtres du *pessimisme* et du doute, qui avaient nom Taine, Renan, Leconte de Lisle, Baudelaire, Amiel, etc., et il a mis à nu leur pessimisme, leur scientisme, leur cosmopolitisme, leur dilettantisme, leur décadentisme et jusqu'à leur mysticisme. Car ce furent des croyants, que dis-je, des pontifes d'un nouveau culte qui avait ses thuriféraires : la religion de la science ⁽¹⁾ : ce furent toujours des ennemis de l'idée chrétienne, et souvent des anticléricaux enragés, des sectaires de l'incrédulité. Mais, sous leur assurance hautaine, sous leurs blasphèmes virulents ou sous leur ironie d'esthètes, on découvre une désespérance amère et un dégoût intense de l'humanité. Ces aristocrates qui se réfugiaient dans le temple serein de la science ou de l'art, voire dans la solitude des civilisations disparues, pour échapper à la platitude et aux laideurs de la vie commune, ces mandarins des lettres ou ces dilettantes du savoir, qui avaient la haine du « philistin » qu'ils s'acharnaient à ridiculiser, ces

(1) Le succès de Cournot ne pouvait pas coïncider avec celui de Taine et de Renan. Il y avait dans son œuvre plus de science vraie, mais aussi moins d'habileté littéraire. Et il a toujours protesté contre la religion de la science, qui répugnait à ses convictions religieuses.

hommes qui avaient le mépris souverain de la populace et de la démocratie, proclamaient chacun dans sa langue que le ver du doute ronge le fruit de la science, comme leurs devanciers avaient proclamé que le désespoir gît au fond de la volupté. La débauche tue l'homme et dissout la société : tel était le bilan de la génération romantique ; la science et l'art exclusifs le mutilent, l'anémient, et finalement le laissent désarmé : tel est celui de la génération réaliste.

Il ne sera pas superflu de montrer comment les réalistes s'étaient éloignés du programme louable qu'ils avaient conçu à l'encontre des excès romantiques, et comment le culte de la science avait engendré par déviation la théorie de l'art par l'art⁽¹⁾. On sait que, durant l'ère romantique, le divorce de la littérature et de la science était aussi complet que possible : Lamartine et Hugo avaient jeté l'anathème au chiffre et à la sombre mathématique, dans le temps où A. Comte élaborait à l'écart sa philosophie du polytechnicien. Les réalistes commencent donc par réhabiliter la science : romanciers et poètes marient la science à l'art, pendant que les deux maîtres du chœur, Renan et Taine, nourris de la pensée d'A. Comte, bien qu'ils ne l'avouent pas toujours⁽²⁾, érigent le scientisme en dogme. Mais la science qu'on admire n'est plus la science mathématique et théorique : c'est la science empirique, la science du réel, la science d'observation et de documents, la science biologique et la science sociale intimement unies. On est à l'époque de Cl. Bernard, de

(1) Parallèle à la théorie de la science pour la science : « Affirmer qu'une doctrine est vraie, parce qu'elle est utile ou belle, dit Taine, c'est la ranger parmi les machines de gouvernement ou parmi les inventions de la poésie. » (*Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} août 1853.) Cf. S. Mill : le penseur se désintéresse des conséquences pratiques de ses idées. Le *pragmatisme* de la génération qui suivra est en réaction contre cet intellectualisme pur.

(2) Le règne de la philosophie positive commence vers 1853.

Berthelot et de Pasteur : l'*Introduction à la médecine expérimentale* (1865) paraît trois ans après la traduction de l'*Origine des espèces* de Darwin. Alors, tous prétendent découvrir les lois de la vie ou les représenter. Savants, écrivains et artistes rivalisent d'exactitude et de probité ; ils ont le culte du fait minutieux, du petit fait noté avec toutes ses circonstances, aussi complètes et aussi inaltérées que possible : qu'il s'agisse d'un physicien comme Regnault ⁽¹⁾, d'un historien comme Fustel, d'un exégète comme Renan, d'un critique comme Taine. Il n'est pas jusqu'aux peintres qui adoptent une manière objective et scrupuleuse (Meissonier, Millet, Bastien-Lepage).

Une conséquence immédiate du mariage de l'art avec la science positive est la théorie de l'*impersonnalité de l'écrivain*. Celui-ci ne prend plus le public pour confident de ses misères, comme jadis les romantiques, mais il essaie de *représenter* objectivement la nature et l'homme, il se soumet à l'objet qu'il veut représenter, s'affranchit de son « équation sentimentale », photographie le réel, enfin laisse au lecteur le soin d'apprécier la vérité de ses représentations et d'en dégager la signification humaine. Nous voilà, par un détour, revenus au classicisme, à La Fontaine et à Molière : ce n'est pas sans raison que Flaubert admirait Boileau ! Mais les classiques étaient des « honnêtes gens », ils étaient savants sans prétendre à ce titre, et sans connaître la science de leur temps qui ne leur faisait pas encore concurrence. Ils accordaient au lyrisme sa place légitime, et intervenaient discrètement dans leurs études psychologiques et sociales, soit pour exprimer leur pensée, soit pour souligner la leçon qui aurait pu échapper au lecteur.

⁽¹⁾ Cf. R. PICTET, *La Physique expérimentale*, p. 73, et sur FUSTEL, l'*Annuaire de l'Ecole normale supérieure*.

Les réalistes (et voici un second corollaire) poussent l'impersonnalité jusqu'à l'*impassibilité* (apparente). Comme ils représentent des choses banales, voire triviales, encore en haine du romantisme, ils s'appliquent à éviter la banalité de la forme, et n'écrivent plus pour les profanes. Ils systématisent la remarque de Boileau :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Comme ils peignent des serpents et, sinon des monstres romantiques, du moins des êtres vulgaires, parfois abjects, comme ils se font cliniciens et fréquentent les hôpitaux ou les salles de dissection, ils veulent peindre en beauté. Ils adoptent donc l'écriture artiste, la religion de la forme et la théorie dangereuse de l'art fin en soi, qui est l'opposé même du classicisme.

Enfin (et c'est le dernier corollaire) ils dépouillent à tel point leurs sentiments, ils affectent à tel point le désintéressement du savant, et font tellement violence à leurs répugnances instinctives que *leur individualisme se réfugie dans la sensation* : ne voulant plus être des sentimentaux, ils sont des sensoriels et des plastiques. Il n'est point de sensation que l'art ne puisse transfigurer et qui ne puisse être la matière de la poésie : bien plus, le poète a le droit d'éprouver et de faire partager toutes les sensations⁽¹⁾. Ainsi, les réalistes, qui avaient débuté comme les classiques, en arrivent à se séparer de la morale et à renier la raison qui est commune à tous les hommes : le virus romantique circulait encore dans leurs

(1) Sur le goût des *sensations fortes* chez les frères de Goncourt, cf. P. MARTINO, *le Roman réaliste*, p. 231 et sq. — « Huysmans croit que toutes les sensations se valent, qu'elles sont toutes également intéressantes ; les plus fortes sont les plus intéressantes. De là la quête des sensations rares, des sensations étranges, des sensations neuves, du puant, du laid, de l'extravagant, du satanique... » (FONSEGRIVE, *De Taine à Péguy*, p. 85.)

veines, et les fils des romantiques ne pouvaient ressembler aux fils des stoïciens ou des chrétiens de la Fronde. Par une voie détournée ils rejoignaient leurs pères. Les romantiques, ces individualistes de la passion, avaient montré les ravages du sentiment dans la vie; les réalistes, ces individualistes de la sensation, nous enseignent le danger moral de la sensation cultivée pour elle-même. C'est une forme inédite, une quatrième forme de l'individualisme ou de l'égoïsme, source de toutes nos misères. Tous deux aboutissent à la désorganisation de la vie personnelle et collective par la culture exclusive d'une des puissances de l'homme : les uns par excès de sensibilité, les autres par raffinement sensoriel⁽¹⁾. Leur doctrine est aussi anarchique que la précédente, mais pour des motifs différents, puisqu'elle établit une cloison étanche entre l'aristocratie intellectuelle et la masse ignorante, puisqu'elle isole même les divers représentants de l'élite, dont chacun a sa vision des choses, puisque enfin elle aboutit au mécanisme déterministe qui excuse toutes les fautes : la vertu et le vice sont des produits comme le vitriol et le sucre ! Les romantiques avaient au moins l'excuse de l'entraînement passionnel : ceux-ci s'abritent derrière la science, mais leur science est celle d'Épicure rajeunie par Darwin. La religion de la science est une religion à base matérialiste, parce que c'est une religion du réel conçu sous forme de sensations tactiles : si le réel est l'absolu, c'est le toucher qui nous le révèle. L'atomisme évolutionniste est le dernier mot des choses. Les hommes de cette génération enclosent leur horizon dans le cercle des choses terrestres.

(1) Des *Esseintes* d'*A. Rebours* est le type extrême des amateurs de sensations inédites et rares, spécialement olfactives et gustatives. Huysmans, en retard sur sa génération, prolonge dans la génération suivante le pessimisme morbide dont l'issue est le suicide ou la foi.

Une réaction était inévitable dans le sens de la moralité humaine et de la simplicité de l'art. L'univers est réductible aux sensations, avaient déclaré les *Parnassiens* : le sentiment est l'âme de la sensation, répliquent les *Symbolistes* ; les couleurs et les formes doivent non pas représenter le réel, mais *suggérer* des sentiments, parce qu'il y a une affinité secrète entre le monde visible et les états d'âme. Le monde n'a plus de mystères, avait vaticiné Berthelot : on lui répondait que le mystère nous enveloppe de toutes parts, que tout dans l'homme et hors de l'homme est mystère. Au déterminisme accablant allait se substituer une philosophie de la liberté créatrice ; les moqueries de Renan ⁽¹⁾ sur le « créationnisme mesquin » étaient passées de saison. La psychologie associationniste qui morcelle l'esprit était remplacée par une psychologie concrète et fluide ; la morale émiettée qui prêche la résignation personnelle, par une morale de la solidarité et du syndicalisme. Bref au matérialisme pessimiste, au positivisme étroit succédait un idéalisme mystique pénétré du sentiment de la dignité humaine.

Nous arrivons à *la génération qui précède immédiatement celle qui se bat aujourd'hui* : celle que D. Halévy a vue à travers le prisme de ses illusions humanitaires, et qu'il s'est trop hâté de nommer « la génération de l'églantine rouge » à cause de l'insigne que les partisans de Dreyfus portèrent aux funérailles de Zola ⁽²⁾ ; celle que V. Giraud appelle plus complètement, mais inexactement encore, « la génération de l'esprit nouveau ». Selon nous, on peut l'intituler *la génération nocturne* ; d'ailleurs Giraud la fait commencer beaucoup trop tôt (1871) et

⁽¹⁾ Une des attaques les plus significatives contre Renan est celle de G. Séailles, faite du point de vue de la libre pensée.

⁽²⁾ *Notre Jeunesse*, dans *Cahiers de la Quinzaine* du 17 juillet 1910.

Halévy beaucoup trop tard (1897) : elle débute entre 1880 et 1885, et se termine entre 1910 et 1914.

Le moment n'est pas encore venu de peindre cette génération avec la sérénité et l'indépendance qu'on attend d'un historien. Mais il nous est permis d'en parler avec discrétion, et de dire que nous ne saurions partager l'optimisme de Giraud, dont les *Maîtres de l'heure* sont loin d'égaliser le livre similaire de Bourget, auquel on l'a imprudemment comparé.

Pourtant, cette génération, comme la précédente, débuta sous d'heureux auspices. En 1885, Bourget venait de terminer son enquête, il avait décrit les maladies qui rongeaient les forces vives du pays, et il avait pris poliment congé de Taine et de Renan, pour s'élancer à son tour dans la carrière. Réfléchissant sur « l'espèce d'intoxication littéraire » dont il avait failli être victime comme tant d'autres jeunes gens, il découvrit la responsabilité de l'écrivain, et que le détachement philosophique était passé de saison. Le *Disciple* (1889), qui surprit et peina Taine ⁽¹⁾, montrait par un exemple saisissant les dangers du scientisme, et sa Préface contenait des reproches voilés à l'adresse d'écrivains ou d'intellectuels qui n'avaient point soupçonné que les idées sont des forces qui tendent à passer à l'acte : les excès de l'art pour l'art ramenaient au souci du fonds et engendraient presque le mépris du métier ! De toutes parts, on secouait le pessimisme qui avait comme emmuré les âmes ; on commençait à mépriser la science brutale, en attendant qu'on démontrât sa contingence (cf. Boutroux), sa rela-

(1) Sur la portée du *Disciple*, sur la polémique entre A. France et F. Brunetière, sur la lettre de Taine à Bourget, je renvoie le lecteur à V. GIRAUD, t. I, p. 277 à 283. « Le goût a changé, écrivait Taine, *ma génération est finie*, et je me renfonce dans mon trou de Savoie. »

tivité (cf. Duhem et H. Poincaré) et sa malfaisance (cf. la *Nouvelle Idole* de F. de Curel) ⁽¹⁾. En même temps, on se lançait avec ardeur dans l'exploration de l'inconnu, qui n'était plus l'inconnaissable : la religion de la science perdait de jour en jour son crédit. Les *Pêcheurs d'Islande* (1886) de P. Loti produisirent un effet analogue à celui des *Méditations* deux générations plus tôt : celui d'une délivrance. Les jeunes gens s'évadaient de l'étroitesse du positivisme et de la grossièreté du naturalisme, que Zola était en train de déshonorer ⁽²⁾. Un souffle d'idéalisme salubre, venu du large, balayait les miasmes délétères du nihilisme, et le coursier blanc de l'âme, longtemps paralysé par le coursier noir, reprenait son élan. L'*Essai sur les données immédiates* de Bergson (1889), important d'Amérique le *stream of consciousness*, rendait à l'âme sa fraîcheur, et faisait éclater les cadres rigides du déterminisme. Peu après le *Devoir présent* de P. Desjardins (1891), les *Idées morales du temps présent* d'Ed. Rod (1892), les *Regards historiques et littéraires* de M. de Vogüé (1892) donnaient quelque consistance à des aspirations vagues : c'était, chez tous trois, le même appel généreux et pressant à la jeunesse, le même souci de la moralité, le même respect de la religion, et presque déjà un retour timide à la foi. Décidément « les cigognes du néo-christianisme » annonçaient des temps meilleurs :

⁽¹⁾ Sur la faillite de la science, cf. l'article retentissant de F. Brunetière : « *Science et Religion*. » (*Rev. des Deux Mondes*, janvier 1895), et la réplique de Richet dans la *Revue scientifique*.

⁽²⁾ L'année même où parut *la Terre*, cinq disciples se séparaient bruyamment du maître (v. leur manifeste dans le *Figaro* du 18 août 1887) ; alors M. Barrès débute dans le roman avec les encouragements de Bourget (*Sous l'œil des Barbares*). — « Nous réagissions avec générosité, a écrit M. Denis, contre ce qu'il y avait de bas, de vulgaire et de médiocre dans les écoles qui nous avaient immédiatement précédés, contre le matérialisme et le naturalisme alors en faveur. » (*Le Symbolisme et l'art religieux moderne* dans la *Revue des Jeunes*, novembre 1918.)

le pays avait pansé ses blessures, et l'espoir renaissait dans les cœurs.

Hélas ! l'illusion fut de courte durée. A. France, ce charmeur aux idées dissolvantes, plus dangereux que Voltaire et Renan, prolongeait à la fois le voltairianisme et le renanisme, qu'il relevait par un fumet de sensualité. La France entraît dans une période de malaise, de doute et de désarroi, une période de divorces et de séparations, une période de crises aiguës (jamais le mot « crise » ne fut plus employé) : il y eut une crise de la religion, une crise de la morale, une crise de la pédagogie, une crise de la science, une crise politique, une crise de l'idée de patrie, que sais-je encore ? On vit, nouveauté assez paradoxale, le catholicisme défendu par des théologiens laïcs ou par des écrivains presque athées, comme Barrès et Maurras ; les socialistes français, oublieux de leur tradition nationale, se mettre à la remorque de Karl Marx, et prêcher la lutte fratricide en même temps que le désarmement : leur haine allait aux Français et leur tendresse aux étrangers ! Des historiens français prenaient plaisir à diminuer Jeanne d'Arc, et des philosophes qui se disaient Français se demandaient gravement si l'idée de patrie n'était pas une notion périmée. Les vrais Français se déracinaient. De temps à autre cependant, on apercevait dans le ciel quelques éclaircies : l'esprit nouveau de Spuller, le discours de Périgieux de Briand, et même l'Affaire qui, malgré ses suites militaires et politiques désastreuses, servit de tonifiant aux jeunes Français ; mais toujours de nouveaux nuages se reformaient, sans cesse plus menaçants. Les Français se cherchaient à tâtons dans les ténèbres, et (c'est leur honneur) ils se cherchaient en gémissant ⁽¹⁾ ; ils descendaient dans les souterrains de

(1) Cf. *la Justice* de Sully-Prudhomme.

l'âme et dans les nécropoles du passé, et partout leur pied heurtait des ossements. Ils admiraient le *Gloria Victis* de Mercié, qui glorifiait des vaincus, et stationnaient devant la porte basse du *Monument en mémoire des morts* de Bartholomé. Cependant, les hontes nationales alternaient avec les scandales publics. On fermait les yeux officiellement sur le péril extérieur et sur la menace allemande toujours grandissante. Le théâtre, qui avait perdu son indépendance et sa dignité, reflétait les mœurs dissolues du tout-Paris, du Paris des « demi-vierges » et des « rastas ». Par une ironie amère, on se passionnait pour « l'autre danger », pour le danger que court une mère de perdre son amant au profit de sa fille, et l'on ne voulait pas voir le vrai danger, le danger de la race minée par l'alcool et tarie par le néo-malthusianisme : car le nombre des avortements approchait à grands pas du chiffre des naissances ! Il se trouva sans doute des écrivains clairvoyants et courageux pour jeter l'alarme et dénoncer le « tumulte » de la France : ce furent les mainteneurs de la tradition nationale auprès des jeunes. Déroulède répondait au geste las de Renan par un vibrant *Quand même !* et il préférait une vie de moderne chevalier à la carrière d'académicien. Pendant qu'au dehors J. Ferry et le cardinal Lavigerie travaillaient à l'expansion nationale, M. de Vogüé dans les *Morts qui parlent* et Louis Bertrand dans le *Sang des races* nous invitaient à ne pas désespérer de la vitalité française, et nous apprenaient que la patrie n'est pas là seulement « où dorment les morts », mais « partout où la France est vivante ». Mais la voix de ces bons Français était couverte par celle des littérateurs déliquescents, ou se perdait dans le silence des âmes enlisées ! Le témoin le plus perspicace de cette génération est l'auteur du roman de l'énergie nationale, M. Barrès, qui vivra comme le Saint-Simon de la période qui précède la

grande guerre ⁽¹⁾. Il n'a jamais été mieux inspiré que dans *Leurs Figures*, dans *Scènes et Doctrines du Nationalisme* et dans l'opuscule intitulé : *Dans le Cloaque*. Ses tableaux ont soulevé des colères, mais ils sont d'un grand peintre, et l'historien de l'avenir les estimera à leur prix ⁽²⁾.

L'âme française était alors en quête du salut, mais elle ressemblait à une boussole affolée. Prête à accueillir tous les souffles bouddhiques, théosophiques, occultistes, ésotériques, qui venaient des quatre points cardinaux, elle s'éprenait tour à tour des philosophies nébuleuses et des littératures embrumées, également hospitalière pour les Mages du Nord et pour les Pèlerins slaves. Une vague religiosité, plus séduisante qu'efficace, remplaçait la foi solide de nos pères ; une sentimentalité bête, une sensiblerie humanitaire avait détrôné la sensibilité saine qui souffre le contrôle de la raison. La France, déjà cosmopolite sous la génération précédente, se laissait envahir, exploiter et dominer par une tourbe de métèques, de journalistes et de financiers sans scrupules : les vrais Français étaient chez eux des parias et des suspects. L'anarchie se glissait partout : dans la famille, dans l'armée, dans la magistrature, dans la « république des camarades » ; suivant le mot de Barrès, la France était « dissociée et décérébrée ». Ainsi nous jugeaient les étrangers qui nous observaient avec curiosité, et qui nous évaluaient d'après nos productions artistiques et littéraires. Une minorité agissante monopolisait la France aux yeux de l'univers, et étouffait la sourde révolte des Français de France restés en majorité chrétiens de cœur

(1) On peut consulter aussi, avec précaution, les *Souvenirs* de Léon Daudet (de 1880 à 1906).

(2) Certaines parties de l'œuvre de Barrès qui fut, comme tant d'autres, envouté par Renan, sont assez troubles et même dissolvantes. Je mets à part ses *Diverses Familles spirituelles de la France*.

sinon toujours de pratique, et fidèles aux traditions morales qui assurent la grandeur véritable d'une nation, bien plus que l'éclat charmant de l'art le plus délicat : la Grèce antique ne nous enseigne-t-elle pas qu'on peut mourir en beauté ? Mais la France voulait vivre, et elle se préparait à affronter tous les risques de la vie.

Les tendances de la génération nocturne se reflètent avec une particulière netteté dans les œuvres des poètes, et plus encore des philosophes. Ceux qu'on a appelés les « symbolistes » sont les chantres de l'inconscient et de l'intuition : l'inconscient séduisait les esprits par son caractère mystérieux et par la satisfaction immédiate qu'il apporte à des besoins séculaires. C'était le divin réintégré dans l'humanité, mais sous une forme vague qui s'adapte à toutes les exigences individuelles. Cette nappe d'eau vive qui sourd des profondeurs de l'organisme et qui affleure parfois à la conscience, rafraîchissait les âmes desséchées par le doute et contentait les intimes aspirations de chacun ; mais elle ne fournissait pas une règle de vie éprouvée et rationnelle. L'inconscient était d'importation germanique, et son emprise fut telle que des poètes d'inspiration bien française, comme l'auteur de la *Princesse lointaine* et de *Cyrano*, se crurent obligés de sacrifier au goût du jour et de fabriquer des machines symboliques comme *Chantecler*, cette pièce si admirée des Allemands où l'imagination française se débat contre l'obscurité germanique. Wagner comme musicien et Ed. von Hartmann comme philosophe eurent, entre 1880 et 1885, une influence profonde sur tous nos poètes : je dis *nos* poètes puisque nous les adoptions, bien que peu d'entre eux fussent d'origine française (1). Et les grands prosa-

(1) Cf. FAGUET, article sur le Symbolisme dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1913. Mentionnons seulement les noms de *St-Mallarmé*,

teurs de l'époque, un Barrès ou un Maeterlinck, nés tous deux en 1862 (H. de Régnier est de 1864), ne sont-ils pas les prêtres de l'inconscient et du « temple enseveli » ? La philosophie de H. Bergson, né en 1859, n'est-elle pas foncièrement une philosophie de l'inconscient, et les idées du compositeur de musique Cl. Debussy⁽¹⁾ n'offrent-elles pas une analogie singulière avec celles de Bergson, comme avec les sentiments de l'auteur de *l'Après-midi d'un faune* ? Et je ne parle pas des peintres symbolistes, dont on peut admirer les œuvres à la salle Caillebote du musée du Luxembourg.

Car, plus encore que les artistes et les poètes, les philosophes traduisaient les conceptions de la masse du public. Ce qui me frappe dans cette génération, c'est l'importance qu'ont prise les philosophes comme directeurs de l'opinion, une importance qu'ils n'ont eue à aucune époque de notre histoire, non pas même aux temps des Descartes, des Malebranche ou des Encyclopédistes. Cela tient à deux causes principales : la philosophie remplaçait la religion, étouffée par le scientisme ; et les philosophes ne s'adressaient plus seulement aux initiés, ils mettaient leur coquetterie à écrire pour tout le monde et à écrire avec élégance. Or, la philosophie française de cette période est tout entière sous la dépendance des philosophies vieilles de nos vainqueurs, dont la métaphysique nous ensorcelait. Le germanisme nous

d'A. Rimbaud et de P. Verlaine, de R. Ghil, de St-Merill, d'A. Kahn, d'A. Laforgue, de Viélé-Griffin, de Moréas, de H. de Régnier, de Guérin et de F. Jammes. Les étrangers ont généralement avorté, à part Moréas ; les Français ont évolué d'une façon très significative (cf. P. Claudel) ; quelques-uns se sont ressaisis et honorent à l'heure actuelle la France (cf. la collection du *Mercure de France*). — Louis Mercier ne fait pas partie, que je sache, de ce groupe, et il est un de ceux en qui les jeunes mettent leurs espoirs ; il faut mentionner aussi l'école qui se rattache à Péguy ou à G. Dumesnil, et qui compte François Mauriac.

(1) Cf. LANDORMY, *Histoire de la Musique*.

envahissait sous toutes ses formes, y compris les plus étrangères à notre tempérament national, dans le temps où il n'y avait plus un philosophe (tout au plus des historiens et un grand *poète* malade : Nietzsche) digne de ce nom au delà du Rhin : passe encore pour l'idée protestante du Devoir, mais on avalait tout, jusqu'aux élucubrations malsaines de Hartmann et de Nietzsche ! Et une librairie qui ne dissimulait pas son enseigne germanique mettait en circulation, sous le couvert de la science, les lourds poisons du matérialisme épais de Haeckel et de toute sa séquelle : bien des Français s'y laissèrent prendre. Renan n'avait-il pas écrit dans ses *Rêves* : « Le gouvernement du monde par la raison, s'il doit avoir lieu, sera réalisé par l'Allemagne ⁽¹⁾ » ? Alors, des professeurs éminents mettent le kantisme à la mode ; le néo-criticisme recrute en foule des adhérents ; successivement, Schopenhauer, Hartmann et Nietzsche accaparent l'opinion publique. Les seules philosophies originales et d'ailleurs incomplètes (elles ne font aucune place à l'idée de nation ou de patrie) qu'ait vu éclore cette période confuse sont les *philosophies de la vie* (de la vie inconsciente et irrationnelle) de Guyau ⁽²⁾ et de Bergson, ou des ébauches de *philosophies de l'action*, dont les plus intéressantes sont celles de M. Blondel et de G. Sorel, dans deux directions contraires, bref des *Vitalismes* et des *Pragmatismes*. Mais la philosophie de la vie est la philosophie du vase fêlé, c'est celle d'une race qui implore la vie qui la fuit de toutes parts : la triste destinée de Guyau est le symbole de la destinée de la France ! Et les philosophies de l'action étaient frappées de stérilité, parce qu'elles s'appuyaient

⁽¹⁾ *Dialogues philosophiques*, éd. C. Lévy, in-8°, p. 120 et 121.

⁽²⁾ *L'Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* est de 1884, et *l'Irréligion de l'avenir* de 1886.

sur le fidéisme ou sur le mythe, et qu'elles tournaient le dos à la raison. C'est quand on n'agit plus qu'on réfléchit sur les conditions de l'activité; et l'analyse des mobiles dissout le vouloir collectif comme le vouloir individuel.

Rendons cette justice à la génération nocturne qu'elle a bien travaillé, et que, malgré ses errements douloureux, elle n'a jamais désespéré du sort de la France. Nous aurions pu la noircir davantage, et les documents ne nous feraient pas défaut. Mais, qu'on veuille bien confronter notre esquisse avec celle de R. Rolland qui ne pense pas comme nous, et l'on reconnaîtra notre effort d'impartialité, notre désir d'admirer tout ce qui est grand et sincère. R. Rolland, qu'on conspue maintenant, et qui est selon nous un noble esprit, bien qu'il partage quelques-unes des erreurs de la génération moribonde, fut un prophète qui percevait les vagissements de l'avenir à travers les tâtonnements du passé, et ceux qui voient plus loin que lui sont montés sur ses épaules.

La conclusion de la *génération nocturne* est celle de P. Loti à la fin de ses pérégrinations à travers le monde. Après avoir décrit les ruines d'Angkor, et constaté mélancoliquement que l'inconnu n'existe plus pour lui sur la terre, car il a vidé la coupe des aventures, il ajoute : « Alors, vraiment, ce n'était que ça, le monde ? Ce n'était que ça, la vie ?... — Et cependant, de cette vie si brève, éparpillée par toute la terre, j'aurai retiré quelque chose, *une sorte d'enseignement qui ne suffit pas encore*, mais qui est déjà pour apporter une ébauche de sérénité. Tant de lieux d'adoration éperdue que j'ai rencontrés sur ma route et qui répondent chacun à une forme particulière de l'angoisse humaine, tant de pagodes, de mosquées, de cathédrales, où la même prière s'élève du fond des âmes les plus diverses ! Tout cela ne m'a pas fait entrevoir seulement cette demi-preuve si froide de l'exis-

tence d'un Dieu... par le consentement unanime des peuples. Non, mais ce qui importe infiniment plus, c'est qu'un tel ensemble de supplications, de larmes brûlantes, implique la confiance presque universelle que *ce Dieu ne saurait être qu'un Dieu de pitié...*

« La souveraine Pitié, j'incline de plus en plus à y croire et à lui tendre les bras, parce que j'ai trop souffert, sous tous les ciels, au milieu des enchantements ou de l'horreur, et trop vu souffrir, trop vu pleurer et trop vu prier. Malgré les fluctuations, les vicissitudes, malgré les révoltes causées par des dogmes étroits et par des formules exclusives, *l'existence de cette Pitié suprême, on la sent plus que jamais s'affirmer universellement dans les âmes hautes qui s'éclairent à toutes les grandes lueurs nouvelles.* De nos jours, il y a bien, c'est vrai, cette lie des demi-intelligences, des quarts d'instruction, que l'actuel régime social fait remonter à la surface et qui, au nom de la science, se rue sans comprendre vers le matérialisme le plus imbécile; mais dans l'évolution continue, le règne de si pauvres êtres ne marquera qu'un négligeable épisode de marche en arrière. La *Pitié suprême* vers laquelle se tendent nos mains de désespérés, *il faut qu'elle existe*, quelque nom qu'on lui donne; il faut qu'elle soit là capable d'entendre, au moment des séparations de la mort, notre clameur d'infinie détresse, *sans quoi la Création, à laquelle on ne peut raisonnablement plus accorder l'inconscience comme excuse, deviendrait une cruauté par trop inadmissible à force d'être odieuse et à force d'être lâche.* » Combien l'atroce guerre a dû fortifier en Loti cet argument rapporté de ses pèlerinages sans nombre. La guerre a tiré d'A. France lui-même des accents qu'on n'aurait jamais pressentis chez l'auteur du *Lys rouge* et de l'allocution aux étudiants de la rue de la Bûcherie. Et le Lorrain Barrès, cet autre voyageur, ne

l'avait pas attendue pour retrouver ses racines provinciales, nationales et quasi religieuses. Mais cette superbe page de Loti nous mène droit aux conclusions d'un Brunetière, d'un Lemaitre, d'un Faguet, d'un Bourget, d'un F. Jammes, d'un Claudel, d'un L. Bertrand, d'un Péguy et de tant d'autres maîtres de la jeunesse nouvelle, qui ont trouvé dans le catholicisme le port de leurs inquiétudes et le repos de leur tourment. Nous nous arrêtons au seuil de la génération forgée par la grande guerre, qui a déchiré bien des voiles et détruit bien des sophismes, en nous bornant à ajouter : que penserait Renan s'il revenait parmi nous ? Comment jugerait-il l'évolution de son petit-fils ? Parlerait-il encore de l'agonie du christianisme ? Jamais prophète ne s'est plus lourdement trompé.



CHAPITRE II

L'HISTOIRE HUMAINE

« Tout le mécanisme de la vie, le décor, les idées, les hommes deviennent méconnaissables d'une génération à l'autre. Je ne suis pas sûr du progrès. Mais je suis sûr du changement. »

(Rupert BROOKE.)

VOILÀ en raccourci l'évolution de l'âme française depuis 1515. Ainsi envisagée, la nation devient une personne collective qui a sa physionomie native, formée de traits épars issus de la terre et des races, et qui grandit, sans perdre son unité ni son identité, en s'assimilant les matériaux les plus divers. Elle se transforme par le mélange avec d'autres races, par les emprunts à l'étranger et surtout par les crises qu'elle traverse : la souffrance commune est le creuset qui fusionne les éléments disparates, et qui élimine les impuretés et les déchets. « L'homme est un apprenti, la douleur est son maître », a dit un grand poète : ceci est vrai des nations comme des individus. Aussi, pour comprendre la vie d'une nation, faut-il analyser les étapes successives du développement de sa personnalité, en insistant sur les étapes douloureuses : chaque génération constitue, selon nous, une de ces étapes.

Nous reprenons donc le rêve de Michelet ⁽¹⁾ en le précisant. Il n'est pas d'historien qui ait eu le sens de l'histoire à un degré plus éminent que Michelet; malgré ses préjugés et en partie à cause de ses préjugés, nul n'a communiqué davantage le frémissement de la vie aux époques qu'il ressuscitait. Avant lui, « la France avait des *Annales* et non point une histoire » : le premier, il la vit « comme un corps organisé », « comme une âme et une personne »; le premier, il étudia « le puissant travail de soi sur soi » qui enfante la nation. « La France, dit-il, a fait la France... Elle est fille de sa liberté (entendez de sa spontanéité) »; le premier enfin, il essaya « de la faire revivre dans ses organismes intérieurs et profonds ». Il avait compris que l'homme est le facteur prépondérant de l'histoire : « Dans le progrès humain la part essentielle est à la force vive, qu'on appelle homme. *L'homme est son propre Prométhée.* » Mais l'homme s'explique moins par la race que par la terre nourricière et par la nation qui l'a pétri : la race, « élément fort et dominant aux temps barbares » (c'est ce qu'a bien vu A. Thierry), « est un élément de plus en plus secondaire, de plus en plus subordonné au travail de transformation que fait sur soi toute société » (et c'est ce qui condamne la méthode simpliste d'H. Martin). Mais Michelet n'a rempli qu'imparfaitement son programme : d'abord sa documentation était insuffisante (ses successeurs le lui ont assez reproché), et il se laissait entraîner par son imagination de

(1) Cf. la Préface de l'*Histoire romaine* (1866) et la Préface de l'*Histoire de France* (1869). — Renan ne raisonnait pas autrement quand il voulait retrouver « l'âme même de l'histoire ». « Une grande vie, écrit-il dans la *Vie de Jésus*, est un tout organique qui ne peut se rendre par la simple agglomération de petits faits »; mais il tire d'un principe excellent des conséquences fâcheuses, en subordonnant l'exactitude à l'art. — Fustel eût été parfait, s'il avait eu la flamme de Michelet.

visionnaire. A nos yeux, son plus grave défaut procède d'un vice de méthode. Ainsi, Michelet divise l'histoire romaine en trois âges : l'âge *italien*, l'âge *grec* et l'âge *oriental*. Ces périodes sont beaucoup trop vastes, et encore trop imprégnées de l'idée de race qu'il voulait écarter. C'est l'idée de génération qui doit remplacer l'idée de race et celle de progrès, tout en les absorbant; seule elle est capable de rendre au passé la continuité du mouvement et le rythme de la vie. Seule elle désencomblera l'histoire d'une multitude de faits stériles, et permettra à l'historien d'aborder enfin cette synthèse que tant de travaux d'analyse ont préparée.

Aujourd'hui, l'historien est écrasé sous la masse des documents, et, si l'on demandait à tel spécialiste réputé de raconter à des enfants je ne dis pas l'histoire universelle, mais son histoire de prédilection, j'imagine qu'il serait fort embarrassé. Pourtant, l'histoire n'est pas destinée uniquement aux savants ni même aux adultes : les renseignements qu'elle procure au sociologue ne sauraient être mis en balance avec le rôle qu'elle peut et doit jouer comme éducatrice de la jeunesse. L'histoire est destinée surtout aux enfants; les adultes qui l'écrivent, pendant que leurs contemporains la font, l'écrivent pour ceux qui continueront l'histoire. Qu'on songe, en l'écrivant, à une douzaine de spécialistes répartis dans le monde, qu'on cherche même à obtenir l'approbation des savants étrangers, rien de plus légitime et de plus nécessaire (car l'erreur finit par empoisonner un peuple); mais qu'on ne perde jamais de vue son rôle essentiel qui est de préparer les hommes de demain. L'éducation de l'enfant, qui est la tâche *humaine* par excellence, est assurée en grande partie par l'histoire, telle qu'ils la recueillent dans la bouche des parents, ou dans les écrits des maîtres et des vulgarisateurs. Mais on ne forme pas un homme abstrait :

on forme, par exemple, un jeune Français. Tout homme appartient à plusieurs organismes sociaux superposés ou juxtaposés : à une famille, à une corporation, à une cité. Et, au-dessus de tous les organismes sociaux, il y a la patrie, suprême réalité terrestre. Au-dessus de la patrie, me direz-vous, il y a l'humanité ⁽¹⁾ ? Je ne sais pas si elle est, ni si elle ne sera jamais : je constate seulement que tout homme fait partie d'une nation, que ses intérêts essentiels sont solidaires de ceux de sa nation, et qu'il ne prend conscience de son rôle d'homme (qu'il soit riche ou pauvre, travailleur manuel ou travailleur intellectuel) que dans et par sa nation. Or, l'histoire est la grande institutrice des nations ; elle doit être le lait de la jeunesse et le pain de l'âge mûr. Notre histoire doit servir à former et à maintenir de bons Français. Il ne suffit donc pas qu'elle soit animée par un patriotisme clairvoyant : il faut encore qu'elle soit assimilable, pour qu'elle puisse éclairer toutes les activités. Or, l'histoire, telle qu'on l'écrit ordinairement, est indigeste, et inaccessible à l'homme du commun, qui ne peut passer toute sa vie à l'étudier. La plupart des hommes sont faits pour l'action : ils ont le droit de demander une narration claire et rapide du passé de leur pays. Or qu'y a-t-il de plus simple que la division par générations : qu'y a-t-il de plus clair pour l'enfant et qui parle davantage à son imagination (j'en ai fait l'expérience) ? C'est comme si on évoquait la série de ses ancêtres, et qu'on fit parler chacun d'eux à tour de rôle pour résumer son expérience sociale. On peut d'ailleurs, à volonté, descendre le cours des âges,

(1) La science ne constitue pas un organisme social complet et défini ; « l'internationale ouvrière » n'est pas un organisme viable. Quant aux religions, ce sont les seuls organismes internationaux *véritables*. Mais aucune ne groupe plusieurs nations dans leur totalité, et d'ailleurs ce sont plutôt des organismes spirituels que des organismes matériels.

ou partir du présent pour remonter vers le passé⁽¹⁾. Il n'est pas difficile d'expliquer à l'enfant qu'il y a des séries privilégiées, que certains hommes s'insèrent mieux dans la tradition nationale que d'autres, et que ce sont ceux-là qu'il faut connaître de préférence ; c'est ceux-là aussi que le professeur de français (mais le professeur de français devrait-il être distinct du professeur d'histoire ?) leur conseillera de lire et de méditer. Alors le présent s'éclairera à la lumière du passé. L'histoire ne ressemblera plus au rocher de Sisyphe qui retombe toujours, et les historiens futurs porteront allègrement le fardeau sans cesse accru de la durée. La méthode que nous préconisons permet, en effet, de dilater ou de resserrer la durée suivant les besoins, à condition qu'on n'en altère pas sensiblement les proportions.

Nous ne nous dissimulons pas les objections auxquelles se heurte notre thèse. Ne choque-t-elle pas le sens commun ou l'opinion régnante qui voit dans les événements nationaux le point de départ des générations ? Or, selon nous, ces événements ne coïncident qu'accidentellement avec les coupures naturelles de l'histoire : ainsi, nous avons admis que 1789 et 1870 ne séparent pas deux générations. Bref, *ce ne sont pas les événements qui encadrent les générations, mais les générations qui encadrent les événements.*

Ce point est capital, car la discussion sur l'importance des événements peut s'éterniser, tandis que le débat sur les limites d'une génération peut être aisément circonscrit. L'homme est l'artisan de l'histoire, et les événements n'intéressent l'historien que dans la mesure où ils révèlent

(1) C'est la méthode que les Allemands appellent *Krebsgang* : il faut l'utiliser avec précaution, car elle ne permet de déterminer qu'une partie du contenu de la génération immédiatement antérieure.

la qualité des hommes qui les accomplissent, et où ils transforment la mentalité de ceux qui les subissent. Les événements tiennent dans la vie des peuples une place analogue à celle qu'ils occupent dans la vie des individus : ce sont des points de repère commodes pour l'historien et le biographe, mais ils sont emportés par le mouvement des âges qui prépare les faits avant d'en subir le contre-coup. Je sais bien que l'homme n'est pas le maître absolu de sa destinée; mais il porte sa loi en lui-même, et à la lumière de cette loi, il recueille la leçon des faits, de ceux qu'il n'a pas prévus comme de ceux qu'il a voulu. Certes, les grands événements ont une influence notable sur la mentalité des générations; mais ils ne la créent pas et se bornent à la modifier en profondeur. Ordinairement, ils la renforcent, parce que le grand événement est une résultante avant d'être un commencement. Et ce n'est pas une résultante impersonnelle, anonyme : à l'origine de tous les grands événements il y a des volontés individuelles qui ont pu dire comme J. César : « *alea jacta est!* » Ces volontés sont gouvernées par des raisons impérieuses, mais non nécessitantes : en traversant le milieu humain, le déterminisme social se réfracte, et le *fiat* décisif est prononcé par l'homme. Mieux on connaît l'origine des mouvements sociaux, plus on aperçoit l'influence des sociétés organisées qui les préparent et qui les déclenchent au moment jugé opportun; et ces sociétés elles-mêmes sont gouvernées par des individus : une société, c'est un homme et c'est une idée. Sans doute, l'homme ou le groupe d'hommes qui a déclenché un mouvement n'est plus maître de l'arrêter : il est pris dans l'engrenage, et il est souvent broyé par la machine qu'il a montée. Une fois les prémisses posées, leurs conséquences se déroulent avec une rigueur inflexible : l'individu, si puissant soit-il, ne compte plus; il est le jouet des masses

aveugles et des forces brutales qu'il a libérées. Alors le déterminisme social reprend tout son empire et il tue sans discernement les individus ; mais il ne détruit pas les âmes. Ceux qui sont emportés dans le tourbillon réagissent bon gré mal gré contre les faits, et ils en sortent avec une âme non pas autre, mais différente et plus chargée d'expérience. Si nous considérons non plus les dirigeants, mais les hommes du commun, nous constatons que les grands événements sont souvent pressentis, quelquefois désirés, toujours préparés par les hommes qui les précèdent. Et, s'ils ont une répercussion directe sur les hommes qui les accomplissent, ils n'ont pas une répercussion immédiate sur les têtes de la société (penseurs, écrivains, artistes) parce que celles-ci, détournées un moment de la tâche qui découle des leçons de leur jeunesse, continuent à la poursuivre, sans se douter que leurs cadets sont en train de changer. La leçon des faits est perdue pour la plupart des adultes, à plus forte raison pour les vieillards. *La loi des générations sociales est corrigée sans cesse par la loi individuelle des âges qui la fonde.* Et la répercussion des événements dépend en partie de leur position au sein de la génération active qui les encadre : leur influence diffère notablement, selon qu'ils sont situés au seuil ou au milieu de la génération, suivant qu'ils terminent une génération ou qu'ils surviennent durant son cours.

On se borne généralement à affirmer que la génération est fille de l'événement. Mais personne, que je sache, n'a institué une enquête méthodique sur les suites sociales des grands événements. Pour étudier, par exemple, l'influence de la guerre de 1870 sur la littérature française, il faudrait classer les écrivains par catégories d'après leurs âges. On distinguerait ceux qui étaient sur leur déclin en 1870, ceux qui étaient dans tout l'éclat de leur talent,

ceux qui venaient de débiter, enfin ceux qui se préparaient ou qui allaient surgir. La dernière catégorie est évidemment la plus intéressante, car les vieillards ne changent guère et les hommes mûrs changent peu : je sais bien que Taine et Renan, A. Daudet et d'autres encore ont alors procédé à leur examen de conscience; mais après avoir écrit la *Réforme intellectuelle et morale de la France*, Renan est retombé dans ses errements pour ne pas dire plus; Taine, plus sérieux, n'a pu mener son enquête à bonne fin, pas plus que Fustel, et c'est Léon Daudet qui a poussé jusqu'au bout les conclusions de son père. Déjà les hommes de vingt à trente ans sont plus atteints, mais ce sont les adolescents et les enfants qui sont le plus ébranlés par les événements. Il faut donc attendre que les jeunes, témoins de l'événement, soient parvenus à l'âge de la production littéraire pour que les idées prennent vraiment un autre cours : « Une génération est nécessaire, écrit Faguet, pour que les faits historiques excitent la veine d'un poète. Vingt-cinq années se sont écoulées du commencement de la Révolution à la chute de l'Empire : pour que l'Empire inspire un poète, il faut que le poète ait été, enfant, le contemporain de ce qu'il chante; pour avoir un poète « impérialiste », au sens simplement littéraire du mot, il faut un V. Hugo né en 1802 » (1). La littérature du XVIII^e siècle dure après que tout a été bouleversé autour d'elle. Les révolutions littéraires sont postérieures aux révolutions sociales, parce que les hommes d'action n'ont ni le loisir ni le goût d'écrire, et que le personnel des écrivains ne se renouvelle pas du jour au lendemain. Mais l'assertion de Faguet est un peu grosse, outre que sa notion de la génération est plus

(1) *Revue des Cours et Conférences* du 22 février 1906, p. 673. — Cf. Voltaire célébrant rétrospectivement le *Siècle de Louis XIV*.

empirique que scientifique ⁽¹⁾. Le changement est insensible et s'affirme progressivement : l'œuvre reflète les tendances de la nation, comme la loi reflète la transformation générale des mœurs.

On peut formuler contre notre thèse une autre objection qui ne nous arrêtera pas longtemps : cette hypothèse, dira-t-on, ne vaut que pour les peuples qui ont un art et une littérature. C'est évident ; mais les autres peuples qui n'ont ni artistes ni écrivains, n'ont pas non plus d'historiens, et, s'ils n'ont pas d'histoire, c'est qu'ils ne méritent pas d'en avoir une et de figurer dans l'évolution de l'humanité ! Une nation ne s'élève à la dignité de l'histoire que par l'art et surtout par la littérature, qui plongent leurs racines dans une vie économique intense, exubérante. Auparavant, elle n'a pas conscience d'elle-même, elle aspire à l'existence ; mais elle ne se réalise pleinement que par l'œuvre qui synthétise ses aspirations, qui fixe sa langue c'est-à-dire l'esprit de tous, et dans laquelle communieront toutes les générations filiales. L'écrivain n'est pas seulement le chantre de sa génération : le grand artiste est la voix de sa race, qui retentira désormais dans le concert des peuples. Et si sa patrie vient à périr, cette voix portera témoignage devant les siècles pour des millions d'êtres semblables, et transmettra au cœur émerveillé des générations civilisées l'âme impérissable d'un peuple royal. Homère, Virgile, Dante,

(1) E. FAGUET a fini par donner de la loi des générations une expression presque satisfaisante : « A partir de 1850 environ, il y eut réaction contre le romantisme, comme le romantisme avait été une réaction contre le classicisme, comme l'école classique de 1660 avait été une réaction contre le romantisme de 1630, etc. ; car la seule loi d'histoire littéraire que je connaisse est qu'on se lasse au bout d'un certain temps d'une certaine mentalité littéraire, et qu'on désire et qu'on espère et qu'on sollicite et qu'on fait naître et qu'on encourage et qu'on soutient et qu'on applaudit la mentalité contraire. » (*Petite histoire de la Littérature française*, coll. Gallia, p. 281.)

Shakespeare, Goethe, V. Hugo sont plus représentatifs de leur race et plus gonflés de substance que ses meilleurs historiens.

Une génération n'est qu'un anneau de la chaîne historique qui résume la vie d'un grand peuple. A son tour, elle entre dans des ensembles plus vastes, dont il nous reste à dire un mot pour terminer.

Le contraste plus ou moins accusé des générations successives explique l'alternance des mouvements littéraires et les *cycles artistiques*. Déjà Cournot, avec sa sagacité coutumière, avait signalé ces oscillations de l'art, et il voyait là « un sujet d'analyses subtiles et des problèmes des plus curieux à résoudre ⁽¹⁾ ». Il y a des cycles généraux ⁽²⁾ et des cycles particuliers à telle ou telle nation. « La marche naturelle du génie humain, écrit Cournot, est de débiter dans les arts par la raideur et de finir par le maniéré de l'exécution. On va de la grossièreté à la naïveté, et de l'élégance à l'affectation. » Toute école d'art qui dure commence par prêcher le retour à la nature, et traverse successivement ces trois périodes; puis, quand elle est épuisée, elle cède la place à une autre qui part d'une nouvelle conception de la nature destinée à parcourir le même cycle ⁽³⁾. Le cycle le plus vaste est celui qui régit les *Renaissances*; il peut d'ailleurs s'appliquer à

⁽¹⁾ V. *Essai*, § 181; *Traité*, § 499 et 500; *Considérations*, t. I, p. 20 et t. II, p. 204. Le cycle esthétique est un rythme à trois temps comme le jour (matin, midi, soir) et comme la vie (enfance, âge mûr, vieillesse) : c'est le passage d'un extrême à l'autre par l'intermédiaire d'un moyen terme. Cf. la théorie aristotélécienne du *juste milieu* (en morale et en psychologie). Dans sa *Philosophie de l'art*, TAINE distingue trois époques dans l'histoire de la peinture italienne (nouvelle édition, t. II, p. 274 et sq), après avoir entrevu l'idée de génération (p. 248). — Il y a aussi des rythmes à quatre temps comme l'année (saisons), etc.

⁽²⁾ Cf. sur ce point W. DEBONNA, *les Lois et les Rythmes dans l'Art* (Paris, Flammarion).

⁽³⁾ J.-J. Rousseau est le grand-père du romantisme, dont Chateaubriand est le père.

une seule nation (le *Risorgimento* italien), à plusieurs (Renaissance européenne), ou même à toute l'humanité civilisée (Christianisme), et il obéit à un rythme semblable partout, mais plus ou moins étendu. En France nous comptons plusieurs renaissances : celle de Charlemagne au ix^e siècle; celle de saint Louis au xiii^e; la grande Renaissance au xvi^e (retour à l'antique); celle de Chateaubriand au xix^e. L'ère classique a duré trois cents ans, neuf générations; elle paraît se fermer avec Chateaubriand qui revient au moyen âge chrétien et national, sans cependant abolir l'imitation de l'antique. Mais on peut concevoir une Renaissance plus complète qui, délaissant l'héritage gréco-romain italianisé, dont le meilleur est à jamais incorporé au patrimoine national, inaugurerait une tradition exclusivement française et foncièrement chrétienne. Avant la guerre, on apercevait les signes avant-coureurs d'une renaissance de ce genre, notamment dans l'école de Ch. Péguy, pour ne citer qu'un mort glorieux, dont certaines œuvres paraissent se souder directement aux meilleures productions de notre moyen âge : ce n'est plus la chevalerie qu'exalte Péguy (comme le fit V. Hugo auquel il doit tant), mais sainte Geneviève la patronne de Paris, et Jeanne d'Arc la vierge guerrière, pour laquelle il professait un culte que ne suffit pas à expliquer son origine orléanaise; ce n'est plus la cathédrale qu'il admire en esthète comme jadis Huysmans, héritier de Chateaubriand, mais ce sont les tapisseries, les vitraux et les statues œuvrés par la foi de nos pères qu'il célèbre en pèlerin fervent.

Outre ces rythmes généraux, il en est de plus spéciaux à l'âme française, qui oscille périodiquement de la grossièreté inhérente à notre fonds natif de gaulois à la préciosité; du positivisme à l'idéalisme; de la foi à l'incrédulité; de la raison à l'imagination et à la sensibilité; de la vie

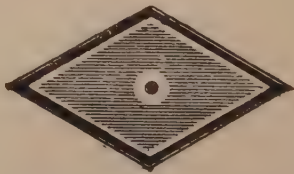
pastorale ou rustique à la vie mondaine, etc. : toute esthétique implique une morale, et le nombre des types de vie n'est pas indéfini. Nous sommes une nation très policée et notre littérature est éminemment sociale ; mais, quand la vie urbaine et factice s'est développée à l'excès, bientôt une réaction nous ramène à conception plus saine de l'existence. L'âme française oscille comme un pendule, et il est rare qu'elle soit parfaitement équilibrée : je n'observe ce phénomène qu'à l'époque de saint Louis et, à un degré moindre, de Louis XIV, durant une seule génération. La période romantique et celle qui nous précède immédiatement accusent un déséquilibre très marqué. Enfin, si l'admiration des chefs-d'œuvre gréco-latins est de tradition constante chez nous depuis la Renaissance (elle existait auparavant au moins dans le domaine philosophique), l'imitation de l'étranger se tourne tantôt vers l'Italie ou vers l'Espagne, tantôt vers l'Angleterre ou vers l'Allemagne. Nos écrivains s'inspirent surtout des nations voisines, et de l'une d'elles à l'exclusion des autres dans les générations fortement accentuées. Les pays lointains (Russie, Scandinavie, Japon, etc.) n'ont influé sur nous que d'une manière intermittente, et dans les époques troublées où le génie national, paralysé par le dilettantisme, cherche à tâtons sa voie et flaire les souffles venus de tous les points de l'horizon.

Malgré ces oscillations pendulaires, il n'est pas deux générations qui soient absolument identiques. Puisque chaque génération engendre son opposée et ainsi de suite, il semble qu'elle devrait ressembler à l'avant-dernière. Et, en effet, dans une série de générations, les générations impaires, toutes choses égales d'ailleurs, diffèrent des générations paires et sont assez analogues entre elles : la préciosité combattue par la génération classique, reparaît avec la génération postclassique ; et la génération symbo-

liste offre des airs de parenté avec la génération romantique. Mais le jeu des générations n'est pas réglé par une dialectique abstraite, et ne consiste pas dans une alternance pure de destructions et de restaurations totales. *Plusieurs rythmes d'amplitude inégale s'enchevêtrent, et dessinent sur chaque génération leurs arabesques capricieuses.* Il y a bien des manières de différer, et, au sein des divergences les plus radicales, quelque chose demeure inchangé. Le contraste entre deux générations consécutives n'est jamais absolu, et, dans le relatif, il existe une multitude de degrés, qui se traduisent jusque dans les mots (différent, autre, contraire, opposé, contradictoire). A la raison s'oppose l'imagination, mais aussi le sentiment ou la foi; à la préciosité, le naturel, la simplicité, la rudesse ou la grossièreté. Les couples artistiques ne sont pas rigides, et les négateurs ont le choix entre plusieurs alternatives. D'ailleurs, aucune génération n'innove sur tous les points, et les plus intrépides adversaires de la génération précédente adoptent des compromis avec elle. Enfin, chaque génération porte le poids d'événements qui lui sont propres et qui contribuent à fixer sa tâche particulière.

Ces divers facteurs se combinent entre eux, et avec le renouvellement des hommes, qui est le phénomène fondamental, pour nuancer chaque génération et lui imprimer sa physionomie personnelle. En un sens, il convient de répéter le verset du psalmiste qu'il n'est rien de nouveau sous le soleil; et, en un autre sens, il faut redire avec le philosophe qu'il n'y a pas deux choses identiques. La vie d'un homme est d'une monotonie à désespérer les oisifs; la vie d'une nation ou de l'humanité offre un spectacle uniforme, avec son défilé incessant de générations égales qui se poussent comme les vagues de la mer! La roue éternelle du temps ramène sans se lasser les mêmes saisons, les mêmes années, les mêmes hommes, les

mêmes idées philosophiques, les mêmes hypothèses scientifiques, les mêmes goûts, les mêmes croyances, les mêmes modes : dans les ruines de Crète, n'a-t-on pas retrouvé les robes à panier du second empire ? Tout est soumis aux caprices de la mode, et l'opinion, qui fait la mode, ne peut s'évader du cercle des redites. Tout passe et revient : les choses, les idées, les guerres ; l'humanité paraît en proie à une sorte de folie circulaire. L'idée même que j'exprime, celle du retour, est une très vieille idée, mais je crois la comprendre autrement que mes prédécesseurs. Car, vue d'un autre biais, chaque époque est nouvelle, parce que, comme le phénix de la fable, l'homme renaît toujours de ses cendres. Il vit, il aime, il souffre, il pense, il prie sur le même sol et sous le même ciel, avec les mêmes organes et les mêmes facultés ; mais il aime, il pleure et il prie pour la première fois : sa sensibilité n'est-elle pas vierge, son intelligence neuve et ses yeux naïfs ? Pourtant, son cerveau garde l'empreinte des curiosités de tous ses ancêtres, ses sens sont affinés par un usage séculaire, des aspirations immortelles gonflent ses jeunes désirs, et des sanglots toujours nouveaux montent à ses lèvres ! Tout en lui est *individuel*, et tout est *humain* : voilà la merveille de la vie, issue de la mort, qui circule à travers les générations, sans se répéter jamais.



CONCLUSION

Une explication ne doit être adoptée que lorsqu'on a tout fait pour la détruire et qu'elle a montré sa résistance aux tentatives de destruction.

(Cl. BERNARD.)

J'ai voulu, dans cet essai historique et critique, exposer des théories curieuses et peu connues, dans le but de préciser une notion subtile et d'élucider le problème délicat des générations humaines : c'est au lecteur qu'il appartient de juger dans quelle mesure j'y ai réussi. Sans doute, ce livre contient des parties conjecturales ; mais la science ne progresse que par les hypothèses, qui offrent une base précise aux chercheurs. Il renferme aussi des éléments plus solides, et l'historien comme le sociologue pourront y trouver matière à réflexion.

L'idée de génération est très séduisante, mais rebelle à la précision, parce que c'est une notion mixte qui participe du temps et de l'espace. Des esprits distingués ont cru tenir avec elle la clef de l'histoire ; mais, lorsqu'on essaie ce passe-partout, on s'aperçoit qu'il joue difficilement. Alors, on le jette et on chasse l'idée de son esprit ; elle s'obstine à y revenir, et, quand on la croit morte, elle ressuscite. Plusieurs crises de scepticisme n'ont pas réussi à m'en guérir. J'ai entrepris cette enquête sans

parti-pris, avec la résolution de la mener patiemment jusqu'à son terme, et d'en accepter les résultats, quels qu'ils fussent; je l'ai entreprise à la suite de recherches sur l'histoire des sciences, et je crois l'avoir conduite en utilisant les méthodes objectives que m'ont enseignées mes maîtres de la Sorbonne. Je n'ai eu le souci que de la vérité, et, si d'aucuns estiment que la génération sociale est une illusion, je me consolerais en songeant que le chimiste imagine des atomes qui ne trouvent pas grâce devant le métaphysicien.

L'historique montre l'importance de la question, et révèle la persistance de la vieille idée que *trois générations viriles embrassent un siècle*. Que vaut cette idée, et quel usage en peut-on faire ? Il est incontestable d'abord que la génération est une réalité biologique; or, le psychologique et le social sont entés sur le biologique et conditionnés par lui. Les rythmes jouent un grand rôle en biologie, un plus grand rôle encore en psychologie et en sociologie. Il s'agit donc de déterminer dans quelle mesure les phénomènes sociaux gardent l'empreinte des générations biologiques, dont le principal caractère est la durée uniforme. Le mouvement social est certainement influencé par le rythme vital des générations : partout nous en trouvons des traces non équivoques, et les coupures trentenaires sont trop fréquentes pour être des coïncidences fortuites. Nous bornerons-nous à dire que *les changements se font par les jeunes* ? La formule est exacte, mais c'est une demi-vérité, car les jeunes vieillissent et un changement doit s'enraciner sous peine de n'être point. L'esprit d'innovation des jeunes est perpétuellement endigué par l'instinct de conservation des vieux, et par la durée régulière de l'existence active. Il faut un certain temps pour aller jusqu'au bout d'une idée ou pour revenir d'une erreur; il faut attendre qu'une formule soit épuisée avant

qu'une autre puisse lui succéder. Aussi convient-il d'adopter l'idée de génération comme *hypothèse de travail* : vraie ou fausse, elle est légitime si elle est féconde, si elle introduit dans les faits l'ordre et la clarté. C'est une hypothèse, analogue à l'évolutionnisme en biologie, et qui est susceptible de renouveler l'histoire, la sociologie, la démographie, la statistique et l'anthropologie ⁽¹⁾. Vieille idée, dira-t-on. Je répondrai avec Pascal : « Rien n'est plus commun que les bonnes choses, il n'est question que de les discerner ! »

Mais on peut aller plus loin. Le rythme des générations est visible dans les familles : apparaît-il également dans l'évolution des sociétés ? Pour résoudre le problème, nous l'avons décomposé. Analysant la société humaine, nous avons démêlé en son sein des séries qui constituent des lignées spirituelles analogues aux lignées organiques, et soumises à un rythme semblable. Aucune de ces séries, il est vrai, n'a le privilège de commander toutes les autres ; mais l'une d'elles, la série esthétique, reflète mieux que les autres le mouvement complexe des esprits, c'est-à-dire la marche des idées et des faits. Envisageant l'histoire de cette série en France à partir du ^{xvi}^e siècle, nous avons cru discerner en elle le retour périodique de changements notables, environ tous les tiers de siècle. Parvenu au terme de notre enquête, nous avons abouti à un renversement de situation bien curieux. Jadis, nous constations que les générations familiales se succèdent avec une régularité au regard de laquelle tout paraît confusion dans la société. Maintenant, les générations sociales nous paraissent plus régulières et presque plus réelles que les générations familiales. Les lignées d'individus offrent des irré-

(1) Elle seule est capable d'expliquer les *avances* et les *retards*, les *révolutions*, et le *cheminement* concret du *progrès*.

gularités fréquentes, et diffèrent selon qu'on envisage la ligne paternelle ou la ligne maternelle. Au contraire, les générations sociales présentent une remarquable uniformité. Il appartient maintenant aux érudits de confirmer ou d'infirmer nos conclusions ⁽¹⁾.

En attendant, les pédagogues peuvent se servir avec fruit du concept de génération. Grouper les œuvres et les hommes par générations est un procédé d'enseignement très commode, qui a l'avantage de simplifier et de grossir les faits. La méthode synchronique n'est pas neuve, mais on l'emploie sans discernement : dans bien des manuels d'histoire et de littérature, même les plus réputés, on adopte des divisions factices et, au lieu de présenter de front les contemporains, on démembre arbitrairement les groupes imposés par la chronologie. Les historiens d'une spécialité peuvent essayer cette méthode qui a l'avantage d'être *pédagogique* et qui, j'en ai la conviction, deviendra un procédé *scientifique*.

Je n'ai donc pas eu l'ambition d'apporter une théorie nouvelle des générations humaines, destinée à remplacer les précédentes et à subir le même sort qu'elles. Je me suis efforcé, au contraire, de dépouiller le concept de génération sociale des éléments presque mystiques que Dromel, Ferrari et Lorenz y avaient associés, pour n'en retenir que les éléments durables ⁽²⁾. Un penseur italien, mort prématurément, et qui m'honorait de son amitié,

⁽¹⁾ Je ne suis pas homme à donner sciemment le « coup de pouce » aux faits : j'en appelle aux historiens *mieux informés* de la littérature. Leur verdict sera le mien.

⁽²⁾ J'ai écarté toutes les considérations sur la *période* ou groupe de générations (Platon admet des groupes de 5 : soit 165 à 175 ans ; Ferrari des groupes de 4 : 125 ans ; Lorenz des groupes de 9 : 300 ans ; Benloew des périodes de 150 et de 300 ans ; Millard de 250 ans, etc.). — De plus, j'ai retranché un chapitre sur les *générations internationales* (d'après la littérature comparée et l'histoire des sciences) que je jugeais prématuré.

G. Vailati, comparait le philosophe au rémouleur qui repasse les couteaux ébréchés et couverts de rouille : de même, disait-il, le philosophe nettoie *les mots* sujets à la corruption, et affûte les instruments de la pensée. Ce contrôle était particulièrement nécessaire pour un mot dont l'usage est si répandu, surtout de nos jours. L'idée de génération est, en effet, une idée nodale, située au carrefour de beaucoup de chemins : son étude est éminemment suggestive. Elle nous a conduit notamment à esquisser une psychologie des âges, et une théorie des contraires ou de l'opposition réelle, que nous tâcherons de mener à bonne fin, si nous avons la chance de durer.

Durer : voilà la grande leçon qui se dégage de cette enquête, qui est un essai d'explication de la durée des sociétés par le mélange des âges et par le remplacement des adultes. Nous l'aurions volontiers intitulée *Sociologie de la durée*, si ce titre ne nous avait pas paru trop prometteur après l'abus qu'on en a fait. La durée est un facteur social qu'on n'a guère envisagé jusqu'ici ⁽¹⁾. Pourtant, il n'est pas de grande œuvre en dehors de la durée. Durer est pour l'individu d'une importance capitale : pères de famille, savants et penseurs, employés, tous aspirent à durer dans leur milieu, car la durée est la condition de leur succès et la mesure de leur influence. On honore à juste titre les vieillards qui voient grandir leur postérité matérielle ou spirituelle, et on considère avec raison une

(1) Durkheim, qui considère surtout le volume et la densité des sociétés, fait allusion à la durée dans ses *Règles de la méthode sociologique* (p. 71) et M. Bouglé mentionne le temps parmi les caractères sociaux (*Qu'est-ce que la Sociologie?* dans *Revue de Paris* du 1^{er} août 1907). Nous avons lu attentivement les ouvrages des deux savants professeurs de la Sorbonne ; mais nous devons davantage à Cournot qui insiste fréquemment sur la *loi des âges*, bien qu'il n'en aperçoive pas tous les prolongements. Notre sociologie de la durée n'a rien de commun avec la métaphysique de la durée de H. Bergson, qui tourne le dos à la science.

belle vieillesse comme la récompense d'une vie saine et laborieuse. Mais l'art de la longévité n'est pas assez cultivé parmi les hommes. Pour l'organisme social, la durée n'est pas moins importante : elle est le signe de la vitalité et le fondement du prestige. La valeur d'une œuvre ou d'une institution n'éclate qu'au bout de quelques générations, et les contemporains ne peuvent préjuger de sa durée. La coutume de célébrer toutes sortes de *centenaires* se justifie socialement, et doit être généralisée. La durée d'une religion n'est-elle pas la meilleure marque de sa vitalité ? Au point de vue social, l'homme est essentiellement un *être transitoire* qui s'insère dans une succession : il ne s'explique que par ce qui le précède et par ce qui le suit. La durée ne le crée pas à proprement parler, mais elle est le coefficient de sa puissance.

Envisager l'homme de ce biais, c'est lui restituer sa fonction *historique* qu'on a vraiment trop négligée. On s'est appliqué, pour ainsi dire, à déshumaniser l'histoire en la submergeant sous la marée des masses, ou en la réduisant à un jeu aveugle de forces anonymes. C'était encore la déshumaniser, par un excès contraire, que de la peupler de Héros avec Carlyle, Emerson, Guyau et Nietzsche, qui protestaient par le romantisme contre le matérialisme historique ! Non, l'homme n'est pas soumis à un déterminisme brutal : le déterminisme du milieu n'est que le levier de son action ; d'autre part, le divin n'est pas dans l'homme, mais au-dessus de lui, et sa liberté n'est que *relativement* créatrice. La sociologie de la durée, qui assigne à l'homme une position unique dans le temps, le restaure dans sa véritable fonction et dans sa dignité historique, toutes deux également méconnues par les théoriciens déprimants du Collectivisme et par les prophètes menteurs du Surhomme. L'homme n'est ni bête ni ange ; l'histoire n'est ni une scène vide où se pro-

filent des ombres, ni un théâtre où fume l'encens réservé aux dieux. A travers la ronde éternelle des générations, on voit la poussière humaine étinceler au soleil des faits, et on sent passer le souffle de la Providence, semblable au vent qui suspend à son fil léger les tourbillons de la route !

Mais notre étude ne s'adresse pas seulement à l'historien et au sociologue : elle intéresse tout homme qui veut prendre conscience de son rôle terrestre et y conformer sa conduite. La simple constatation des faits impose à tous les esprits sincères des conclusions pour le moins inattendues. A la fin de son admirable enquête sur les *Sociétés animales*, M. Espinas signale l'ébauche des vertus auxquelles l'animal est appelé par la vie sociale : elles se résument en une seule, le *sacrifice*, ou l'abnégation du moi individuel pour le bien du moi collectif. Combien cette leçon est renforcée par le spectacle de la vie humaine ⁽¹⁾ !

La vie sociale repose sur la mort, car le progrès n'est possible que par la disparition des obstacles à la vie. Mais que de morts partielles, que de séparations précèdent la mort définitive, qui est normalement un bienfait pour la société ! La continuité de la vie est assurée au prix de ruptures chroniques qui jalonnent de loin en loin les étapes de l'existence individuelle. La mère qui a éprouvé les douleurs de l'enfantement quand la chair de sa chair s'est détachée de son corps, subira de nouveaux déchirements quand son fils la quittera pour appartenir sans

(1) Cf. LAMENNAIS : « La société humaine est fondée sur le don mutuel ou le sacrifice de l'homme à l'homme, ou de chaque homme à tous les hommes, et le sacrifice est l'essence de toute vraie société. La doctrine évangélique du renoncement à soi-même, si étrange au sens humain, n'est que la promulgation de cette grande loi sociale. » (*Essai sur l'indifférence*, t. I, c. 2, 1817.)

mélange à une étrangère, quand sa fille désertera le foyer paternel pour un autre foyer. La mère qui a sacrifié son fils adoré à la patrie, notre mère commune, une mère noble et chaste, l'aurait sacrifié bon gré mal gré à la société impitoyable, et peut-être hélas ! à une maîtresse impure. Mais, si la mère est dépossédée de ses enfants, le penseur est dépossédé de ses idées et l'inventeur du fruit de ses veilles. Les disciples s'écartent du maître pour suivre leur vérité : *amicus Plato, sed magis amica veritas* ! Ils s'éloignent d'un pas délibéré, et ils ne soupçonnent pas la cruauté de leur départ qui brise des liens sacrés. L'adulte qui a quitté, sans se retourner, ses parents et ses maîtres, pour entrer dans la grande communauté humaine, devra un jour se séparer de sa corporation. Ce ne sera pas sans regrets, que dis-je, sans déchirements qu'il abandonnera les occupations qui avaient tissé ses habitudes et forgé en lui une seconde nature, qui avaient formé lentement son moi social. Et, dépaycé dans sa retraite, il lui arrivera de perdre toute raison de vivre : tel l'indigène qui, transplanté brusquement dans un milieu lointain, s'étiole et meurt ! Il a rempli au jour le jour sa fonction sociale, et il n'avait pas prévu qu'il dût jamais y renoncer. La dure parole du Christ qui nous commande de tout quitter pour le suivre, reçoit en chaque vie son accomplissement laïque, et elle ne sonne « étrangement » à nos oreilles que parce que nous n'avons pas suffisamment réfléchi l'expérience de l'humanité. La vie se perpétue par l'oubli de son origine : la vie qui s'élance ne regarde pas en arrière, et la vie qui a donné ne reçoit pas en échange. L'homme enjambe résolument les morts, jusqu'à ce qu'il inspire lui-même la répulsion du cadavre ! Les retours joyeux de l'humanité sont autant de départs cruels. La vie sociale ressemble à une immense tapisserie dont l'endroit présente des couleurs vives et des ara-

besques charmantes; mais, si on la regarde à l'envers, on apercevra les fils cassés de la trame.

Mais, dira-t-on, la tristesse des départs est compensée par l'ivresse des partants! Hélas! ce ne sont pas les tristesses elles-mêmes qui sont consolées. Chacun son tour, ajoutera-t-on : c'est juste; mais l'homme a oublié ses joies légitimes quand il subit des souffrances imméritées; celui qui a reçu jadis n'est plus le même que celui qui paie. La sagesse de l'homme libre, écrit Spinoza, est une méditation de la vie, non de la mort⁽¹⁾. L'égoïsme git au fond de cette proposition! Sans craindre la mort, puisqu'elle est inévitable, il faut bien la regarder en face; pour s'y préparer, il faut l'avoir méditée. Et cette méditation, que la vie sociale nous impose de toutes parts, n'est pas la réflexion d'un esclave, mais bien d'un homme libre. Le sage doit envisager la mort comme une nécessité bienfaisante après une existence bien remplie. Voilà la mort justifiée *socialement*; mais toutes les morts ne ressemblent pas à celle-là : les autres ne s'expliquent pas *humainement*. La mère doit se préparer aux séparations inévitables; elle doit les attendre avec sérénité et les accompagner par un geste d'indulgence. L'homme doit s'exercer à pratiquer le don de soi, qui est renoncement à soi, qui est charité. Il doit se détacher des récompenses terrestres, qui sont le lot de quelques privilégiés : la pensée de son rôle transitoire lui commande le désintéressement.

Mais la résignation qui pacifie l'âme ne la contente pas tout entière. L'homme, être socialement transitoire, aspire à l'immortalité *personnelle*. Il a en lui un instinct invincible de bonheur égoïste, auquel la vie inflige les pires démentis; et il est des séparations qui protestent contre toute acceptation. Pourquoi tous ces sacrifices? — L'huma-

(1) *Ethique*, IV, Prop. 67.

nité les exige. — Sans doute, mais de quel droit? L'humanité, à quoi tend-elle? — A plus de science et à plus de bonheur. — Que me fait à moi cette science et ce bonheur, puisque je n'y participerai pas? — Les enfants de tes enfants y auront part. — Soit, mais cet avenir est-il assuré? « Ceux qui divinisèrent après sa mort un César romain savaient au moins quel Dieu ils adoraient : il serait, s'il se peut, moins raisonnable de diviniser d'avance l'humanité, quand on ne sait pas encore le sort qui l'attend ⁽¹⁾! » — Si ton âme n'est pas assez généreuse pour embrasser l'humanité, qu'elle s'agenouille au moins devant la patrie. — Certes, cette réalité est grande et plus sainte que l'humanité. Mais, quel est ce Moloch auquel il faut sacrifier sa vie, la vie des siens, sa substance, pour que d'autres recueillent le fruit du sacrifice? — Sois raisonnable : n'attends pas de la vie plus qu'elle ne peut donner. — J'y consens, mais réponds à ma question : pourquoi les uns reçoivent-ils tout ce que les autres donnent gratuitement? Pourquoi les meilleurs paient-ils pour les méchants? — La conscience du juste ne porte-t-elle pas sa récompense en elle-même? Voilà la satisfaction personnelle que tu réclames! — Satisfaction bien passagère en vérité, et réservée à une élite. Ceux qui l'éprouvent sont impuissants à sécher les larmes des mères et à cicatriser les blessures de la famille. Les retours ne consolent pas des départs, car ce ne sont pas les mêmes qui reviennent : il est des départs trop cruels pour qu'ils ne soient pas suivis de retours définitifs!

(1) COURNOT, *Vitalisme et Rationalisme*, p. 236.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	7

PREMIÈRE PARTIE

Le Problème et les Théories.

CHAPITRE I. — Le Problème	13
CHAPITRE II. — Ébauches : de Platon à Cournot	49
CHAPITRE III. — J. Dromel	95
CHAPITRE IV. — G. Ferrari	117
CHAPITRE V. — O. Lorenz	139

DEUXIÈME PARTIE

Les Faits et l'Hypothèse.

CHAPITRE I. — Générations animales et Générations familiales.	177
CHAPITRE II. — Générations spirituelles	205
CHAPITRE III. — Générations sociales.	271

TROISIÈME PARTIE

Essai d'Application.

CHAPITRE I. — Générations historiques (Tableau des Générations françaises de 1815 à 1914).	329
CHAPITRE II. — L'histoire humaine	447
CONCLUSION	461

Vu, le 4 octobre 1916.

Le Doyen de la Faculté des Lettres de Paris,

A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer.

Le Vice-recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

